



**HAL**  
open science

# Réflexion géographique sur la distance, une approche par les pratiques de tourisme

Luc Vacher

► **To cite this version:**

Luc Vacher. Réflexion géographique sur la distance, une approche par les pratiques de tourisme. Géographie. Université d'Angers, 2014. tel-01475076

**HAL Id: tel-01475076**

**<https://hal.science/tel-01475076>**

Submitted on 23 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université d'Angers

# Réflexion géographique sur la distance, une approche par les pratiques de tourisme



## Volume 1 - Position et projet scientifique

### Habilitation à Diriger des Recherches

**Luc VACHER**

Maître de conférences à l'Université de La Rochelle,  
UMR 7266 LIENSs CNRS-Université de La Rochelle

*sous le parrainage de Philippe Duhamel  
Professeur à l'Université d'Angers.*

**Présentée à Angers le Lundi 1 décembre 2014 devant un jury composé de :**

Mme. Nathalie Bernardie-Tahir, Professeure à l'Université de Limoges.  
M. Philippe Duhamel, Professeur à l'Université d'Angers.  
M. Jean-Christophe Gay, Professeur à l'Université de Nice.  
M. Emmanuel Jaurand, Professeur à l'Université d'Angers.  
M. Louis Marrou, Professeur à l'Université de La Rochelle.

Université d'Angers

# **Réflexion géographique sur la distance, une approche par les pratiques de tourisme**

**Volume 1 - Position et projet scientifique**

**Habilitation à Diriger des Recherches**

**Luc VACHER**

Maître de conférences à l'Université de La Rochelle,  
UMR 7266 LIENSs CNRS-Université de La Rochelle

*sous le parrainage de Philippe Duhamel  
Professeur à l'Université d'Angers.*

**Présentée à Angers le Lundi 1 décembre 2014 devant un jury composé de :**

Mme. Nathalie Bernardie-Tahir, Professeure à l'Université de Limoges.  
M. Philippe Duhamel, Professeur à l'Université d'Angers.  
M. Jean-Christophe Gay, Professeur à l'Université de Nice.  
M. Emmanuel Jaurand, Professeur à l'Université d'Angers.  
M. Louis Marrou, Professeur à l'Université de La Rochelle.

*à Hélène*

## Sommaire

Introduction .....	4
<b>1 - Voir la distance – mesure et représentation de la distance .....</b>	<b>17</b>
11 - La distance, une notion simple dans la langue française .....	17
12 - Formes et prises en compte de la distance en géographie .....	19
13 - Mesurer et représenter la distance .....	25
14 - Vivre la distance en quelques expériences .....	36
15 - Connectivité et place des réseaux dans la réflexion sur la distance.....	51
<b>2 - La mise à distance comme projet touristique.....</b>	<b>71</b>
21 - Des pratiques récréatives qui s'inscrivent dans la longue distance ? .....	71
22 - La relativité de la distance dans les pratiques de tourisme .....	85
23 - Temps, rythmes et distance dans les pratiques récréatives.....	105
24 - Est-il nécessaire de « ressentir » la distance ? .....	115
25 - Faire du tourisme chez soi .....	127
<b>3 - Sens et forme de la mise à distance dans le projet touristique.....</b>	<b>141</b>
31 - La distance crée la proximité dans les pratiques de tourisme.....	142
32 - La proximité des autres comme projet récréatif .....	149
33 - La distance, la qualité et le confort.....	164
34 - Réflexion sur la distance dans les pratiques de plage.....	178
35 - Représenter et mesurer la répartition des personnes sur la plage .....	196
Conclusion .....	223
Table des matières.....	252

## *Réflexion géographique sur la distance*

### *Une approche par les pratiques de tourisme*

En regardant la photographie aérienne d'une plage du littoral atlantique en été, on est surpris par la régularité de la disposition des plageurs qui apparaissent comme bien rangés, respectant des distances régulières entre les cellules installées. On s'interroge sur l'apparente sérénité qui semble régner sur les plages de la Costa Brava durant un dimanche d'août où les estivants sont obligés d'enjamber les serviettes pour accéder à l'eau, alors qu'au même moment, sur l'île de Ré, des enquêteurs sont accueillis fraîchement par les quelques familles occupant la plage de Trouse-Chemise. La distance n'aurait-elle pas partout la même valeur, la même signification ? Comment ne pas s'interroger, alors, à propos de ces touristes qui justifient des déplacements lointains pour se couper du monde, pour vivre des expériences uniques et des rencontres « authentiques » que seule, des plaines de Mongolie aux îles du Pacifique, la distance pourrait garantir ? Comment ne pas penser à ceux qui sont ravis de leur séjour à Phuket (Thaïlande) où ils ont rencontré un couple adorable qui habite à Dijon et qu'ils iront visiter à Pâques ?

Ces observations n'ont, en soi, rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elles interrogent toutes la notion de distance à partir d'un regard sur les pratiques récréatives.

Ce travail d'Habilitation à Diriger des Recherches est comme un point sur la ligne de notre itinéraire scientifique, une étape utile dans un monde où tout va très vite et où les idées n'ont parfois pas le temps qu'il faudrait pour se développer et s'épanouir sur des bases solides. La rédaction de cette HDR définit un temps pour le faire. Aussi, c'est avec beaucoup de plaisir que nous nous en emparons. Un temps pour faire le point, un moment pour réfléchir à la cohérence de sa recherche et pour s'interroger sur les orientations que l'on souhaite donner à la suite de son itinéraire. Nous avons décidé d'utiliser ce temps pour avoir une réflexion géographique sur la distance, et cela en s'appuyant sur une approche par les pratiques de tourisme.

### **Un temps pour réfléchir à la distance en géographe, est-ce bien sérieux ?**

Parlons-nous de cette distance qui semble consubstantielle de la géographie ? Une dimension qui est partout autour de nous et sans laquelle aucune carte ne peut se construire. Jacques Lévy dit d'elle « *qu'elle est l'enjeu même de la géographie ou, plus généralement, des sciences qui s'intéressent à la dimension spatiale du social* » (Lévy, 2009, p.175). Si l'on se réfère au *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy & Lussault, 2003, p. 325), l'espace est en effet « *une des dimensions de la société correspondant à l'ensemble des relations que la distance établit entre*

*différentes réalités.* » La distance permet donc de dessiner « l'espace des sociétés », qui est l'objet même de cette science qu'est la géographie.

La distance serait une évidence ? Pas de géographie sans espace et pas d'espace sans distance. Aussi, à quoi bon parler des évidences ? C'est ce que semblent prendre comme parti bien des auteurs. D'ailleurs, comme l'observent Andrieu et Bernardin dans un numéro spécial de la revue *Atala* sur la distance comme objet géographique (Andrieu & Bernardin 2009), la notion de distance est en général très discrète dans les ouvrages scolaires, et absente, de manière presque systématique, des termes clés développés dans les glossaires des manuels de géographie utilisés dans les lycées. On ne s'étonnera pas alors de ne pas trouver la distance comme entrée du *Dictionnaire de géographie* (George 1970) publié en 1970 aux Presses Universitaires de France (qui négligeait aussi le terme « espace ») pas plus que dans sa dernière édition de 2013 (George & Verger 2013). Les dictionnaires moins académiques comme le *Dictionnaire de géographie* publié chez Hatier (Baud et al. 1995) ou le *Dictionnaire thématique histoire géographie* (Brand & Durousset 1989) publié chez Dalloz-Sirey, qui sont régulièrement réédités depuis vingt ans, ne font pas plus de place à la distance dans leurs index. Brunet rappelle d'ailleurs dans l'introduction, en forme de provocation, d'un article sur « les sens de la distance » (Brunet 2009) que la distance en géographie, c'est tout simple, il suffit de regarder les valeurs kilométriques indiquées sur les poteaux indicateurs « ... un point, c'est tout, que dire de plus ? On "sait" bien que la "géographie" ne s'occupe que de faits bruts et évidents, qui ne donnent pas matière à penser. Pourquoi donc parler de la distance ? » (Brunet, 2009, p. 14).

Cette introduction est ensuite contredite par un long développement sur les différentes mesures et ruptures de la distance. Cette réflexion sur la complexité de la mesure de la distance est déjà présente au cœur de la définition proposée dans *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique* (Brunet et al. 1992). Brunet y proposait, dans un article long, un développement riche montrant toute l'attention qu'il donnait à la complexité de l'objet étudié. Cela ne l'empêchait pas de distinguer, au milieu de toutes sortes de métriques, une « distance réelle » (correspondant à la distance effectivement parcourue à la surface de la Terre entre deux points). Étrange parti pris qui transforme de fait toutes les autres en fausses distances.

C'est aussi la position de Gordon Pirie (2009) qui écrit l'article « Distance » dans l'énorme (plus de 6 500 pages) *International Encyclopedia of Human Geography* (Kitchin & Thrift 2009). Il distingue, dans une description détaillée des dimensions de la distance, une « effective distance » (qui correspond à la distance réelle de Brunet) qui se détache des « relatives distances » qui sont traitées dans un second temps et qui font référence au temps, au coût, à l'effort, au cognitif et à l'affectif. Pirie termine son article en développant longuement sur la « *distance decay* », <sup>1</sup> qui évoque la décroissance d'un phénomène liée à l'éloignement. Cette idée, pourtant moins riche que celle de la gravitation qui associe la distance et la masse, est particulièrement populaire outre-Atlantique où Waldo Tobler en a fait, dès 1970, la « *Première loi de la géographie : Tout est lié à tout, mais les choses les plus proches sont plus en relation que les choses lointaines* » <sup>2</sup> (Tobler, 1970, p. 236).

---

<sup>1</sup> « *Distance decay* » qui constitue l'unique entrée faisant référence à la distance de *l'Encyclopedia of Human*

<sup>2</sup> « *First law of geography : everything is related to everething else, but near things are more related than distant things* » (Tobler, 1970, p. 236).

L'article de Pirie conclut sur une autre bonne raison de ne pas trop perdre son temps avec la distance en évoquant le fait que, comme la géographie, elle est annoncée comme menacée de disparition (Cairncross 1997; Friedman 2006; Leyshon 1995) puisque « *Les technologies des transports et de la communication ont créé un village planétaire où tout semble proche et où rien n'est loin. Les annonces sur la mort de la distance font écho aux déclarations populistes sur la fin de la géographie, l'anéantissement de l'espace, et l'aplatissement du monde*<sup>3</sup> » (Pirie, 2009, p. 251). Là où certains voient une disparition de la distance, Jean Ollivro (2009) voit une multiplication et une individualisation des distances, et plaide pour la construction d'une autre géographie des distances humaines devant le constat de l'émergence d'un nouvel être ayant des référents sensoriels et spatiaux dissociés. Un individu qui expérimente une relation neuve aux distances lorsque « *le corps est au bureau et que les lèvres goûtent un café, l'ouïe peut être en relation professionnelle avec le Japon et le regard guette au même moment sur Internet les offres promotionnelles pour un week-end à Manosque* » (Ollivro, 2009, p. 209).

Enfin, cette idée de la distance ne semble pas aussi simple qu'il n'y paraît au premier abord, alors qu'elle semblait devoir apporter l'ordre dans la constitution de l'espace géographique comme « *étendue terrestre utilisée et aménagée par les sociétés en vue de leur reproduction, non seulement pour se nourrir et s'abriter, mais dans toute la complexité des actes sociaux* » (Brunet et al., 1992, p. 194). En effet, quand Brunet évoque « l'espace et ses lois » dans le deuxième chapitre de la géographie universelle (Brunet 1990; Brunet 2001), il mobilise ces « lois » pour apporter l'ordre. Bien sûr, il a conscience des risques d'une dérive fonctionnaliste et structuraliste quand il évoque le fait que « *la géographie se déploie entre deux aliénations : chercher des lois sans s'interroger sur les pratiques qu'elles recouvrent, des lois comme immanentes ou célestes ; ou nier toute loi de l'espace parce qu'il n'y aurait de loi que de la société,...* » (Brunet, 1990, p. 79). Il nous dit cependant que « *l'ensemble des lois de l'espace découle de deux notions liées : l'espacement et la distance* » qui résultent de la loi de la gravitation (ou loi de l'attraction). Idée qu'il schématise en un « *plus c'est gros et plus c'est près, plus ça attire* » (Brunet, 2009, p. 21). Ces lois qui conditionnent aussi ce qu'il appelle les sept domaines fondamentaux de l'organisation de l'espace qui participent à l'élaboration de la trame des chorèmes : maillage, quadrillage (treillage), attraction, contact, tropisme, dynamique territoriale et hiérarchie. La place de la gravitation dans les modèles généraux explique les localisations en géographie : les modèles de Von Thünen, la théorie des lieux centraux développée par Christaller ou Lösch placent la réflexion sur une certaine idée de la distance au cœur de l'approche géographique et de l'analyse spatiale. Les limites de ces approches en matière d'appréhension de la distance sont aujourd'hui soulignées, comme le fait Boris Beaudé dans sa thèse, quand il dit que cette géographie est « *plus une géographie de l'agent que de l'acteur, tant elle est structuraliste. Elle encadre l'acteur dans des lois de l'espace qui déterminent les formes d'organisation possibles de ce dernier. Le structuralisme spatial est probablement l'interprétation la plus cohérente pour appréhender cette conception de la distance, qui marginalise l'autonomie du sujet, tout en plaçant ce dernier au cœur de la production de l'espace* » (Beaudé, 2008, p. 69).

---

<sup>3</sup> « *Technologies of transportation and communication have created a global village where every thing seems close and nothing far. Notices about the death of distance echo populist claims about the end of geography, the annihilation of space, and the flattening of the world.* » (Pirie, 2009, p. 251).



L'idée des lois de l'espace est cependant aujourd'hui relativisée par les tenants mêmes de l'analyse spatiale. Denise Pumain rappelle ainsi qu'il n'est pas question « *de prétendre que l'espace en tant que tel, réduit à la plus simple expression de distance mathématique, "explique" une observation géographique quelconque. L'espace, ou la distance "en soi", ne constitue pas un facteur de causalité. C'est l'interprétation qui en est donnée individuellement ou socialement qui constitue, dans ses représentations ou dans ses actions, la "cause" des phénomènes observés* » (Pumain, 2009, p. 42). Cette évolution dans l'appréhension de la distance semble directement liée au fait que, pensée pendant des millénaires dans une interconnexion largement liée à la contiguïté (proximité des territoires parcourus au rythme des pas de l'homme ou du trot du cheval), elle se développe depuis le XIX<sup>e</sup> siècle dans une connectivité toujours plus complexe et plus individualisée. Il semble donc logique, devant l'accélération de ses transformations qui ne sont pas sans rappeler, dans leur ampleur, le passage d'un monde nomade paléolithique à un monde sédentaire, de privilégier d'autres dimensions de la distance dans l'analyse géographique. « *Il reste que de façon très soudaine à l'échelle des temps historiques, l'obstacle créé par la distance s'est considérablement réduit. On voit ici l'intérêt de considérer la distance socialement significative, celle qui règle l'intensité et la fréquence des interactions sociales, et qui s'exprime en unités de coût du transport, ou de temps sacrifié au déplacement ou de possibilités d'accès à l'information. Seule cette distance permet de comprendre les structures de l'espace géographique envisagé comme un espace de relations sociales ou produit par les interactions sociales* » (Pumain, 2009, p. 47).

Cette position est bien sûr partagée par Jacques Lévy qui, dans l'introduction de son ouvrage *Le tournant géographique, penser l'espace pour lire le Monde*, nous dit qu'« *une société fonctionne grâce à de multiples actes impliquant au moins deux individus, autrement dit grâce à l'interaction entre ses membres. Ces interactions exigent une communication directe entre les individus, indirecte à travers des objets, matériels et idéels, ou des institutions qui organisent en fonction d'une logique spécifique de vastes dispositifs relationnels. Tout cela exige un contact. Pas nécessairement un contact physique direct, c'est-à-dire tactile, mais au moins une interface sensorielle (vocale, visuelle) permettant un échange de messages, égalitaire ou hiérarchisé. Ce contact suppose une proximité, une annulation de la distance. Celle-ci apparaît comme l'antithèse de toute vie sociale* » (Lévy, 1999, p. 14). On comprend bien, à travers ces mots, l'importance que Lévy donne à la gestion de la distance dans l'interaction sociale, comme l'importance de préciser une échelle à ces distances. En effet, Lévy ne se situe pas ici à l'échelle micro-géographique des Edward Hall, Abraham Moles ou Erving Goffman qui ont montré les sens complexes et l'instrumentalisation des micro-distances comme éléments constitutifs de l'interaction sociale. Quelle que soit l'échelle d'analyse, il semble cependant que « *Les sciences sociales ne peuvent se passer d'un concept propre de distance, car la pertinence d'une problématique spatiale n'est pas pour eux séparable des conditions de la vie en société. L'interaction, qui suppose des actants, c'est-à-dire des opérateurs humains (agents, acteurs) ou objets humanisés, incorporant, d'une manière ou d'une autre, une part d'intentionnalité, appelle le contact plutôt que l'écart. On peut donc définir la distance comme un attribut de la relation entre deux ou plusieurs réalités, caractérisant leur degré de séparation (leur écart), par différence avec l'état de contact* » (Lévy, 2009, p.176). Lévy rappelle que, pour les sociétés, le problème de l'espace peut être vu comme la gestion des contradictions engendrées par la distance, qui empêche l'interaction, et qu'il semble n'exister que trois grandes modalités de gestion de la distance : « *la coprésence (distance annulée par la co-localisation), la mobilité (dans laquelle le déplacement*

*matériel établit un lien entre deux réalités distantes), la télé-communication (qui se contente d'un transfert immatériel) » (Lévy, 2009, p.181).*

## Une approche de la distance par les pratiques de tourisme

Si souhaiter entreprendre une réflexion sur la distance peut parfois sembler étrange pour un géographe, puisque celle-ci est partout, que c'est elle qui détermine la notion d'espace, qui permet de penser les objets géographiques et le tracé des cartes, c'est un peu la même chose pour le tourisme, puisqu'il ne peut y avoir de tourisme sans distance. Le tourisme implique « *un éloignement de l'individu de sa demeure et de son espace de vie habituel* » (Knafou & Stock 2003). Il n'existe pas de tourisme sans une mise à distance, un déplacement, même si l'on peut s'interroger sur la nature de cette distance, sur ses échelles. Avant de s'attacher à démontrer que l'analyse de la distance dans les pratiques de tourisme peut enrichir une réflexion géographique sur cet objet d'étude, nous pouvons nous interroger sur la place que les approches du tourisme font à cette dimension.

Que l'analyse de la distance ne soit pas centrale dans les études de tourisme n'a rien d'étonnant. L'approche géographique du tourisme est, comme bien d'autres, une géographie de sédentaire qui s'intéresse plus à la « station » qu'au mouvement. Cela implique que l'analyse géographique reste très marquée par une lecture par les (infra)structures. Le tourisme apparaît dans un premier temps comme une branche de la géographie économique : « *La géographie du tourisme comporte d'une part un inventaire des régions d'accueil et de leurs équipements suivant la catégorie de loisirs offerts : zones de plages, montagnes enneigées propres aux sports d'hiver, centres de cures ou de jeux, d'autre part l'étude des mouvements saisonniers de touristes* », rappelle Pierre Georges en 1970 dans *le Dictionnaire de la géographie* (George, 1970, p. 423) juste avant la création de la Commission de géographie du tourisme et de la récréation en 1971 du CNFG<sup>4</sup>.

Cette géographie, qui s'intéresse au développement des lieux et aux volumes de touristes déplacés et accueillis, se développe dans les ouvrages de géographes qui paraissent à partir des années 1980. Le premier manuel de *Géographie du tourisme* (Lozato-Giotard 1985) traite en trois parties des flux et foyers du tourisme international, des types et formes d'espaces touristiques dans une vision très « aménagement » pour conclure sur des questions de gestion et de politique touristique. Les *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs* (Cazes, 1992) repartent d'une première partie sur les grands flux et foyers du tourisme international, avant de s'essayer à une typologie des espaces investis par le tourisme. L'auteur termine par une partie sur les « impacts touristiques » et l'articulation tourisme-système local. Un court chapitre abordant la question des représentations dans le tourisme laisse entrevoir « *toute une géographie du désir et du plaisir qui vient superposer sa trame à la géographie du travail, de la production et des échanges, de l'habitat permanent* » (Cazes, 1992, p. 77). Cet intérêt pour le rôle de la perception et des représentations des touristes s'épanouit, à

---

<sup>4</sup> La Commission de géographie du tourisme et de la récréation du Comité National Français de Géographie (CNFG) sera dirigée, dans un premier temps, par Yvette Barbaza dont la thèse, soutenue en 1966, portait sur « Le paysage humain de la Costa Brava ». La commission devient au début des années 1980, avec Michel Bonneau qui succède à Yvette Barbaza, la Commission de géographie du tourisme et des loisirs.

la même époque, chez les sociologues et les historiens. Le dernier chapitre de l'ouvrage *Le territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage 1750-1840* d'Alain Corbin se termine sur un chapitre traitant de l'invention de la plage où l'on nous parle de « *la mise en accord de l'espace et du désir* » (Corbin, 1988, p. 298) auquel fera écho le *Sur la plage* de Jean-Didier Urbain (1994). Urbain qui a déjà, avec *L'idiot du voyage* (1991), mené une analyse sociologique poussée des touristes et de leurs pratiques, comme John Urry le fera de leur regard (Urry 1990) et Rachid Amirou de leurs imaginaires (Amirou 1995). En cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, le touriste, en tant qu'acteur à part entière du système touristique, n'est cependant pas encore au cœur des analyses des géographes. *La Géographie du tourisme et des loisirs* (1993) de Jean-Michel Dewailly et Émile Flament, qui aborde l'intéressante notion de touristification<sup>5</sup>, ses conséquences et ses retombées socio-économiques et environnementales, est une géographie plus attachée à l'étude des lieux d'accueil du tourisme, leur construction et leur transformation matérielle qu'à l'étude des touristes et de leurs pratiques.

En fait, on peut considérer que le premier ouvrage de géographie qui donne une vraie place au touriste est *Tourismes I : Lieux communs* (Équipe MIT 2002). Dans cet ouvrage, dont une des trois parties s'interroge sur « Le touriste, un être déplacé », des questions aussi simples que « Qu'est-ce qu'un touriste ? Qui est touriste ? Comment devient-on touriste ? » sont posées. Interrogations pourtant rarement formulées dans un monde où tous les voyageurs (ou presque) sont considérés comme des touristes comme le montrent les statistiques de l'Organisation mondiale du tourisme, mais où rares sont ceux souhaitant se reconnaître dans ce qualificatif souvent considéré comme peu avantageux. Une autre proposition faite dans ce livre intellectuellement très stimulant est de considérer que « *nous sommes touristes quand nous effectuons des pratiques touristiques. C'est donc par les pratiques que nous définissons l'objet de nos investigations, le touriste* », et de rappeler que le touriste est au cœur du système que constitue le tourisme, car « *sans touriste, pas de pratiques touristiques, pas de lieux touristiques, pas de tourisme* » (Équipe MIT, 2002, p. 80). Cet être déplacé est analysé à travers trois entrées : le déplacement et l'expérimentation de l'altérité, la récréation et le projet récréatif, enfin la question des passeurs d'altérité qui permettent de rendre vivable la distance et celle de l'apprentissage du tourisme qui peut passer par ce que Giorgia Cerriani (2004; 2007) appelle la création d'un capital mobilitaire<sup>6</sup>. On comprend bien, à l'énoncé de ces idées, comment l'analyse des pratiques interroge de manière directe ou indirecte la question de la distance dans le tourisme, que cela soit dans la gestion de la distance nécessaire au « déplacement » ou dans celle des sociabilités du voyage et de l'expérience touristique. Nous précisons ici que nous utiliserons les termes de pratiques touristiques ou de pratiques récréatives en référence aux définitions données par l'Équipe MIT.

Les pratiques touristiques sont « *ce que fait un touriste pendant son déplacement, combinaison de la mise en acte de ses intentions et des réponses qu'il apporte aux suggestions du lieu* » (Équipe MIT, 2002, p. 300). La récréation est l'« *ensemble des pratiques, de normes, d'institutions et de représentations qui se caractérise par un « relâchement des contraintes* » (Elias & Dunning 1994) et des pratiques « déroutinisantes », bref une libération contrôlée du self-control quotidien. Elle est en rupture avec la sphère du quotidien, « *marquée par un fort auto-contrôle des émotions et un caractère récursif des pratiques* » (Stock et al., 2003, p. 286).

---

<sup>5</sup> « Touristification » que certains préfèrent toujours aujourd'hui à la notion de « mise en tourisme ».

<sup>6</sup> « Capital mobilitaire », notion forgée à partir de la notion du « capital spatial » de Jacques Lévy (Lévy 2003).

Les premières thèses de géographie traitant du tourisme et se revendiquant de l'étude des pratiques<sup>7</sup> sont soutenues dans la foulée de la parution de *Tourismes 1 : Lieux communs*. Il faudra attendre la sortie de *Tourismes 3 : La révolution durable* (Équipe MIT 2011) pour que l'étude des pratiques récréatives en géographie soit menée de manière systématique dans un esprit de synthèse proche de celui de Marc Boyer (Boyer 1996) qui, à partir d'une analyse historique des pratiques de loisir, pense l'invention du tourisme, ou de celui de l'anthropologue suédois Orvar Löfgren quand il s'interroge sur comment nous sommes devenus touristes (Löfgren 1999). Cette partie de *Tourismes 3* intitulée « Le tourisme en pratiques, la révolution permanente ? » (Sacareau & Vacher 2011) aborde la mise en place, l'évolution, l'adaptation, la diffusion de par le monde des pratiques qui sont présentées à travers cinq grandes modalités : la sociabilité, la découverte, le jeu, le soin de soi et le shopping. Cette distinction en type de pratiques est retenue ici à des fins d'analyse, mais ne constitue en rien des catégories étanches, puisque la plupart des projets récréatifs sont formés par un assemblage de pratiques où une, voire deux, peuvent dominer. Ce travail mené au sein de l'Équipe MIT constitue un vrai point de départ aux réflexions que nous proposons aujourd'hui sur la place de la distance dans ces pratiques récréatives.

Si l'approche du touriste par les pratiques devient incontournable dans l'approche géographique avec la publication de quelques ouvrages, la structuration d'une véritable recherche en tourisme a du mal à se mettre en place en France. Avant l'équipe MIT (équipe d'accueil Mobilité, Itinéraires, Tourismes) de l'Université Paris 7 Denis Diderot<sup>8</sup>, qui s'affiche en tant qu'unité de recherche constituée entre 1996 et 2008, aucun des auteurs cités préalablement ne se revendique d'une équipe de recherche en tourisme. Depuis la fin des années 2000, les choses n'ont pas beaucoup évolué. La branche angevine de l'UMR 6590 ESO-CNRS, qui forme aujourd'hui en France la plus grande concentration d'universitaires spécialisés dans une approche du tourisme en sciences humaines, n'affiche pas le tourisme dans les mots clés de sa communication institutionnelle. Seule l'Équipe interdisciplinaire de recherches sur le tourisme (EIREST)<sup>9</sup> de Paris 1 Panthéon-Sorbonne revendique clairement une approche interdisciplinaire en sciences humaines ayant pour objet d'étudier le tourisme. L'équipe de ce laboratoire pluridisciplinaire est constituée en grande majorité par des géographes.

Les tentatives pour créer des structures permettant de donner une meilleure lisibilité à cette recherche, comme l'Association pour le Développement de la Recherche et des Études sur les Tourismes (ADRETS) ou le Réseau Interrégional Inter-universitaire de Tourisme (R2IT), ou d'articuler la recherche en tourisme et le monde professionnel comme l'Institut Français du Tourisme (IFT) ou l'Association Francophone des Experts et Scientifiques du Tourisme (AFEST)<sup>10</sup> sont au mieux

---

<sup>7</sup> Nous avons référencé 13 thèses en géographie du tourisme qui font référence aux « pratiques » dans leur titre depuis les années 1960. Toutes ont été soutenues depuis la sortie de *Tourismes 1 : Lieux communs* en juillet 2002.

<sup>8</sup> Une équipe rattachée à Paris 7 mais dont la force a été de se penser, dès l'origine, dans une logique de proximité intellectuelle et de réseau plus que dans une logique de site.

<sup>9</sup> Laboratoire dirigé par Maria Gravari-Barbas adossé à l'Institut de recherche et d'études supérieures du tourisme (IREST) Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

<sup>10</sup> L'AFEST semble avoir eu pour principale action de réussir à faire nommer Georges Cazes à sa présidence entre 1985 et 1994. L'association semble aujourd'hui très peu active sous la présidence de Patrick Vicériat « consultant en loisir et tourisme ». R2IT a été particulièrement actif dans les années 2000 autour de la volonté

décevantes au vu des objectifs affichés. Seule l'Association Tourisme Recherche et Enseignement Supérieur (AsTRES), créée en 2010, et qui est adossée aux principales structures de formation en tourisme (Angers, Paris 1, Paris-Est Marne-la-Vallée, Nice, Toulouse 2 le Mirail), connaît une dynamique plus positive.

Dans ce contexte, de nombreuses thèses en tourisme sont plus identifiées par rapport à des personnes qu'à des laboratoires, même si l'importance des encadrants passés par l'Université d'Angers et/ou par l'Équipe MIT est évidente. Tout d'abord, nous noterons que si l'intérêt des géographes pour les recherches sur le tourisme est aujourd'hui indéniable, cet intérêt est récent. L'essentiel des 130 à 140 thèses de géographie soutenues (fin 2013) dans des universités françaises qui revendiquent ouvertement une dimension touristique<sup>11</sup> a été réalisé depuis une vingtaine d'années. Le rythme de 5 à 6 thèses annuelles a été assuré, depuis le milieu des années 1990, avec la nomination des premiers professeurs d'université ayant le tourisme pour objet central d'étude (Bonneau, Cazes, Knafou, Vitte). Ils sont rejoints, au milieu des années 2000, par une seconde génération<sup>12</sup> qui prend le relais (Bachimon, Bourdeau, Gay, Gravari-Barbas, Rieucan, Violier, Vles) et qui reste très active aujourd'hui pour l'encadrement des thèses. Depuis 2010, à la suite de nouveaux recrutements (Sacareau, Duhamel), l'augmentation du potentiel d'encadrement permet l'accroissement du nombre de thèses soutenues annuellement.

Ce volume important de recherche n'a cependant que rarement mis l'acteur touriste et ses pratiques au centre de la réflexion. Une seule des thèses répertoriées fait directement référence au touriste dans son titre<sup>13</sup>. La plupart des recherches portent sur une approche du tourisme à travers un espace régional, voire national, dans lequel le tourisme est parfois analysé comme la simple composante d'un système local. Ces analyses traitent souvent des comptabilités de flux et des évolutions de capacités d'hébergement parfois déclinées en taux d'occupation quand les statistiques le permettent. Le tourisme est aussi souvent abordé, et cela depuis les premières thèses entreprises, dans une dimension transformation, dynamique et développement<sup>14</sup> (souvent plus économique que social) de

---

de monter un master recherche en tourisme impliquant les universités d'Avignon, Clermont-Ferrand, Montpellier, Grenoble et Lyon 2. L'IFT créé en 2009 n'a pas rencontré le succès espéré auprès du monde universitaire qui a développé le projet ASTREs, plus conforme à ses attentes. ADRETs, créée en 2005, végète aujourd'hui.

<sup>11</sup> Thèses dont le titre fait explicitement référence à la dimension touristique avec utilisation des mots tourisme, touristique, touriste dans une liste obtenue à partir des bases de données de l'Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur (ABES) : « theses.fr » qui signale l'ensemble des thèses de doctorat soutenues en France depuis 1985 et Système Universitaire de Documentation (SUDOC) qui a pour mission de recenser l'ensemble des thèses produites en France.

<sup>12</sup> Répertoire des directeurs de thèse ayant un rôle central dans la structuration d'une approche disciplinaire est un exercice difficile et forcément injuste. Les règles que nous avons retenues sont de répertorier, à partir du corpus constitué, les directeurs ayant encadré la soutenance d'au minimum 3 thèses faisant référence directement au tourisme dans leur titre. Nous avons conscience que cette méthode écarte des thèses sur certains loisirs, sur le patrimoine, sur l'aménagement, etc. qui peuvent avoir une forte dimension touristique.

<sup>13</sup> Andreeva Ekaterina, 2006, *Les pratiques des touristes russes en France : analyse comparée du XIXème siècle à nos jours*. Thèse de doctorat, géographie, Université d'Angers (direction Philippe Violier).

<sup>14</sup> En dehors des termes faisant directement référence à « tourisme », le mot « développement » est le plus présent dans les titres des 131 thèses analysées (26 citations soit une thèse sur cinq) devant le terme « pratiques » (13 citations).

ces systèmes locaux. Dans ce cadre, il peut s'agir d'aborder la question en relation avec des acteurs économiques et des équipements, ou en termes de politique publique. Sur la période la plus récente, les problématiques de la durabilité, du lien tourisme-patrimoine, de la relation à l'environnement ou du tourisme domestique sont devenues importantes. La question des pratiques de tourisme est, elle, abordée depuis une dizaine d'années avec des approches pouvant être très différentes. Les deux premières thèses de géographie abordant les pratiques comme objet d'étude central datent du tout début des années 2000. Ce sont celles de Il-Yul Lee sur les pratiques de loisir et de tourisme de la communauté coréenne en France<sup>15</sup>, dirigée par Georges Cazes, et de Mathis Stock sur les mobilités et pratiques des lieux<sup>16</sup> à partir des stations de Brighton & Hove et de Garmisch-Partenkirchen, dirigée par Rémy Knafou. Ces travaux illustrent bien deux approches différentes, l'une qui trace les pratiques d'un groupe (ici communautaire), l'autre qui analyse les pratiques des touristes à partir d'un terrain d'étude. On peut ajouter à ces approches celles visant l'étude d'une pratique spécifique dans un domaine d'extension (plongée sous-marine, randonnée, etc.).

Mais au-delà de la quinzaine de thèses faisant référence aux pratiques récréatives, qu'en est-il des travaux combinant approche par les pratiques et réflexion géographique sur la distance ? Nous distinguons, dans la production scientifique actuelle, trois grandes approches qui nous semblent intéressantes.

Tout d'abord, il est possible de distinguer des études qui s'intéressent aux mobilités touristiques dans le schéma d'une pratique globale de l'espace en filiation avec les travaux que Mathis Stock a pu développer dans sa thèse (Stock 2001), puis dans une série d'articles parus dans *EspacesTemps.net* (Stock 2005; Stock 2006; Stock 2004), et en cohérence avec l'approche développée par Jacques Lévy dans le programme SCALAB<sup>17</sup> au début des années 2000. Dans cette approche, comme le signale Mathis Stock, la distinction de pratiques « touristiques » n'est pas (plus ?) forcément cohérente, sachant que de nombreuses frontières se brouillent entre les différentes mobilités, entre le rare et le quotidien, entre le travail et le loisir (Martin 2013) qui permettent de distinguer les pratiques plus spécialement touristiques. Il s'appuie, dans sa réflexion, sur le concept d'« habiter » qu'il définit comme le fait de pratiquer un ensemble de lieux géographiques, d'avoir « une pratique des lieux » (Stock 2004). Cette approche fait référence à la « pratique spatiale » de Michel Lussault (2003 p. 740) qui parle de l'ensemble des comportements d'un opérateur dans un « contexte » spatial. Stock se distingue néanmoins de Lussault en insistant sur le fait qu'il ne va pas de soi que la pratique soit associée à des lieux et que c'est même l'enjeu de cette approche que « *de découvrir dans quelle mesure le choix des lieux est autonome pour une pratique, dans quelle mesure elle est induite par la qualité des lieux [ ...] le choix des lieux touristiques peut être conçu comme plus autonome que celui d'autres lieux* » (Stock, 2004, p. 3). Cette question des choix plus ou moins autonomes, comme celle de l'articulation entre les espaces de l'habiter et de la définition, à travers le familier et le distancié,

---

<sup>15</sup> Lee Il-Yul, 2002, *Entre tradition et acculturation : étude sur les pratiques de loisir et de tourisme de la communauté coréenne de France*. Thèse de doctorat, géographie, Université de Paris 1 (direction Georges Cazes).

<sup>16</sup> Stock Mathis, 2001, *Mobilités géographiques et pratiques des lieux : étude théorico-empirique à travers deux lieux touristiques anciennement constitués : Brighton & Hove (Royaume-Uni) et Garmisch-Partenkirchen (Allemagne)*. Thèse de doctorat, géographie, Université de Paris 7 (direction Rémy Knafou)

<sup>17</sup> Le projet retenu le Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA) du groupement de Recherche SCALAB porte entre 2000 et 2004 sur les « Échelles de habiter ». Il a été dirigé par Jacques Lévy.

d'un mode d'habiter pouvant se révéler polytopique sont tout à fait intéressantes dans le cadre d'une réflexion sur la notion de distance et sur l'usage récréatif des lieux fréquentés.

Dans un deuxième temps, on distinguera une approche interrogeant des pratiques qui s'inscrivent dans la distance, dans la pratique de la distance. Ces études ont souvent été menées à l'articulation entre les loisirs et les pratiques de tourisme. On peut rappeler ici que l'on distingue le « loisir » (Knafou 2003) comme un temps, le temps de la recréation se définissant comme le temps du hors-travail et les « loisirs » comme des activités recréatives (activités ludiques et de divertissement) s'inscrivant dans le temps du loisir, le temps libre, au même titre que d'autres activités de récréation : fonctions de reproduction vitales (dormir, se nourrir, etc.), fonctions sociales (élever ses enfants, participer à une association, etc.). Parler des pratiques de loisir, c'est donc évoquer des pratiques récréatives que l'on peut développer aussi bien dans l'espace temps du quotidien que dans celui du tourisme. Pour certaines, comme la randonnée ou le trekking, la distance induite par la pratique (quand celle-ci se déroule sur plusieurs jours) produit, de fait, une pratique touristique, même si, comme l'a montré Lionel Lapompe-Paironne<sup>18</sup> (2008), le fait que l'expérience soit souvent associée à un désir de distinction visant à se démarquer de la « masse » conduit généralement ces pratiquants à rejeter les qualificatifs de tourisme et de touriste. Il est significatif que les chercheurs ayant travaillé sur ces pratiques de la distance autour de Philippe Bourdeau et de Jean Corneloup (Corneloup & Bourdeau 2008) et en lien avec le réseau Sportsnature.org aient abordé ces questions à travers une interrogation sur les pratiques récréatives de nature et sur la possibilité de penser une autre forme de relation à l'espace dans le cadre d'un « après-tourisme »<sup>19</sup> (Berthelot 2012). Mais au-delà du débat sur la place de ces pratiques récréatives de nature impliquant un déplacement, que cela soit en alpinisme, en kayak, en VTT, en randonnée ou en bateau, il s'agit bien de s'intéresser au voyage comme une expérience.

Comme il est dit poétiquement en introduction de l'ouvrage *Itinérance, du tour aux détours* (Berthelot & Corneloup, 2008, p. 5), « *ce n'est pas l'accumulation des pas qui fait l'itinérance. Mais les riens qu'elle grappille au passage et qui finissent, bout à bout, par raconter un début de quelque chose, qui a forcément à voir avec un peu d'humanité.* » Dans cette approche, c'est donc autant la relation ambiguë à la reconnaissance d'un tourisme qui n'en serait plus vraiment un (ce qui le rend sans doute plus fréquentable) autour de l'idée du développement de pratiques différentes, et c'est donc la question de la distinction dans la pratique de la distance qui est posée. C'est aussi la question de la distance comme expérience qui nous amène à réfléchir aux pratiques s'inscrivant dans les espaces touristiques (très peu étudiés) des circuits balisés, mais surtout à s'interroger sur « l'épaisseur », la densité de la distance sur les pas de Jack Kerouac (1957), Nicolas Bouvier (1963) ou de Muriel Cerf (1974)<sup>20</sup> et bien d'autres qui inventent la distance, la route, comme un plein et non comme l'espace à combler d'un entre-deux.

---

<sup>18</sup> Lapompe-Paironne Lionel, 2008, *Tourisme de masse et tourisme alternatif. Une approche géographique du tourisme par les pratiques. L'exemple de la randonnée en Languedoc-Roussillon*. Thèse de doctorat en Géographie, Université de Nice-Sophia Antipolis, 361 p (directeur Jean-Christophe Gay).

<sup>19</sup> Berthelot Libéra, 2012, *Vers un après tourisme ? La figure de l'itinérance récréative pour repenser le tourisme de montagne. Études des pratiques et de l'expérience de l'association Grande Traversée des Alpes*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Grenoble, 414 p (directeur Philippe Bourdeau).

<sup>20</sup> Bouvier Nicolas, 1963, *L'usage du monde*, Paris, Payot, 415 p. ; Kerouac Jack, 1957, *On the road*, New York, Viking Press, 320 p. ; Cerf Muriel, 1974, *l'Antivoyage*, Paris, Éditions Mercure De France, 220 p.

Il y a enfin ce que l'on pourrait appeler une géographie de la trace qui s'attache à suivre les touristes dans leur pratique et à analyser l'espace qu'ils dessinent, que cela soit une trace reconstituée à partir des journaux de voyages, comme le fait l'historien John Towner (1985) qui donne à voir les itinéraires du Grand Tour entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, ou par le traitement de blogs enregistrant les pérégrinations de retraités « *grey nomads* » adeptes du *big trip* australien (Vacher 2013).

La démarche peut être plus directe, avec la distribution de carnets à des navigateurs traversant l'Atlantique comme a pu le faire Camille Parrain lors de sa thèse<sup>21</sup> (Parrain 2010) pour recueillir des observations sur leur perception de l'océan, ou d'itinéraires de promenade à tracer sur un fond de carte distribué à des plaisanciers pour définir un bassin de navigation à partir d'un port<sup>22</sup> (Sonnac 2005; Marrou 2011). Les itinéraires peuvent être reconstitués à partir d'entretiens comme l'a fait Amandine Chapuis<sup>23</sup> pour les touristes visitant Amsterdam (Chapuis 2012). Nous pourrions aussi évoquer la thèse en cours de Brenda Le Bigot qui s'attache à suivre et à comprendre, à partir de leurs récits, l'inscription spatiale des mobilités d'agrément de *backpackers* et de retraités entre la France, le Maroc et la Thaïlande<sup>24</sup>.

Depuis quelques années, l'utilisation du GPS dans le cadre de pratiques sportives (notion de « ride ») ou de travaux de recherche (Arrowsmith & Chhetri 2003; Van der Spek 2008; Yue et al. 2014), le traçage des téléphones portables (Asakura & Iryo 2007) voire l'utilisation de capteurs de conductance cutanée permettant de tracer une cartographie émotionnelle « *biomapping* » (Nold 2009; Zeile et al. 2009; Shoval & Isaacson 2007) ont vraiment donné une tout autre ampleur aux cartographies de traces qui peuvent maintenant porter des informations sur la vitesse, voire l'humeur du pratiquant, qualifiant ainsi la distance métrique parcourue.

Ces différentes approches combinant pratiques et distances placent cependant rarement la question des pratiques de tourisme au cœur de la problématique. C'est pourquoi, après nous être intéressés en début de carrière à la mise en tourisme dans des espaces périphériques (Queensland et nord de l'Australie-Occidentale) et avoir constaté l'importance de l'évolution et de la diffusion des pratiques touristiques dans ces processus, après avoir constaté que les espaces dessinés par les pratiques de tourisme n'étaient que rarement étudiés, nous avons eu envie de nous interroger sur la question de la distance dans les pratiques de tourisme.

---

<sup>21</sup> Parrain Camille, 2010, *Territorialisation des espaces océaniques hauturiers, l'apport de la navigation à voile dans l'Océan Atlantique*, Thèse de doctorat de géographie, Université de La Rochelle (Directeur Louis Marrou).

<sup>22</sup> Des cartes de traces des pratiques nautiques recueillies par Marrou et Parrain sont présentées sur le site de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir : <http://ecop.univ-lr.fr/Productions.htm#prodmaritime>

<sup>23</sup> Chapuis Amandine, 2012, *Performances touristiques et production des identités spatiales individuelles à Amsterdam*, Thèse de doctorat de géographie, Université Panthéon-Sorbonne Paris 1, 450 p. (directeur Rémy Knafou).

<sup>24</sup> Le Bigot Brenda, (Thèse en cours) *Les migrations d'agrément, du réseau transnational à l'appropriation locale, quelles dynamiques socio-spatiales ?* Thèse de doctorat de géographie, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne (directrice Nadine Cattan).



## Quelles sont les questions sur la distance que permet l'analyse des pratiques de tourisme ?

Il s'agira d'abord de réfléchir aux représentations de cette distance. Comment l'abordons-nous ? À travers quelles grilles de lecture ? À travers quels filtres de restitution en avons-nous une perception ? Comment ordonnons-nous la distance ? Si la distance est une idée, peut-il exister plusieurs formes de distances interchangeables dans le tourisme pouvant générer le même effet ? Les distances physiques et les distances virtuelles sont-elles de même nature ? Peuvent-elles générer les mêmes effets ?

Il s'agira aussi de s'interroger sur le statut de la distance dans les pratiques de tourisme. Que représente la distance dans le tourisme ? Comment est-elle mobilisée dans les pratiques ? Quelles sont les pratiques qui se réclament de la mise à distance ? Que dessinent-elles dans l'espace ? Comment se vit la distance dans le cadre d'un projet touristique ? Une distance doit-elle être « éprouvée » (ressentie comme une expérience) pour exister ? La répétition altère-t-elle la distance ?

En faisant le constat qu'à l'autre bout du monde, ou à côté de chez soi, il existe aussi des distances importantes à comprendre dans la gestion des sociabilités touristiques, nous nous interrogerons sur ces écarts qui semblent participer à la définition de la « masse », cette « charge » tant redoutée. Nous nous interrogerons sur les attentes des touristes en matière de distance de confort. Pourquoi les plages bondées ont-elles toujours autant de succès alors que personne ne semble les apprécier ? Pourquoi accepte-t-on mieux la proximité des autres dans une foule que dans un lieu vide ? Comment les plageurs font-ils pour se positionner sur une plage ? Qu'acceptent-ils en matière de proximité ? La proximité des autres peut-elle faire partie du projet récréatif ?

Au final, nous poserons la question du lien qui peut exister entre la distance expérimentée sur une plage de la Costa Brava et celle que génère le voyageur en se rendant au centre de l'Australie.

Afin de répondre à ce questionnement, nous avons structuré le propos de ce volume en trois temps. La première partie revient sur la définition de la distance. Il s'agit ici de préciser la manière dont nous avons procédé pour aborder et développer cette idée. Notre présentation insistera sur l'importance que nous avons donnée dans cette réflexion aux représentations de la distance et plus particulièrement à leurs traductions graphiques. Nous insisterons aussi sur l'intérêt de penser cette distance avant tout comme une réalité subjective, que les hommes essayent d'objectiver. Nous tenterons de rappeler, à travers ce développement, que la subjectivité de la distance est « essentielle » et première, et qu'il ne s'agit pas d'un sous-produit pour occuper les sciences sociales. Cette idée est importante à rappeler dans un monde scientifique où les sciences dures sont dites « exactes », ce qui supposerait que les sciences humaines soient molles et inexactes.

La seconde partie de ce travail traite de la distance comme projet touristique. Il s'agira de s'interroger sur les différents sens que peut prendre cette distance dans le projet touristique et de l'adéquation avec certaines formes de pratiques. La relativité de la distance sera aussi évoquée

comme la question d'interchangeabilité des formes de distance dans le projet touristique. Cela nous amènera à évoquer, à l'heure du bilan carbone, l'idée d'un tourisme souhaitant réduire ses déplacements, ou d'envisager des pratiques (virtuelles ?) sans déplacement physique. L'éventuelle nécessité de « ressentir » la distance pour vivre l'expérience du déplacement à travers, par exemple, une fatigue physique ou le déroulement du changement des paysages lors d'un voyage en voiture sera abordée.

Si la deuxième partie correspond à une réflexion sur laquelle nous avons, en partie, déjà publié en particulier sur la question des pratiques des retraités ou des *backpackers*, la dernière partie est plus exploratoire et correspond à des envies que nous souhaitons développer dans l'avenir autour de l'encadrement de thèses ou du développement de programmes de recherche. Cette partie traite du sens et des formes de la gestion de la distance dans le projet touristique. Il s'agira donc bien souvent de parler de la « juste » distance, celle qui, en fonction des attentes des touristes, engendrera un sentiment de confort ou de qualité dans la relation aux autres et aux choses et dans l'expérience touristique. Cette distance concerne aussi bien la « bonne » distance pour voir les baleines lors d'une excursion de « whale watching » que celle du voisinage sur une plage. C'est aussi les jeux de distance et de proximité nécessaires au développement des sociabilités impliquant les touristes de manière plus large, de la recherche d'une relation « authentique » au brouillage des distances autorisé par le relâchement du self-control quotidien et l'éloignement de ses lieux de vie habituels.

Le développement des idées qui suit se fera à l'articulation entre des travaux déjà réalisés et présentés dans le volume de publications qui consignent un travail abouti et d'autres qui sont en cours, ou même parfois au stade de simples pistes de travail. Il s'agit donc d'un format souple permettant de proposer des raisonnements, parfois, en cours d'élaboration, mais qui nous semblent intellectuellement stimulants. Ces avertissements présentés, je vous invite à vous engager dans la trace et à vivre cette réflexion de recherche.

## 1 - Voir la distance – mesure et représentation de la distance

Voir la distance, c'est donner à comprendre les différentes dimensions et représentations de la distance, mais c'est aussi comprendre la multiplicité des formes qu'elle peut revêtir. Voir la distance, c'est donc autant s'interroger sur sa nature (ses natures), que comprendre comment l'homme a su traiter avec elle, pour la mesurer, pour la cartographier. En tant que géographe cartophile, ces questions me semblent utiles, car les interfaces graphiques permettent de concrétiser des abstractions et bien souvent aussi, de conditionner en partie notre manière d'aborder ces idées. La représentation graphique se situe donc, comme dans le tourisme, en tant que passeur d'altérité permettant de rendre intelligible ce qui vient de l'autre. Le passeur ne reste pas neutre dans le choix de ces mots, de ces traits, dans la sélection de l'information trop riche pour être restituée de manière « entière ». Il doit traduire de façon plus ou moins éclairée. Restituer et donner à voir la distance est donc une question de choix et d'interprétation. Après nous être interrogés sur une définition de la distance dans l'usage commun, nous verrons comment les géographes abordent plus spécifiquement cette idée. Nous réfléchirons ensuite à la manière d'appréhender la représentation de la distance dans différents contextes avant de tester la souplesse de l'idée à travers quelques expériences. Nous terminerons en nous interrogeant sur l'articulation de la distance topographique et la distance dans les réseaux.

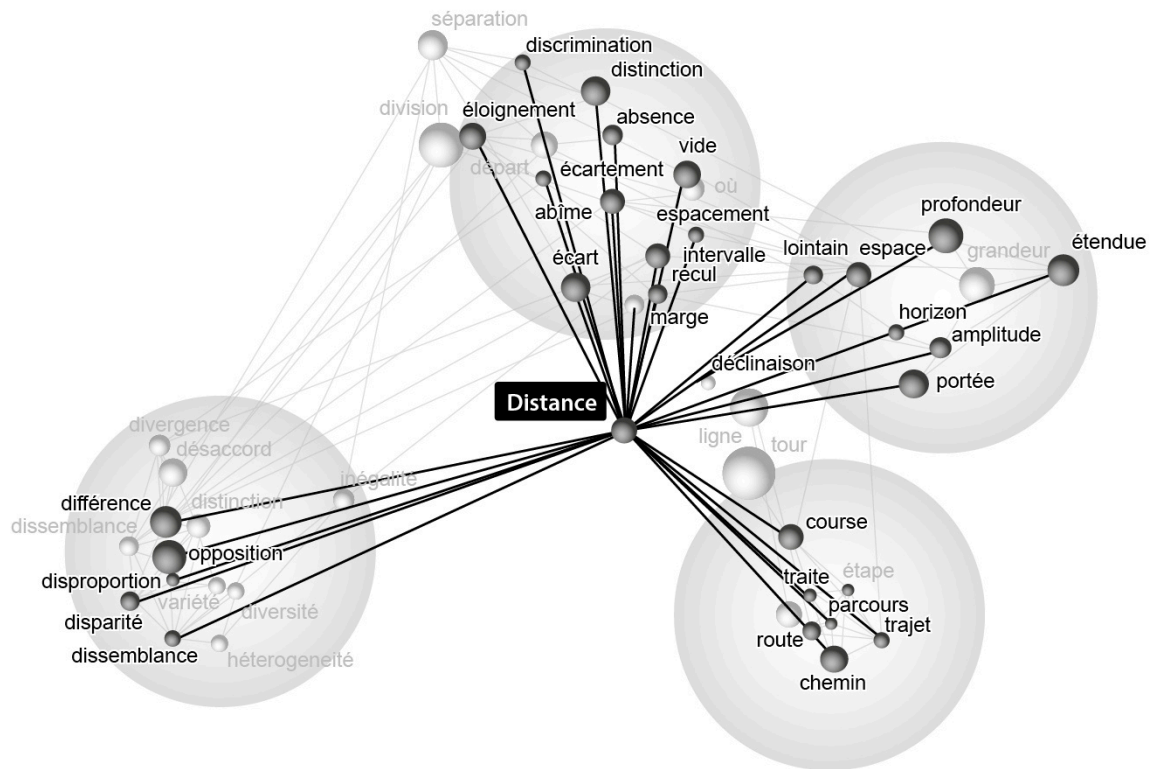
### 11 - La distance, une notion simple dans la langue française

La distance est un terme de la langue française qui, contrairement à d'autres, ne se décline pas en une multitude de sens. Dans le dictionnaire *Trésor de la langue française informatisé (TFLi)*, comme dans *le Robert* ou *le Larousse*, deux sens principaux sont distingués, un qui concerne l'espace : « *intervalle mesurable qui sépare deux objets, deux points dans l'espace ; espace qu'on franchit pour aller d'un lieu à un autre* » et un concernant le temps : « *intervalle qui sépare deux événements, deux époques* ». L'usage du mot montre que la distance, quand on parle d'espace, peut être utilisée en référence à de petites échelles comme quand elle fait référence à l'espace du globe terrestre [vol longue distance, communication à distance], mais peut aussi concerner (ce qui montre qu'elle n'a pas de valeur objective) des proximités plus grandes [tenir les enfants à distance]. Dans ce sens, où les distances doivent être notifiées pour être marquées, elle peut prendre le sens figuré « d'empêcher les familiarités » [garder ses distances]. C'est cette même interprétation qui est utilisée pour parler de « distance sociale », une distance n'ayant pas grand-chose à voir avec l'espace topographique même si la géographie a montré que ségrégation sociale pouvait rimer avec ségrégation spatiale ou que la mobilité sociale s'accompagnait souvent d'une mobilité géographique.

Ce sens figuré qui positionne les personnes dans un référentiel social rappelle que le mot distance qui se construit sur l'élément latin « *dis-* [utilisé pour exprimer la séparation, l'écartement, la direction en sens opposé et par suite la négation, le contraire (il s'oppose à *con-*) » (Rey, 1993, p. 609)] et *stare* [« se tenir, être debout » (qui donne station)] présente, dès son origine, un sens figuré évoquant le degré de séparation des personnes, la différence. L'analyse de la proximité des synonymes du terme « distance » telle qu'on peut la mener avec l'outil Prox (voir figure 1) nous permet de

retrouver l'importance de cette idée de « différentiation » portée par le mot « distance ». Dans les quatre zones sémantiques qui s'organisent dans le réseau des synonymes du mot « distance », un premier espace se forme autour de la notion de différence (dissemblance, divergence et de désaccord) ; un second rattache la distance à un manque (absence, discrimination, éloignement, marge) ; un troisième inscrit la distance dans son amplitude (étendue, horizon, profondeur) alors que le dernier concerne sa forme (à travers la ligne, le trajet, la course).

**Figure 1 - Proximité lexicale au terme « distance »**



La proximité lexicale est déterminée par les liens entre les mots définis dans un dictionnaire des synonymes. La structure conceptuelle du mot « distance » fait apparaître quatre zones sémantiques qui sont le reflet de la structure topologique du réseau des synonymes.

Cette figure est élaborée à partir de la technologie Prox (<http://erss.irit.fr:8080/graph/prox-synonyme-fr/>) développée par l'axe Cognition Langues, Langages, Ergonomie de l'équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique (CLLE-ERS) de l'UMR 5263 CNRS-Université Toulouse Le Mirail). Ces auteurs définissent l'outil Prox comme un modèle de métrologie (sciences des mesures) lexicale qui permet de visualiser la proximité entre les mots à partir de leurs synonymes. Le dictionnaire des synonymes utilisé par Prox est celui élaboré par le Centre de Recherche Inter-langues sur la Signification en Contexte (CRISCO) de l'EA 4255 de l'Université de Caen. Il contient 49 160 entrées et 200 649 relations synonymiques et il est disponible par le portail lexical du Centre National de Ressources Textuelles et lexicales (<http://www.cnrtl.fr/synonymie/>).

Source : Gaume B., Chud Y., 2014, *Prox interface*, <http://erss.irit.fr:8080/graph/prox-synonyme-fr/>

## 12 - Formes et prises en compte de la distance en géographie

En géographie, la construction d'une définition scientifique de la distance a emprunté, comme le rappelle Denise Pumain, principalement à la psychologie et aux mathématiques. La production de cette idée de distance a dû répondre à l'enjeu de donner une « *représentation relationnelle de l'espace dont les propriétés dépendent alors de la nature de la distance choisie, donc de la forme des relations possibles (offertes ou révélées) entre les parties de l'espace.* » (Pumain, 2009, p 34). Denise Pumain rappelle qu'il est alors important de ne pas concevoir l'espace comme une pièce vide à remplir avec des phénomènes correspondant à des actions humaines, mais bien de concevoir cet espace comme une construction qui se dessine au fur et à mesure avec la mise en place (parfois temporaire) de relations entre différentes réalités physiques ou virtuelles. Deux grands types de représentations sont classiquement utilisés pour aborder cette distance, la première étant géométrique et « objective » et l'autre phénoménologique<sup>25</sup> et subjective. Ces approches ne sont pas à opposer puisqu'elles sont complémentaires et ont chacune leur utilité pour comprendre et vivre le monde. Boris Beade rappelle cependant dans sa thèse qu'il peut arriver que « *la distance (objective) soit implicitement prise pour la réalité. Dans ce cas, le risque est de situer les distances subjectives individuelles par rapport à cette réalité et non de situer la réalité de ces distances les unes par rapport aux autres* » (Beade, 2008, p. 490).

L'individu passe de l'une à l'autre de ces manières d'aborder l'espace (qui sont deux systèmes de pensées contradictoires comme le rappelle Abraham Moles) sans en avoir conscience, produisant parfois des comportements qui peuvent apparaître irrationnels pour l'observateur. « *D'un côté l'individu sait raisonner de façon géométrique, il s'oriente, calcule des distances, élabore des trajets... De l'autre côté il investit l'espace d'une affectivité égocentrique lui conférant des propriétés anisotropiques<sup>26</sup> inacceptables pour l'esprit cartésien* » (Moles & Rohmer, 1998, p. 12). Mais revenons sur ces deux grandes manières d'aborder la distance : la distance subjective et la distance objectivée.

### 121 - La distance subjective

Il peut être étrange de commencer une présentation sur la distance en abordant la question de la distance subjective, c'est-à-dire de la distance qui dépend de l'individu qui en fait l'expérience. C'est bien sûr moins étrange quand on pense que la subjectivité est la nature première de la distance. C'est la représentation initiale, celle de l'individu (ou du groupe) qui mesure l'espace, son espace, dont il occupe, en toute logique, le centre. Denise Pumain nous dit que cette distance subjective organise notre représentation de l'espace en positionnant et en les ordonnant entre eux par notre perception des objets « proches » et des objets « éloignés » (Pumain, 2009, p. 35). C'est aussi une perception paysagère qui veut que les premiers plans prennent plus de place dans notre connaissance que les

---

<sup>25</sup> Rappelons que, dans le courant philosophique de la phénoménologie, tout phénomène doit être rapporté à l'acte de conscience qui le vise. On pourrait dire que, dans la perspective phénoménologique, il n'existe de réalités que perçues dans le cadre d'une expérience.

<sup>26</sup> L'anisotropie est l'état d'un milieu dont les caractéristiques varient selon la direction dans laquelle on les évalue à partir d'un point quelconque. Le contraire est l'isotropie (Bavoux & Chapelon, 2014, p. 42).

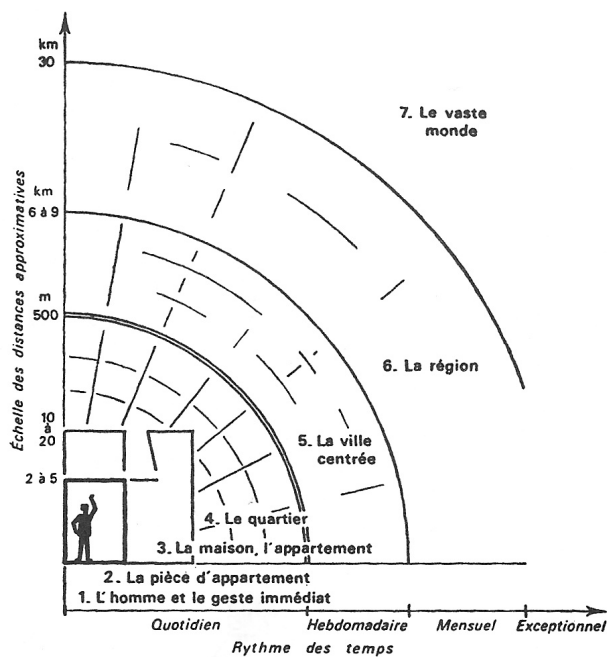
lointains qui sont moins perçus. Par rapport à une géométrie classique, les positionnements et l'évaluation des écarts perdent de leur précision pour les objets éloignés dans une logique logarithmique. Plus on s'éloigne et plus l'espace apparaît compressé, entraînant une perception dégradée et, au final, une incompréhensibilité du monde considéré. Cette perception est doublée par ce qu'Abraham Moles appelle la « loi d'airain de la psychologie de l'espace » qui souligne que « *si Moi, ici et Maintenant, je suis le centre du monde, alors ce qui m'importe le plus c'est ce qui se passe à proximité de moi parce que cela me concerne. Quant à ce qui arrive loin, ailleurs...* » (Moles & Rohmer, 1998, p. 14). Au-delà donc de la simple perception, c'est donc aussi l'intérêt qui est porté aux choses qui diminue avec la distance.

Ces relations du proche et du lointain dans une approche subjective de la distance ont donné lieu à différentes représentations permettant de qualifier l'espace, disposé comme des enveloppes de manière concentrique autour de la personne. L'anthropologue Edward T. Hall, qui invente le terme de « proxémie » pour désigner « *l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique* » dans l'ouvrage *The Hidden Dimension* publié en 1963 et traduit en français en 1971 sous le titre *La dimension cachée* (Hall 1971), établit ainsi une typologie des distances de l'homme. Pour cela, il s'inspire des études faites sur le comportement des espèces animales (éthologie) du biologiste Heini Hediger qui distingue que certains animaux possèdent des territoires qu'ils occupent et défendent en générant un système de distance autour d'eux. Heini Hediger (1955) classe ces distances en distance de fuite, distance critique, distance personnelle et distance sociale. Pour Hall, l'homme entretient, lui aussi, des distances uniformes dans ces relations avec les autres. Il distingue des distances intimes, personnelles, sociales et publiques. Si les distances intimes concernent l'interaction physique entre les personnes, la distance personnelle est plus celle de la cohabitation familiale alors que la distance sociale (dont Hall montre qu'elle peut être très variable en fonction des cultures) est celle de l'interaction dans la sphère professionnelle. La distance publique correspond à l'intervalle acceptable dans un espace de coprésence où l'interaction n'est pas établie.

Abraham Moles, dans le cadre d'une réflexion sur la psychosociologie de l'espace (Moles & Rohmer 1998), établit quant à lui une typologie des distances en pelures d'oignon qui ressemble beaucoup à celle de Hall, mais qui détaille les horizons plus lointains, avec ce qu'il appelle la théorie des coquilles de l'homme. Il décrit huit zones concentriques que de nombreux géographes découvriront grâce à la formalisation graphique proposée par Armand Frémont dans *La région espace vécu* (Frémont 1976) (voir figure 2). L'emboîtement des coquilles va du corps propre [1] dont la limite est la peau, au vaste monde [8] qu'Abraham Moles décrit comme « *l'espace de projets, la zone de voyage et d'exploration, l'inconnu plus ou moins connu, le réservoir du nouveau* » (Moles & Rohmer, 1998, p. 102), et peut donc devenir le domaine de développement des pratiques de tourisme de l'individu. Les autres coquilles sont alors le geste immédiat [2], la pièce d'appartement (domaine du visuel) [3], l'appartement (idée d'emprise et de privatisation) [4], le quartier (lieu de la rencontre et du regard social) [5], la ville centrée (coquille d'anonymat et terrain de chasse) [6], la région (zone d'accès sans aventure, mais nécessitant une organisation de son budget-temps) [7]. Armand Frémont ajoute aux coquilles de Moles une échelle temporelle et spatiale (voir figure 2) qui inscrit le « vaste monde » dans des distances (au-delà de 30 kilomètres), qui ont aujourd'hui peu de sens, et des rythmes (temps de l'exceptionnel) qui restent, par contre, plus intéressants en particulier quand on les place dans une réflexion sur le tourisme.

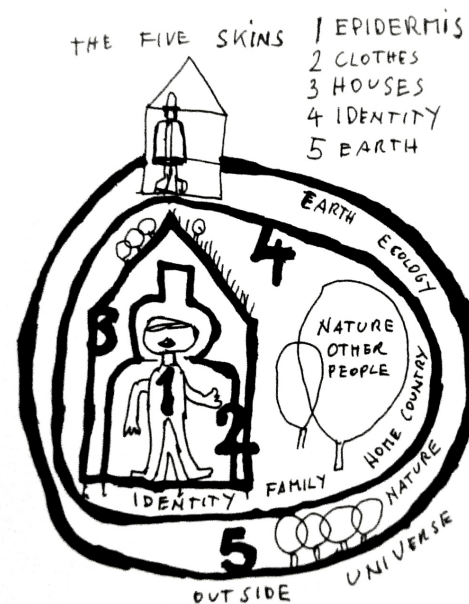
Un dernier auteur sera mobilisé dans cette réflexion sur la distance subjective : Friedensreich Hundertwasser, architecte et artiste autrichien qui inscrit le débat sur les coquilles, qu’il appelle peaux (il distingue 5 peaux : l’épiderme, les vêtements, maisons, identité, terre – voir figure 3 ), dans une dimension politique (Restany 2003). L’architecte de la forme arrondie déclare en 1958 dans son *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture*, que la ligne droite conduit à la perte de l’humanité. En conséquence, il revendique dans le « Discours dans le nu pour le droit à une troisième peau » qu’il prononce « nu » à Munich en 1967, le droit d’intervenir sur son cadre de vie et donc ainsi de brouiller les limites et les distances de ces différentes coquilles. La subjectivité de la distance n’est donc pas qu’une question de perception, la manière dont l’espace est envisagé et celle dont il est expérimenté participent de cette construction.

**Figure 2 – Les coquilles de Moles pour Frémont**



Source : Frémont, A., 1976, *La région espace vécu*, Paris, Flammarion, p. 70.

**Figure 3 - Les cinq peaux de Hundertwasser**



Source : Restany, P., 2003, *Hundertwasser, Le peintre-roi aux cinq peaux*, Glarus, Tashen, p. 15.

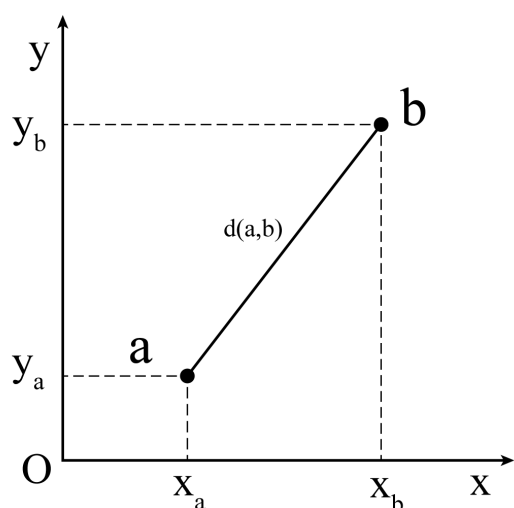
## 122 - La distance objectivée

La notion de distance « objectivée » proposée par Denise Pumain (2009 p. 35) souligne que l’homme a parfois besoin de considérer l’espace du point de vue d’un être non impliqué dans l’espace considéré. C’est pourquoi la représentation subjective de l’espace et des distances est complétée par des représentations plus cartésiennes, plus géométriques. L’espace est ainsi considéré comme une étendue (observée depuis un point de vue extérieur) homogène et illimitée, dans laquelle tous les points sont équivalents. Abraham Moles (1998, p. 12) rappelle que l’espace est alors « réduit à une configuration géométrique caractérisée par un système de coordonnées purement arbitraires. » Dans ces espaces géométriques, la distance se définit et se mesure partout de la même façon. D’ailleurs, elle n’exprime plus ce qui nous sépare d’un autre lieu, mais l’espacement entre deux réalités, et cela

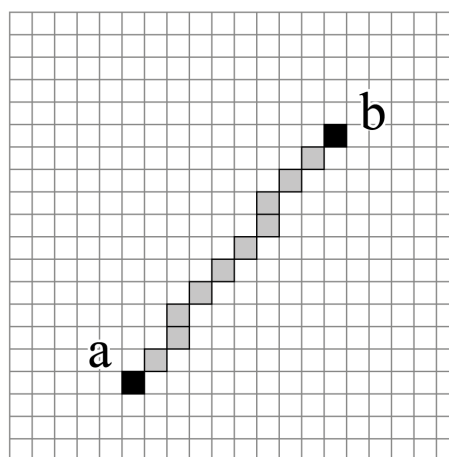
quelle que soit la partie de l'espace considéré.

L'espace géométrique (espace métrique<sup>27</sup>) est un ensemble sur lequel on a défini une structure spatiale et qui a été muni d'une fonction mathématique de distance. Le plus classique est l'espace euclidien, qui peut être défini comme « une étendue continue à trois dimensions. Il correspond alors à un ensemble de points, dont chacun est déterminé par trois coordonnées, définies par rapport à trois axes en  $x$ , en  $y$  et en  $z$ , ce qui, pour le géographe, se traduit par la latitude, la longitude et l'altitude. [...] L'espace euclidien est le cadre du système de repérage fournissant les références dont chacun a besoin pour se situer : près et loin, devant et derrière, à droite et à gauche, en haut et en bas, à l'est et à l'ouest » (Bavoux & Chapelon, 2014, p. 228). La distance euclidienne, ou distance à vol d'oiseau (distance linéaire, distance physique), peut être évaluée en faisant appel à différents systèmes de mesures (comme nous le verrons plus loin) et ne peut être, dans les mathématiques dont elle est issue, que positive ; elle s'annule en effet quand les deux points entre lesquels on mesure la distance sont confondus. De même, cette distance en mathématique se doit, par définition, d'être symétrique entre un point A et un point B ce qui se formalise par : distance entre A et B égale distance entre B et A. On voit bien comment en géographie cette symétrie de la distance mathématique est rarement effective, que cela soit à travers le marcheur qui gravit ou descend un chemin en montagne, le bateau qui part le matin contre le vent pour revenir le soir avec le vent, ou le touriste qui, en revenant de vacances par un vol de nuit, trouve que le voyage a été beaucoup plus long qu'à l'aller.

**Figure 4 - Distances dans un espace vectoriel et dans un espace matriciel**



Ligne entre a et b dans un espace vectoriel



Ligne entre a et b dans un espace matriciel (raster)

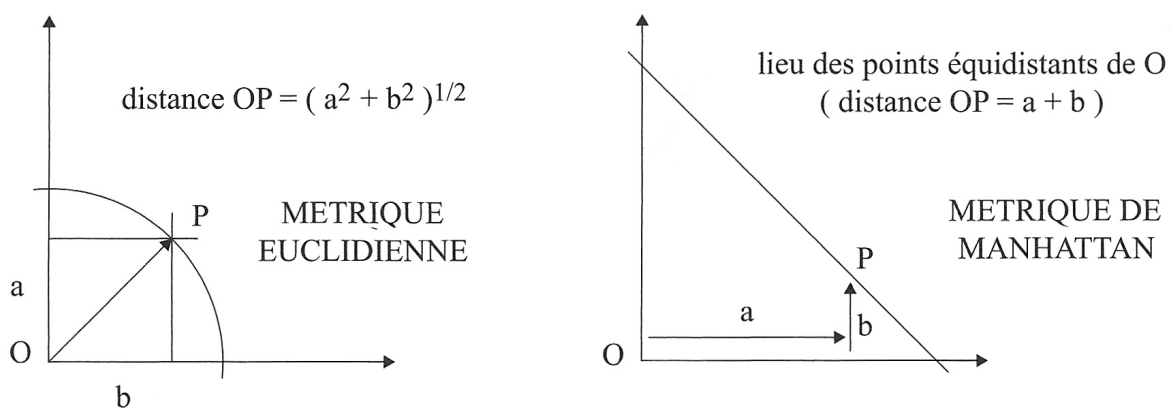
*Conception-réalisation - Luc Vacher 2014.*

<sup>27</sup> Si la notion de métrique fait, dans un premier temps, référence au mètre et donc aux mesures faisant référence au système métrique, l'usage en géographie, comme en mathématiques, veut que la métrique soit plus généralement « un mode de mesure et de traitement de la distance » (Lévy & Lussault, 2003, p. 608).



Si la géographie ne fait pas forcément bon ménage avec la géométrie, même dans un conditionnement cartésien qui pourrait finir par nous le faire oublier, il ne faut pas croire que seul l'espace euclidien organise nos espaces théoriques. Pour cela, on peut prendre la figure de l'échiquier qui est source d'inspiration importante pour réfléchir à l'espace. D'abord, le plateau de l'échiquier n'est pas un espace euclidien classique, il s'agit d'un maillage réticulaire quadrangulaire (carroyage) qui remplace le positionnement en coordonnées par un positionnement rudimentaire en présence-absence dans une maille. Le positionnement des pièces du jeu d'échecs sur l'échiquier n'a pas besoin d'être précis s'il est clair que la pièce est posée sur telle case ou telle autre. Le fait qu'elle soit positionnée quelques millimètres à droite ou à gauche ne change pas sa « position » sur l'échiquier. C'est là toute la différence du positionnement dans un espace vectoriel (comme celui du dessin assisté par ordinateur) ou dans un espace matriciel (raster) comme celui qui organise les pixels des photographies numériques (voir figure 4) dans une maille régulière dont la finesse est définie par un certain nombre de « *dot per inch (DPI)* » ou « *pixel par pouce* » (*PPP*).

**Figure 5 - Métrique euclidienne et métrique de Manhattan**



Source : Cicéri, Marchand, & Rimbart, *Introduction à l'analyse de l'espace*, 1977, p. 133)

Dans un échiquier de huit cases sur huit, le centre n'est pas un point puisque la case est l'unité élémentaire et que le nombre de cases est pair ; il correspond à un ensemble de quatre cases centrales qui ne peuvent être dissociées sans remettre en cause le principe de symétrie de la centralité. Si le plateau du jeu d'échecs peut nous amener tout simplement à comprendre que la centralité euclidienne n'est pas partout opérationnelle, que dire du déplacement des pièces sur l'échiquier ? Certaines pièces, comme le fou, se déplacent en diagonale sur la maille ne pensant la contiguïté qu'à travers le contact des sommets alors que d'autres, comme la tour, ne circulent à l'horizontale comme à la verticale qu'à travers une proximité du contact des côtés. C'est la même logique qui permet de définir la distance dans une métrique de Manhattan à l'image d'un déplacement dans un réseau de rues de villes américaines qui oblige à mesurer la distance en additionnant des segments de droite orthogonaux (voir figure 5). La combinaison des deux logiques (orthogonale et diagonale) qui permet à la reine ou au roi d'avoir accès minima aux huit cases les entourant ne fait que souligner

que, dans le même canevas simplifié d'une maille quadrangulaire, plusieurs logiques géométriques, plusieurs règles, peuvent coexister. Quant au cavalier, son déplacement combinant des « pas » en L définit une géométrie complexe qui souligne que l'homme est en mesure d'aborder un monde aux métriques diversifiées sans même souvent s'en rendre compte. Autre enseignement de l'échiquier inspiré par un roi ne pouvant se déplacer que d'une case dans toutes les directions du carroyage : si l'amplitude du déplacement peut être bridée, cela implique que la liberté de mouvement est indissociable de la géométrie pour penser la distance.

La figure de l'échiquier nous montre donc que la contiguïté n'est pas forcément synonyme de connectivité. Pour le fou, les cases situées à droite ou à gauche de celles où il se situe sont inaccessibles. Elles sont contiguës dans le maillage, mais pas connectées, le déplacement entre elles est impossible. Cette notion de connectivité et de voisinage nous amène à aborder la question de la structure spatiale des réseaux (reposant sur la théorie des graphes). La référence à un espace considéré comme une étendue portant des points disparaît. Seules les relations entre ces points sont conservées et de manière sommaire, le lien existe ou n'existe pas, les sommets (« points », nœuds) sont reliés, ou pas, par une arête (arc). La distance « topologique » prend alors en compte le nombre d'arêtes qu'il est nécessaire d'emprunter pour passer d'un sommet à un autre, l'expression du nombre de nœuds et d'arêtes donnant la distance comme sur le « plan » d'une ligne de métro où elle est exprimée en nombre d'arrêts (figure 6). Ces distances topologiques sont aujourd'hui de plus en plus importantes devant la multiplication des mises en relation par l'intermédiaire de réseaux de télécommunications qui rendent secondaire la matérialité des infrastructures permettant le transport de l'information au bénéfice d'une question simple : connecté ou pas connecté ?

Figure 6 – Réseau de la ligne 4 du métro parisien



Source : Régie autonome des transports parisiens (RATP), 2014, <http://www.ratp.fr/>

Dans ce chapitre sur la distance objectivée, nous n'aborderons pas les domaines plus mathématiques de la mesure et de la distance dans les systèmes de projection ou dans l'analyse spatiale la plus quantitative qui n'ont que peu d'intérêt pour l'étude des interactions sociales que nous menons. On remarquera cependant qu'aujourd'hui, à travers des outils aussi répandus que le GPS, ces univers aux étranges logiques peuvent faire des incursions dans nos réalités. Ainsi une mesure en latitude-longitude sera exprimée dans un système très rigoureux partageant une sphère en 360°, mais une longitude en 180° Est et 180° Ouest et une latitude en 90° Nord et 90° Sud, degrés qui se subdiviseront en 60 minutes et en secondes qui pourront être sexagésimales (60 secondes pour une minute) ou centésimales (100 minutes pour une seconde). Un GPS pouvant donc combiner trois

métriques différentes pour l'expression d'une même mesure et cela avant même de reporter cette mesure sur la carte topographique qui combine un autre niveau de complexité dans son élaboration. Cette observation nous montre bien que la complexité des systèmes de mesure et de référencement faisant appel aux distances objectivées vient essentiellement de la capacité de l'homme à produire des systèmes dont la « subtilité », et parfois l'absurdité, sont à son image.

### *13 – Mesurer et représenter la distance*

Mesurer et représenter la distance est, pour le géographe, une tâche incontournable, car dans son travail pour comprendre et décrire l'espace des sociétés, il doit ordonner le monde, et pour cela il doit mesurer, tracer, placer, délimiter... cartographier. Cette tâche l'occupe depuis qu'il y a quelque chose à mettre en ordre et à toutes les échelles, de la limite de sa serviette de plage (et de celle de son voisin) à la représentation d'un monde virtuel abritant plusieurs millions de « résidents »<sup>28</sup>. Si l'on cherche à remonter à l'origine de cette mesure du monde, on peut dire qu'au début, il y a la séparation d'un corps en deux, première distance qui conditionne notre lecture de bien d'autres. Ensuite, on trouve la distance qui nous sépare des autres corps, puis la distance qui nous positionne par rapport à notre environnement où la métrique du corps est si importante pour définir l'espace qui nous entoure.

Mais au-delà de ces cartographies de l'environnement à maîtriser, il y a aussi des représentations du monde, de notre univers où la distance de l'homme semble difficile à mobiliser. Dans ces représentations, c'est le corps des dieux qui donne en général la mesure. Bien sûr, la rationalité humaine portée par les Grecs de l'Antiquité fera tout pour penser cet espace dans un système échappant aux contingences humaines (et divines) en pensant l'espace dans un système allocentré et mathématique. Mais au départ, il y a bien un corps.

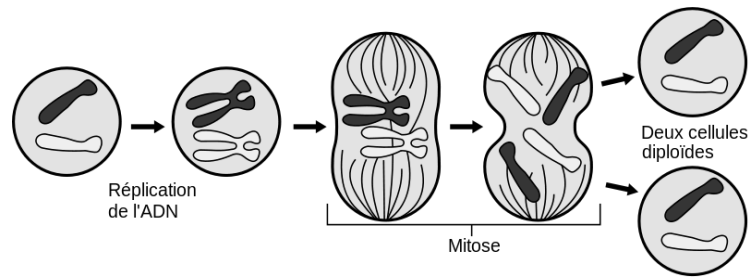
#### **131 - Au départ se trouve le corps**

La mesure de la distance dans un système égocentré, c'est-à-dire dans un système d'appréhension de l'espace organisé autour de la personne, implique tout d'abord la conscience de soi. Ces mesures ne peuvent exister, en effet, que là où commence le « un et un font deux ». On doit donc, dans cette approche de la distance originelle/primaire, définir l'origine de cette conscience. Dans notre science occidentale contemporaine, on peut dire que cette première distance correspond à la division cellulaire qui, avec la mitose, permet à une cellule mère de générer deux cellules filles. La représentation de cette division (figure 7) montre clairement comment on passe d'un tout, la cellule mère, à deux réalités, les cellules filles, identifiées et représentées dans l'iconographie scientifique comme séparées par une distance.

---

<sup>28</sup> Le monde virtuel *Second Life* revendique 41 millions de « résidents » inscrits depuis sa création en 2003 avec un pic à 88 220 usagers connectés en même temps le 29 mars 2009 à 1:28 pm SFT (San Francisco Time). En 2014, Metaverse Business donne une moyenne de 42 000 personnes connectées en même temps. Source : Metaverse Business, <http://www.metaverse-business.com/secondlifemetrics.php>

Figure 7 - La division cellulaire et la mitose



Source : National Center for Biotechnology Information,  
[http://www.ncbi.nlm.nih.gov/About/primer/genetics\\_cell.html](http://www.ncbi.nlm.nih.gov/About/primer/genetics_cell.html)

Mais au-delà de la représentation d'un tout, c'est la conscience du corps et de ses limites qui permettra, en évoluant dans l'espace et en l'appréhendant avec ses membres, de prendre conscience de cet espace, de son étendue et de sa mesure. La prise de conscience du corps est donc fondamentale dans le début de l'appréhension de la distance. On peut distinguer deux prises de conscience : la prise de conscience dans les représentations collectives et celle dans l'esprit de l'individu. Dans les représentations collectives occidentales, nous observons que la première prise de conscience d'un corps dans l'espace se fait à la naissance. La « mise au monde » par l'expulsion d'un enfant de l'utérus de sa mère serait donc la première distance connue par le corps. Le cri du nouveau-né et le cordon ombilical coupé qui font 2 de 1 marquent donc la naissance de cette distance.

Pourquoi la naissance ? Nous constatons que l'identification du corps qui nous permet d'appréhender l'espace se fait à partir du stade fœtal à la fin de l'organogénèse. Les organes, mais aussi les membres sont alors formés. Pourtant, les représentations du fœtus que nous connaissons ne nous montrent pas un être générant des distances. Même si les déformations du ventre de la mère quand le « bébé » bouge vont dans le sens de la détermination d'un espace interne et que certaines images le présentent comme une partie de la femme enceinte parfois ramenée à la seule représentation d'un ventre. Les images du fœtus vues en image de synthèse, en échographie, les photographies parfois dérangementantes d'anatomie descriptive nous présentent un être parfois enveloppé du placenta flottant sur un fond uniforme en général noir qui se refuse à inscrire le fœtus dans la métrique du monde qui l'entoure. Ces représentations évoquent l'image de fin du film *2001: A Space Odyssey* périples métaphysique et cinématographique que Stanley Kubrick tourna en 1968. Un fœtus aux yeux ouverts y flotte dans l'espace intersidéral en contemplant la terre. Symbole de l'origine du monde, de l'immortalité et sans doute aussi de l'éternel recommencement, cette image souligne aussi que, dans la plupart des représentations, avant la naissance, l'être ne s'inscrit pas dans la métrique du monde, dans sa pesanteur et ses longueurs.

Ainsi, l'expulsion semble bien marquer l'entrée de l'homme dans le monde des distances. Nous suivons donc Gustave Courbet qui voit dans la vulve d'une femme peinte en 1866 : l'« Origine du monde », l'origine de la distance qui débute par le traumatisme d'une métrique qui ne pourra être

réduite. La mère et l'enfant resteront en effet, après cet événement, deux à jamais. L'expression « mettre bas » utilisée pour les mammifères évoque même cette première distance comme une chute.

### *- Le corps et ses limites spatiales*

Nous avons évoqué ici la prise de conscience du corps dans les représentations collectives avec la mise au monde de la personne. Mais cette prise de conscience est-elle plus simple pour l'individu lui-même ? Le philosophe Michel Bernard rappelle dans *le Corps* (Bernard 1976) que, jusqu'à l'âge d'environ un an, la conscience de son corps chez l'enfant est très relative. Un enfant de dix mois aura ainsi beaucoup de facilité à confondre un objet posé sur son corps avec lui-même. Après s'être heurté, il peut montrer le mur au lieu de montrer la partie du corps où il s'est fait mal. Il reconnaîtra l'autre bien avant de se reconnaître lui-même dans le miroir. L'apprentissage de son corps passe par de multiples palpations et expérimentations qui permettront de considérer ses membres comme partie de soi-même. Le psychologue allemand William Thierry Preyer décrit dans *Die Seele des Kindes (l'âme de l'enfant)* (Preyer 1882) comment un enfant de presque deux ans peut offrir un biscuit à son pied et attendre que ses orteils le saisissent.

Cette expérimentation du corps passe aussi par une découverte de l'autre et de l'environnement, mesurée en fonction de ses capacités de perception et de déplacement. Mais elle passe tout d'abord, comme le montre Pierre Bonnier, médecin français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans *le Vertige* (Bonnier 1893), par la constitution d'un « schéma » (image spatiale du corps, schéma corporel), d'un « *modèle perceptif du corps comme configuration spatiale* » d'un « *dispositif qui garantit l'ancrage des postures d'un sujet normal dans un cadre spatio-temporel* » permettant l'état de non-vertige (Bernard, 1976, p. 20). Pour appréhender l'espace, l'homme doit d'abord maîtriser sa propre spatialité corporelle. L'individu montant pour la première fois sur des skis comprend tout de suite cette nécessité du contrôle de son corps et de ses mouvements pour une bonne appréciation de la géométrie de son environnement.

Cette notion sera reprise par le neurologue anglais Henry Head qui montrera le caractère dynamique de cette connaissance du corps par la construction et l'évolution, durant toute la vie, d'un « schéma postural » qui par agrégation de la connaissance des mouvements, nous permet de prolonger notre connaissance au-delà des limites de notre corps et jusque dans la prolongation de ce corps par l'outil. C'est la constitution de ce schéma postural qui, entre autres choses, nous évite de nous cogner aux meubles nous entourant ou qui explique, comme l'écrit en 1950 le psychanalyste autrichien Paul Schilder, qui reprend la notion sous le nom de « schéma corporel » dans *The Image and the Appearance of the Human Body* (Schilder 1950), que « *le pouvoir de localisation d'une femme peut s'étendre jusqu'à la plume de son chapeau* » (cité dans Bernard, 1976, p. 26). Cette image surannée et misogyne, associant la femme au chat et à ses moustaches, souligne cependant utilement que le corps peut utiliser des accessoires formant des extensions « sensibles » permettant la définition d'une sorte de corps « augmenté ».

Un élément important de ces définitions est le fait que la kinesthésie, le « *Sens du mouvement; forme de sensibilité qui, indépendamment de la vue et du toucher, renseigne d'une manière spécifique sur*

*la position et les déplacements des différentes parties du corps* » (dictionnaire TFLi)<sup>29</sup>, entre de manière centrale dans la perception de son corps et dans la détermination de ces « schémas », aux côtés des cinq sens classiquement distingués que sont le goût, l'odorat, l'audition, la vision et le toucher. Il s'agit donc d'une perception anatomique, mais aussi fonctionnelle du corps qui rend cette notion de schéma corporel synonyme de l'idée de « spatialité corporelle ».

Un autre aspect fondamental de ces définitions est que la conscience du corps s'alimente de sensations. Comme s'attache à le démontrer la phénoménologie, « *le monde n'est pas comme un panorama qui passerait devant notre corps [...], c'est au contraire le corps par l'expérience sensible qui détermine le rapport au monde. Le point de vue sur le monde est toujours un point de vue sur soi dans le monde* » (Duret & Roussel, 2005, p. 43). C'est « l'être-au-monde » de Martin Heidegger que Maurice Merleau-Ponty développe dans *la Phénoménologie de la perception* (1945). Pour expliquer comment la réalité phénoménale est le produit de l'expérience sensorielle de chacun, et donc subjective, Pascal Duret et Peggy Roussel prennent l'exemple de trois voyageurs. Ils placent une jeune femme, un enfant de huit ans et un homme obèse l'un à côté de l'autre sur des sièges de même taille dans un avion et constatent que l'expérience de leur voyage et la manière dont ils vivront leur corps et envisageront leur environnement seront très variables. Là où la jeune femme jugera son siège confortable, l'enfant le trouvera immense, et l'homme dramatiquement inconfortable.

Sans aborder, pour le moment, le corps comme réalité ou construction sociale, il est intéressant de s'interroger aussi sur ce volume du corps et sur les limites que chacun lui donne pour diverses raisons. Si la plume du chapeau peut être considérée comme une extension sensible, que dire des piercings, étuis pénis et autres extensions ornementales amplifiant certaines parties du corps ? Cette corporéité « augmentée » valide l'idée d'une spatialité corporelle modulable. Les crêtes, peau de bêtes, casques et autres carapaces, qui modifient la relation du corps à l'environnement, redéfinissent et durcissent le corps (voir figure 8). Relation souvent abordée dans la science-fiction avec la problématique du cyborg, du corps amélioré, des prothèses et autres greffes mécaniques qui brouillent les limites de l'être humain. Les corps joints des jumeaux fusionnés (frères siamois) ou les corps enchaînés les uns aux autres posent, eux aussi, la question des limites du corps autant que la relation fusionnelle que certaines personnes entretiennent parfois avec « leur » véhicule qu'ils envisagent comme une prolongation valorisante d'eux-mêmes.

Cette question du corps et des spatialités corporelles nous amène à évoquer, dans le cadre des pratiques de tourisme, que le relâchement du self-control conduit les personnes à changer de relation à leur corps. Cette modification passe souvent par des vêtements plus légers, plus petits, plus colorés, plus ajustés, plus amples, qui libèrent le corps et les mouvements. La gestuelle peut aussi évoluer loin des contraintes du quotidien (professionnelles et sociales) obligeant à tenir un certain rôle. Ainsi « faire le tyrannosaure » au bord d'une piscine pour faire rire ses enfants est envisageable dans un hôtel-club de Tunisie, moins à la piscine municipale de son quartier. La distance au rôle est d'ailleurs

---

<sup>29</sup> La kinesthésie est la « *Perception consciente de la position et des mouvements des différentes parties du corps.* » (Larousse). On parle aussi de proprioception ou de sensibilité profonde pour expliquer que cette perception, consciente ou non, implique par exemple la mémoire musculaire qui permet, par l'intermédiaire de récepteurs musculaires, de retenir la position des différentes parties du corps pour le geste du lancer du javelot.

un élément important de la récréation touristique puisqu'il permet, comme le note Stock (2006), une réflexivité permettant une meilleure « maîtrise » de son environnement social.

### Figure 8 – Confusion dans les limites des corps, des êtres, de l'homme



*Lord Humungus et Wez dans le film Mad Max 2 de George Miller (1981)  
Source : Kennedy Miller Productions, 1981.*

### 132 – Mesurer l'espace avec son corps

La mesure du monde est très anthropométrique. Il est possible de l'oublier devant le gigantisme des gratte-ciel ou la monumentalité de certaines architectures, à moins que ces formes ne soient uniquement là pour nous rappeler notre échelle humaine face à l'énormité de ce qui nous contemple et la domination des pouvoirs capables de dresser des édifices « hors normes ». La définition du monde des humains se construit, en effet, sur une métrique qui leur est propre. L'architecture, la largeur des chemins, le maillage des équipements se font en relation avec la métrique du corps et de ses mouvements habituels. C'est ce que l'architecte Le Corbusier théorise en 1947 en s'appuyant sur le nombre d'or. À partir de l'étude de huit postures humaines, il établit un gabarit, le Modulor, permettant de combiner fonctionnalité et harmonie visuelle en architecture.

Un problème de métrique, d'échelle, peut signifier que l'on a quitté son monde. L'inadaptation de la métrique de la maison de Hobbit à la spatialité corporelle du mage Gandalf en visite chez son ami Bilbo dans le roman *Le Seigneur des anneaux* (Tolkien, 1954) souligne qu'il se trouve dans un monde créé par/pour un (peuple) autre. Le touriste est d'ailleurs friand de ces décalages qui garantissent l'exotisme des situations et la distance prise à sa normalité. La plupart du temps, il ne s'agit pas d'une différence de métrique, mais plus d'une différence de standard dans la construction des lieux du quotidien. La visite d'une maison traditionnelle maasaï, où l'on tiendra difficilement debout, sera charmante, alors qu'Edward Hall note dans *La dimension cachée* (1971) que la grande taille des pièces dans les maisons arabes met mal à l'aise les Américains qui n'associent pas ces

proportions trop larges à leur idée du confort.

La nature sauvage peut incarner cet autre monde qui n'est pas construit à son échelle. Quand apparence et gigantisme sont perçus comme incompatibles avec la construction humaine, ces réalités peuvent devenir merveilles de la nature. Des merveilles à célébrer dans le cadre de la construction d'une nation avec l'instauration des parcs nationaux aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le gigantisme devenant alors associé à la grandeur du pays. Mais une grandeur qui se devra d'être reconnue par le regard émerveillé des touristes venant visiter les hauts lieux de la nation. Quand les merveilles se font rares, l'homme se charge de les inventer, il ne s'agit parfois que d'une mise en scène de la nature, comme les sociétés orientales aiment le faire, mais cela passe aussi parfois par la construction pure et simple de la monumentalité. Dubaï invite ainsi le monde à venir contempler sa réussite en s'extasiant devant Burj Khalifa, la plus haute tour du monde.

*- L'idée de la démesure est à mettre en relation avec l'importance des métriques de l'homme.*

L'importance des métriques de l'homme est ancienne, toutes les mesures de distances antiques sont liées à une métrique du corps. Cela fait partie de l'histoire de l'humanité. Ces systèmes qui remontent, à n'en pas douter, à la nuit de temps sont normalisés dans le cadre des grandes civilisations.

Le système de mesure des distances chez les Romains, hérité des Grecs, est basé sur le pied *pes* de deux cent quatre-vingt-seize millimètres environ que l'on décline en coudée *cubitus* de un pied et demi, paume *palmus* de un quart de pied, et doigt *digitus* de un seizième de pied. Un pied qui permet la mesure à l'échelle du corps, mais qui définit aussi l'amplitude des déplacements de ce corps avec le pas *gradus* de deux pieds et demi soit soixante-quatorze centimètres, le double pas *passus* de un mètre quarante-huit, le mille *milliarium* de cinq mille pieds, soit un kilomètre quatre cent quatre-vingts, ou la lieue *leuga* de sept mille cinq cents pieds, soit deux kilomètres deux cent vingt-trois. Si le mille romain, qui correspond à mille *passus*, traverse les temps pour déboucher sur le mile anglo-saxon et le mille marin, la lieue qui reste une unité majeure jusqu'à l'adoption du système métrique, et qui est souvent définie comme la distance qu'un homme peut parcourir à pied ou à cheval en une heure, passe moins bien le temps (Jedrzejewski 2002).

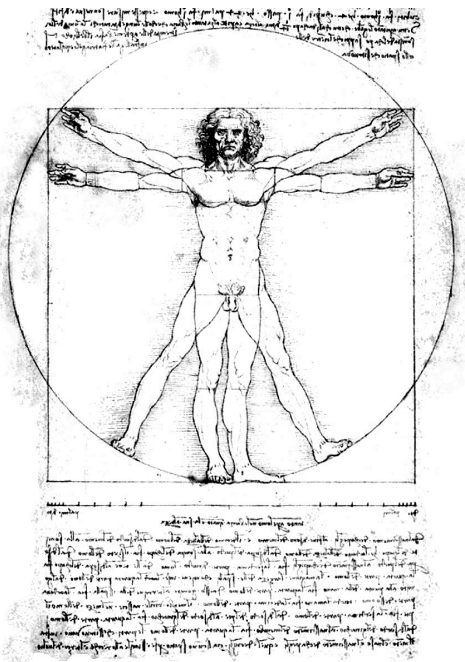
Ces mesures faisant référence au corps définissent aussi des rapports de proportion définissant une « normalité » qui peut sembler très théorique à l'image de l'étalon - homme de Vitruve pensé par Marcus Vitruvius Pollio, architecte romain du premier siècle avant Jésus-Christ, mais popularisé par le dessin de Léonard de Vinci datant de la fin du XV<sup>e</sup> siècle (voir figure 9).

Ces systèmes de mesures anthropométriques ne sont pas réservés au monde gréco-romain. Les Babyloniens utilisent le pied et la coudée, comme les Égyptiens quand ils retracent les terrains après les crues du Nil. Le fait que nous n'ayons que dix doigts pour compter engendre un système décimal qui s'étend de la Chine à l'Inde en passant par le monde arabe. Chez les Incas, la *cuchuch tupu* correspond à une coudée et la *rikra* est la distance entre les pouces d'un homme ayant les bras tendu horizontalement (Fedriani Martel & Tenorio Villalón 2004). Ces mesures nous rappellent la « toise » ou « brasse » de l'Ancien Régime, qui correspond à l'envergure des bras (soit six pieds du roi). C'est



cette toise qui donne l'échelle (une ligne pour cent toises, soit 1/86 400) de la carte de l'Académie que les Cassini dressent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette première carte topographique nationale reposera sur une triangulation du territoire faite de proche en proche en déplaçant des perches d'arpent de dix-huit pieds (environ cinq mètres quatre-vingt) et en pratiquant à vue des relevés à la planchette.

**Figure 9 - Étude des proportions du corps humain selon Vitruve**



*Source : Croquis réalisé par Léonard de Vinci vers 1492*

**Figure 10 - Carte en bois des Inuits Ammassalingmiut**



**Les Ammassalingmiut vivent sur la côte Est du Groenland**

*Source : Whitridge P., 2004, Landscapes, Houses, Bodies, Things: Place and Archaeology of Inuit Imaginaries, p. 224*

Une carte dont la logique reste la même que celle des chasseurs inuits (Whitridge 2004; Collignon 1996) gravant dans l'os ou dans le bois la courbe d'un rivage et un sommet servant de point de repère afin de transmettre ou de garder le souvenir d'un déplacement à reproduire (figure 10). Le choix du support, la taille et le lissage de la carte esquimau mettent en évidence l'importance de l'auteur de la carte aussi bien dans sa relation au support qu'il grave que dans la retranscription de l'expérience sensible du paysage dans lequel il se déplace. Cela nous amène à évoquer toute cette géographie de l'expérience qui se dessine chez des peuples nomades autour de la retranscription de cheminements. Une cartographie faite de proche en proche, mesurant avec ses pas, ou en temps, en nombre de (pauses) cigarettes, en écarts entre les points d'eau, qui implique des changements de rythme dans la progression et qui s'appuie sur le paysage comme point de repère. Des cartes qui peuvent être tracées, comme dans le désert australien, après avoir été mémorisées par les Aborigènes sous la forme d'une histoire, ce qui permet de les redessiner en chantant l'itinéraire (Chatwin 1987; Glowczewski 2004).

### 133 – Le corps des dieux pour mesurer le vaste monde

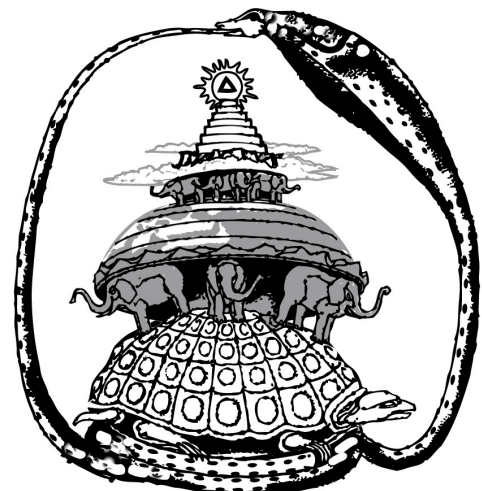
Par ailleurs, très tôt, les hommes trouvent deux échelles majeures dans la représentation de leur univers : le local et le global. Si, dans la dimension de l'environnement immédiat, voire des déplacements nécessaires à la survie du groupe, les hommes font appel aux mesures anthropométriques, à l'échelle globale de la représentation du vaste monde, les cosmographies dessinent la terre des hommes en faisant appel à la corporéité divine. Dans l'ancienne Égypte, la cosmogonie d'Héliopolis raconte ainsi l'organisation du monde avec Geb (Seb) le dieu de la terre représenté allongé, dominé par sa sœur et épouse Nout (Nut), déesse du ciel dont le grand corps couvert d'étoiles est arqué au-dessus de son frère. Entre les deux, leur père Shou, dieu de l'air, les sépare créant ainsi un espace pour les êtres vivants, le monde des vivants (figure 11). Au-dessus de Nout, Rê-Atoum (Ra), Dieu personnifiant le soleil, franchit le jour sur sa barque (Budge 1904) rythmant les jours.

**Figure 11 - Métrique des dieux dans la cosmogonie d'Héliopolis**



*Source : d'après E. A. Wallis Budge, 1904, The Gods of the Egyptians p. 97.*

**Figure 12 – Une des représentations du monde dans l'hindouisme**



*Source : d'après Arthur Beiser, 1966, La terre, p.11.*

Parmi les multiples représentations du monde attachées à l'hindouisme, Arthur Beiser (1966) présente celle d'une terre soutenue par cinq éléphants, dominée par le mont Meru où siègent les dieux, et reposant sur la carapace de la tortue Kûrma, avatar de Vishnou, elle-même installée sur un cobra, symbole de l'eau et de l'éternité. Un changement de position des dieux pouvant, dans cette configuration, entraîner un séisme au sens propre dans le monde des hommes.

Chez les Aborigènes australiens, le temps du rêve (dreamtime) nous explique comment le monde est inventé par les pérégrinations des êtres ancestraux sur la terre. Dans ces terres de nomades, les pistes sont les traces des « dieux » dont on sait le déroulé, car on connaît le récit de la création : ici un point d'eau où l'esprit ancestral Opossum a bu et là une butte qu'il a modelée de son corps en repoussant la terre pour dormir. On soulignera ici l'intérêt de la notion de trace, de marques laissées par un

passage, dans une vision de la distance comme expérience. Mais les rêves aborigènes nous enseignent surtout que la dimension globale et la dimension locale peuvent fusionner dans un même schéma d'explication du monde.

Les mondes ainsi régentés et représentés dans une métrique des dieux peuvent paraître éloignés des croyances et des mesures ayant cours aujourd'hui. Que le monde soit « l'incarnation » du dieu ou qu'il le représente dans une symbolique mystique, la référence au divin dans la géométrie et la « mesure » est courante dans l'histoire des religions. La représentation T dans l'O utilisée en Europe pour représenter la terre durant tout le moyen-âge chrétien souligne que, parfois, la dimension symbolique est plus importante que toutes les considérations « scientifiques ». Les deux barres d'un T s'inscrivant dans un O séparent ainsi le monde en trois parties qui sont peuplées par la descendance des trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet après le déluge. La représentation est « orientée » avec l'Est en haut de la carte, la barre verticale du T correspond à la Méditerranée qui sépare l'Afrique (à droite) de l'Europe (à gauche). La barre horizontale court de la mer Noire aux deux Nil et permet d'isoler l'Asie, Jérusalem et le paradis dans la partie supérieure du O. Ces représentations, qui peuvent être très schématiques, s'organisent toujours autour du T, symbole de la consubstantialité de la Sainte Trinité (Père, Fils et Esprit Saint) et de la croix sur laquelle périt Jésus, rappelant ainsi que la géométrie du monde et la matérialité du Christ participent de la même essence divine. Certaines représentations T dans l'O vont d'ailleurs, comme la mappemonde dessinée au XIII<sup>e</sup> siècle à Ebstorf (Basse-Saxe, Allemagne), jusqu'à incorporer le corps du Christ dans la carte.

Cette « métrique » des dieux nous rappelle que l'inscription du monde dans un système de mesure cartésien n'est pas une évidence ou n'est pas toujours perçue comme une nécessité. Néanmoins, en Occident comme ailleurs, évolutions et révolutions passent souvent par la remise en cause des ordres établis.

### 134 - La désincarnation de la distance et l'abandon de la référence au corps ?

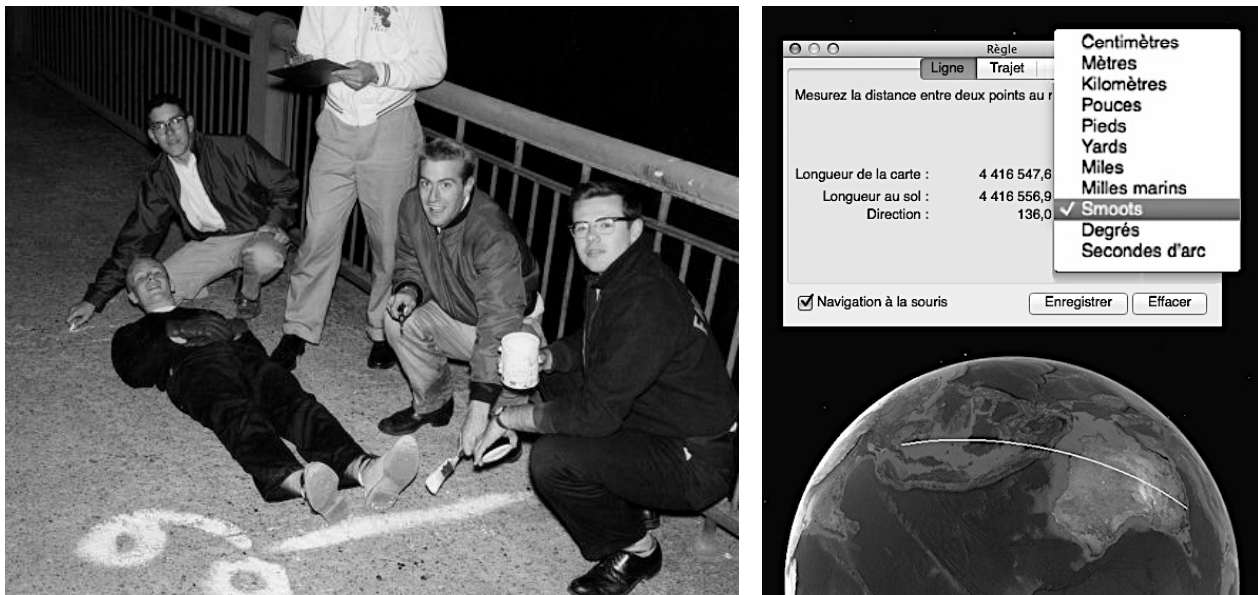
L'adoption en France, en 1795, du système métrique vient souligner la complexité d'un système basé sur une métrique du corps qui, par définition, est variable dans le temps et dans l'espace et autorise de multiples interprétations et redéfinitions. En désincarnant le système de mesure qui s'appuie alors<sup>30</sup>, sur un mètre défini comme la dix-millionième partie du quart d'un arc de grand cercle passant par les pôles (vingt-millionième partie d'un méridien), les sociétés peuvent oublier en quoi cette relation au corps a pu être l'expression d'une relation charnelle et pas toujours raisonnable<sup>31</sup> à la mesure. De toute manière, le temps de la science ordonne jusqu'aux mesures. « *Parce qu'il appartient au sens du projet [mathématique] d'établir une uniformité de tous les corps selon l'espace, le temps et les relations de mouvements, le projet permet et en même temps exige, comme mode essentiel de détermination des choses, la mesure communément égale, c'est-à-dire la mensuration numérique* » (Heidegger, 1971, p. 104).

<sup>30</sup> En 1983, la Conférence générale des poids et mesures redéfinit le mètre par rapport à la vitesse de la lumière. Le mètre devient alors dans le Système international d'unités (SI) la longueur du trajet parcouru dans le vide par la lumière pendant une durée de 1/299 792 458 de seconde (OICM, 2006).

<sup>31</sup> L'histoire des mesures montre comment plusieurs « justes » pieds de tailles différentes à authenticité limitée dans le temps et dans l'espace peuvent coexister à différentes époques et être source de bien des confusions.

Néanmoins, la nécessité d'une unité de mesure des distances universelles comme celle d'une unité de mesure du temps unique ne se justifie que dans un monde où cette unicité est utile. Utile, mais aussi possible à vivre, car, si la mesure précise du temps permet, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, de mieux définir la position des navires et donc les distances parcourues (avec les écarts de longitude) grâce au chronomètre de marine, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la vitesse du train justifiera que l'on pense le temps unique à l'échelle d'un pays. La durée minutée des trajets, exprimée par des horaires de départ et d'arrivée s'appuyant sur les énormes horloges des gares, définit alors le « juste » temps. Exactitude des temps de parcours annoncée qui devient une valeur marchande dans le sillage de la révolution industrielle, qui remplace les cloches des églises par la sirène de l'usine annonçant le début et la fin du travail. Précision et uniformisation qui deviennent de toute manière nécessaires avec l'élaboration de produits manufacturés fabriqués par des machines ne pouvant intégrer la souplesse de la main humaine tenant l'outil.

**Figure 13 – Mesurer la distance entre Bangkok et Sydney avec le corps d'Oliver Smoot**



En 1958, Oliver Smoot mesure le Harvard bridge avec son corps ; en 2014, cette unité de mesure est disponible avec l'outil de mesure de Google Earth. - Sources : Susan Curran, 2005, *Smoot makes his mark in standards and measurements*, site du Massachusetts Institute of Technology [en ligne] <http://web.mit.edu/spotlight/smoot-salute/> et outil Google Earth.

Aujourd'hui, les technologies permettent une extrême précision de la mesure de l'espace dans ses dimensions les plus mathématiques. L'utilité de cette précision est évidente dans certains usages touchant aux circulations, à la construction ou à l'aménagement. Bien sûr, elle n'est pas fondamentale pour tous, c'est pourquoi nous veillerons à prendre au sérieux une culture scientifique des nouvelles technologies de la communication ne prenant parfois pas très au sérieux les conventions académiques à l'image de cette unité de longueur « smoot » que l'on trouve sur Google Earth (voir figure 13). Le smoot est une unité de longueur déterminée par les étudiants du Massachusetts Institute of Technology (MIT) à partir de la taille d'un des leurs : Oliver Smoot qui,

pour un bizutage en 1958, dut mesurer le Harvard Bridge avec son corps (Curran 2005). Google entretient ainsi son ancrage dans la culture potache américaine, même si Larry Page et Sergey Brin, les fondateurs de Google, se rencontrent à l'université californienne de Stanford dans la Silicon Valley et donc bien loin des brumes de Boston et du Massachusetts. Mais les proximités intellectuelles semblent ignorer les kilomètres. Les 4300 kilomètres séparant Harvard de la Silicon Valley s'effaceront de la même manière pour Mark Zuckerberg, le créateur de Facebook.

L'anecdote Smoot nous parle donc aussi de distances et de proximités intellectuelles comme il nous parle d'espace en réseau. Il nous parle donc de distances très sérieuses qui ne sont pas forcément à prendre en compte dans une géométrie mathématique, comme nous le verrons un peu plus loin avec la structure et l'usage des réseaux.

### 135 - La distance dans un système allocentré

L'exemple de la mesure du Harvard Bridge nous rappelle qu'il peut être fastidieux de faire le tour de la terre avec un pinceau et un Oliver Smoot pour en mesurer la circonférence. C'est pourtant de cette manière que les navigateurs conquérants des nouveaux mondes abordèrent la distance et reportèrent dans des « portulans » ou « cartes à la boussole »<sup>32</sup> les mesures qu'ils prenaient de point en point à partir d'un port d'attache en s'appuyant sur des temps de parcours et des mesures d'angles.

Ces cartes qui régnèrent sur les océans pendant cinq siècles pouvaient être extrêmement précises, mais elles comportaient un certain nombre de limites qui les condamnaient à terme. L'information géographique référée à un centre (le point du début du levé) qu'elles portaient était difficilement combinable avec l'information d'une autre carte sans redressement cartographique parfois difficile à mener. À partir du XV<sup>e</sup> siècle, l'extrême diversité des ports d'attache à partir desquels les cartes étaient dressées, et l'accroissement des informations sur les territoires découverts avec la multiplication des expéditions rendent capitale la nécessité d'un système de référencement géographique plus universel. De plus, il devenait anarchique de baptiser des terres et de découvrir des îles déjà présentes sur d'autres cartes, mais dont il était impossible de comprendre l'unicité faute de système de localisation unique. Enfin comment continuer à dresser la carte comme si l'on vivait dans un monde à centre unique alors que les navires circulaient tout autour de la terre ?

Ce système universel avait déjà été pensé par les Grecs de l'Antiquité qui, de Thales en Anaximandre finissent, avec Pythagore, par accepter l'idée de la sphéricité de la terre au XI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Le calcul de la circonférence de cette « sphère » terrestre sera mené au troisième siècle avant Jésus-Christ par Ératosthène depuis la bibliothèque d'Alexandrie (Égypte hellénistique). À partir d'observations sur les ombres portées au moment du solstice d'été à Syène (Assouan sur le tropique du Cancer) et à Alexandrie, il put conclure que la différence d'angle des ombres portées de 7°12' correspondait à la différence de « latitude » entre ces deux points. Il lui fut ensuite simple, sans quitter Alexandrie, de conclure que cette mesure correspondait aux 250 000 stades de la

---

<sup>32</sup> Les portulans sont la forme des cartes marines occidentales entre les XIII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles comme l'explique l'excellent ouvrage de Monique de la Roncière et Michel Mollat du Jourdain, 1984, *Les Portulans, cartes marines du XIIIe au XVIIe siècle*, Paris, Office du livre, 296 p.

distance Syène-Alexandrie connue depuis la nuit des temps égyptiens. En rapportant cette distance au 360° de la sphère et en l'exprimant en kilomètres, on arrive à la très remarquable circonférence de 39 375 km (au lieu de 40 075 kilomètres aujourd'hui).

Pour Strabon (64 avant JC- 25 après JC) ou Claude Ptolémée (90-168 après JC), qui incarnent la fin de cette géographie antique, les cartes en coordonnées faisant appel à un canevas sont classiques. La « géographie » de Ptolémée contient même, en plus des cartes, un catalogue de coordonnées de plus de 8000 lieux. Ces cartes disparurent ensuite du monde occidental pour n'être redécouvertes que beaucoup plus tard. La « géographie » de Ptolémée réapparaît en Occident, en suscitant beaucoup d'enthousiasme, au XV<sup>e</sup> siècle à travers des traductions arabes.

Pourtant, la grande période de la carte en coordonnées ne commencera qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'invention du chronomètre de marine qui permet de faire un levé fiable des longitudes<sup>33</sup>. L'histoire retient que James Cook fut le premier grand navigateur à utiliser cet instrument lors de son premier voyage dans le Pacifique (1768-1771). Depuis, le positionnement dans le canevas en degrés est devenu la norme. La mise en ordre du monde incarnée par la mise en place d'académies des sciences<sup>34</sup> au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, puis par l'épanouissement des sociétés savantes au XIX<sup>e</sup> siècle (naissance de la Société de Géographie en France en 1821) accompagnent des opérations de mesures du monde et le développement d'une cartographie à différentes échelles venant définitivement valider cette nouvelle manière d'aborder le positionnement et la mesure des distances à la surface de la terre. Aujourd'hui, la consécration des mesures en coordonnées faisant appel à des systèmes allocentrés se fait quand un réseau de satellites se substitue aux étoiles pour définir les positions dans le cadre d'un Global Positioning System (GPS). Il arrive même aujourd'hui que, dans les grands espaces américains ou ceux du rural profond des Causses ou du Limousin, des gîtes ruraux ou des auberges ne donnent dans le cadre de leur communication touristique plus que leurs coordonnées GPS en guise d'adresse.

#### *14 - Vivre la distance en quelques expériences*

Se voir remettre une carte de visite avec pour seule adresse des coordonnées GPS peut sembler un peu snob, surtout si celles-ci sont accompagnées d'un flashcode vous permettant de vous connecter pour retrouver vos hôtes sur leurs comptes Facebook-Twitter-Youtube-Pinterest-Instagram-etc. Néanmoins, ce geste fait partie des expériences permettant de comprendre que la relation à la distance dans un monde hyper-connecté peut vouloir se dispenser de la relation physique pour ne garder que l'idée de connectivité. Avant d'aborder ces notions dans le chapitre suivant, voyons comment la distance continue à pouvoir être pensée dans nos sociétés comme une pratique mobilisant notre matérialité physique.

---

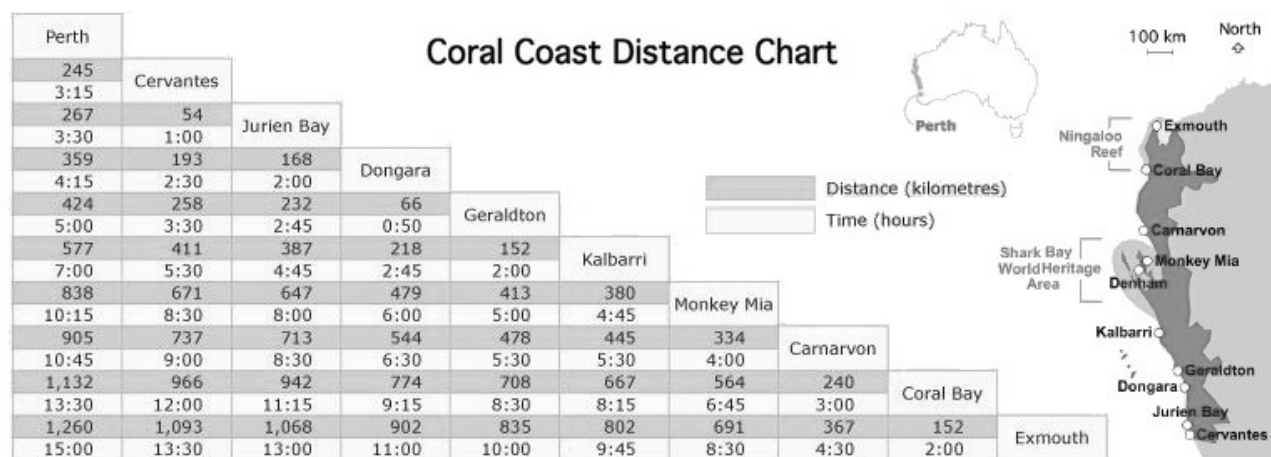
<sup>33</sup> En permettant d'emporter une montre qui garde l'heure du point de départ, on peut mesurer la différence de temps entre deux lieux avec, par exemple l'heure du lever de soleil à La Rochelle quand on contemple celui-ci à New-York ; le décalage horaire entre ces deux moments qui est d'environ 5 heures nous permet ensuite de calculer assez rapidement ce que cette différence d'heures représente en distance à la surface de la terre.

<sup>34</sup> Naissance de l'Académie royale des sciences en France sous Louis XIV en 1666.

## 141 - On ne vit pas (encore complètement) dans un monde de coordonnées

On ne vit pas encore complètement dans un monde de coordonnées, en particulier pour appréhender la distance. Une des premières choses que l'on envisage, pour un déplacement, est la route que l'on doit prendre, les itinéraires que l'on doit choisir. Bien sûr, quelques voyageurs imprudents se contentent, en montant dans leur véhicule, de saisir une adresse dans leur GPS et de tourner la clé de contact. Mais la plupart d'entre nous, ne serait-ce que pour voir où l'on pourra « faire » de l'essence et boire un café, tâcheront de visualiser le parcours, éventuellement sur une carte ou dans un atlas routier. Dans les légendes de la route, tout le monde connaît l'histoire de cet ami qui, sur la route des vacances, se trouva perdu au fond d'une zone industrielle avec un GPS annonçant : « vous êtes arrivé ! ». Peut-être que, dans un futur proche, nous raconterons à nos enfants cette histoire de l'imprudent qui s'en remet aux technologies pour prendre les décisions de la route à suivre au côté de celle du Petit Poucet et de sa trace de morceau de pain qui fut dévorée par les oiseaux.

Figure 14 - Table des distances pour la région de la côte de Corail en Australie-Occidentale



\* Les distances sont représentées en kilomètres et en heures de conduite

Source : Site Tourism Western Australia, agence officielle de la promotion touristique du gouvernement d'Australie-Occidentale. <http://www.westernaustralia.com/>

La distance ne se vit pas en coordonnées, car les données ne donnent que des localisations, des positions, et que la distance concerne non pas ces positions, mais ce qui se passe entre elles. C'est pourquoi cette distance se pense souvent en déplacement, en changement de position. Même quand on ne bouge pas, la distance a besoin d'être pensée comme un vécu. 367 kilomètres entre Exmouth et Carnarvon en Australie-Occidentale, c'est beaucoup, car je me projette dans un déplacement de cette ampleur. On peut imaginer que pour quelqu'un n'ayant jamais quitté sa maison, ces notions de distance sont totalement abstraites et vides de sens. 30 kilomètres, c'est plus petit que 3000 kilomètres ou que 3 millions de kilomètres, mais, comme pour l'usage d'une monnaie étrangère, cela peut rester totalement vide de sens tant que l'on n'a rien acheté, que l'on n'a rien pratiqué.

Il est aussi intéressant de voir que l'expression de la distance dans son amplitude prime souvent sur l'inscription spatiale de l'itinéraire. Savoir par où on passe est important, mais connaître l'ampleur du déplacement avec, par exemple, une table des distances (figure 14), en la matérialisant dans une métrique compréhensible par l'utilisateur, est incontournable. Aujourd'hui, tous les sites proposant des calculs d'itinéraires (Google Maps, Via Michelin, Mappy, etc.) le font en mettant en avant, à minima, le coût estimé du transport, la durée et le kilométrage. Ces informations sont présentées en premier affichage au-dessus de la carte dont la consultation nécessite un déplacement vers le bas de la fenêtre du navigateur Web. L'itinéraire peut aussi être affiché sous forme d'un listing des moments clés du voyage impliquant a priori une décision (tournez à droite : N21 ; au rond-point prenez la première sortie : D 223 ; etc.). L'itinéraire ressemble alors à une succession de points de décision, séparés par des temps de parcours et des distances confirmant que ce sont là les modes d'appréhension de l'entre-deux les plus couramment compris.

## 142 – Jongler avec les coordonnées dans l'univers de Second Life

Si l'on ne vit pas complètement dans un monde de coordonnées, existe-t-il des univers dans lesquels ces coordonnées priment sur l'itinéraire pour appréhender le déplacement ? Nous reviendrons plus tard sur les mondes en réseau, comme ceux des réseaux sociaux, où le lien prime sur la position, car la question ici est différente : il s'agit bien de s'interroger sur les mondes dans lesquels le déplacement est pensé en coordonnées plus qu'en itinéraires. Nous trouverons ce système dans certains mondes virtuels (ou métavers<sup>35</sup>) comme celui de Second Life, le plus populaire de ces univers chez les adultes avec plus de 38 millions d'« habitants » (en juillet 2014) de par le monde. Rappelons que, plus qu'un jeu, un métavers est un univers parallèle dans lequel il est possible de mener une vie virtuelle, en faisant des rencontres, en aménageant son jardin, en consommant ou en vendant des produits, et bien sûr en se déplaçant pour visiter des amis ou découvrir de nouveaux lieux, sachant que les lieux créés dans Second Life sont souvent surprenants. Le fait que des entreprises ou des institutions y développent des espaces de communication crée un lien parfois troublant avec le monde réel.

L'univers de Second Life repose sur une unité de base appelée « sim » qui correspond à un simulateur dans lequel la génération d'un environnement est prise en charge. Ces sims (parfois appelés « régions ») sont la base de la trame du monde de Second Life. Les espaces qu'ils définissent sont de petite taille (256 m sur 256 m), mais ils peuvent être connectés entre eux. Les 26 000 sims construits dans Second Life en juillet 2014 peuvent donc être regroupés en continents (voir figure 15) ou se présenter sous la forme d'îles isolées dans l'océan global. Cette masse océanique forme la base de cet univers dans lequel on peut « acheter » un sim pour faire naître un monde en tant qu'utilisateur payant. Le premier geste de l'acheteur est de déterminer une zone, dans la matrice de 4 millions de sims potentiels, où il souhaite acheter. On lui demande de donner le nom ou les coordonnées en x et y (dans la matrice) d'un sim/région à proximité duquel il souhaite s'établir, puis on lui propose des localisations disponibles. L'unité de mesure pour donner ces coordonnées en longitude, latitude est le sim. Une région comme Calabaza Island ayant pour coordonnées (400,

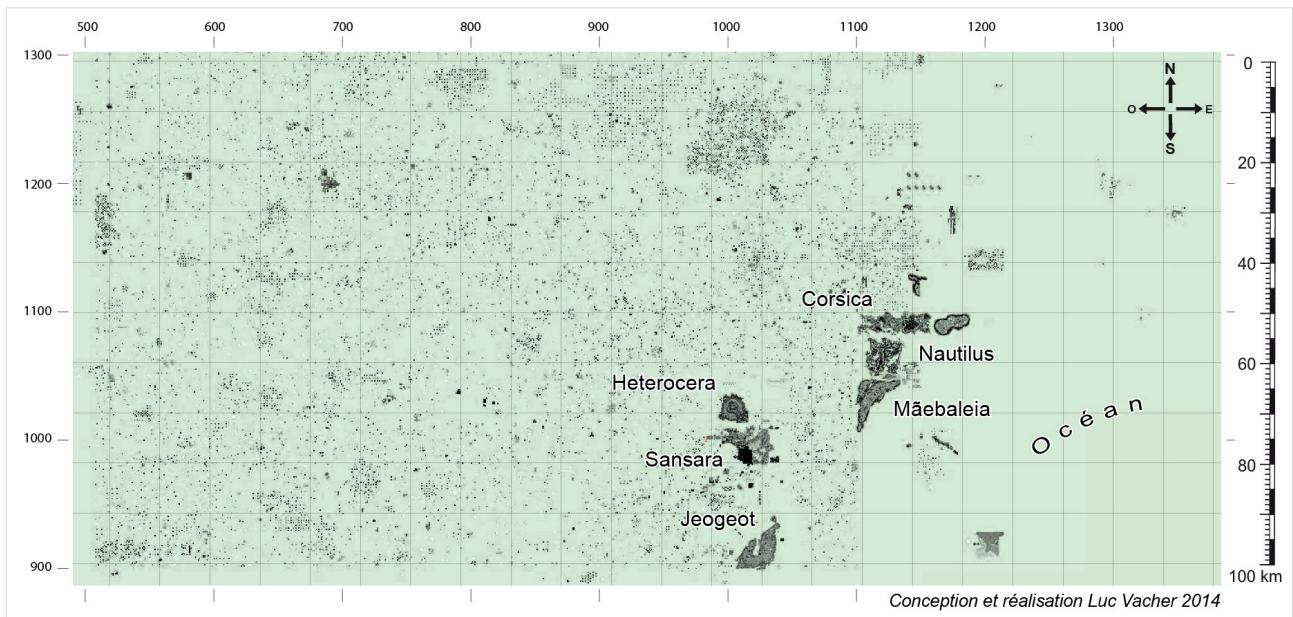
---

<sup>35</sup> Métavers de l'anglais *metaverse*, contraction de meta universe.



1568) se trouve donc à 400 sims du bord gauche et à 1568 sims du bas de la matrice. Les coordonnées d'un sim sont faciles à trouver puisqu'elles s'affichent lors de tout déplacement dans l'univers virtuel. Si le monde de Second Life peut apparaître immense avec sa constellation d'îles réparties au milieu de l'océan (figure 15), la matrice ne fait pourtant actuellement que 2000 sims de côté, soit environ 500 kilomètres sur 500 kilomètres<sup>36</sup>, dont environ la moitié de l'espace est totalement vide.

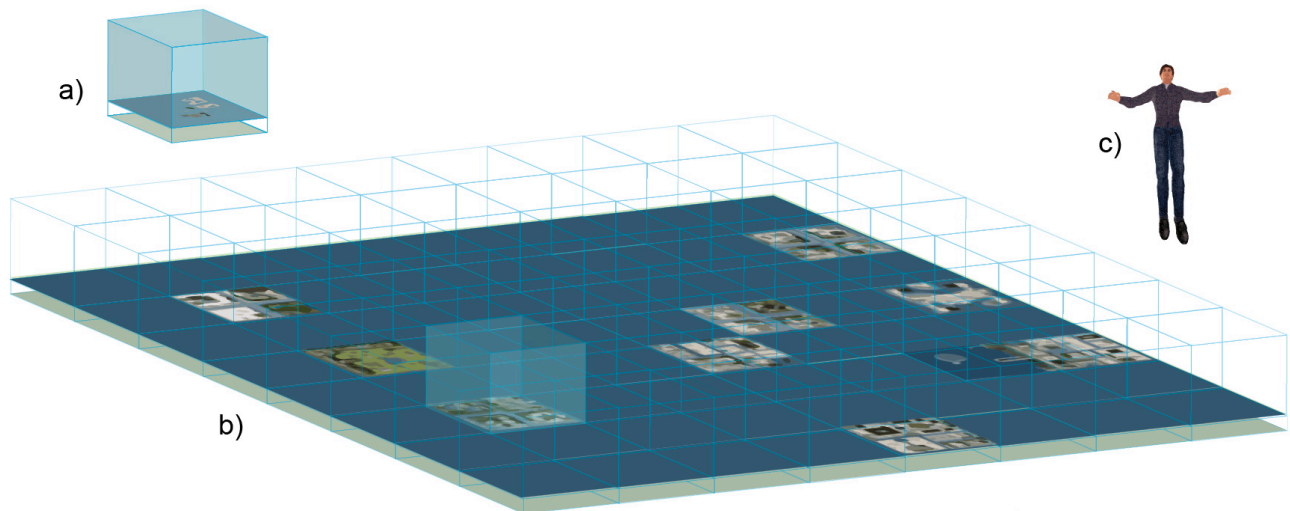
**Figure 15 – Cartographie de la partie centrale du monde de Second Life**



Cette « carte » présente la répartition des terres dans le monde Second Life et correspond à la partie centrale du métavers. Il s'agit de la partie la plus peuplée. L'extension du monde habité est d'environ 200 x 300 kilomètres alors que la matrice (Main grid ou Agni) définit un espace d'environ 500 x 500 km. Dans la partie gauche de la carte, chaque point noir isolé dans le vaste océan (représenté en bleu clair) correspond à une « région » (sim). En juillet 2014, le nombre de régions était d'un peu plus de 26 000, avec une répartition extrêmement dispersée, si l'on met à part les continents historiques mis en place par la société Linden : Sansara, Heterocera, Jeogeot, Mäebaleia, Nautilus et Corsica, visibles dans la partie droite de la carte. Les amorces du cadre de la carte donnent les références en coordonnées de la matrice qui est une maille de 2000 emplacements sur 2000. Une grille déca-kilométrique a été posée sur la représentation pour mieux appréhender l'amplitude spatiale de ce monde.

<sup>36</sup> L'univers effectivement occupé par des habitants couvre actuellement une zone d'environ 200 km sur 300 km et accueille en moyenne 85 000 habitants en connexion sur 26 000 régions. La densité dans les « sims » est donc en général très faible, et de très nombreuses régions sont vides d'habitants quand on les visite, ce qui, combiné au silence, est un peu sinistre.

Figure 16 – Régions (sims) et maille du monde de Second Life



Conception-réalisation - Luc Vacher - 2014

Le « sim » (a) ou « région » générée par un simulateur est toujours un parallélépipède rectangle de 256 m sur 256 m dont la hauteur variable ne peut dépasser les 4096 m. Le niveau de la mer est à 20 m. La plupart des « sims » ne présentent qu'un relief modéré (en lien avec la taille des régions). Les « régions » s'organisent dans une maille (b). Quand des régions sont contiguës, l'avatar (c) peut se déplacer entre les régions à pied ou en volant. Quand elles sont séparées par des mailles marines qui ne sont pas générées en tant que monde par un simulateur, il est nécessaire de se téléporter entre les régions pour circuler.

Le déplacement est pensé en coordonnées plus qu'en itinéraires dans le monde de Second Life, à travers les deux grandes manières de se déplacer dans l'univers virtuel : la téléportation et le mode « classique » où l'on parcourt l'espace au rythme des pas ou en volant. Pourquoi, dans ce mode « classique », sommes-nous plus dans un repérage par coordonnées que par itinéraires ? À la différence du monde réel, il n'y a pas de routes dans Second Life, pas de chemins si ce n'est dans une logique d'aménagement de jardin, même sur les zones continentales qui s'étalent parfois sur plusieurs dizaines de kilomètres. De plus, les circulations des habitants ne génèrent pas de traces, pas d'empreintes et donc ne marquent pas l'espace par la répétition des passages. Il faut donc se repérer différemment. La plupart des sims sont très construits et avec des bâtiments en général peu ordinaires, ce qui implique que les points de repère dans le paysage sont abondants. Mais ces constructions nombreuses ne permettent pas une bonne perspective, ce qui ne rend pas forcément la circulation à vue très facile. C'est pourquoi, durant tous ces déplacements, il est possible d'afficher une petite fenêtre « mini-carte » vous annonçant votre localisation en x, y, z (altitude) ; ces coordonnées attachées au point qui vous représente évoluent dès que vous entrez en mouvement. Ces coordonnées ne correspondent pas aux coordonnées de la localisation du sim dans la matrice (dont nous avons déjà parlé), mais à un deuxième type de coordonnées, à l'intérieur de la région. Une position (183, 122, 42) correspond à votre position exprimée en mètres dans le sim de 256 mètres sur 256 mètres. Si vous passez dans une autre région contiguë, il vous est indiqué que vous entrez dans un autre sim et votre position dans celui-ci vous est alors consignée avec le nom du nouveau sim que vous

parcourez. Le côté peu pratique de ces fenêtres pour se repérer sur la carte (pas de changement d'échelle possible) est sans doute lié au fait que l'utilité première de ces cartes est de repérer si d'autres habitants se trouvent à proximité. Ils apparaissent alors comme des points colorés sur la mini-carte, rappelant que la dimension sociabilité des mondes virtuels est incontournable. Si l'on souhaite explorer plus rapidement un sim, on peut aussi s'envoler et parcourir l'espace à une vitesse d'environ 60 kilomètres par heure avec un point de vue permettant de bien appréhender celui-ci. Mais à pied, en courant ou en volant, la logique du déplacement reste classiquement dans la grille en coordonnées du sim qui s'affichent tout au long du déplacement.

Il peut aussi arriver que, désirant voler vers le large, on se trouve bloqué comme contre une paroi de verre. Cette mésaventure peut vous arriver quand vous vous dirigez vers un sim privé dont les propriétaires ne souhaitent pas ouvrir leur espace aux visiteurs. Mais si cela vous arrive en volant vers le large, c'est que vous arrivez en limite d'un simulateur et qu'au-delà, même si vous pouvez visualiser une image de la mer, l'univers n'a pas été généré. Traverser la mer oblige donc en général à faire appel à la téléportation. Téléportation qui peut être utilisée pour tous les déplacements à partir du moment où l'on connaît les coordonnées du lieu où l'on veut aller. Pour se téléporter, il faut d'abord identifier l'endroit vers lequel on veut se déplacer. Trois possibilités sont offertes faisant, toutes, référence au même système combinant les coordonnées du sim dans la matrice et les coordonnées du point de destination dans le sim. La première possibilité consiste à saisir les coordonnées spécifiques du lieu de destination (ex *Forgotten City* 14, 187, 107). En général, les coordonnées du sim n'ont pas besoin d'être saisies, le nom (unique) du sim permet au « navigateur » de trouver les coordonnées sans problème (*Forgotten City* est ainsi localisée en latitude 1073 et en longitude 970 dans la grille de la matrice), les coordonnées suivant le nom (ici *Forgotten City*) sont celles du point de destination à l'intérieur du sim *Forgotten City*. La seconde est de sélectionner des lieux déjà identifiés dans sa liste de Repères, l'équivalent des signets dans un navigateur internet. Enfin on peut aussi utiliser une SLurl<sup>37</sup> (Second Life Uniform Resource Locator) qui, comme une URL, permet de trouver un site dans l'internet ; elle consiste en une « signature » en coordonnées du lieu que l'on peut envoyer à des contacts qui, en l'activant, se trouveront téléportés dans le lieu identifié. Si ces trois premières méthodes reposent sur la même base d'une géométrie euclidienne, il existe une quatrième manière de se téléporter qui repose plus sur la logique des réseaux : il s'agit de la téléportation vers un ami. Où que celui-ci se trouve dans le monde de Second Life, vous serez téléporté à ses côtés ; c'est le lien qui prime sur la localisation, même si la Second Life « étiquette » vous signalera que se téléporter près de quelqu'un sans préavis peut être considéré comme extrêmement impoli.

Avec cette rapide incursion dans le monde de Second Life, qui ne permet qu'une présentation très schématique, nous avons pu voir que la notion de coordonnées est donc fondamentale dans la question de la téléportation, puisque, si l'on fait disparaître l'entre-deux (la ligne incarnant la distance), on ne peut faire disparaître les deux points de départ et d'arrivée. Deux points qui deviennent d'autant plus fondamentaux que le lieu d'arrivée ne peut être l'issue d'une histoire de chemin et de ses possibles modifications d'itinéraires et de destination.

---

<sup>37</sup> La SLurl de *Forgotten City* est <http://slurl.com/secondlife/Forgotten%20City/14/187/107>

## 143 – Vivre l'élasticité de la mesure la distance

L'importance des histoires de chemin pour penser la distance dans les mondes physiques nous pousse à évoquer les différentes mesures pouvant être menées pour évaluer cette distance dans le monde des déplacements matériels. Nous verrons, en effet, que la distance sait se faire élastique en fonction des manières dont elle est mesurée, mais aussi en fonction des choix qui sont faits pour la parcourir. Ce qui fait la distance, c'est bien alors ce qui se joue entre les deux points de départ et d'arrivée, mais c'est aussi le mode de déplacement choisi (ou pas) qui imprime ses caractéristiques au déplacement : le marcheur s'arrêtera pour boire et coupera à travers bois, l'automobile ne pourra rouler que sur des voies dédiées qui devront être équipées de pompes à essence.

Nous avons pu voir préalablement que les calculateurs d'itinéraires proposaient a minima des évaluations de la distance en coût estimé du transport, en durée et en kilométrage. Il est bien évident que la diversité proposée va souvent beaucoup plus loin. Google Maps propose ainsi de calculer votre itinéraire à pied, en voiture, à vélo ou en transport en commun. Si vous changez d'échelle, l'avion vous sera proposé avec un trajet exprimé non plus en kilomètre ou en miles, mais en heures d'avion. Si Google propose les transports en commun, le site de la Régie autonome des transports parisiens (RATP) propose, quant à lui, le choix entre une option ferrée (Métro, RER, SNCF, Tramway) et un bus-tramway. Bien sûr, vous pouvez aussi opter pour une combinaison des deux en demandant, outre l'itinéraire le plus rapide, celui présentant le moins de correspondances ou le moins de marche à pied.

Quant à ViaMichelin qui vous proposera de choisir votre véhicule, les trajets à moto permettant par exemple d'éviter certains types de voies considérées comme mal sécurisées, il vous proposera le trajet le plus court, le plus économique (évitant les voies à péages) et le plus rapide pouvant présenter des différences d'itinéraire et de temps de parcours montrant que ces choix sont de vrais choix, avec une manière d'aborder le parcours pouvant impliquer une expérience très différente (figure 17). Cet aspect sera renforcé par le fait que ViaMichelin, assumant son héritage d'accompagnateur de la mise en tourisme des territoires, propose aussi un itinéraire « conseillé par Michelin » et un itinéraire « découverte » qui revendiquent clairement le droit de remplir la distance d'un contenu en ne la considérant pas comme un mal nécessaire.

L'élasticité de la distance tient aussi au fait que, contrairement au calcul de la géométrie euclidienne, la distance la plus courte n'est pas toujours la ligne droite. L'espace n'est pas isotrope, ces caractéristiques ne sont pas invariantes, quelle que soit la direction dans laquelle on les évalue, c'est la notion de « rugosité de l'espace » développée en analyse spatiale. C'est l'une des notions qui poussa Roger Brunet à envisager les modèles de lieux particuliers avec la chorématique pour chercher une autre voie que celle des modèles généraux, trop théoriques pour répondre de manière satisfaisante à l'analyse de l'espace géographique. C'est une notion qui agace Jacques Lévy quand il nous dit que « la "friction" de la distance n'a longtemps été associée qu'aux "rugosités", c'est-à-dire aux obstacles ou aux ralentissements qui empêchaient une distance euclidienne de se manifester, comme si les distances géographiques étaient une version imparfaite de la distance géométrique. » (Lévy, 2009, p.183).

Figure 17 – La distance, quelle distance ?



Le trajet La Rochelle-Bordeaux, comme n'importe quel trajet, peut se faire de bien des manières : à pied, en vélo, à cheval, en voiture, en train, en avion, en bateau, etc. À chaque fois, la logique du parcours sera différente entraînant des itinéraires, des durées et donc des distances différentes. Sur ces cartes, qui illustrent la relativité de la notion de distance, sont présentés 3 trajets proposés pour la même automobile par l'outil ViaMichelin, seule la priorité guidant le choix change : durée, nombre de kilomètres, coût. - Source : ViaMichelin, 2014, <http://www.viamichelin.fr/>

Figure 18 – Rugosité forte de l'espace liée à la présence de la Gironde



Pour relier Blaye depuis Lamarque en Gironde, ce qui implique la traversée de l'estuaire, deux itinéraires sont possibles. Si nous prenons l'exemple d'un lundi d'avril 2014 à 11 h du matin, l'itinéraire par bateau (bac entre Lamarque et Blaye) oblige à un départ à 15 h (5 bacs par jour) avec une présence pour embarquement 15 minutes avant le départ et une traversée de 30 minutes environ. Le voyageur arrivera à 15 h 30 soit 5 h 30 après 11 h. L'itinéraire en automobile est plus rapide, mais il oblige à passer par Bordeaux, soit un trajet de 1 h 19 et 87 km. Le voyageur arrivera à 12 h 19. Tout cela pour un trajet à vol d'oiseau de trois kilomètres, soit un peu plus de 30 minutes à pied sur un terrain découvert.

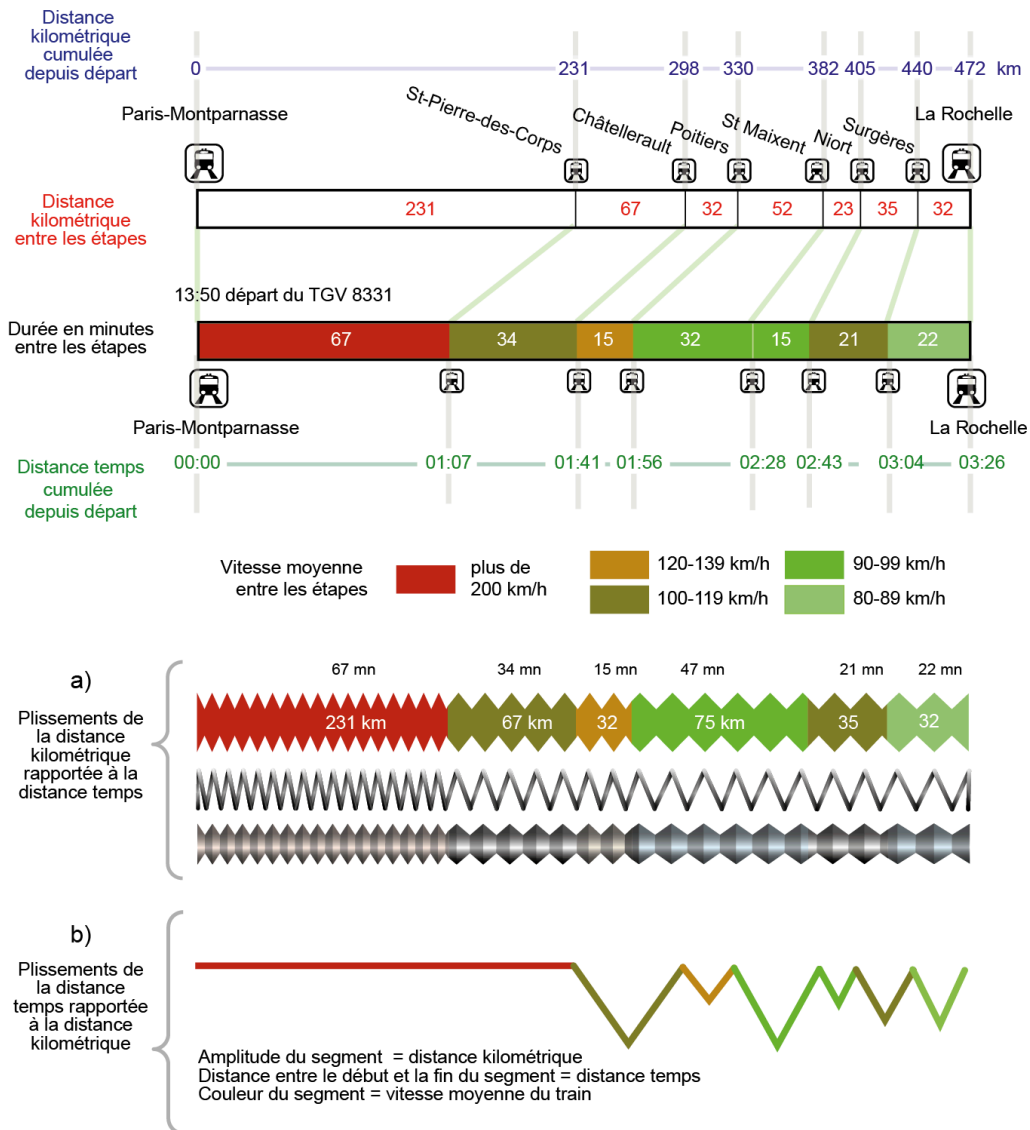
Source : ViaMichelin, 2014, <http://www.viamichelin.fr/>

La rugosité peut être liée à des dispositions du terrain qui génèrent des obstacles, mer, fleuve, désert, forêt, relief, etc. qui ont été considérés comme infranchissables ou que l'on préfère contourner pour des questions de sécurité ou de vitesse (routes de montagne). Ce sont aussi parfois des espaces mal équipés, ce qui peut se rejoindre. La montagne peut ou non être percée d'un tunnel, le fleuve traversé par un pont. La friction n'est donc pas une malédiction, et l'ouverture d'une ligne TGV Paris-La Rochelle ou la création d'un pont de l'île de Ré seront perçues par certains comme une bénédiction là où d'autres verront les conditions réunies pour l'organisation d'une invasion. L'espace géographique a cependant un peu de mal à se faire à l'isotropie. Certes, les énormes travaux de mise en place d'une nouvelle autoroute ou d'une ligne à grande vitesse (LGV) qui remblaient et rabotent le paysage tout en multipliant les ouvrages d'art lissent la progression en gommant les aspérités, mais en générant combien de nouvelles ruptures qui transforment en « deux » ce qui était « un » (forêt, commune, etc.).

La rugosité peut être structurelle ou conjoncturelle, la triste histoire du Boeing de la Malaysia Airlines abattu au-dessus de l'Ukraine en juillet 2014 en témoigne. Un espace peut devenir une zone à risques et, du jour au lendemain, devoir être contourné. Le conjoncturel peut être très temporaire, comme l'indique la couleur des trafics proposée par Bison futé qui nous annonce une journée (un trafic) rouge sur la carte de la fluidité des circulations. Ces journées peuvent être l'occasion de mettre en place des itinéraires de délestage qui appliquent le principe de l'écoulement des liquides aux circulations automobiles, quand c'est bouché ici, cela se déverse ailleurs. Enfin, cette rugosité peut être liée, comme nous le verrons plus tard, aux conditions de l'expérience de circulation. Tel itinéraire un peu plus long est préféré parce que la route est meilleure (sécurité, fatigue) ou perçue comme plus jolie (on ne traverse pas les zones industrielles). Cette rugosité peut même devenir l'un des attraits d'une route touristique (quand elle est combinée avec la beauté des paysages, ou la richesse des caves à vin). Ainsi, la California State Route 1 qui forme la route côtière entre Los Angeles et San Francisco longe la côte rocheuse de Big Sur entre San Luis Obispo et Monterey sur environ 200 km. Cette route très spectaculaire est devenue un « incontournable » des circuits touristiques en Californie. Sa « rugosité » fait qu'elle est évitée par tous les habitants locaux qui préfèrent circuler par les vallées intérieures (parallèles aux chaînes côtières). Elle permet aux touristes de vivre leur expérience contemplative sans être dérangés par les klaxons de ceux qui utilisent la route pour un usage plus ordinaire.

L'élasticité de la distance peut se vivre aussi à travers un même trajet. On pense au long voyage de retour de vacances se terminant dans les embouteillages d'une métropole, quand les derniers kilomètres durent autant que de longues traversées. Mais cette élasticité de la distance peut se vivre de mille autres manières. On évoquera ces trajets en train entre deux villes qui, au cours d'une même journée, n'ont jamais la même durée. Dans le cas du train, ce n'est pas la question de la densité du trafic qui fait varier la durée, mais plus le nombre d'arrêts et leur répartition qui seront variables d'un voyage à l'autre. Le train de 8 h 30 desservira tous les arrêts dans la première partie de l'itinéraire, puis filera jusqu'à sa destination finale quand tel autre fera l'inverse. La vision que l'on aura de l'espace du voyage pourra en être influencée. La première partie sera ressentie comme ennuyeuse (charmante) avec tous ces arrêts, alors que la seconde partie plus « rapide » sera envisagée de manière inverse.

Figure 19 – La distance en accordéon du TGV Paris-La Rochelle



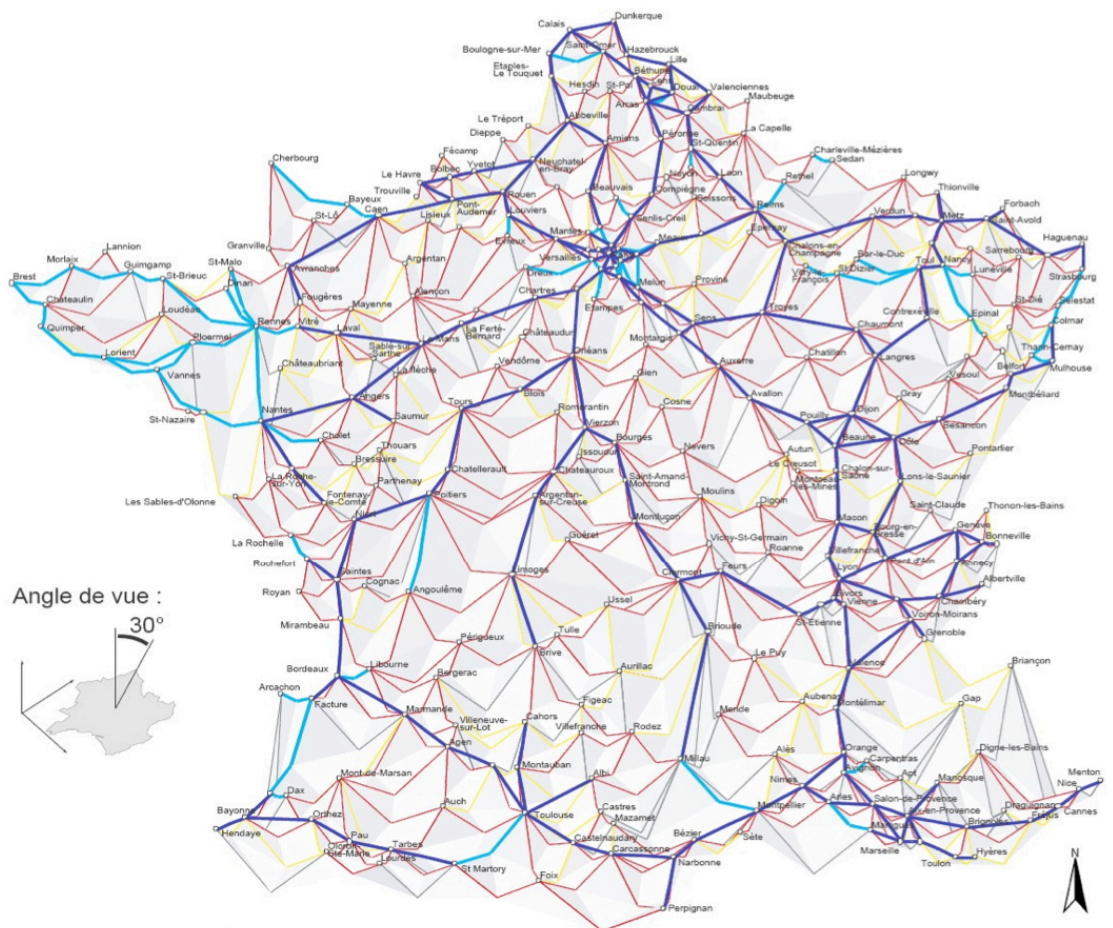
Conception-réalisation - Luc Vacher 2014

Source : SNCF, juin 2011, [www.sncf.com](http://www.sncf.com)

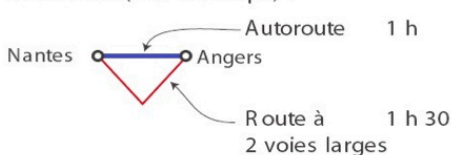
L'élasticité de la distance sera aussi liée au fait que nous évoluons dans un espace aux multiples métriques. Un trajet en voiture sera limité à 50km/h le temps de sortir de la ville, puis sera limité à 90 km/h avant l'arrivée sur une autoroute où la vitesse sera encore différente. Un trajet en TGV empruntera souvent, sur une partie du voyage, des lignes ordinaires ne lui permettant pas d'atteindre les vitesses pratiquées sur les lignes à grande vitesse (LGV). Dans ces systèmes multi-métriques, la distance est souvent difficile à représenter quand on souhaite l'appréhender globalement. Une des solutions est de montrer comment ces systèmes multi-métriques plissent l'espace (figure 19), donnant à des tronçons différents des valeurs dans plusieurs métriques. Si l'on prend comme base l'espace-temps (figure 19- a), la représentation des distances kilométriques sera très plissée dans les tronçons où le train parcourt vite la distance : il y a beaucoup de kilomètres dans peu de temps, et quand la vitesse ralentit, l'espace est moins compressé. Si, au contraire, on prend comme base la distance kilométrique (figure 19 b), le plissement représente les tronçons où la distance-temps est

importante. On rejoint là les interrogations d'Alain L'Hostis (2003) dans sa représentation de la carte de France des routes et autoroutes en relief d'espace-temps (voir figure 20).

**Figure 20 – Le relief d'espace-temps de la route et de l'autoroute d'Alain L'Hostis**



Principe de construction de la carte (vue en coupe) :



— Autoroute	110 km/h
— Voie express (2x2 voies)	90 km/h
— Route à 2 ou 3 voies larges	70 km/h
— Route à 2 voies	60 km/h
— Route étroite	50 km/h

- Le réseau de transport le plus rapide, ici l'autoroute, est pris comme référence pour la mesure de l'espace-temps sur l'ensemble du territoire
- Les liaisons en voie express et en route, moins rapides, sont d'autant plus longues
- A partir du réseau routier on construit le relief d'espace-temps
- Un angle de vue de 30 degrés permet de lire le relief

Echelle approximative d'espace-temps



Auteur : A. L'Hostis, INRETS, 2000

Source : L'Hostis Alain, 2003, *Théorie des graphes et représentation des distances : chronocartes et autres représentations*, in Mathis Philippe (Ed.) *Graphes et réseaux, modélisation multiniveau*, Paris, Hermes, p. 228. (voir Annexe 1 pour les principes de construction)



## 144 – Mesurer la distance à l'heure du bilan carbone

La distance peut aussi se mesurer, en ces temps de bilan carbone, en tonnes équivalent CO<sub>2</sub> ou en euros de compensation carbone. Un calculateur comme celui du Programme CO<sub>2</sub>Solidaire de l'association Groupe Énergies Renouvelables, Environnement et Solidarités<sup>38</sup> (GERES) vous permettra d'évaluer qu'un trajet de 1000 kilomètres effectué avec une voiture à essence de moyenne cylindrée produira une émission de 0,24 tonne équivalent CO<sub>2</sub> et « coûtera » donc 6 euros de compensation carbone à verser à une association œuvrant pour la préservation de l'environnement. Un vol entre Paris et Canton fera 2,02 tonnes d'équivalent de CO<sub>2</sub>, soit 49 euros de compensation à verser. Cette évaluation de la distance qui est parfois qualifiée de coût culpabilité ou de droit à polluer est tout à fait intéressante dans un contexte d'augmentation des mobilités touristiques longues distances.

En effet, tout un secteur du tourisme solidaire s'épanouit avec des destinations lointaines, nécessitant d'intégrer cette question du coût du déplacement dans sa démarche. Ainsi Voyageurs du Monde, un des pionniers du tourisme alternatif depuis le début des années 1980, « *compense à hauteur de 1 € HT par passager sur un itinéraire aérien en Europe et de 5 € HT pour le reste du monde, soit l'équivalent d'environ 10 % du CO<sub>2</sub> émis, en phase avec les propositions de quotas de CO<sub>2</sub> de la commission européenne sur l'industrie aérienne. Ces fonds sont engagés dans des programmes forestiers sur les trois continents, coordonnés par l'association Insolites bâtisseurs* » (Voyageurs du Monde, 2014<sup>39</sup>).

Les acteurs les plus alarmants sur ces questions, comme Yann Arthus-Bertrand, sont souvent eux-mêmes de très grands voyageurs qui, par leur mobilité et leur activité, sont des témoins privilégiés de l'état du monde et de ses dégradations. Peut-être est-ce aussi comme à d'autres époques, où l'on voyait comme une sorte de mascarade le développement des voyages organisés Thomas Cook dans la vallée du Nil (1869), l'expression d'une volonté de réserver le voyage à ceux qui voyagent pour de « bonnes raisons ». La masse ne pouvant faire partie de cette élite.

Mais le plus intéressant dans cette nouvelle unité de mesure, c'est qu'elle génère une forme de tourisme privilégiant les voyages visant à supprimer ou à réduire les distances à parcourir avec un « coût » carbone. L'avion est bien sûr banni de cette forme de tourisme par les puristes qui ne peuvent s'accommoder du mode de déplacement le plus lourd en bilan carbone. Les modes de déplacement les moins polluants comme le vélo, le train, la roulotte, le cheval ou le bateau attirent en revanche l'attention de ce tourisme lent, ce « *slow tourism* » qui fait autant référence à la lenteur qu'à une opposition à une culture symbolisée par le « *fast food* » (Babou & Callot 2009). Cette forme de

---

<sup>38</sup> Le calculateur de compensation carbone de l'association GERES - Groupe Énergies Renouvelables, Environnement et Solidarités est en ligne sur le site du Programme CO<sub>2</sub>Solidaire : <http://www.co2solidaire.org> (les chiffres correspondent à une consultation 20 juillet 2014).

<sup>39</sup> Rubrique « La compensation carbone systématique de votre voyage » de la page « Nos engagements : vers un tourisme responsable » du site Voyageurs du Monde <http://www.voyageursdumonde.fr> (consulté le 20 juillet 2014).

tourisme se développe à partir du début des années 2000 en relation avec les mouvements pour la « décroissance ». Aujourd'hui, le marketing touristique s'en est emparé et le décline sous de multiples formes plus ou moins éthiques et responsables.

## 145 – Paysages et trous noirs de la distance

Dans un trajet en voiture vers le sud de la France, la joie du géographe voyant se succéder les pins de la Double saintongeaise, puis les vignes du Bordelais, avant de surveiller l'apparition des premiers séchoirs à tabac du côté de Marmande et de se réjouir à la vue des cyprès annonçant la Méditerranée après le passage du Seuil du Lauragais peut laisser indifférent son entourage qui dissertera sur le fait de savoir si oui ou non les éoliennes défigurent le paysage ou s'il reste des sandwiches au fromage. Manger en voyage restant une manière de rythmer et d'occuper avec plaisir la progression dans l'espace. La distance est alors un plaisir à savourer.

La dimension paysagère peut vraiment servir de mesure de la distance. La modification et l'alternance des paysages ouverts et fermés peuvent venir rythmer la progression comme Griselin et Nageleisen l'ont montré dans différents contextes, que cela soit à travers des parcours en automobile ou dans le cadre de randonnées à pied, comme sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle entre Bonboillon en Haute-Saône et le cap Finisterre en Galice (Griselin et al. 2005; Griselin & Nageleisen 2004; Nageleisen 2007). Si la dimension paysagère marque la distance, l'absence de modification du paysage marque aussi l'immensité des grands espaces quand, en traversant l'Australie de Darwin à Adelaïde, après une nuit dans un bus longue distance, le paysage désertique à contempler au réveil est le même que celui de la veille au soir<sup>40</sup>. La distance se remplit alors du rythme des haltes dans des auberges/stations-service comme celle de Bagdad café dans la partie californienne du désert de Mojave offre l'exotisme de la fréquentation de ces lieux isolés pour compenser un paysage qui semble prendre ses distances et se faire éternel. Cette expérience du voyage peut alors se constituer en composant majeur de la distance.

La distance peut aussi être vraiment perçue comme un entre-deux, un mal nécessaire, un ennui préoccupant. C'est un vide à occuper en regardant un film quand les hublots de l'avion sont occultés pour simuler une nuit artificielle permettant de recalculer les passagers pour un petit déjeuner qu'ils devront prendre à l'heure du goûter. À occuper ou à oublier en dormant à l'arrière d'une voiture avec un casque sur les oreilles pour bien rappeler que si la destination de vacances est une affaire de choix, le choix n'est pas forcément un processus démocratique qui inclut les adolescents de la cellule familiale. Vivre la distance peut se faire de manières très différentes à l'intérieur d'un même véhicule, même si, à l'image des enfants qui souhaitent savoir quand on arrive après les dix premiers kilomètres, mal vivre la distance peut être rapidement communicatif.

---

<sup>40</sup> Pour un départ à midi de Darwin avec le service GX882 de Greyhound Australia en juillet 2014, les voyageurs arriveront à 9h le lendemain matin à Alice Springs et à 6h30 le matin du jour suivant à Adelaïde. Cette traversée du Nord au Sud du pays s'étale sur trois jours de route et d'arrêts dans des « lieux » qui n'existent que parce que l'autocar s'y arrête pour faire de l'essence ou permettre aux voyageurs de descendre acheter à manger ou boire un café.

Mal vivre la distance est une chose, ne pas la voir en est une autre. Jean-Christophe Gay (1993), dans une analyse de la perception de l'espace dans l'œuvre de Marcel Proust, montre bien que celui-ci ne s'intéresse qu'à ce qui est unique et singulier à la surface terrestre et que les campagnes ne font pas partie de cet univers de l'intérêt. L'espace se compose de lieux séparés par des étendues vides dans le cadre d'un « partage du monde, entre le savouré et le subi » (Gay, 1993, p. 37). Proust apprécie le train qui permet de relier son réseau de lieux en rendant possible une mise entre parenthèses de l'étendue dans le confort parfaitement enfermé du compartiment. Il est intéressant de voir que cette possible « mise hors du temps » apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle avec le confort des trains alors qu'elle était hautement improbable avec les chaos des diligences. Il serait aussi intéressant de pouvoir l'analyser dans le cadre des traversées transatlantiques en paquebot. Une autre caractéristique qui apparaît dans le voyage en train est la perception de la vitesse dans le défilement du paysage qui fait que « *Les fleurs du bord de chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ; plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes* » (Victor Hugo, 1837 « Voyage en Belgique » cité par Nageleisen, 2007, p. 63). Cette perception qui ravit les premiers usagers du train peut faire partie des émerveillements de l'expérience de la distance. Elle peut constituer une de ces sensations que l'on se plaît à retrouver dans le voyage, quand la distance permet de s'autoriser un temps de contemplation.

Si la dimension paysagère est importante pour marquer la distance, alors certains espaces sont des mal-aimés du voyage. Ainsi, en Australie, les bus longue distance, pour des questions de commodité de la desserte, privilégient en général des horaires de départ et d'arrivée pratiques aux extrémités d'un itinéraire. Ce choix place certaines destinations intermédiaires dans une sorte de nuit permanente pour les voyageurs. Aucune possibilité de traverser ces régions en journée quand on choisit le transport en autocar (figure 21). Quel que soit l'horaire pour votre départ de Brisbane, vous débarquerez à Rockhampton (si vous devez vous y arrêter) de nuit. Certains Australiens se déplaçant ainsi régulièrement sur cet axe principal du Queensland n'ont donc aucune image des paysages traversés dans cette région australienne.

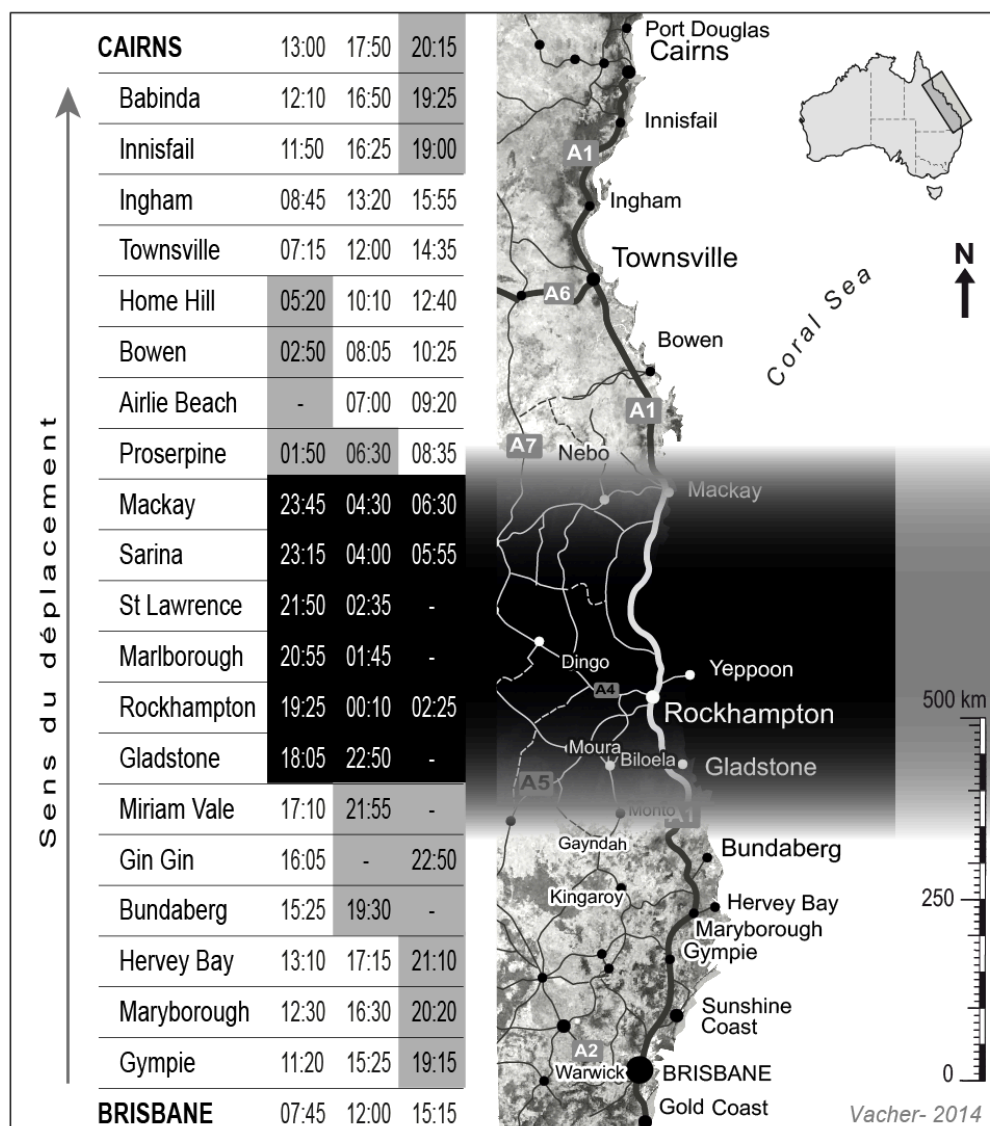
Cette réflexion en appelle une autre faisant référence au monde « miroir ». Les mondes miroir (Google Earth, Google Maps, Flickr, QuickTime VR) sont, pour Guy Parmentier<sup>41</sup>, une réflexion du monde physique avec ajout d'informations, contrairement au monde virtuel qui sont des simulations centrées sur l'individu, plus que sur la capture du monde physique. L'affichage dans Google Earth des photos prises par les voyageurs et déposées sur Panoramio, site web de partage de photographies géolocalisées, montre la densité du paysage photographié. En Australie-Occidentale, on peut ainsi suivre les routes comme une ligne d'images au milieu du désert (voir annexe 2). Mais il est bien sûr intéressant de voir que des tronçons de route, des morceaux de trajet, des distances plus ou moins longues, sont dans l'ombre de la couverture de ces photos de voyage. Là où aucune photo n'a été déposée se créent de nouvelles périphéries oubliées, de nouveaux trous noirs pour des habitudes de visualisation du monde rapidement devenues addictives. Après les espaces non (ou mal) couverts par les réseaux de téléphonie mobile et ceux où Google Street View n'est pas disponible, il semble que les nouvelles technologies de la communication créent autant de nouvelles zones d'ombre qu'elles en

---

<sup>41</sup> D'après Guy Parmentier, *Tourisme et Metaverses*, 2007, in *Metaverse et Tourisme : l'éphémère et le renouvellement perpétuel*, Forum Innovation et Tourisme Nov. 2007 [en ligne] <http://slideplayer.fr/slide/90894/>

font disparaître. Elles créent aussi de nouvelles métriques et génèrent de nouvelles manières d’aborder la mesure de la distance et l’éloignement.

**Figure 21 – Les trous noirs du trajet en autocar entre Brisbane et Cairns (Australie)**



Ce document présente les horaires des étapes sur les trois trajets quotidiens assurés par Greyhound Australia entre Brisbane et Cairns en juin 2014. Il est à noter que les trajets retour s’inscrivent dans la même injustice paysagère qui consiste à toujours traverser le Queensland Central de nuit. Les contraintes sont importantes avec plus de 1700 kilomètres de route et un trajet en autocar de 29 à 30 h. On précisera qu’au Queensland, le train n’a jamais été concurrentiel en termes de prix ou de durée du trajet et que dans cette région tropicale, le jour se couche tôt.

*Source : Greyhound Australia, 2014, <http://www.greyhound.com.au>*

## 15 – Connectivité et place des réseaux dans la réflexion sur la distance

Comme nous avons pu le voir dans le chapitre sur « la distance objectivée », les logiques de connectivité sont aujourd'hui très fortes et sans doute plus importantes pour les individus que les logiques de contiguïté. Quelle proportion de la population habitant un immeuble d'une ville lambda connaît ses voisins ? Combien de personnes ignorent le nom (et parfois le visage) de la personne résidant de l'autre côté du mur de leur appartement ? Dans une banlieue pavillonnaire, si l'on dresse une cartographie du voisinage avec des questions simples comme « Vous dites bonjour à qui ? Vous connaissez le nom de qui ? Vous êtes déjà entré dans la maison de qui ? Vous avez déjà partagé un repas avec qui ? », on peut remarquer deux choses : d'abord, l'auréole de voisinage est classiquement limitée à un rayon de 5 à 6 maisons ; ensuite, la proximité métrique directe joue peu dans la proximité avec les personnes (comme dans la densité des liens) qui est souvent, dans cette auréole, sans logique de contiguïté directe. Le fait d'avoir, comme voisins, des enfants de mêmes âges, une moto ou un chien rapproche plus que la distance métrique. Afin d'aborder cette question de la connectivité en lien avec la notion de distance, nous aborderons, après avoir fait un point sur les formes que les mondes dessinés par les réseaux peuvent prendre, la question de l'articulation des mondes en réseaux, avant d'aborder la manière dont ces mondes peuvent aussi reposer sur des logiques physiques. Dans un dernier temps, nous réfléchirons à l'articulation entre les dimensions topologiques et euclidiennes pour nous demander si, au final, il n'est pas difficile d'opposer ces deux géométries alors que l'homme les vit comme un tout et jongle entre ces différentes dimensions avec une grande souplesse.

### 151 - Le lien avant tout, ou comment Mohamed et Gilles ont ruiné la théorie des lieux centraux

Dans un monde en réseau, la distance peut s'exprimer de manière extrêmement simple à travers une relation binaire : l'individu x connaît ou ne connaît pas les autres individus. Si la relation existe, la distance vaut un, mais si elle n'existe pas, la question de la distance est sans propos puisqu'il n'y a pas d'interaction à qualifier. La distance peut aussi se compter en nombre d'« arêtes » (arcs) séparant deux « sommets » (points) de la même manière que dans le métro, on compte en stations et que, pour évaluer la longueur d'une chaîne, on parle du nombre de maillons. Si l'idée est simple à comprendre, elle n'est pas forcément simple à lire dans un monde connexe. Un réseau est dit connexe quand tous les points du réseau sont accessibles à partir d'un point quelconque. Toute société humaine se définissant comme un système, c'est-à-dire un ensemble d'éléments qui sont reliés, coexistants et constituant une totalité organisée, forme donc un réseau connexe. Tout individu dans une société connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui est en relation avec toute autre personne du même système. Il ne s'agit que d'une question de nombre d'intermédiaires. Durand, Lévy et Retaille ne proposaient-ils pas déjà en 1992 l'idée d'une « société-monde » devant l'augmentation des interactions sociales entre les habitants de la planète et de s'interroger en introduction de leur ouvrage *Le monde : espaces et systèmes* pour savoir si « le monde n'est pas une société ; il est peut-être en train d'en devenir une. »

**Figure 22 – Le monde des liens des 500 millions d’amis Facebook en 2010**



Source : Butler Paul, 2010, *Visualizing Friendships*, <https://www.facebook.com/Engineering>

Cette idée d’une société globale interconnectée est ancienne. En 1929, l’écrivain Frigyes Karinthy invente, dans une nouvelle ayant pour titre *Châînes*, l’idée des « six degrés de séparation » qui veut qu’aucun homme ne soit séparé d’un autre par plus de six connaissances d’écart. Cette idée séduisante, qui intéresse au premier degré tous ceux qui réfléchissent à la diffusion des épidémies, a entraîné bien des tentatives de mise en forme scientifique sans beaucoup de succès. En 2011, une « étude » (établie avec le soutien de Facebook et largement diffusée dans la presse de l’époque) annonçait que la taille moyenne de la chaîne de relations individuelles par laquelle n’importe quel individu pouvait être relié à n’importe quel autre était de 4,74 personnes sur le réseau social Facebook. L’étude portait sur l’analyse des relations entre les 721 millions de membres de Facebook de l’époque, et les 69 milliards de liens d’« amitié ». Elle fait bien sûr abstraction du fait que la cartographie des échanges via les grands réseaux sociaux nous montre, par exemple, l’absence de Facebook en Russie ou en Chine pour des raisons qui peuvent être aussi bien culturelles que politiques.

Cette idée de la connexion universelle a un intérêt certain dans la réduction des distances entre « producteurs » et « consommateurs » dans le domaine du tourisme. Trouver, depuis la France, l’adresse sur internet d’un particulier qui vous louera sa maison à Point Samson, bourgade perdue d’Australie-Occidentale, avant que vous ne lui téléphoniez pour donner votre numéro de carte de crédit et qu’il vous confirme que tout est réglé (et que vous trouverez les clés au-dessus de la cuisinière en passant par la porte de derrière qui restera ouverte), confirme cette idée du « petit monde » qu’autorise le développement des télécommunications.

Mohamed Achahri<sup>42</sup> pourra ruiner la théorie des lieux centraux quand il propose sur son site internet, depuis la vallée des Aït Bouguemez, un hébergement perdu dans la montagne à plus de quatre heures de route (très pittoresque) de Marrakech, avec son mail, son téléphone fixe et son portable. La question de la distance dans le tourisme qui se pensait bien souvent dans une imbrication d'échelle liée à l'offre de services est, en effet, aujourd'hui bouleversée par les technologies de la télécommunication. Plus question de penser son accès à l'offre de voyage en passant par sa petite agence de voyages locale, ou de devoir se déplacer dans la métropole régionale pour profiter d'une offre plus spécifique, voire d'être obligé de « monter à la capitale », sorte de paradis du voyageur qui ne manquera pas une visite au magasin « Au Vieux Campeur », seul endroit où l'on trouve des moustiquaires pour voyageurs aventureux.

Internet a largement fait disparaître ces hiérarchies spatiales en matière d'offre de services et l'on trouve tout aujourd'hui avec le web. Rien n'empêche Mohamed Achahri de monter son site internet, éventuellement en se faisant aider par des jeunes visiteurs qui maîtrisent les technologies les plus pointues et la langue des clientèles ciblées. Rien n'empêche non plus de monter une agence de voyages en ligne depuis une zone artisanale de l'île de Ré, comme l'a fait Gilles Mourat<sup>43</sup> en 2001, et de vendre dans la France entière des safaris au Kenya et en Tanzanie. Les liens possibles grâce aux technologies de la télécommunication permettront même de concevoir des produits en tant que tour-opérateur depuis le Kenya, tout en restant connecté avec ces activités métropolitaines. D'ailleurs, par l'intermédiaire du mail qui devient l'outil incontournable de cette gestion des affaires touristiques, il est bien difficile de savoir « qui est où ». Une adresse mail est attachée à une personne, contrairement à une adresse postale. Que la personne soit ici ou là ne change rien, l'adresse le suit comme son téléphone portable. Et si certains d'entre nous commencent toujours leurs mails par une indication de leur localisation géographique, voire du temps qu'il fait, pour beaucoup, être à Pékin ou à Paris ne se ressentira en rien dans les messages.

## 152 – Qui se soucie de la matérialité des mondes en réseau ?

Comme pour tous les réseaux, la dimension réticulaire de l'internet peut se penser à deux niveaux. Le premier fait référence à une structure d'interaction, d'intermédiation et de sociabilité à distance, comme le rappelle Jean-Jacques Bavoux et Laurent Chapelon dans le tout nouveau Dictionnaire d'analyse spatiale (2014), qui met l'accent sur la connexion entre des lieux, des individus. C'est une vision du réseau à travers des points, reliés ou non. La seconde fait davantage référence à la morphologie du réseau et s'intéresse à la structure des liens et à leur organisation. Le réseau est vu alors à travers la circulation dans des lignes. Chacune de ces logiques peut nous amener à parler de

---

<sup>42</sup> Mohamed Achahri propose un accueil dans le Gite Tigmi n'Ou Ayour dans la vallée très isolée des Aït Bouguemez dans le Haut Atlas marocain, à 4h 30 de route de Marrakech. Son site internet se trouve très rapidement en recherchant un hébergement dans l'Atlas marocain. [www.gite-bouguemez.com](http://www.gite-bouguemez.com) (consulté le 20 juillet 2014).

<sup>43</sup> Gilles Mourat a créé la Société African Safari Diani Adventure (ASDA) en 2001 et partage sa vie entre ses bureaux du Kenya et ceux de la société installée dans une zone artisanale de la commune insulaire de la Flotte-en-Ré. <http://safari-afrique.com> (consulté le 20 juillet 2014).

distance de manière différente. Aborder la question de l'internet se fait en général sans se préoccuper de la dimension matérielle des réseaux. Cette dimension matérielle permet-elle d'aborder des notions spécifiques en matière de distance ?

Pour comprendre la structure physique et la matérialité d'un réseau internet, il est possible d'imaginer que l'on suive la voie que doit prendre un échange de mail entre son domicile et un centre de recherche universitaire. Dans la maison ou l'appartement, l'ordinateur est relié à la « box » de son fournisseur d'accès à Internet (FAI) par une liaison filaire et/ou par une liaison radio avec la WiFi. La box est ensuite reliée par un câble à la prise téléphonique qui, elle-même, est reliée par fil de cuivre à un Point de concentration (PC) regroupant plusieurs lignes<sup>44</sup> à l'extérieur du logement de l'abonné.

Toujours par fil de cuivre, le Point de concentration est ensuite connecté à un Sous-répartiteur (SR) qui peut se situer, par exemple, à l'entrée d'un lotissement<sup>45</sup>. De là, toujours par fil de cuivre, les lignes sont raccordées à un Nœud de raccordement d'abonnés (NRA) distant de quelques kilomètres, ce qui peut jouer sur la qualité de la liaison puisque les fils de cuivre, quand ils sont trop longs, peuvent entraîner un ralentissement du signal. Chaque nœud du système ainsi décrit peut être considéré comme un routeur permettant d'acheminer des « paquets<sup>46</sup> » de données.

C'est en général au niveau du Nœud de raccordement d'abonnés (NRA) que l'on passe dans un système faisant appel à la fibre optique. Dans le cadre d'un abonné chez Orange, le réseau sera celui de France Telecom qui est très développé et lui permettra de profiter d'un système qui s'étend au niveau national et a été développé en comportant une logique interne et une forte digitalisation.

Ce système de France Telecom devra cependant être connecté aux autres réseaux pour accéder à l'internet qui est l'expression de l'interconnexion de la multitude des réseaux autonomes (université, fournisseurs d'accès, etc.) dans le monde. Cette connexion se fera par un point d'appairage ou « Nœud d'échange internet ».

De l'autre côté, l'utilisateur installé à son bureau de l'université voisine se connectera depuis son poste de travail dans une logique semblable à celle de son domicile, si ce n'est que l'environnement informatique correspondra ici à un réseau dédié, géré pour l'ensemble des usagers de l'université avec une structure visant à optimiser et à sécuriser les échanges en interne et en lien avec l'extérieur.

L'échange avec l'extérieur se fera via un routeur par une connexion au Réseau national de télécommunications pour la technologie, l'enseignement et la recherche (RENATER) qui est le réseau des universités et centres de recherche. Ce réseau est connecté via des Nœuds d'échange internet (Internet eXchange Point - IXP) aux autres réseaux. Ces points d'échange sont limités pour

---

<sup>44</sup> Le point de concentration regroupe en général entre 5 et 15 lignes et peut prendre la forme d'un boîtier sur une façade d'immeuble ou d'une armoire sur un palier d'immeuble.

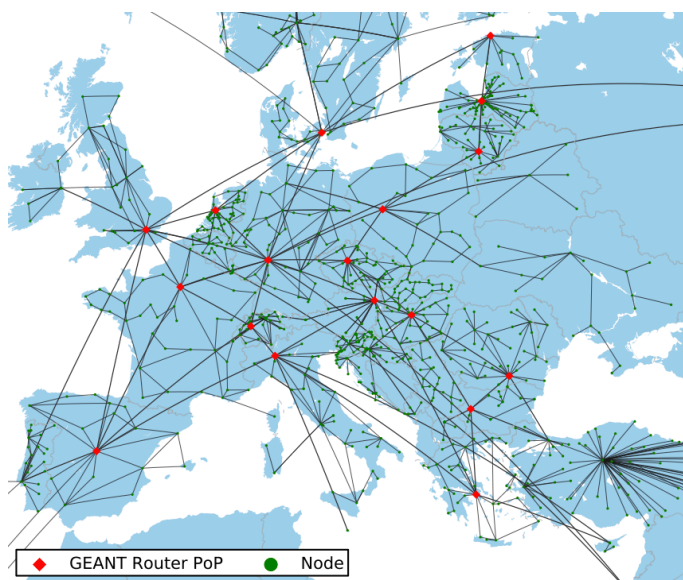
<sup>45</sup> Un Sous-répartiteur regroupe en général une centaine de lignes et peut ressembler à une grosse borne à l'entrée du lotissement ou à une armoire dans le sous-sol d'un immeuble.

<sup>46</sup> Un message ou une information, pour être transférés d'un poste informatique, doivent être découpés en plusieurs « paquets » qui constituent une unité de circulation indépendante sur le réseau.



le réseau RENATER : deux points pour une connexion au réseau européen GÉANT de l'éducation et de la recherche (à Paris et à Lyon) et deux autres pour une connexion à l'internet « généraliste » (à Paris et à Marseille) (figure 24).

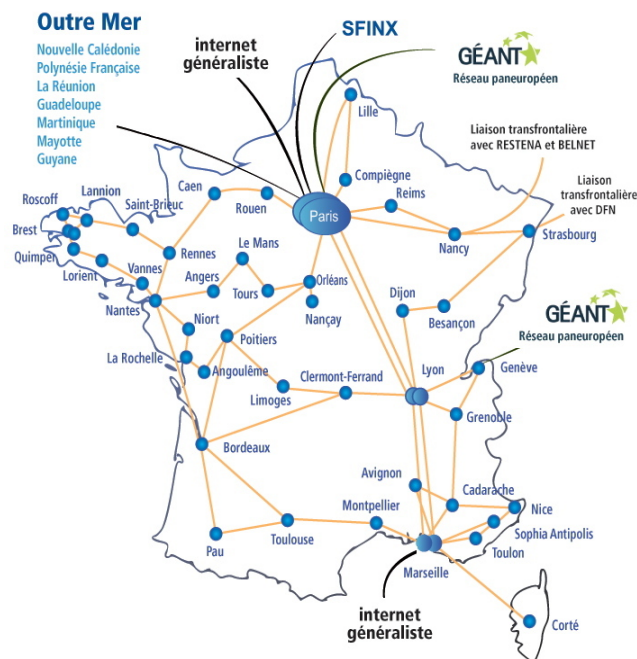
Figure 23 – Réseau européen GÉANT en 2012



(Partie centrale du réseau européen GEANT)

l'extension Poitiers-Angoulême-La Rochelle-Niort de RENATER est ouverte en janvier 2014

Figure 24 – Réseau RENATER en 2014



Sources : L'organisation Réseau national de la recherche et de l'enseignement (NREN) permet, à travers le projet GÉANT cofinancé par l'Union européenne, de connecter entre eux les réseaux recherche et éducation des pays européens (dont le réseau français RENATER) et de mieux négocier leur articulation au niveau mondial. Sites du projet GÉANT et de RENATER,

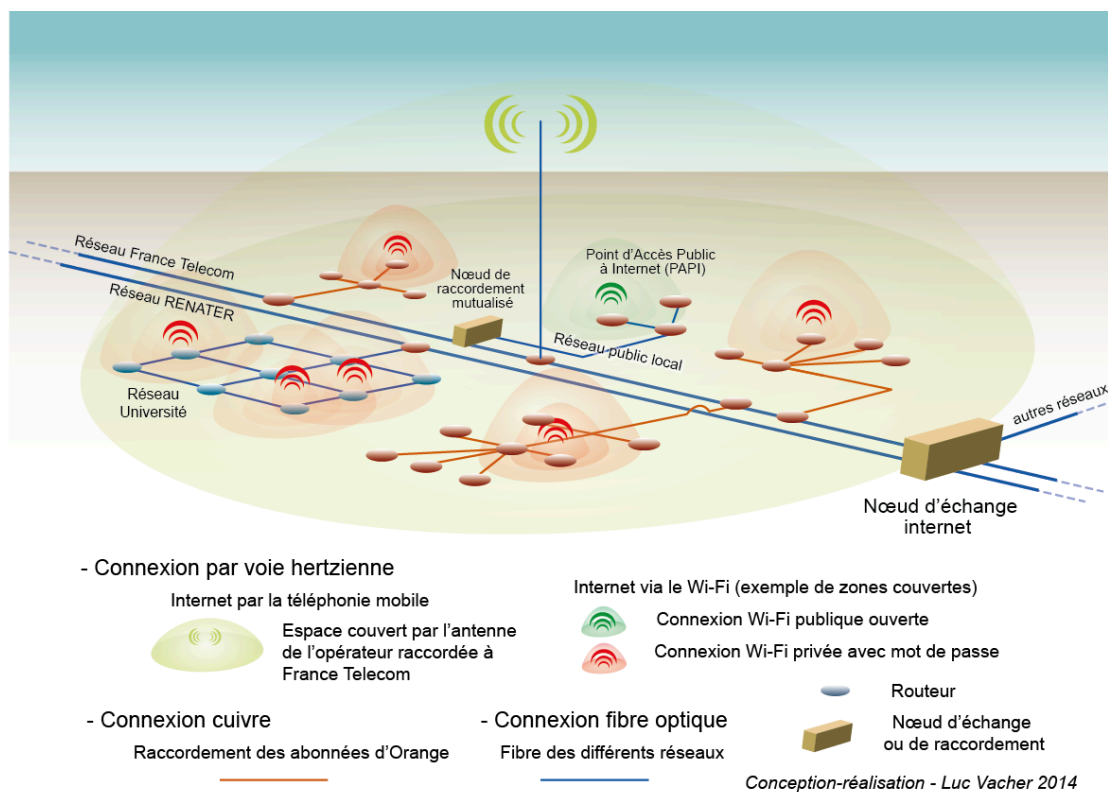
<https://www.renater.fr/infrastructure-nationale>; [http://www.geant.net/Resources/Media\\_Library/Pages/Maps.aspx](http://www.geant.net/Resources/Media_Library/Pages/Maps.aspx) (consulté le 21 juillet 2014)

Les Nœuds d'échange internet s'organisent dans des espaces type Data Centers qui abritent toutes sortes de services et qui peuvent avoir des échelles variées. Ainsi, certains Nœuds d'échange regroupent des PoPs (*Point of Presences*) de presque tous les opérateurs, publics ou privés, alors que d'autres sont plus confidentiels. Quelle que soit leur taille, les Nœuds d'échange dans lesquels est pratiqué l'appariage (*peering*) correspondent à une interconnexion physique entre les réseaux avec un échange de trafic internet entre opérateurs différents. Nous ne nous étendrons pas sur les aspects commerciaux de ces opérations, mais elles concernent deux grands types de trafic, l'échange réciproque de données entre deux opérateurs ou le transit de données pour un autre réseau.

Nous pouvons, dans ce paysage des télécommunications, envisager un troisième cas, celui de l'utilisateur d'un téléphone portable qui envoie des mails et dont les communications sont transmises

vers une antenne, qui peut les transférer vers une autre antenne, mais qui devra, à un moment ou à un autre, communiquer ces informations à un réseau filaire pour se connecter via un routeur au réseau internet, ce qui se fera par un Nœud d'échange internet où l'opérateur de téléphonie mobile et son fournisseur d'accès à Internet (FAI) auront un point de présence (PoP).

**Figure 25 – La complexité (très simplifiée) de la superposition des métriques dans l'accès à internet**



Des sous-réseaux auxquels sont connectés des postes informatiques permettant de naviguer sur le web ou d'envoyer des e-mails peuvent s'organiser à partir de certains routeurs.

Devant une carte représentant la connexion entre les grands réseaux dédiés à la recherche dans le monde (Annexe 3) avec de grands liens immatériels rassemblant les différentes parties du monde, il est important de penser que toute l'information mondiale transite dans des tubes de fibre optique qui doivent être posés au fond des océans, le long des autoroutes ou dans des réseaux d'assainissement urbains. Cela aide à comprendre comment un coup de pelle mécanique peut couper (momentanément) toutes les connexions quand on se trouve en bout de ligne. Le nombre limité de nœuds d'échanges stratégiques peut aussi faire réfléchir à la super connectivité du Net et à la manière dont des États totalitaires peuvent contrôler les réseaux nationaux. On remarquera, enfin, en regardant le plan du réseau GÉANT (figure 23), que si on baigne dans un grand bain d'interconnexions au centre du système où de multiples chemins sont possibles pour acheminer l'information d'un point à un autre, il existe aussi des périphéries où cette notion est beaucoup moins évidente. Bien sûr, la périphérie portugaise du réseau GÉANT n'est pas pour autant isolée de

l'internet, car son réseau national est lui-même connecté localement aux autres réseaux, mais cette représentation, comme d'autres, permet de visualiser le fait que la distance, jusque dans un réseau super connecté, peut avoir plus de sens dans certains endroits que dans d'autres.

Néanmoins, il ne faudrait pas que cette référence à des Finisterre ne laisse croire que la logique des réseaux est une copie topologique des géométries de « surfaces ». Ainsi, l'examen du réseau RENATER (figure 24), qui nous montre plusieurs « lignes » pour connecter Paris à Nantes, nous donne un Paris-Orléans-Poitiers-Angoulême-La Rochelle-Niort-Nantes qui perturbera à n'en pas douter le conducteur du TGV du Paris-Tours-Poitiers-Niort-La Rochelle. Le fait que le câble de fibre optique reliant les États-Unis à l'Australie et la Nouvelle-Zélande passe par Fidji permettra à ce pays un équipement internet de bon niveau plus de dix ans avant la Polynésie française qui devra financer, à grands frais, la pose d'un câble sous-marin Honotua en connexion avec Hawaii.

La topologie du réseau est une chose, mais son fonctionnement en est une autre, car le fait que la distance se pense, dans un réseau, plus en nombre de nœuds qu'en distance kilométrique implique aussi que les choix d'itinéraires soient plus variés que dans une métrique euclidienne. Dans le réseau RENATER, joindre Paris à Bordeaux peut se penser sans problème par les routeurs de Lyon et de Clermont-Ferrand, aussi bien que par ceux d'Orléans et Poitiers, éventuellement en passant par Nantes, si au dernier moment le réseau sature un peu sur la ligne envisagée, dont l'état est connu en temps réel<sup>47</sup>. En effet, quand un routeur reçoit un paquet<sup>48</sup> de données à traiter avec une adresse, il regarde dans sa table de routage s'il possède l'adresse du destinataire, du sous-réseau, du réseau, du réseau passerelle. Comme pour le courrier postal, si l'adresse est à la Jamaïque, il fait suivre en Jamaïque où les routeurs locaux traiteront du reste de l'adresse, il n'a donc pas besoin de connaître toutes les adresses jamaïcaines.

Néanmoins, les tables de routage<sup>49</sup> ne sont en général pas statiques, elles sont créées de manière dynamique et évoluent en fonction de l'état du réseau. Dans le cadre d'un réseau maillé, ce qui est en général le cas puisque cette disposition permet d'avoir une meilleure tolérance aux pannes, l'idée est donc de trouver la route la plus avantageuse. On distingue plusieurs types de routages dynamiques dont deux nous permettent de comprendre les logiques à l'œuvre pour calculer la distance dans les réseaux : le routage RIP et le routage OSPF.

Dans le cadre du *Routing Information Protocol* (RIP), la seule métrique utilisée est la distance en nombre de routeurs à traverser avant d'atteindre sa destination (figure 26). Le protocole retient la route qui traverse le moins de routeurs. Le protocole *Open Shortest Path First* (OSPF) calcule la distance à partir d'une vue globale des liens du réseau et de l'état de ses liens (capacité, charge, fluidité). On peut considérer que le protocole standard de l'internet aujourd'hui est à mi-chemin entre

---

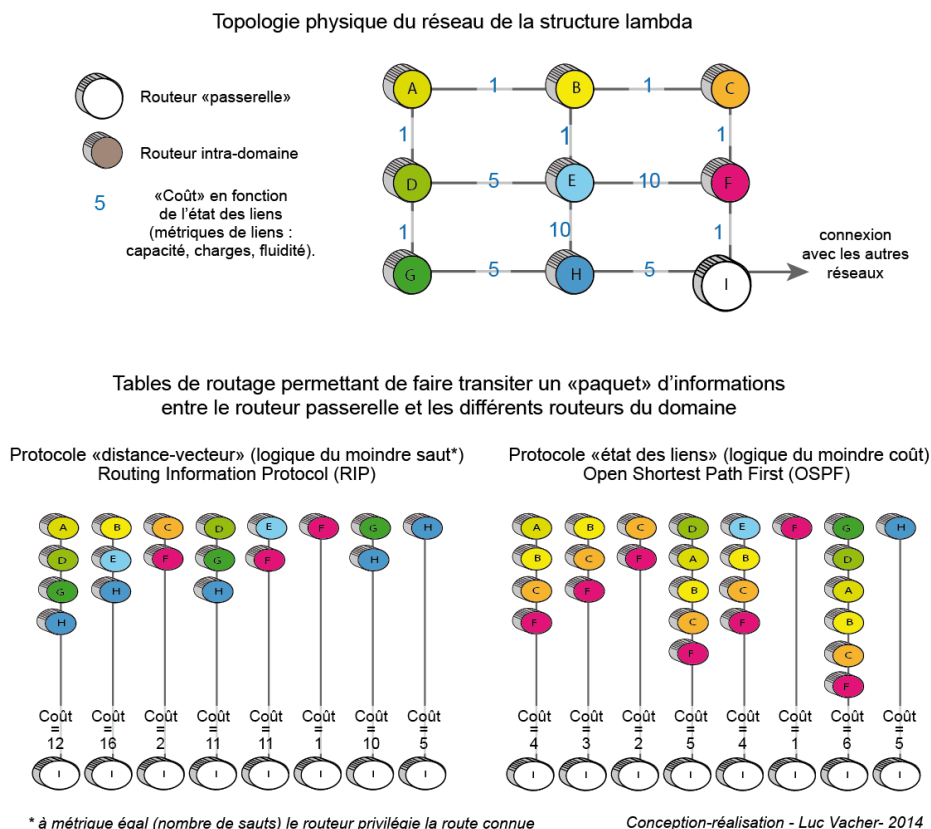
<sup>47</sup> La capacité des liens ainsi que leur état de charge peuvent être consultés en temps réel sur le site de RENATER [en ligne] [https://pasillo.renater.fr/weathermap/weathermap\\_metropole.html](https://pasillo.renater.fr/weathermap/weathermap_metropole.html)

<sup>48</sup> Le « paquet » est l'entité de transmission des données dans les réseaux informatique.

<sup>49</sup> Cette partie sur les tables de routage s'appuie sur la vulgarisation proposée par l'Équipe Freeduc-Sup, 2004, Tutoriel sur les serveurs, site Linux-France. [en ligne] <http://www.linux-france.org/prj/edu/archinet/systeme/index.html>

ces deux protocoles que l'on trouve à l'intérieur des réseaux autonomes (Pillou & Lemainque 2012).

**Figure 26 – Logique du moindre saut ou du moindre coût dans un réseau informatique**



Dans le cadre du réseau informatique de cette structure lambda, le routeur passerelle connecte le réseau lambda aux autres réseaux formant l'internet. Les routeurs intra-domaine acheminent, eux, l'information à l'intérieur du réseau lambda. Quand une information extérieure arrive au routeur passerelle pour être acheminée vers un utilisateur connecté à l'un des routeurs intra-domaine, le routeur passerelle doit définir sa route dans le réseau. Le plan de routage qu'il utilisera pourra répondre à une logique du moindre saut avec le protocole RIP en empruntant le moins de routeurs (nœuds) possible ou à une logique de moindre coût avec le protocole OSPF.

Cette matérialité des réseaux qui permet l'accès à l'internet, mais aussi en grande partie à la téléphonie est très importante dans des pays anciennement équipés et elle peut apparaître comme lourde à mettre en place dans des espaces ayant un accès massif et récent aux technologies de la télécommunication. Il est donc intéressant de constater que ce lien à la matérialité du réseau est souvent proportionnellement plus fort dans les pays anciennement équipés que dans les pays émergents où souvent, la place des connexions par voie hertzienne (téléphonie mobile), plus légère et

rapide à installer, est particulièrement forte par rapport aux réseaux filaires traditionnels. C'est un peu la même logique que l'on retrouve avec l'acheminement du courrier papier entre les pays à boîtes aux lettres et desserte du domicile via un facteur, et les espaces à boîtes postales où l'on va chercher son courrier à la poste, ce qui correspond à une solution plus souple et moins coûteuse à mettre en place.

À la question de qui se soucie de la matérialité des mondes en réseau, on peut donc sans doute dire que c'est le petit entrepreneur cinghalais faisant le taxi avec son tuk-tuk à Kalutara sur la côte ouest du Sri Lanka<sup>50</sup>. Grâce à un téléphone portable dédié, il peut proposer des visites touristiques aux nombreux visiteurs fréquentant les complexes hôteliers de la côte. Son mobile le dispense d'avoir une boutique pour gérer son activité, d'avoir une ligne fixe et de devoir demander à quelqu'un de répondre au téléphone fixe quand il est en course. Cette matérialité-là, ce propriétaire de tricycle motorisé qui est âgé d'une quarantaine d'années l'a connue, c'était avant le développement du téléphone cellulaire. De la même manière, ce chauffeur d'une entreprise de safari kenyane qui casse un essieu lors d'un transfert vers la réserve de Masai Mara et qui utilise son portable pour contacter un autre chauffeur de la compagnie qui prendra en charge ses clients se réjouit du développement rapide du téléphone portable au Kenya. En 2000, on comptait 291 706 abonnements à une ligne fixe pour 127 404 abonnements mobiles<sup>51</sup> au Kenya. Treize ans après, on compte 31 millions d'abonnements à de la téléphonie mobile pour 250 000 abonnements fixes. Le nombre d'abonnements mobiles, qui concerne maintenant 70 % de la population, a littéralement explosé comme dans beaucoup de pays du Sud, alors que les lignes fixes (dont le nombre diminue au Kenya depuis 2010) pèsent pour moins de 0,5 % de la population. Il est clair que les 30 % de Kenyans qui utilisent régulièrement internet, s'ils ont souvent commencé à surfer sur le web comme dans d'autres pays avec un réseau d'internet café, sont aujourd'hui de plus en plus nombreux à pratiquer le web et d'autres services via une technologie mobile.

Il est donc évident que la matérialité et la structure de certains réseaux, même si elles ne sont pas toujours totalement comprises et si elles peuvent évoluer très vite, ont une importance certaine dans la manière dont on pratique la distance dans le monde. Ainsi, Jean-Michel, sur Voyage Forum, peut s'extasier en août 2011 dans une discussion sur la couverture réseau pour téléphones portables au Népal, que « *dans les montagnes du Langtang (au nord de Katmandou) au milieu de nulle part, j'ai utilisé le portable (avec la carte Sim que je lui avais payée à Katmandou) du beau-frère Népalais de mon copain et j'ai eu ma femme (à Aix-en-Provence) immédiatement ! L'année suivante dans la vallée de la Tsum (derrière les Ganesh Himal) à un check point j'ai demandé au policier en service par curiosité si de son téléphone on pouvait appeler la France et là encore (pour moins d'un euro) j'ai passé un coup de fil à ma femme !* »<sup>52</sup>. La structure du réseau lui importe peu, mais le fait que la

---

<sup>50</sup> La petite ville de Kalutara à 50 km au sud de Colombo sur la côte ouest du Sri Lanka abrite de nombreux resorts comme le Tangerine Beach, le Royal Palms Beach, le Mermaid Hotel, Kani Lanka Resort, etc.

<sup>51</sup> Chiffres pour l'année 2013 de International Telecommunication Union (ITU), 2013, Mobile-cellular telephone subscription in the world 2000-2013, Genève, ITU, [en ligne] <http://www.itu.int/en/ITU-D/Statistics/> (consulté le 22 juillet 2014)

<sup>52</sup> Discussion « Randonnée au Népal: couverture réseau pour téléphones portables ? » sur Voyage Forum démarrée le 16/08/2011, <http://voyageforum.com/discussion/randonnee-nepal-couverture-reseau-telephones-portables-d4455410/>

connexion existe à un coût raisonnable et soit de bonne qualité est un étonnement qui pourra vite devenir une habitude incontournable.

### 153 – Réflexion sur les topologies d'un monde connecté à tous les niveaux

La question de l'imbrication d'interrelations sociales qui peuvent être essentiellement spirituelles avec la matérialité d'un réseau n'est pas nouvelle. Avant le mail et les réseaux sociaux, la perte d'un petit carnet d'adresses ou un déménagement pouvait entraîner la disparition de liens avec des amis lointains (le carnet est alors perçu comme le nœud d'un réseau, le déménagement est un lien depuis ce nœud qui est coupé). Comme nous l'avons vu, même les réseaux mondiaux les plus globalisés sont tributaires de câbles, d'armoires de répartition et de virus informatiques. De même, beaucoup de réseaux ayant une dimension matérielle assumée, comme les réseaux de transports, peuvent être pensés pour certains usages dans une dimension purement topologique. C'est sans doute le cas dans les réflexions sur la mise en place de hubs aériens ou de plateformes pour du commerce en ligne. Le mélange du topologique et de l'euclydien est donc une réalité que l'on vit sans le savoir au quotidien.

#### *- L'imbrication des dimensions topologique et euclidienne*

C'est peut-être aussi la raison qui amène à distinguer des Réseaux à agencement partiellement topographique (RAPT), comme ceux des transports aériens, et des Réseaux exclusivement topologiques (RET). Ainsi, le réseau internet, comme infrastructure, a certes une dimension partiellement topographique, mais les réseaux de relations qui s'organisent à travers lui, avec par exemple le groupe Facebook des étudiants marocains à Montpellier présenté par Sabrina Marchandise (2013) dans sa thèse, sont, eux, parfaitement topologiques, car les liens présentés restent inchangés où que les individus formant le réseau se déplacent à la surface de la planète (voir annexe 4).

Cela souligne aussi l'ambiguïté qui découle de l'utilisation d'un même terme pour évoquer des réalités bien concrètes et d'autres très immatérielles. La matérialité que l'on trouvera dans les mailles de circulation qui présenteront des morphologies réticulaires bien physiques, en arborescence, en râteau, en éventail, en espalier, en quadrillage, etc. Ces réseaux pourront avoir des sens de circulation, comme un réseau hydrographique quand on l'envisage en lien avec l'écoulement des eaux, ce sens de circulation étant en général lié à une perception ou à un usage. L'extension et le fonctionnement du même réseau hydrographique pouvant être très variables, par exemple pour découvrir le paysage en canoë ou pour acheminer des pondéreux en péniche. La dimension physique de ces réseaux peut aussi être très dynamique, comme nous l'avons montré dans la région de la Grande Barrière de Corail, avec l'évolution des modes de circulation dominants chez les touristes tout au long du XX<sup>e</sup> siècle (Vacher 1999). Une période privilégiant l'accès à l'espace touristique et sa structuration à partir de quelques points d'entrée équipés d'aéroports à partir des années 1980-1990 faisant suite à une période de développement avec l'automobile dans les années 1970 beaucoup plus fluide spatialement et générant linéairement une multitude de petits centres le long de la route côtière. Cette période faisant elle-même suite à la première mise en place d'un maillage touristique à

partir des ports dans une logique de cabotage (permettant aussi très précocement le développement de certaines îles).

Mais le réseau sera parfois plus impalpable. Le « réseau » de clients du guide népalais que nous évoquions précédemment reposera, en effet, sur un ensemble d'interactions dont la matérialité pourra être discrète et de nature et d'intensité très différentes : échange de mails, transmission de messages ou de cadeaux par un ami, envoi de photographies, recommandations. Il sera, de plus, en permanente évolution et recomposition en fonction des nouvelles rencontres et de l'affaiblissement de certains liens. Les réseaux, quand ils sont envisagés dans cette dimension essentiellement relationnelle, sont parfois difficiles à penser en termes de géométrie d'articulation entre les membres. Parfois, parce que cette articulation souhaite rester discrète, ce qui est classique dans le cas des réseaux d'influence ou de pouvoir. Ce serait, par exemple, le cas des réseaux de lobbying qui se doivent d'être efficaces tout en restant (parfois) en retrait de l'affichage public. La géométrie de ces entrelacs peut être difficile à comprendre ainsi que les distances et les proximités qu'ils établissent, car ils sont aussi, quelquefois, largement fantasmés. L'histoire est ainsi pleine de récits de forces occultes qui interviennent à distance dans les affaires de communautés effarouchées par l'intermédiaire de relais masqués, du Protocoles des Sages de Sion présentant un soi-disant plan de conquête du monde par les Juifs et les francs-maçons aux infirmières bulgares accusées d'être des agents de la CIA qui, en Lybie à la fin des années 1990, auraient inoculé sciemment le virus du sida à des enfants.

Ces réseaux peuvent aussi parfois plus relever du sentiment d'appartenance ou du sentiment identitaire et n'impliquent pas alors de relations continues. Un peu à la manière des patrons des sociétés de la Silicon Valley qui sont censés entretenir une proximité, ce qui, d'une certaine manière, en crée une, puisqu'ils existent en tant que personnes liées au moins dans le regard des autres. Un sentiment d'appartenance au même monde peut alors faire office de « réseau ». C'est un sentiment important dans le tourisme où croiser un compatriote dans un espace où ils sont rares peut suffire à permettre la revendication (parfois unilatérale) d'un lien évident.

#### *- Réflexion sur la topologie autour d'un ascenseur et d'une plongée en apnée*

L'organisation de la distance ne se fait pas forcément dans l'horizontal, même si c'est toujours difficile pour le géographe de penser en trois dimensions après des milliers d'années de représentations cartographiques en deux dimensions. Pourtant, cela fait bien longtemps que les géographes alpins ont accordé aux marcheurs le droit de revendiquer une distance que la carte topographique ne leur accorde pas. Le centimètre en montagne vaut plus que les 250 m en plaine. Plus la pente est forte, plus l'effort est grand, mais surtout plus la carte est fautive sur la distance parcourue.

Si la carte, et donc notre représentation de la distance, a du mal avec l'altitude, c'est la même chose avec les mondes en niveaux. Si la dimension horizontale flatte nos racines rurales, la dimension verticale est souvent très présente dans nos vies pour ceux qui habitent ou fréquentent les grandes villes et dans certaines stations touristiques qui ont fait des bâtiments de grande hauteur un symbole de fonctionnalité comme à Benidorm en Espagne, et/ou un symbole du luxe et de modernité (Gold Coast australienne, Miami, Dubaï, etc.). Si les dimensions des multiples niveaux d'un centre

commercial, d'un musée ou d'un aéroport sont toujours cartographiées pour les usagers aux différents accès du lieu, elles ne sont jamais représentées sur une cartographie plus large des lieux. Pourtant, l'extension kilométrique de la rue commerçante d'une station touristique peut faire triste figure face au linéaire de boutiques réparties dans les multiples niveaux des centres commerciaux dédiés au shopping touristique, comme c'est le cas dans le quartier balnéaire de Da Dong Sea, à Sanya, sur l'île chinoise de Hainan.

Le vertical peut aussi très clairement être distingué en géographie comme une distance en soi. Il est très classique, dans la science-fiction, que la ville s'organise sous la forme d'un puits, comme dans la bande dessinée *L'Incal* de Moebius et d'Alexandro Jodorowsky (1981), ou en niveaux, comme dans *Metropolis* de Fritz Lang (1927) ou dans celui du Japonais Rintarō en 2001. La visualisation de l'organisation de la ville ne se fait plus alors en référence à un espace zoné horizontalement, mais bien à un espace organisé en paliers dont les limites dans le plan n'ont que peu d'importance (Ledoux 2007). La distance ne se mesure pas au sein d'un étage, mais entre les niveaux.

L'ascension sociale ou la chute, dont la géographie a déjà souligné qu'elle pouvait se traduire par des mobilités spatiales, peuvent alors être très concrètement imagées par le franchissement d'étages : le peuple en bas dans les ténèbres et l'humidité, l'élite en haut dans la lumière. On pourrait, semble-t-il, retrouver ce type d'organisation dans les tours de bureaux où les plus hauts étages correspondent au sommet de la hiérarchie (au moins avant le 11 septembre 2001), alors que les caves sont dédiées à ceux qui ne peuvent rien revendiquer.

La valeur que l'on donne alors à cette distance peut faire l'objet d'une exploitation commerciale. Être en haut ou voir ce que l'on voit d'en haut est devenu, des sommets de l'Everest (8 848 mètres) à ceux de l'Empire State Building (381 mètres<sup>53</sup>), une manière de se distinguer. Plus la file d'attente est longue (ou plus généralement la difficulté d'accès est grande) et plus la chose est désirable et garantit que tous n'y auront pas droit. Cette distance peut alors faire l'objet de visites touristiques, de la Tour Montparnasse (210 mètres) qui vous proposera la « plus belle vue de Paris ! » à celle du Centre mondial des finances de Shanghai (492 mètres) « a unique and extensive view of Shanghai » en passant par les Abraj Al Bait Towers de La Mecque (601 mètres) « ours visitors are more than 110 countries ». Franchir la distance qui sépare des sommets devient alors une activité organisée et payante.

Mais au-delà de pure verticalité, c'est bien l'empilement des dimensions qui peut être problématique dans la vision de l'étendue et dans celle des distances à mesurer dans ces espaces. Si l'on peut considérer qu'à l'échelle d'un bâtiment, certains géographes ne voudront voir qu'un « lieu », c'est-à-dire un espace dans lequel la distance n'a pas de pertinence (pour le géographe), il est impossible d'avoir la même position quand des quartiers entiers s'organisent sur plusieurs niveaux, constituant de véritables univers souterrains comme à Montréal ou à Guangzhou (Canton).

La représentation des circulations dans un univers en étages est souvent traduite par une série de plans en deux dimensions qui peuvent avoir une certaine logique quand l'espace s'organise en degrés

---

<sup>53</sup> L'Empire State Building et ses 381 mètres (443,2 mètres avec l'antenne) attire depuis 2010 plus de 4 millions de visiteurs annuels dans ses deux observatoires ouverts depuis les années 1930.



avec des dispositions spatiales qui lui sont propres. Dans un musée, par exemple, chaque étage aura alors une logique de collection et éventuellement un sens de visite ; dans un centre commercial, les restaurants seront au dernier étage, les magasins de vêtements au second. Bien sûr, personne ne visite qu'un seul étage dans un musée et les restaurants du centre commercial sont faits pour être utilisés par les clients de magasins de vêtements. Cependant l'articulation entre ces dimensions est rarement représentée de manière satisfaisante et la difficile appréhension de la structure des mondes en niveaux, notée chez les scientifiques, se retrouve chez les usagers.

**Figure 27 - Grand hall de l'Aéroport international de Canton Baiyun (Guangzhou)**



*Photo Luc Vacher 2013*

**Figure 28 - Plan du terminal 3 de l'Aéroport international O'Hare de Chicago**



*Source : Chicago Department of Aviation 2014*

Pour améliorer la perception de ces architectures, leurs concepteurs pensent un balisage de ces espaces en points d'échanges et en hauts lieux. L'organisation de ces mondes en niveaux intègre alors souvent une dimension « puits » qui permet de générer, à grand renfort de sculptures et de fontaines, des perspectives, des « paysages » et la contemplation d'un monde en contrebas (figure 27), l'organisation des circulations entre les niveaux se fait à travers des espaces transitoires comme des escaliers (mécaniques ou pas) et/ou un système d'ascenseurs dont la fonction est plus complexe, puisqu'ils peuvent desservir plusieurs espaces (étages) différents (figure 28)<sup>54</sup>. Si le système d'escaliers roulants peut être intégré comme une prolongation des circulations de l'étage, il oblige le plus souvent à un arrêt de la marche et génère un temps propice à l'échange de regards et à

<sup>54</sup> La circulation en colimaçon qui permet de changer de niveau sans palier du musée Guggenheim de New York reste une exception célèbre.

l'observation de son environnement. Les exemples de circulations intenses dans des espaces de transit comme celui du métro parisien peuvent relativiser, sans les invalider, ces observations.

La deuxième manière pour changer de niveau est de prendre un ascenseur. Jusque dans sa représentation graphique, l'ascenseur se distingue : c'est un symbole ponctuel (parfois difficile à trouver sur le plan) qui permet un trajet, parfois long quand il franchit les 78 étages de la Q1 Tower sur la Gold Coast australienne ou les 828 mètres de la tour Burj Khalifa de Dubaï, la plus haute tour du monde (en 2014). Le fait qu'il desserve plusieurs niveaux en fait un objet géographique plus complexe que le tapis roulant ou l'escalier mécanique qui étale généreusement son déroulé sur le plan entre un niveau A et un niveau B. L'espace clos obligeant à accepter une proximité exceptionnelle, la petite musique ou le silence embarrassé confirme le statut particulier du trajet en ascenseur. Il forme une sorte de moment en dehors du temps et en dehors de l'espace. Un point de transportation qui permet la connexion entre plusieurs plans, ce qui lui donne une dimension topologique indiscutable. La différence avec le temps du changement de niveau dans un jeu vidéo, où l'attente et la petite musique permettent de respirer entre deux phases d'action, se fait peut-être dans cette respiration. L'ascenseur serait plus un blocage de respiration entre deux phases d'action, un entre-temps, un « non-lieu » (Augé 1992). De ce fait, il s'éloignerait d'un autre blocage de respiration associé à la plongée en apnée qui définit le temps d'une incursion passagère pour découvrir l'étendue et la richesse du monde sous-marin. Néanmoins l'importance de la connectivité permise par l'ascenseur, son rôle de nœud, de répartiteur, en font bien un constituant à part entière de l'espace des niveaux. De plus, si, aujourd'hui, il constitue souvent un espace neutre, c'est aussi un espace de fantasme et un espace de vie pour des grooms et autres liftiers que l'on croise là où la valeur du déplacement engendré justifie leur présence (grands hôtels, visite touristique, immeubles de pays émergents, etc.).

#### *- Téléportation et immersion dans les réalités virtuelles*

Penser l'ascenseur comme un sas permettant d'accéder à un autre monde n'est pas non plus sans évoquer les mondes en réseaux de portes et la téléportation qui sont souvent associés à la science-fiction. Nombreux sont les romans où des passages existent entre différentes dimensions permettant de supprimer les distances. Les portes peuvent se changer en cheminées ou en armoires (dans la saga *Harry Potter* de Joanne Rowling) permettant de circuler dans un réseau d'équipements de même nature. Les réseaux de portes qui, quand ils sont malmenés, peuvent vous abandonner à l'autre bout de l'univers (dans *Le Cycle de Cyann* de François Bourgeon). La téléportation peut aussi se pratiquer à l'aide d'une plateforme ne nécessitant pas forcément d'équipement symétrique (dans la série télévisée *Star Trek* créée par Gene Roddenberry), elle peut enfin se pratiquer sans équipement du tout quand la personne possède des dons remarquables (le transplanage dans *Harry Potter*). Il s'agit ici du transport du corps de la personne, mais la science-fiction imagine aussi la dissociation entre le corps et l'esprit. Le corps reste dans un fauteuil alors que l'esprit évolue dans un monde virtuel qui fait office de monde réel comme dans la saga *Matrix* d'Andy et Larry Wachowski (1999) ou dans le film *Clones* de Jonathan Mostow (2009). Les adeptes de jeux de rôles comme « Donjons et dragons » connaissaient déjà, dans les années 1970-1980, ces univers parallèles rendant plus supportable la réalité quotidienne au risque du décrochage d'avec la vie réelle comme souligné chez les jeunes japonais avec le phénomène « *otaku* » (Barral 1999; Oliveri 2011). Ces dons de dissociation

permettant une transportation (d'une partie) de soi sont aujourd'hui le propre de tout un chacun avec l'accès aux mondes virtuels que cela soit dans le jeu vidéo et/ou dans l'immersion dans des mondes parallèles en ligne.

La question de « l'accès » à un site internet est cependant ambiguë puisqu'il s'agit en fait de l'établissement d'une « connexion » permettant « l'acheminement » de paquets de données du serveur vers l'utilisateur qui pourra alors les visualiser sur son poste. Dans le cas d'un jeu ou d'un monde virtuel, l'interaction avec le support du jeu et/ou avec d'autres joueurs en ligne génère une relation impliquant une plus grande complexité dans la géométrie de l'espace généré et dans la manière d'y évoluer. Mais nous évoquons là des aspects d'une matérialité qui peuvent être largement oubliés. De la même manière, l'adresse web nous met en connexion avec des sites (internet) éparpillés tout autour du monde. La localisation de l'interaction dans les mondes virtuels ne veut plus dire grand-chose, puisque tous les sites sont accessibles de la même manière (et en général aussi rapidement) qu'ils se situent en Chine ou qu'ils soient conçus dans la pièce voisine. D'ailleurs, bien souvent nous n'avons aucune idée de l'endroit physique hébergeant ces sites. Certaines réalités formées par l'affichage d'un même site internet peuvent d'ailleurs parfois être constituée de « parties » hébergées sur des serveurs localisés à des endroits différents du monde.

Que signifie alors la distance dans la fréquentation de ces mondes et comment peut-elle être vécue ? Si on se réfère à l'expérience de téléportation dans un univers virtuel (Second Life, par exemple) à travers un avatar, le trajet se résume alors [1] au paramétrage du nom du lieu souhaité [2] au choix dans un catalogue de lieux que l'on aura sélectionnés par mots-clés [3] à un clic sur une carte. Aucune sensation de distance dans cette opération puisque, comme sur le net, l'affichage est à peu près instantané. Néanmoins, la disparition, puis la reconstruction d'un monde à l'écran peuvent prendre quelques secondes et ne s'afficher que progressivement, en commençant par des éléments de structures avant de visualiser l'avatar en position dans la fenêtre du simulateur. L'éloignement peut alors être pensé à travers la qualité de la connexion qui rend plus ou moins facile cet affichage. Cette qualité n'a bien souvent rien à voir avec la distance physique, mais entretient par contre un lien fort avec la qualité de la connexion.

Une fois matérialisé dans le nouvel environnement, celui-ci peut être visualisé de différentes manières : à travers les yeux de l'avatar (ou comme si l'on était derrière lui, ou en face de lui). Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la manière dont on positionne son regard par rapport à son corps virtuel ne change pas grand-chose à la manière d'aborder le nouvel espace. En effet, la première chose que l'on fait est souvent d'évaluer la matérialité du support sur lequel on se trouve, sa structure et son amplitude. La deuxième chose est de se positionner par rapport à cet environnement en tournant sur soi-même pour le visualiser dans son ensemble<sup>55</sup>. C'est à ce moment-là que l'on identifiera les éléments qui semblent intéressants et qui feront, dans un troisième temps, l'objet du choix de déplacement. Il est probable qu'une personne découvrant un nouvel environnement après avoir été enfermée à l'arrière d'une camionnette aborderait celui-ci de la même manière.

---

<sup>55</sup> On trouve ce même réflexe quand on parachute un petit personnage dans Street View à partir de Google Maps.

**Figure 29 - Promenade dans le sim (région) de CalanDiva dans le métavers Second Life**



Source : Capture écran de Second Life  
<http://slurl.com/secondlife/CalanDiva/148/157/23>

**Figure 30 - Mini-carte de localisation dans Second Life**



Le point jaune représente l'avatar du « joueur », les points verts d'autres habitants présents à proximité. Les chevrons verts sont des habitants évoluant dans un autre niveau que l'utilisateur : en dessous ou au-dessus (en vol par exemple). Le triangle gris est l'angle de vision de l'avatar

Source : Capture écran de Second Life

Le choix de déplacement dans le lieu se fera en fonction de ses attentes par rapport à celui-ci. Est-on là pour découvrir un environnement identifié comme exotique ou ludique, pour rencontrer du monde, pour les deux ? En fonction du premier regard panoramique, le choix pourra, comme sur internet, être très rapide quand il s'agira de « zapper » et de changer de lieu. Si le lieu n'est pas répulsif par rapport au projet, alors la personne à travers son avatar abordera l'espace dans une logique très euclidienne en le parcourant pour se l'approprier, pour générer des points de repère utiles pour se localiser, ou pour trouver un élément particulier qu'elle vient y chercher. Elle pourra, pour cela, s'aider du mini-plan (figure 30) qui lui permet de voir sa position par rapport à un environnement proche (40-50 mètres) et en particulier d'identifier (comme sur le radar d'un bateau) la présence d'individus à proximité même s'ils sont cachés par un bâtiment. Le fait de pouvoir dans l'univers de Second Life, marcher et même monter des escaliers qui sont parfaitement inutiles puisque l'on peut s'élever dans les airs sans problème et à volonté, montre, qu'au-delà de l'aspect fonctionnel de l'organisation de ce monde, c'est la question de pouvoir y retrouver une familiarité qui est prise en compte. Même si le fait de pouvoir parcourir les fonds marins sans respirer ou s'élever dans les airs pour visualiser l'espace est bien pratique.

Le dernier élément à signaler pour l'appréciation de la distance dans ces univers parallèles est en lien avec l'expérience même du choix et de la fréquentation. D'abord, le choix du lieu se fait par rapport à un attendu largement lié, soit au simple nom du lieu, soit à la communication qui est faite à propos de ce lieu (dans un catalogue en ligne par exemple). Cliquer pour rejoindre le sim « Telecom

Bretagne »<sup>56</sup> ou sur le sim « Japan Resort »<sup>57</sup> n'aura pas la même charge exotique pour l'habitant de l'ouest de la France. Ensuite, la distance pourra être vécue à travers les paysages créés par les utilisateurs qui pourront être très classiques en cherchant à reproduire une réalité, mais aussi parfois beaucoup plus fantaisistes, que cela soit à travers les interprétations culturelles d'une réalité (Paris reconstruit par un Japonais) ou à travers les multiples éléments de communication visuelle (affiche, borne d'information, etc.) dans des langues étrangères. De même, les personnes présentes à proximité sont identifiées par un affichage du nom de leur avatar ce qui, quand tous ces noms sont en japonais ou en portugais, génère un sentiment d'ailleurs. Les efforts pour comprendre un autre qui ne maîtrise pas forcément bien l'anglais, qui est la langue la plus commune dans Second Life, peuvent aussi générer cette idée de distance au quotidien. D'autant plus quand un avatar parlant l'italien tente à côté de vous d'entrer en communication avec un autre qui semble ne vouloir parler qu'allemand. Rien de très nouveau donc dans l'expérience de la distance dans les mondes virtuels. Aussi, il est logique de s'interroger sur ce qu'il manque pour ressentir cette distance chère au tourisme.

Une dernière dimension peut être abordée en relation avec cette réflexion sur la topologie et la connexion entre les niveaux. C'est une observation qui prend en compte la dimension du temps. En prenant l'exemple des îles du littoral atlantique, on remarquera que certaines îles peuvent se trouver connectées ou déconnectées du continent en fonction des marées (qui génèrent aussi l'apparition et la modification de l'extension d'un espace de pratiques de plage ou de pêche à pied). L'île de Noirmoutier<sup>58</sup> avec le passage du Gois, et plus encore aujourd'hui l'île Madame, connaissent une marée qui inonde au moins une fois par jour la route qui les relie au continent et coupe les communications terrestres. Une même portion de la carte se trouve donc parcourue à une certaine heure par un promeneur ou une automobile, puis par un voilier ou une planche à voile six heures plus tard.

Cette superposition des présences qui ne sont pas supposées se croiser sur une même portion d'espace géométrique n'est pas sans rappeler celle des équipes de ménages d'un immeuble de bureau quittant les lieux avant l'arrivée des employés et où deux personnes peuvent être amenées à déplacer la même chaise de bureau tous les jours de l'année sans jamais se rencontrer. On peut donc aborder cette approche temporelle à travers l'usage des lieux, à la manière d'un restaurant de la Costa Brava qui pourra être pensé comme une pile de crêpes alternant temporellement sur le même espace des services pour des clientèles belges, allemandes, anglaises, françaises et espagnoles lui permettant d'avoir des tables pleines de midi à minuit.

Mais si cet usage du même lieu sans implication de coprésence est intéressant, l'idée que nous souhaitons aborder ici est plus dans l'esprit de la *time geography* (Carlstein et al. 1978) qui s'intéresse à la spatialité temporelle des individus plus qu'à la temporalité de l'usage des lieux. La représentation des actions et de la mobilité des individus dans une logique de trace spatio-temporelle permet non seulement de comprendre la définition des « budgets espaces-temps » (Hägerstrand 1970; Hägerstrand 1973) comme enregistrement de déplacements dans l'espace d'une personne à

---

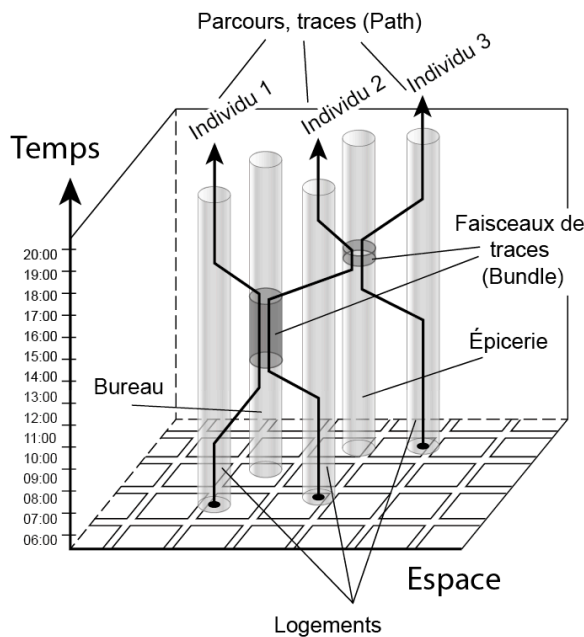
<sup>56</sup> <http://slurl.com/secondlife/Telecom%20Bretagne/134/160/37>

<sup>57</sup> <http://slurl.com/secondlife/Japan%20Resort/24/108/22>

<sup>58</sup> La construction du pont de Noirmoutier au début des années 1970 relativise cette déconnexion du continent qui reste vérifiée pour l'île Madame en Charente-Maritime au large de Port-des-Barques.

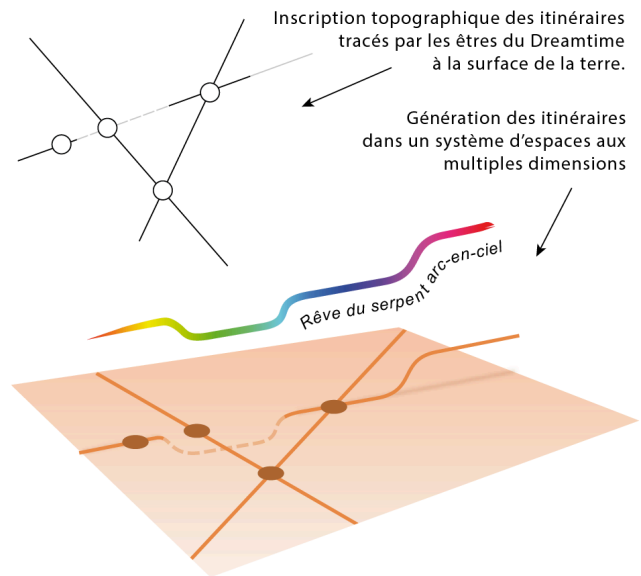
une période donnée, mais elle permet aussi de définir des faisceaux de traces qui peuvent définir des zones de rencontre (des *bundles*), espaces-temps de coprésence et d'interactions potentielles s'inscrivant dans la logique de connectivité du réseau (figure 31).

**Figure 31 - Connexion de traces en faisceaux dans le « Time geography » de Hägerstrand**



*Luc Vacher, 2014 d'après  
Torsten Hägerstrand, 1970*

**Figure 32 - Génération des rêves-itinéraires aborigènes et transcription topographique**



*Conception-réalisation Luc Vacher, 2014.  
d'après Alexander W. Reed, 1978.*

Notre dernière remarque pour cette partie sera pour les nomades aborigènes qui, avec le temps du rêve (*dreamtime*), ont non seulement généré des créatures qui ont dessiné la terre, mais qui ont aussi, par le même rêve, maintenu une dimension parallèle au temps humain avec lequel on peut être connecté par le rêve, le déroulement d'actions dans un monde pouvant avoir des effets dans l'autre. C'est aussi sans doute pourquoi, dans la logique du dessin des réseaux de pistes définis par le Serpent-en-ciel, un des êtres majeurs de la cosmogonie aborigène (Reed 1978), la continuité topographique n'est pas forcément de mise sans que cela ne pose de problème majeur à partir du moment où l'on connaît l'histoire de la piste qui réapparaîtra plus loin.

## Conclusion de partie

Dans cette première partie, nous avons exploré la construction de l'idée de distance dans la société en général et plus spécifiquement dans l'approche géographique, en particulier à travers les représentations cartographiques. Nous rappelons, dans un premier temps, la subjectivité de cette idée de distance et la manière dont elle a pour diverses raisons été « objectivée ». Cette mise en ordre de la distance n'est cependant jamais globalement satisfaisante et les métriques pour la domestiquer ne sont en aucun cas universelles.

Le second point est l'importance du corps dans l'idée de distance. Celui-ci est le premier repère pour l'homme, permettant d'évaluer l'écart entre ici et là, entre telle chose et telle autre. Il est à l'origine de la distance. De plus, nos mesures se font pour l'essentiel, dans un monde construit par l'homme, un univers bâti avec et pour les corps. La mesure de l'espace se fait avec l'amplitude du bras, à la longueur du pas ou à la hauteur de la taille qui, utilisées comme échelles, permettent de baliser l'espace et donc d'établir les repères nécessaires à l'établissement de la distance. Ces distances du corps qui, ne convenant pas aux sciences et outils de la « précision » qui se développent à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, vont devenir secondaires et synonymes d'imprécision. On assiste alors à un recul voire un abandon des systèmes de localisation allocentrés où la mesure partait de la place du corps, pour un monde en coordonnées universelles. Cependant, aujourd'hui encore, autour du système dominant, gravite une multitude d'approches avec lesquelles l'humain jongle sans même souvent s'en apercevoir. Penser la distance dans sa variété n'est donc pas un problème dans nos sociétés.

Dans un troisième temps, nous avons donc pris le parti d'analyser la manière dont ces métriques s'imbriquent et se croisent. À travers quelques expériences de la distance, il est possible de saisir toute la complexité de cette idée et la grande souplesse avec laquelle nous la manipulons. Des configurations logiques de la distance peuvent s'avérer déroutantes. Néanmoins, l'acceptation d'une distance à géométrie variable, voire trans-géométrique, semble intégrée dès le plus jeune âge et permet d'évoluer sans soucis majeurs en utilisant la téléportation dans les mondes virtuels ou en slalomant entre les apparentes absurdités que génère la rugosité de l'espace.

La dernière réflexion de cette première partie a peut-être germé à partir d'une anecdote. Il y a quelques années sur la plage d'Aytré au sud de La Rochelle, un jeune homme avec de l'eau jusqu'à la taille se prend en photo avec son téléphone portable avant d'entamer une conversation enjouée sur le thème de « T'as vu ! la chance ! ». Cette image d'une personne se baignant, se photographiant, envoyant sa photo, puis échangeant ses impressions avec un autre à l'autre bout du pays évoquait irrésistiblement un dieu Shiva au corps augmenté par les nouvelles technologies à qui la connectivité permettait d'évoluer dans différentes dimensions en étant ici et là. Plus sérieusement, les technologies de l'information et de la communication ont profondément bouleversé l'idée même d'éloignement. Il nous semblait important de montrer les effets de ces évolutions qui semblent d'une certaine manière dématérialiser la distance, alors que ces technologies reposent sur une matérialité que l'on oublie souvent mais qui, comme nous l'avons vu dans le Pacifique, peut être très contraignante.

Pour finir après la diversité des métriques dans les espaces de la contiguïté et les logiques de la connectivité dans les espaces topologiques, nous avons montré comment ces deux univers de la distance s'entremêlent dans nos vies en brouillant les notions de proximité et d'éloignement.

**Figure 33 - La rigueur de l'arpentage : « Vous êtes à 330 miles de Salt Lake City »**



*Photo - Vacher 2011*

La distance nécessaire à la pratique du tourisme peut ainsi revêtir des formes très variées en termes de géométrie, de la métrique de l'arpentage à l'organisation des topologies du voyage : « Londres ? J'ai fait ; Tunisie ? J'ai fait ; New-York ? Ah tu ne connais pas ! » comme autant de punaises colorées enfoncées sur une carte entre lesquelles on tisse un filet de brins de laine formant la toile d'araignée d'une appropriation du monde.

Voyons maintenant comment la distance peut former le cœur du projet touristique.



## 2 - La mise à distance comme projet touristique

S'interroger sur la distance dans les pratiques de tourisme, c'est questionner la place et la forme de cette distance dans le projet touristique. Car si la mise à distance est nécessaire au tourisme par définition, tout le tourisme ne s'organise pas autour de la distance comme projet, et les vacances dans une station balnéaire fréquentée depuis l'enfance le montrent bien. Nous nous interrogerons donc sur ces formes de tourisme qui placent la distance au cœur du projet, ces pratiques souvent qualifiées de « découvertes » dont on peut voir qu'elles ne sont pas forcément aussi simples à définir. Car si la découverte de nouveaux horizons et de nouvelles sociétés est souvent le discours qui accompagne ces déplacements, comme celui qui permet leur commercialisation dans le cadre du système touristique, cet aspect du voyage semble n'être qu'un aspect, parmi d'autres, et pas toujours le plus important comme nous le verrons avec les retraités australiens. D'ailleurs, si la distance peut être revendiquée comme projet touristique, nous verrons qu'elle est aussi, parfois, un élément très intégré du système touristique qui la relativise. Notre réflexion sur la distance nous amènera ensuite à nous interroger sur son lien avec le temps et la répétition. Comment la distance se comporte-t-elle avec les habitudes ? La distance garde-t-elle alors du sens ? Cela nous amènera à analyser les différentes manières de ressentir la distance, de la ressentir physiquement et psychologiquement, et au final de voir s'il est possible de ressentir la mise à distance nécessaire au tourisme sans bouger de chez soi.

### *21 - Des pratiques récréatives qui s'inscrivent dans la longue distance ?*

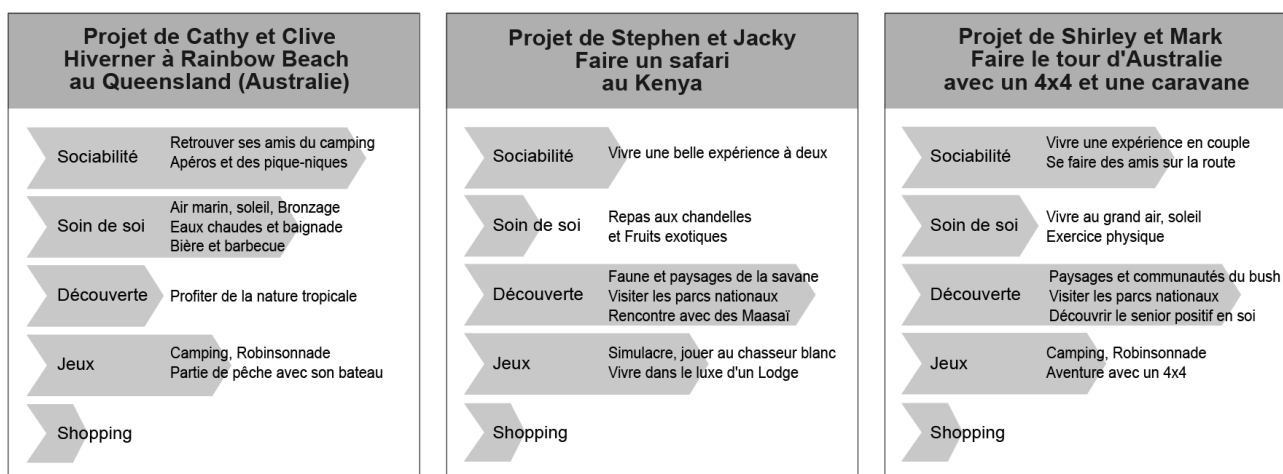
La distance peut être un « moyen » du tourisme dans le cadre d'un projet récréatif organisé autour du repos ou du jeu. Il s'agit alors de se déplacer « ailleurs », mais que cet ailleurs soit familier n'est pas forcément dérangeant quand le projet est de se reposer, de se détendre. Le lieu peut alors être un lieu connu comme un lieu de vacances habituel ou un lieu organisé pour garder des points de repère « universels » destinés à créer ce cadre de familiarité nécessaire au projet récréatif planifié. Mais la distance peut aussi permettre de générer un exotisme qui concrétisera l'éloignement sans pour autant faire de la découverte de cet autre environnement l'objectif du déplacement. Quand Cathy et Clive se déplacent depuis Melbourne pour « hiverner » à Rainbow Beach à 2000 kilomètres au nord, la distance leur permet essentiellement de retrouver des amis et un mode de vie estival en hiver sur la côte du Queensland. Le fait de se retrouver dans une nature tropicale participe de l'expérience sans pour autant être capital (figure 34).

Par contre, parfois, le projet s'organise autour d'un déplacement géographique devant entraîner un dépaysement, l'expérimentation d'un autre monde. C'est la dimension majeure, même si ce n'est jamais la dimension unique. Le différentiel existant entre le lieu de vie ordinaire et le lieu choisi dans

un objectif de récréation joue alors un rôle capital. Bien sûr, ce différentiel doit être perçu comme digne d'intérêt et dépend donc d'une grille de lecture très culturelle qui se fabrique à travers une mise en désir des ailleurs en permanente évolution.

La distance pourra ainsi être relative, sachant que, dans de nombreux projets touristiques, l'envie, l'idée n'est pas forcément en complète adéquation avec ce que la personne souhaite physiquement expérimenter. Le résultat sera un étrange cocktail où projet envisagé, projet annoncé, projet expérimenté et projet raconté forment un objet complexe dont les distorsions sont plus ou moins assumées. La pratique touristique s'inscrira dans cette complexité, car si l'expérience peut être pensée en termes de projet vécu, elle ne peut être dissociée des autres dimensions, celle des attentes comme celle du récit, qui conditionnent en grande partie le sentiment de succès associé au processus récréatif. Des vacances « pourries » peuvent devenir des vacances « rocambolesques », intéressantes à raconter et valorisantes socialement, et donc au final pouvant satisfaire en partie les attentes du projet entrepris.

**Figure 34 - Exemples de projets touristiques de trois couples australiens**



*élaboré à partir de la grille mise au point par Sacareau et Vacher  
pour Équipe MIT, 2011, Tourismes 3 : La révolution durable.*

Dans les pratiques de la longue distance, on peut distinguer différentes formes de voyages touristiques. Vouloir en faire un classement n'est jamais vraiment satisfaisant, car les attentes des touristes sont souvent complexes. D'une certaine manière, c'est ce qu'essayent les tour-opérateurs quand ils fabriquent des familles de « produits » à partir de ces attentes supposées. Bien sûr, le marketing n'étant pas totalement infondé, et reposant souvent sur un travail sérieux d'analyse de clientèles, il y a beaucoup de choses intéressantes dans ces classifications qui nous aident à réfléchir. De plus, certaines entreprises se spécialisent dans des marchés de niche et sont amenées à flécher finement certains types d'attente pour proposer à leur client des voyages répondant à leurs désirs. Les opérateurs qui durent sur le marché, et dont on peut penser qu'ils ont su combiner bonne gestion et bonne compréhension des marchés, ont clairement développé un art de l'analyse des attentes. Réfléchir sur les catégorisations des voyages qu'ils proposent est souvent éclairant.

Cependant, on notera deux choses. D'abord, que les attentes sont souvent multiformes, comme le montre là aussi l'analyse de nombreux tours qui, très pragmatiquement, vont par exemple alterner cinq jours de safari au Kenya avec trois jours de plage sur la côte. Ensuite, de nombreux catalogues d'agence de voyages, comme nous l'avons analysé pour l'Australie (Vacher 2010b), proposent une offre très variée, voire insistent sur des aspects vendeurs (le désert et le *bush* pour l'Australie) sans pour autant que cette offre reflète les pratiques effectivement sélectionnées par les touristes. Alors que l'essentiel des pages des catalogues des voyagistes spécialisés pour l'Australie développent la vision d'un pays au sable rouge avec de petites bourgades perdues, la très grande majorité des touristes qui rêveront d'Australie avec ses images resteront, pour des questions de prix et de temps, dans les villes et stations côtières. Le concept ne semble pas très original, c'est le même qui aidera à vendre des voitures de moyenne gamme en exposant des voitures haut de gamme en vitrine ou qui permettra de vendre des séjours balnéaires aux Antilles en vantant la richesse culturelle des îles.

Mais au-delà de ces avertissements qui rappellent que la notion de projet touristique est complexe, il semble bien que, dans les multiples voyages au long cours vendus de par le monde, on puisse distinguer quelques grandes catégories qui placent la distance au centre du projet. Nous ne parlerons pas ici de l'invention de la mer ou de la montagne qui ont pu représenter, à une certaine époque, cette distance que recherchent les touristes. Nous ne parlerons pas de la grande ville qui, du temps où la population vivait majoritairement dans les campagnes et dans les gros bourgs qui les organisaient, représentait un ailleurs exotique et merveilleux. Ne pas parler de la grande ville ne nous dispensera pas, cependant, d'aborder les très grandes métropoles qui, à l'échelle mondiale, incarnent aujourd'hui ce que, peut-être, Bordeaux ou Lyon ont pu incarner pour d'autres, en d'autres temps. Ces catégories ne sont cependant que des propositions pour aider à réfléchir à la place de la distance et n'ont pas vocation à structurer une possible offre touristique reposant sur cette même distance.

De plus, ces catégories ne sont pas hermétiques et entretiennent des liens. Un voyage en Arizona aura, pour certains, une forte dimension culturelle avec l'approche des sociétés indiennes, alors que, pour d'autres, il ne sera vu que dans la dimension émouvante des grands espaces qu'il propose. On peut aussi penser que, pour certains Américains, ce voyage représentera un contact avec une identité oubliée dans les méandres de la généalogie et de la vie urbaine. Bien sûr, pour cet Américain, il est probable que ces trois dimensions existeront dans l'expérience touristique et que, s'il est accompagné, dans une même famille, lors d'un même voyage, l'équilibre entre ces dimensions soit différent.

À des fins d'analyse, nous distinguerons donc trois grandes catégories des pratiques de la longue distance : les pratiques de découverte des autres cultures, les pratiques de recherche des horizons lointains, et les pratiques de voyages avec une dimension quête identitaire. Là encore, nous le rappelons, il s'agit bien de distinguer ici des ressorts majeurs, et pas exclusifs, du voyage et non de distinguer des produits touristiques.

## **211 - La découverte des autres cultures, une si longue histoire**

La première catégorie qui correspond aux pratiques de découverte des autres cultures est une catégorie complexe. En effet, si le rapport au paysage et à la nature s'est construit depuis le XVIII<sup>e</sup>

siècle avec une certaine constance (Depraz 2008), la relation aux autres cultures et aux autres sociétés a connu des bouleversements autrement plus importants avec, entre autres, l'invention du monde par les grands navigateurs, sa conquête avec la colonisation, sa transformation douloureuse avec la décolonisation, puis la remise en cause d'un ordre mondial avec la chute du mur de Berlin et, enfin, la repolarisation du monde en cours avec la montée des puissances asiatiques et l'affaiblissement proportionnel du poids de l'Occident.

Dans ce grand mouvement dans lequel le tourisme occidental continue, pour le moment, de garder une place prépondérante, le voyage au long cours pour la découverte des autres cultures peut être présenté en quatre partitions. Le devoir des cultures antiques, la découverte de l'Orient, l'élargissement aux cultures lointaines, le désir de la rencontre vraie et authentique.

Le devoir des cultures antiques se trouve à l'origine du voyage touristique avec le Grand tour et le voyage en Italie. De cette « obligation » de l'aristocratie britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle de se forger une culture classique, jusqu'au voyage à Rome et à Pompéi entrepris aujourd'hui par les élèves méritants qui auront choisi le latin en classe de cinquième, le voyage aux racines de la culture gréco-romaine reste un incontournable des pratiques touristiques occidentales. Le voyage aux ruines romaines ou grecques et aux musées qui en font le commerce reste un moteur sûr de la visite à ces autres cultures. L'ambiguïté est forte, car il s'agit plus de croiser les racines de sa propre identité que de rencontrer les populations qui vivent aujourd'hui dans ces pays. Ces populations déguisées en gladiateurs romains ou en vendeurs de cartes postales sont d'ailleurs parfois perçues avec un peu de mépris au regard des merveilles qui les entourent. Pourtant aujourd'hui, venir voir sur place cette grandeur de la civilisation souvent découverte dans les musées est une nécessité, pas forcément très éloignée de celle concernant l'affirmation identitaire et religieuse du pèlerinage à La Mecque. Des ruines d'Empuries en Catalogne à celles de Carthage en Tunisie, des vestiges de la Cité d'Aphrodisias en Turquie au Pont du Gard, ce devoir des cultures antiques pourra se décliner en touches venant agrémenter un voyage plus « profane ».

Ce devoir des cultures antiques s'élargit ensuite avec la découverte de l'Orient. L'intérêt pour les cultures du Moyen-Orient s'épanouit chez les intellectuels européens au XVIII<sup>e</sup> siècle au rythme du déclin de l'Empire ottoman et de l'établissement de relations diplomatiques avec les mondes perse et turc sous Louis XV (Équipe MIT 2011), comme l'illustrent *Les Lettres persanes* de Montesquieu (1721) qui permettent à l'écrivain de contempler sa propre culture depuis les yeux d'Usbek et Rica, deux voyageurs perses, et de mieux prendre conscience de la spécificité de sa culture à travers l'intérêt porté aux autres. L'expédition d'Égypte, qui accompagne la campagne militaire du général Bonaparte entre 1798 et 1801, soulignera le développement de cet intérêt pour les sites bibliques entre l'Égypte, la Palestine et la Syrie et marquera le début de l'égyptologie. La conquête de l'Algérie (1830), puis l'ouverture du canal de Suez en 1869, qui positionne le Moyen-Orient comme étape incontournable vers les colonies d'Asie, créent les conditions de la naissance du mouvement artistique des orientalistes qui s'inscrit dans une continuité exotique du Romantisme. Lamartine, Flaubert, Chateaubriand, Fromentin ou les peintres comme Delacroix et Gérôme « ... contribuent à fonder de nouvelles représentations de l'Orient musulman, et inventent un exotisme fait de sensualité et de mystère qui contraste avec le puritanisme de l'ère victorienne et le matérialisme de la société industrielle. Cet imaginaire exotique, fait de minarets, de casbahs et de souks, de déserts et d'oasis, de sultanes et de danseuses lascives pousse les contemporains au voyage à une époque où les routes

*terrestres et maritimes se développent et deviennent plus sûres.* » (Équipe MIT, 2005, p. 265). Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrialisation des pratiques touristiques initiées par l'invention du voyage organisé par Thomas Cook facilite et élargit socialement la fréquentation touristique de l'Orient. L'Égypte avec la visite d'Assouan est mise la première au catalogue des voyages Cook dès 1869. Un premier hôtel de chaîne est ouvert à Louxor en 1887. En 1890, cet inventeur du voyage organisé développe les croisières sur le Nil à la découverte des sites bibliques et pharaoniques en exploitant une flotte d'une quinzaine de bateaux-hôtels, modèles réduits des paquebots de luxe et des yachts qui, depuis les années 1830, sillonnent déjà les îles grecques et les rivages de l'Égypte et de la Terre sainte (Corbin, 1995, p. 48 ). Mais là encore, de l'intérêt pour les architectures mozarabes du sud de l'Espagne à la découverte des merveilles de l'Empire perse célébrées, dans la controverse, par le Chah d'Iran dans les années 1970, la découverte de l'Orient reste souvent une affaire de culture célébrée dans leur histoire plus qu'avec les sociétés actuelles. L'ouverture et la fermeture de nombreuses destinations touristiques au rythme des tensions et des conflits au sein de ces espaces, la radicalisation islamique peu favorable au tourisme occidental, ne permettent pas à la douceur d'un art de vivre incarné par les riads de Marrakech de modifier cette vision.

Avec l'élargissement aux cultures lointaines de ce tourisme de découverte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, il semble que l'on ne connaisse pas véritablement de modification de la manière dont est abordé l'autre. L'intérêt pour les villes déchues ou les civilisations mystérieuses en Asie ou en Amérique semble bien souvent l'emporter sur l'intérêt pour les sociétés. Dans le sillage des archéologues, qui découvrent les ruines d'Angkor dans la forêt cambodgienne (1861), s'extasient sur les pyramides mayas de Chichén Itzá dans le Yucatan mexicain avant de révéler au monde le site Inca de Machu Picchu (1911) dans la partie péruvienne de la cordillère des Andes, se dresse une liste pour le futur catalogue du patrimoine mondial de l'UNESCO dont le succès ne sera pas démenti depuis le début de son instauration en 1972. Années 1970 qui marquent aussi, avec la popularisation du transport aérien, un véritable engouement pour les visites sur place de ces merveilles du patrimoine dont le classement doit stopper ou ralentir le pillage par les marchands et les musées du monde entier. Visites qui permettent aussi aux populations locales de s'investir dans la mise en désir de ces nouvelles destinations.

Avec l'intérêt pour ces « chefs-d'œuvre du génie créateur humain » tels que les qualifie la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel de l'UNESCO signée en 1972, des architectures, qui avaient jusque-là fait le délice des expositions coloniales à l'articulation entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, se voient aussi reconnus et placés sur la carte des hauts lieux de la culture et donc du tourisme mondial. Citons notamment le Taj Mahal et le Fort Rouge d'Agra dans Uttar Pradesh indien, le Palais royal de Bangkok en Thaïlande ou encore le temple bouddhiste de Borobudur sur l'île indonésienne de Java.

Dans le même mouvement, l'ouverture de la Chine au tourisme international de manière discrète à partir des années 1980, puis plus massivement, permet à la Grande Muraille et à la Cité interdite<sup>59</sup> de rejoindre la liste de ces lieux qu'il faut avoir vus, et ce, alors que le Tibet occupe une place

---

<sup>59</sup> Monuments du patrimoine chinois qui sont aujourd'hui complètement repensés comme des hauts lieux de la fierté nationale à usage d'un tourisme domestique en fort développement et complètement dominant dans la fréquentation de ces sites touristiques.

particulière dans la géographie des espaces dont l'accessibilité n'est pas toujours possible pour des raisons politiques, ce qui en fait un espace d'autant plus attractif pour certains types de voyageurs.

L'élargissement à ce tourisme asiatique dans les années 1970 a largement participé à l'épanouissement d'un tourisme de découverte où le désir d'une rencontre vraie et authentique sera central. Les jeunes globe-trotters qui voyagent vers ces destinations souhaitent se démarquer des pratiques de leurs anciens censés effleurer les réalités locales dans le confort d'un tourisme organisé. Comme l'a montré Suzanne Lallemand (2010) à propos du tourisme des routards en Asie du Sud-Est, la rencontre fantasmée de part et d'autre n'est cependant pas forcément aussi simple que les touristes ou les locaux l'imaginent. L'idée qu'une relation « vraie » est possible en dépit des multiples décalages qu'entraîne la pratique d'un tourisme occidental dans des sociétés traditionnelles n'est pas nouvelle.

On peut dire qu'elle correspond à la découverte, avec la naissance de l'anthropologie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une nouvelle figure de l'Autre : le primitif. Ce primitif qui renvoie les Occidentaux aux origines mêmes de leur humanité, à travers les théories évolutionnistes inspirées de Darwin (1859) et qui reprend l'idée d'un Bon Sauvage vivant heureux à l'état de nature, loin des méfaits de la civilisation industrielle. L'engouement pour l'Indien d'Amérique ou pour les insulaires des mers du Sud est porté par des navigateurs comme Bougainville, puis par les écrits de Pierre Loti, Victor Segalen ou Jack London à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

La nostalgie du paradis perdu sera aussi célébrée par des artistes comme Gauguin qui, en peignant la Polynésie, exprimera cette quête de l'Éden et du désir de vivre dans un « ailleurs » de plaisir et de convivialité, où la société n'est pas corrompue par le « progrès ». Il est d'ailleurs intéressant de voir qu'un concept comme celui du Club Méditerranée apparu dans les années 1950 avec son enceinte close comme une île, ses cocotiers, ses pailotes, ses paréos et son argent remplacé par des colliers de perles, tout en incarnant l'artificialité de la société de consommation, reprendra nombre de codes de cet imaginaire de la vie simple et naturelle. On peut cependant considérer que la recherche de cette relation authentique avec l'autre se développe essentiellement à la fin du XX<sup>e</sup> siècle avec l'épanouissement d'une forme de tourisme dite éthique, solidaire, si l'on considère, avec l'anthropologue américain et linguiste Edward Sapir (1924), qu'une société authentique est une société caractérisée par la richesse de ses échanges symboliques en opposition à l'aliénation des sociétés industrielles.

Ces formes de tourisme bénéficient d'une évolution de l'accès au tourisme avec une autonomisation de plus en plus grande des touristes permise par les développements d'internet et générant une offre touristique de plus en plus « sur mesure » (Sacareau 2007). Parallèlement, le développement d'une sensibilité occidentale aux grandes causes humanitaires et le désir de pouvoir proposer des alternatives en matière de développement dans le cadre de la mondialisation génèrent des projets qui s'intéresseront à des sociétés délaissées (figure 35) par le système touristique traditionnel (Villages en pays Bissa ou Mossi au Burkina Faso ; Villages en pays Somba au Bénin) ou en marge de celui-ci (Plateaux du Sud-Tunisien ; Moyen-Atlas marocain).

**Figure 35 - Destinations proposées au catalogue Tourisme et Développement Solidaires en 2014**



*Tourisme et Développement Solidaires (TDS) se définit comme une association de solidarité internationale issue du courant du tourisme équitable dont le but est d'aider les communautés du Sud à valoriser leur patrimoine grâce à un tourisme maîtrisé, respectueux, et permettant le développement des communautés locales. L'association, qui fait figure d'organisation sérieuse et viable, a débuté son activité avec le Village de Doudou au Burkina Faso en 1999.*

*Source : Tourisme et Développement Solidaires, Catalogue 2014, [www.tdsvoyage.com](http://www.tdsvoyage.com)*

## **212 - Les pratiques touristiques de recherche des horizons lointains, partir au bout du monde**

Partir au bout du monde fait sans doute partie des tentations classiques que l'on peut trouver chez l'homme depuis le début du monde. C'est sans doute ce ressort qui explique en partie la constitution d'un écumène à l'extension aussi large. Cependant, la faim, la guerre, les modifications de climat ont aussi poussé les hommes au-delà des horizons. Mais comment expliquer que la plupart des îles du Pacifique aient été parcourues avec autant de rapidité ou que l'on trouve des traces humaines sur l'ensemble du continent australien ?

Certains espaces, parfois considérés comme dangereux, inquiétants, maléfiques, ou tout simplement sans attraits par l'ensemble des populations ou par une partie d'entre elles ont pu être délaissés avant d'être découverts et désignés comme dignes d'intérêt. L'invention de la montagne et de la mer comme objets de désir à partir des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en Occident montre bien ce processus (Knafo 2000; Corbin 1988). La célébration scientifique et esthétique de ces espaces sera validée par le tourisme. D'ailleurs, les premiers touristes participent à alimenter ce nouveau regard. Constituer un herbier et peindre des aquarelles font partie des activités classiques des premiers touristes parcourant les Alpes.

Parfois, la mise en scène peut être accompagnée par l'État. Ainsi, aux États-Unis où les merveilles de la nature vont être un moyen de glorifier la grandeur de la jeune fédération. Le combat du naturaliste John Muir pour renforcer la protection du site californien de Yosemite entraîne la création du premier *State Park* en 1864. Cette appropriation pour une cause d'une légitimité indiscutable (la protection d'une beauté exceptionnelle pour le bien de tous permettant le contrôle de l'espace, et l'éviction des populations indiennes présentes sur place) devra être validée par une fréquentation touristique qui justifiera cette action. L'invention du premier parc national (*National Park*) se fera en 1872 avec Yellowstone à la frontière des États de l'Idaho, du Wyoming et du Montana. On retrouve durant toute la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des créations de parcs nationaux concernant de grands espaces « sauvages » au Canada, en Australie et Nouvelle-Zélande ou en Afrique du Sud ; les logiques à l'œuvre sont alors toujours assez similaires et participent à diffuser, au niveau international, avec la notion de *wilderness*, l'idée d'un environnement incarnant la force et la beauté des pays neufs.

La construction des bouts du monde s'alimentera aux sources d'autres paradis. Ainsi le mythe de l'île déserte et de la robinsonnade (Urbain 1994) qui, nous l'avons vu, a été largement accompagné par les navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sera aussi par les histoires de baleiniers déserteurs qui tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, sur les traces de Melville et de Stevenson, vont générer, dans les mers du Sud, un imaginaire de l'île inaccessible, l'aventure de la *Bounty* entretenant l'idée qu'il existe des îles oubliées. Le séjour dans une île tropicale, là où la distance représente du temps, car l'avion n'atterrit pas, et qu'il faut se faire déposer par un bateau, reste un fantasme du bout du monde commun. À Yanuca Island dans les îles Fidji, la desserte des cinq petits bungalows au confort sommaire du Batiluva Beach Resort sur la côte sous le vent se fait ainsi par quarante-cinq minutes de bateau depuis Pacific Harbour au sud de Viti Levu. L'esprit de la robinsonnade a été décliné depuis le long de multiples plages des Caraïbes, de l'océan Indien ou du Pacifique (Bernardie-Tahir 2005; Staszak 2006; Auvray 2009; Löfgren 1999).

L'imaginaire du désert et la noblesse du nomade qui entretient « un autre rapport au temps » sont aussi au cœur d'un désir d'aventures romantiques, d'une pause dans un fort colonial aux portes d'un « désert des Tartares » (Dino Buzzati, 1940), d'une marche dans un désert de pierres aux côtés d'un Théodore Monod, d'« un thé au Sahara »<sup>60</sup> avec Paul Bowles (1949) ou Bernardo Bertolucci (1990). Le désert attire les touristes, que sa découverte s'effectue à travers le simulacre d'une méharée ou dans l'organisation d'une « expédition » en véhicule tout terrain à partir de Ouarzazate. Là encore cependant, à l'image du rallye Paris-Dakar qui déménage pour l'Argentine en 2009, certains espaces profitent de la fermeture au tourisme d'autres espaces. Aujourd'hui, les pistes de l'aventure sont parcourues en 4x4 loin du Sahara, dans le *bush* australien ou sur les pistes islandaises dans des bouts du monde sécurisés où le jeu ne sera pas troublé par ce qui est imprévisible.

Si la distance à l'agitation du monde et aux tracasseries d'une société industrielle étrangère aux « vraies » valeurs est importante dans l'attrait pour le désert, elle l'est encore plus dans l'attraction pour des lieux incarnant ce retrait volontaire de la civilisation. La recherche de retraites, ermitages, monastères pouvant accueillir cette mise à l'écart incarne cette démarche. Faut-il encore que la sagesse des habitants de ces lieux se combine avec la conscience de l'intérêt qu'ils peuvent en

---

<sup>60</sup> Le roman « Un thé au Sahara » (*The Sheltering Sky*) de Paul Bowles (1949) est adapté au cinéma par Bernardo Bertolucci en 1990.



percevoir<sup>61</sup>. Cet attrait pour le « hors du monde » incarné par la sagesse bouddhiste se combinera harmonieusement là où la prise de hauteur sera combinée à une prise d'altitude comme au Népal ou au Tibet, mais d'autres régions sont bien sûr concernées. Anne-Cécile Hoyez montre que « le ministère du tourisme indien, depuis les années 80, et surtout depuis les années 90, a compris que l'intérêt touristique de certaines régions tournait, pour les Occidentaux et les classes supérieures indiennes, autour d'un attrait pour le yoga et la spiritualité. C'est ainsi que Rishikesh a été déclarée "capitale mondiale du yoga" et qu'elle s'est vue accueillir le Festival International de Yoga, en partenariat entre un ashram et le ministère du Tourisme » (Hoyez, 2005, p. 218). Les pratiques de ressourcement dans des lieux perçus comme chargés d'énergie sont aussi très en vogue au Japon. On trouve des formes très proches aux États-Unis et en Europe où des touristes citadins peuvent venir « faire le point » et « travailler sur soi » dans des lieux associés à l'idée de sérénité (figure 36) : retraites bouddhistes ou abbayes et prieurés ayant développés une hôtellerie.

**Figure 36 - Expérimenter la distance organisée dans un « temple » coréen**



Source : Une des cinq images défilantes de la page d'accueil du Bureau du tourisme coréen, Tour2Korea en avril 2007, <http://english.tour2korea.com>

La sérénité de la mise à distance peut aussi être associée à l'exercice physique, que cela soit dans une marche au Groenland, une chevauchée en Mongolie, un trek sur les flancs du Kilimandjaro ou sur le sentier du tour des Annapurnas. L'épreuve du corps est alors une sorte de tribut à la virginité de l'espace, une forme de purification nécessaire<sup>62</sup>. Nathalie Bernardie-Tahir nous rappelle d'ailleurs que « Le thème de la virginité, implicitement présenté comme le corollaire de l'éloignement, de l'isolement et de l'inaccessibilité, transparait fréquemment dans la communication touristique » (Bernardie-Tahir, 2005, p. 367).

<sup>61</sup> Le chemin des offrandes dans un monastère ladakhi pouvant ressembler pour les moines l'organisant à une partie de bingo à Las Vegas générant une excitation manquant de distanciation religieuse. Comme dans les tentatives d'organisation de la vente de bijoux dans les tribus maasaïs où certains membres éclairés de ces communautés essaient d'organiser la rencontre avec les touristes pour que celle-ci conviennent aux attentes de distances et de retenue que les visiteurs attendent d'une dignité indigène, la bonne attitude est d'offrir l'image d'une sainteté convenue qui ravira les adeptes de la béatitude.

<sup>62</sup> Cette idée de l'épreuve régulièrement rencontrée dans des émissions de télévision comme *Ushuaïa* diffusée depuis 1987 ou *Rendez-vous en terre inconnue* qui, avec une vingtaine d'émissions diffusées depuis 2004, est devenue l'une des plus populaires émissions sur le voyage de la télévision française.

Si la mise à distance peut être dépendante de moyens physiques, psychiques ou tout simplement du temps nécessaire à cet éloignement, elle peut aussi être dépendante de moyens financiers. L'accès à certains horizons peut se distinguer essentiellement par l'importance des moyens qu'il nécessite. La croisière en Antarctique ferait partie de ces pratiques qui se distinguent autant par la distance que par les moyens financiers qu'ils impliquent. Le voyage spatial touristique dont l'imminence nous est annoncée depuis maintenant dix ans fait aussi partie de ces bouts du monde dont l'accès sera réservé à ceux qui peuvent payer. Quand le gouvernement du Népal ouvre le tourisme dans la région du Mustang en 1992, il contrôle l'accès par une obligation de passage par une agence et par un système de permis couteux (aujourd'hui 500 US \$ par personne pour une durée classique de trek de 10 jours). Ce système de contrôle des visites et de mise à profit de l'activité<sup>63</sup> rendant d'autant plus désirable la destination par la rareté de la fréquentation générée.

**Figure 37 - Chernobyl - Tour : The safe trips to the Chernobyl zone**



Source : Chernobyl-Tour, <http://www.chernobyl-tour.com/english/>, (consulté le 12 juillet 2011)

La recherche d'horizon permettant la distinction à tout prix a aussi généré des formes étranges. Il est aujourd'hui possible d'entreprendre un tour du site irradié de TchernoByl en Ukraine (Molokacova 2011), ou de visiter un laboratoire de fabrication de cocaïne en Colombie (Guilland 2012) et le LA Gang Tours vous promènera en bus pendant deux heures dans le South Central Los Angeles réputé pour la violence de ses gangs en vous assurant « ... *you got diplomatic immunity on the bus* » (Magelssen, 2012, p. 195). Peut-être que le site de voyage Skyscanner nous permet d'approcher une motivation importante de cette recherche des distances extrêmes dans un dossier à propos du « tourisme de guerre » en nous rappelant, en mai 2011, que l'Afghanistan est réservé « *Seulement pour les plus courageux, vous aurez à faire face à des routes diaboliques et des*

<sup>63</sup> En 2013, le Népal compte une dizaine de « *controlled areas* » périphériques en général en position frontalière qui accueillent, avec un système de permis, un peu plus de 10 000 visiteurs annuels ; 2 862 pour la *controlled area* du Mustang en 2013. Le Népal accueille en 2012, un peu plus de 800 000 visiteurs étrangers. Source : Népal, 2014, Ministry of Culture, Tourism & Civil Aviation. <http://www.tourism.gov.np> (consulté le 31 juillet 2014).

*logements simples, mais vous ferez partie du très petit nombre qui peut se vanter d'avoir un tampon afghan sur son passeport*<sup>64</sup>. »

Enfin, si la pratique touristique des horizons lointains apparaît souvent en Occident comme un désir de grands espaces sauvages, la très grande métropole peut aussi apparaître, aux yeux de certains, comme un de ces horizons à atteindre. Si les grandes villes américaines, New York en tête, ont fait rêver des générations de migrants potentiels, aujourd'hui ce sont plus les grandes villes asiatiques comme Tokyo ou Shanghai qui incarnent, dans les imaginaires, cette modernité difficilement accessible et donc merveilleuse. Dans un jeu de miroirs, les grandes capitales occidentales comme Londres, mais surtout Paris, font rêver en Orient, quitte à ce que la distance génère des distorsions difficiles à supporter, comme dans le cas du syndrome de Paris (Caro 2006) qui touche les touristes japonais qui ont idéalisé leur voyage à « la ville la plus belle du monde ».

### 213 - Pratiques de tourisme, distance et construction identitaire

La dernière grande catégorie de pratiques faisant appel à la longue distance que nous avons identifiée après les pratiques de découverte des autres cultures et les pratiques de recherche des horizons lointains est la catégorie de pratiques de voyages offrant une dimension de quête identitaire. Cette dimension pouvait déjà être présente dans certains voyages que nous avons analysés préalablement, mais il s'agit là de détailler les pratiques qui placent cette dimension au cœur du projet. Cela peut se traduire par une revendication éducative (de formation) dans le voyage, ou bien l'affichage d'une volonté de rupture et de quête personnelle. Enfin, cela peut aussi passer par une affirmation sur la recherche des origines.

La dimension éducation et formation est fortement présente dès les origines du tourisme avec le Grand Tour dont Towner (1985, 1996) et Boyer (1996) ont souligné et détaillé le côté didactique. La pratique du voyage de Londres à Rome à travers le continent européen vient clore l'éducation du jeune aristocrate britannique censé incarner l'élite de l'époque. L'éducation artistique et la formation au goût passent, à l'époque, par le voyage en Italie et la découverte de la culture classique comme nous l'avons développé dans *Tourismes 3 : La révolution durable* (Équipe MIT, 2011, p. 41).

Bien d'autres expériences peuvent être développées dans le cadre de cette dimension éducative. Nous pouvons signaler celle présentée par Lionel Gauthier (2012) dans un article des *Annales de géographie*. Avec l'ouverture du canal de Suez et de la ligne ferroviaire reliant les côtes est et ouest des États-Unis en 1869 et la fascination pour la révolution technologique permettant l'accélération des mouvements (*Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne est publié en 1873), Thomas Cook propose un tour du monde annuel (en plus de 200 jours) à partir de 1873. Gauthier nous explique comment, dans ce mouvement, la Société des Voyages d'Études Autour du Monde (SVEAM) créée en 1876 à Paris se donne pour objectif d'organiser chaque année un voyage

---

<sup>64</sup> Skyscanner, 2011, Tourisme de guerre, Vous avez tendance à préférer le Congo à la Costa del Sol ? L'Afghanistan à Alicante ? Skyscanner actualités, 26 mai 2011, [en ligne] <http://www.skyscanner.fr/actualites/tourisme-de-guerre> ; Skyscanner est un moteur de recherche spécialisé dans la comparaison de voyages en ligne qui met également à disposition une rubrique « l'actualité du voyage. » <http://www.skyscanner.fr/actualites/>

d’instruction autour du monde afin d’offrir aux « *jeunes gens de bonne famille, ayant terminé leurs études classiques, un complément d’instruction supérieure qui étende leurs connaissances dans une voie pratique et leur donne des notions exactes sur la situation générale des principaux pays du monde* ». Si l’expérience de la SVEAM n’est pas un succès puisque le tour sera interrompu, Lionel Gauthier nous rappelle que l’esprit de ces tours reste incarné par la vingtaine de tours du monde qui seront organisés par Thomas Cook (Brendon 1991).

**Figure 38 - Volontourisme « sanitaire » et distribution de brosses à dents au Ghana**



Source : Kascak Lauren, Dasgupta Sayantani, 2014, #InstagrammingAfrica : The Narcissism of Global Volontourism, Pacific Standard, 19 juin 2014 [en ligne] <http://www.psmag.com/navigation/business-economics/instagrammingafrica-narcissism-global-volontourism-83838/>

On peut aussi voir dans le développement du volontourisme<sup>65</sup> depuis le début des années 2000 un phénomène se rapprochant de cette « obligation » éducative. Cette forme de tourisme, qui peut être définie comme une activité où les personnes payent pour être volontaires dans des programmes d’aide au développement ou de protection de l’environnement (Conran 2011; Wearing 2003) est en effet en pleine expansion. Elle a pu s’épanouir en lien avec la tradition anglo-saxonne des *volunteers*, en général retraités, qui participent à l’accompagnement de divers programmes ou services éducatifs et culturels. Elle s’est particulièrement développée pour répondre aux nombreux jeunes gens d’Europe occidentale et des États-Unis qui souhaitent s’engager dans des actions d’utilité publique dans des pays du sud. Les programmes existants ne pouvant absorber cette demande et recherchant souvent des compétences et des durées d’engagement perçues comme contraignantes, une offre commerciale s’est organisée pour y répondre. WEP<sup>66</sup>, l’entreprise de volontourisme francophone la

<sup>65</sup> Volontourisme ou volon-tourisme correspond aux appellations anglo-saxonnes de *volunteer tourism* ou *volontourism*. Le volontourisme peut s’inscrire dans une catégorie « marchande » du volontariat d’initiation et d’échange et représente en France le départ pour l’étranger de quelques milliers de jeunes chaque année (Gonzalez, 2013, Le volontariat à l’international en 2013 : chiffres clés, Observatoire des engagements volontaires et solidaires à l’international, France Volontaires, Ivry Sur Seine, 8 p).

<sup>66</sup> La société commerciale WEP qui naît sous le nom World Exchange Program en Belgique en 1989 se développe en organisant l’envoi de jeunes belges en échanges scolaires aux États-Unis. En 1998, WEP devient World Education Program et propose aussi des séjours linguistiques classiques. La société diversifie enfin son offre en proposant des séjours de volontourisme qui représentent, d’après son site internet, environ 1000 séjours par an dans une trentaine de destinations.

mieux référencée sur internet, propose en 2014 à de très jeunes gens (à partir de 17 ans) de « travailler » dans des « programmes » de protection des dauphins et des baleines à l'île Maurice ou de réinsertion des lions dans un parc national en Zambie ou bien de participer à un programme pour apporter leur aide dans un orphelinat en Thaïlande ou dans une ONG au Bénin. Le fait qu'un certain nombre d'établissements, comme des écoles de commerce, rendent obligatoire la réalisation de « missions humanitaires » dans le cadre de leur cursus n'a fait que renforcer la structuration d'un secteur dont l'intérêt est régulièrement critiqué et les contradictions soulignées (Kascak & Dasgupta 2014; Dalonneau 2012).

Le voyage pour l'éducation entre ici dans une forme convenue des attentes de la société. On peut considérer qu'il constitue une forme de voyage initiatique qui, comme dans les rites plus anciens ou les moins « civilisés », font appel à une séparation durant laquelle l'initié est censé acquérir une connaissance, plus ou moins symbolique, lui permettant ensuite de réintégrer la collectivité avec un statut nouveau (Vacher 2010a). Si le voyage incarne très tôt, dans les sociétés occidentales, une de ces manières de distinguer et de former à l'excellence, la dimension initiatique du voyage peut aussi s'inscrire dans une perspective plus personnelle. Ainsi, dans le cadre du voyage aux Indes (Lagadec 2003) entrepris par les jeunes Occidentaux dans les années 1970 en lien avec le mouvement hippie, le voyage n'est plus décidé par la société, mais il est organisé pour se démarquer d'elle. Dans les traces de la *beat génération* qui a fait de la route une expérience alternative (Kerouac 1957; Bouvier 1963) seront inventés les futurs standards du voyage de démarcation avec l'invention de la collection *Lonely Planet* par Tony et Maureen Wheeler, qui écrivent en 1972 *Across Asia on the Cheap* à la suite d'un voyage entre l'Angleterre et l'Australie passant par l'Asie, suivi par la publication en 1973 d'un guide-récit du voyage vers Katmandou<sup>67</sup> qui est le précurseur du *Guide du routard* par Michel Duval et Philippe Gloaguen.

De multiples voyages peuvent afficher cette dimension de quête personnelle ou de revendication d'une identité qui peut correspondre à une affirmation plus ou moins profonde et plus ou moins accompagnée par le marketing touristique. Cela peut être faire la Route 66 de Chicago (Illinois) à Santa Monica (Californie), ou une partie de la route, en Harley Davidson parce que l'on est un quinquagénaire formidable qui peut (encore) tenir sur une moto durant quelques centaines de kilomètres, et peut ainsi afficher sa rock'n'roll attitude. C'est sans doute faire le tour d'Australie avec une caravane pour montrer que la vie après la retraite peut avoir un sens et même faire de vous un senior remarquable. Voyages qui, dans les deux cas, participent, parfois avec retard, à dessiner ou à explorer une dimension que l'on aime savoir attachée à son identité.

Cette dimension identitaire peut être parfois croisée avec une recherche faisant référence à la question des origines et de l'identité nationale. J'ai souligné (Vacher 2013) que le *big trip* que les retraités australiens entreprennent depuis les années 1990 autour du pays avec une caravane pouvait correspondre à une forme d'appropriation tardive du territoire national. Démarche entreprise à l'issue d'une vie où les multiples voyages à l'étranger ont permis de vérifier la place du pays à la périphérie d'un monde occidental.

---

<sup>67</sup> Voyage de l'Europe à Katmandou passant par Istanbul, Téhéran, Islamabad, Goa.

L'usage de la distance peut aussi être mobilisé pour une quête des origines et/ou une visite aux familles lointaines. La vérification de l'inscription mondiale d'un clan familial peut se faire par le voyage aux cousins de la diaspora aujourd'hui classique chez les jeunes asiatiques d'origine chinoise qui vont valider l'idée d'une famille planétaire de San Francisco à Singapour en passant par Londres ou Canton (Kwek et al. 2014; Taunay 2009a), éventuellement en participant à un « voyage aux racines chinoises <sup>68</sup> » organisé par la République populaire de Chine pour les jeunes Chinois d'outremer depuis 1999. Les Canadiens viennent vérifier qu'ils sont bien de quelque part en visitant des villages du Poitou et en croisant peut-être des cousins de France.

C'est aussi ce type de voyage qui lança le phénomène *backpackers* à partir de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Sur les traces de leurs parents qui, depuis les années 1950, pouvaient obtenir des *long service leave*<sup>69</sup> permettant de faire le voyage aux cousins européens, de jeunes Australiens et Néo-Zélandais, profitant de la diminution du coût des transports aériens et d'une entrée dans la vie active plus tardive, prennent l'habitude dans les années 1980 de faire le voyage vers l'Europe avec un sac à dos (*backpack*<sup>70</sup>). Ce voyage entrepris avant de s'installer dans la vie et permettant autant une année de périple autour du monde qu'une visite aux familles de l'ancien continent s'institutionnalise rapidement en *Big Overseas Experience* ou en *Gap year*. La formule séduit et l'année de voyage des *backpackers* devient une sorte de circuit d'appropriation du monde balisé par ces hauts lieux (Vacher 2006; Pearce 1990; Vacher 2010a; Demers 2011) où les Britanniques, Américains et Allemands deviennent rapidement plus nombreux que les jeunes des antipodes. Proportionnellement, la pratique est cependant aujourd'hui plus présente chez les jeunes Australiens et Néo-Zélandais comme elle est très importante dans les pays scandinaves et en Suisse.

Nous avons pu voir que le nombre de pratiques de tourisme faisant appel à la longue distance est considérable et qu'il concerne des espaces de natures fort différentes. Il est aussi remarquable de constater que, bien souvent, l'expérience touristique offre des dimensions variées, ce qui relativise la validité des tentatives de typologie de ces pratiques trop catégorielles et explique la difficulté que peut avoir le secteur marchand du tourisme à organiser une offre totalement satisfaisante. Cette réflexion sur les formes de tourisme faisant appel à l'idée de distance dans le projet montre aussi la très grande extension spatiale des pratiques qui, des hautes latitudes aux îles perdues, détermine un écoumène touristique semblant couvrir le monde entier. Cette sensation est d'autant plus importante que ces pratiques portent un intérêt particulier aux grands espaces sauvages qui sont recherchés pour la mise à l'écart des hommes qu'ils permettent. Nous verrons, cependant, dans la prochaine partie que le monde est loin d'être entièrement touristifié et que l'illusion n'est pas totale pour ceux qui veulent bien le voir.

---

<sup>68</sup> Ces « *China Roots Tours* » et « *Root-seeking Summer Camps* » (<http://SummerCamp.hwjyw.com>) sont organisés pour les jeunes Chinois de la diaspora depuis 1999 par le Bureau des Affaires des chinois d'outremer du Conseil d'État.

<sup>69</sup> Les « congés de longue durée » (*long service leave*), congés payés de trois mois que l'on peut obtenir après quinze ans de service dans une même entreprise, sont introduits en Nouvelle Galles du Sud en 1951.

<sup>70</sup> Le *backpack* (sac à dos) à ne pas confondre avec *bag pack* qui est plus un cartable à porter sur le dos. Le *backpacking*, avant de devenir une pratique de voyage popularisée à partir des années 1980 par les jeunes Australiens et Néo-Zélandais qui inventent les *backpackers hostels*, a été (et reste) un terme désignant la randonnée (avec un sac à dos) en pleine nature aux États-Unis. Au Canada, le terme de « *backpacker* » et souvent traduit par « routard ».

## 22 - La relativité de la distance dans les pratiques de tourisme

Après avoir vu les types de ressorts impliquant la recherche de distance dans certaines pratiques de tourisme et les formes que cette mise à distance pouvait prendre, voyons comment il est possible de relativiser cette prise de distance, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, la prise de distance se fait à travers un différentiel qui est établi dans une lecture très culturelle de la différence. Toutes les distances n'intéressent pas le touriste, et celles qui l'intéressent sont bien évidemment identifiées préalablement comme dignes d'intérêt. Aussi nous nous interrogerons sur les grilles de lecture qui permettent cette mise en ordre des destinations.

L'attraction pour les horizons lointains va aussi souvent de pair avec la mise en place de stratégies permettant de rendre cette distance supportable. Nous verrons également que les acteurs marchands du tourisme font parfois des efforts pour comprendre ces attentes et essaient d'adapter la réalité qu'ils proposent aux désirs supposés des touristes, ce qui, dans un jeu complexe, finit par générer une nouvelle réalité qui, elle-même, deviendra désirable.

Nous verrons ensuite que la longue distance ayant un coût important dans le tourisme, elle oblige à des optimisations en jouant en particulier sur la nature des différentiels socio-culturels que l'agencement des espaces touristiques propose. Certaines distances kilométriques apparaîtront ainsi plus précieuses dans le tourisme en matière de longues distances, car proposant des écarts culturellement importants et socialement acceptables. Nous verrons à ce propos que l'extrême distance vers des trous noirs du tourisme existe bien et que, même à l'heure du développement d'un *dark tourism* ou d'un thanatourisme<sup>71</sup>, il existe des éléments qui repoussent la possibilité de toutes formes de tourisme.

Pour conclure sur cette approche de la relativité de la distance, nous analyserons la manière dont les touristes s'y prennent pour amadouer la distance, comment ils apprennent son usage et qui sont leurs guides, leurs passeurs d'altérité. Enfin, nous nous interrogerons sur la manière dont ces touristes inventent le monde par leurs pratiques, en parcourant et en dessinant les espaces et les itinéraires, mais aussi en nommant les lieux en y amenant une (nouvelle) raison d'être.

### 221 - Exotisme et autres imaginaires dessinant d'étonnantes distances

L'idée que la prise de distance se fait à travers un différentiel qui est établi dans une lecture culturelle de l'altérité peut être abordée avec la notion d'exotisme. Les dictionnaires de la langue française s'accordent à considérer que ce qui est exotique est ce qui appartient à des pays étrangers et lointains et qui présente un caractère d'originalité ou d'intérêt, de par sa provenance. Comme Jean-François Staszak le rappelle cependant : « *L'exotisme n'est pas le propre d'un lieu ou d'un objet, mais d'un*

---

<sup>71</sup> Thanatourisme ou *dark tourism* font référence pour John J. Lennon et Malcolm Foley à des voyages totalement ou partiellement motivés par le désir de rencontres réelles ou symboliques avec la mort. Ces voyages s'orientent donc vers des lieux associés à la mort, à la souffrance et aux catastrophes (Lennon & Foley 2000).

*point de vue et d'un discours sur ceux-ci* ». Il montre « *l'exotisation comme un processus de construction géographique de l'altérité propre à l'Occident colonial, qui montre une fascination condescendante pour certains ailleurs, déterminée essentiellement par l'histoire de la colonisation et des représentations. L'exotisation passe par une mise en scène de l'Autre, réduit au rang d'objet de spectacle et de marchandise* » (Staszak, 2008, p. 7).

La construction des imaginaires du voyage lointain, des imaginaires touristiques, repose en grande partie sur ce processus de construction d'images dans lesquelles les récits de voyages et les productions artistiques au sens large ont une grande importance. Processus renforcé aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles par une mise en scène de ces « ailleurs » dans le cadre de la constitution de « collections » ou dans l'organisation d'expositions coloniales. Un exotisme de « collection » qui se doit d'être intéressant et charmant. La cruauté du « barbare » peut déranger et fasciner, mais elle ne sera pas considérée comme exotique, car « *l'exotisme est aimable, il ne doit pas faire peur ou interroger.* » Il doit présenter « *une étrangeté mesurée, acceptable, appréhendable, domesticable et domestiquée* » (Staszak, 2008, p. 14).

Il se crée ainsi, par l'image, une vérité des situations attendues. À François qui demande sur le forum routard.com si on peut, au Québec, « *rencontrer de vrais Indiens, pas dans une réserve artificielle réservée aux touristes* », Jean-Claude, qui vit au Canada, répond que « *pour rencontrer de vrais Indiens qui ne se sont pas intégrés à notre société, je vous suggère Maliotenam... cette réserve est (plus) amicale et ils sont réceptifs aux touristes. Au parc La Vérendrye, ils vivent à l'ancienne, c'est vrai, mais ne sont pas réceptifs aux touristes. Je serais même surpris qu'ils tolèrent votre approche* »<sup>72</sup>. Cet échange qui date de 2011 et qui suggère que les « vrais » Indiens se doivent de vivre à l'ancienne, ne sont pas intégrés à la société et que, tels des animaux sauvages, ils risquent de ne pas tolérer notre approche, est un grand classique des échanges sur les sociétés que l'on se propose de visiter en faisant du tourisme.

Cette idée du « vrai Indien » que le touriste véhicule est un bon exemple de ces « réalités/représentations » qui, nous dit Georges Cazes, peuvent faire qu'« *une image qui n'est qu'un travestissement de la "réalité" parvient à acquérir une puissance supérieure à cette "réalité" même, donc, à la masquer, à l'occulter, à la modeler peut-être. Ceci conforte l'une des hypothèses que nous avons précédemment hasardées : par un effet... de feed-back (rétroaction) l'image prend une telle force, cristallise si astucieusement des aspirations, qu'elle finit parfois par s'imposer au réel, voire par s'y substituer. Les lieux ne sont plus recherchés que comme des clichés familiers, des poncifs sécurisants, sinon même de simples décors ou de supports fragiles d'imaginaire* » (Cazes, 1976, 1989b p. 50) .

Mircea Eliade, cité par Nathalie Bernardie-Tahir (2005, p. 376), nous explique qu'il peut s'ensuivre une forme d'aveuglement qu'il décrit à travers l'exemple du mythe de l'île océanienne : « *La "réalité" géographique pouvait démentir ce paysage paradisiaque, des femmes laides et obèses pouvaient défiler devant les voyageurs : on ne les voyait pas ; chacun ne voyait que l'image apportée avec soi* » (Eliade, 1952, p. 13). On peut donc dire que, dans l'environnement du touriste, celui-ci

---

<sup>72</sup> Rencontrer de "Vrais" Indiens au Québec ? Discussion lancée le 24 juillet 2011, Forum Québec, Routard.com, portail internet du guide du routard [en ligne]  
[http://www.routard.com/forum\\_message/2655338/rencontrer\\_de\\_vrais\\_indiens\\_au\\_quebec.htm](http://www.routard.com/forum_message/2655338/rencontrer_de_vrais_indiens_au_quebec.htm)



donnera une importance aux détails alimentant l'image fantasmée au détriment des éléments plus ordinaires. La sélection des photographies prises par le touriste est assez exemplaire de cette cécité orientée, qui démontre la capacité des touristes à « maquiller » la distance.

L'espace touristique exotique doit se conformer à l'image touristique dominante attendue sous peine d'être délaissé. « *Les images entretiennent avec les imaginaires un rapport dynamique, sans cesse retravaillé. Images et imaginaires vacillent continuellement entre correspondances et dissonances par lesquelles se confirme la proximité (ou bien se dessine l'écart) entre le "réel" et sa représentation. Leur correspondance ou leur dissonance provoque gêne ou satisfaction, sentiment de confort ou d'inconfort, d'attraction ou de répulsion* » (Gravari-Barbas & Graburn, 2012, p. 3). Il y est probable que François, qui a finalement trouvé un peu ternes ces « vrais Indiens » aperçus à Maliotenam où il n'a pas osé sortir son appareil photo, finisse par faire un détour par le parc du « Village Huron Site Traditionnel » situé dans la réserve des Hurons-Wendat au cœur de l'agglomération de Québec (en face du Club de golf de Lorette) où des Indiens pas moins authentiques, mais costumés pour la circonstance et rémunérés pour le faire, lui permettront de retrouver (et de prendre en photographie) les images de la « réalité » qu'il attend de son voyage au Canada.

C'est l'idée que Staszak développe quand il nous dit que ce caractère « autre », cette altérité que nous recherchons dans le tourisme, passe par une réalité que nous participons largement à fabriquer par notre regard et nos attentes, nos imaginaires, mais qu'en retour, ce regard génère aussi des réalités très concrètes. « *Si l'exotisme relève d'un imaginaire géographique, il ne débouche pas moins sur des pratiques bien réelles, qui ont un impact sur le monde réel : ainsi la caractérisation de tel pays comme exotique nourrit des flux touristiques qui en transforment les paysages, la société, l'économie, etc. L'intérêt d'une approche géographique de l'exotisme tient à l'analyse de l'articulation des représentations, des pratiques et des espaces concernés* » (Staszak, 2008, p. 8). C'est aussi l'idée que la constitution des imaginaires touristiques est aujourd'hui une construction complexe impliquant, certes, le regard des touristes, mais aussi l'industrie touristique et les politiques touristiques locales, comme les populations locales qui peuvent en jouer afin de mettre en place des projets ou d'affirmer une identité (Gravari-Barbas & Graburn 2012; Debarbieux 2012). Noel B. Salazar évoque aussi l'importance de ne pas considérer la dimension des imaginaires comme « fausse » ou illusoire : « *Nous vivons dans des mondes imaginés (mais pas imaginaires), en utilisant notre imagination personnelle ainsi que les imaginaires collectifs pour représenter notre monde vécu et lui donner un sens*<sup>73</sup> » (Salazar, 2010, p. 5).

L'autre idée que l'on peut tirer de cet exemple canadien concerne l'attendu, les attentes touristiques. Les images attachées, par exemple, à la notion d'exotisme ne doivent pas déranger, pas remettre en cause l'identité du touriste, elles correspondent au spectacle rassurant d'une différence identifiée, codifiée, conforme à l'idée convenue. « *L'objet exotique présente l'attrait de la chose certes bizarre, mais attendue, annoncée. Il relève du déjà-vu ou du déjà-lu, de la reconnaissance. Si le paysage exotique est pittoresque au sens propre, c'est-à-dire qu'on juge qu'il peut être peint ou pris en photo, c'est parce qu'on l'a déjà vu en image. On est heureux de le retrouver, préparé qu'on a été à cette*

---

<sup>73</sup> « *We live in imagined (but not imaginary) worlds, using our personal imagination as well as collective imaginaries to represent our lifeworld and attribute meaning to it.* »

*rencontre, rassuré face à cette altérité déjà cadrée* » (Staszak, 2008, p. 18). Un lieu ou un objet exotique suscite donc l'intérêt et le désir ; on souhaite le posséder, comme l'évoque Staszak, il appelle le touriste et l'appareil photographique.

Ces images doivent aussi être simples à appréhender à travers des codes compréhensibles et lisibles. Les touristes n'ont, en général, pas le temps et/ou le désir de rentrer dans les détails, ce que comprennent bien, en général, leurs interlocuteurs qui leur proposent des lectures simplifiées et occidentalement conformes des situations locales. Ils évoluent dans un monde « simplifié ». Staszak émet ainsi l'hypothèse que l'exotisme peut se décliner en six grands domaines géo-sémantiques, proche-oriental, moyen-oriental, extrême-oriental, océanien, latino-américain et africain, qui peuvent se caractériser par un ensemble d'éléments stéréotypés concernant aussi bien des éléments de décors naturels ou construits, des personnages emblématiques, des couleurs, des formes, des sons, des odeurs ou des goûts. Ces éléments alimentent la constitution d'imaginaires touristiques qui permettent aux individus de se représenter les lieux en tant que destinations désirables. Ils permettent de rendre désirables les lointains. Ces imaginaires génèrent ainsi une proximité contradictoire (ils réduisent la distance), mais aussi indispensable avec ces lieux « autres » pour permettre de concrétiser le projet touristique. Car pour désirer, il faut avoir conscience de l'objet du désir, il s'agit bien de partir là-bas pour « posséder » des choses entraperçues ici.

Dans la constitution des imaginaires du tourisme qui se développe dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les récits de voyages auront bien sûr une importance capitale. On peut rappeler que de nombreuses gravures représentant les peuples lointains en ces premiers temps de « découvertes » seront élaborées à partir de descriptions écrites. Aujourd'hui, les imaginaires touristiques sont basés sur des représentations alimentées par des images matérielles plus variées (*cartes postales, affiches, blogs, films et vidéos, guides touristiques, brochures, magazines de voyage, mais aussi objets artisanaux et autres artefacts*) et immatérielles (*légendes, contes, récits, discours, anecdotes, mémoires...*), travaillées par l'imagination et socialement partagées par les touristes et/ou par les acteurs touristiques (*voire, parfois, par les uns et par les autres, même si le sens donné n'est pas le même*) » (Gravari-Barbas & Graburn, 2012, p. 3).

Rachid Amirou montre bien comment un objet comme la carte postale participe à la « mise en image » d'un espace générant sa mise en désir. Il montre aussi comment elle participe à une simplification de l'image des lieux, une sorte de stylisation qui fait que certains l'accusent de falsifier l'image des espaces qu'elle est censée représenter, qu'elle les dénature et de rappeler que « *Dans la réflexion éthique sur le tourisme, en effet, il est courant d'opposer l'authentique au factice, le vrai au faux, l'illusion à la profondeur (ou au secret)* » (Amirou, 2002, p. 26). Mais Amirou rappelle aussi que l'espace mental du tourisme se situe ailleurs que dans cette opposition binaire, ni vrai ni faux, ni réel ni illusoire, mais dans l'imaginaire et le symbolique (Amirou 1995), et de rappeler que, pour le touriste, ce n'est pas l'authenticité en soi qui importe, mais l'effet créé chez le « spectateur ». Il rapproche l'univers des vacances de l'univers du spectacle où ce qui est important est le « mentir vrai » (Amirou, 2002, p. 33). Il insiste sur l'importance de l'émotion dans le tourisme en rappelant que l'authentique est avant tout ce qui est vécu et ressenti comme tel. « *Peu importe la "vérité" ou la provenance des objets dits "typiquement locaux" (fabriqués quelquefois à Taïwan). Ce qui est recherché et apprécié, c'est l'effet, l'impact émotif et esthétique, comme dans tout spectacle* » (Amirou, 1999, 2002 p. 33).

Saskia Cousin (2003, 2013) n'est pas éloignée de cette position quand elle explique que, pour le touriste, ce qui est important c'est le plaisir, et que, si considérer le produit que l'on achète comme local et authentique participe à la réussite de l'histoire que l'on est en train de se raconter, on peut composer avec cette « authenticité ». De même, nous dit-elle en prenant l'exemple de la boule de neige, il existe aussi un plaisir du faux, du souvenir explicitement touristique.

Cette acceptation de la mise en scène et d'une artificialité à usage touristique des situations se traduira, par exemple, avec l'idée qu'il est plus raisonnable de se déplacer lors d'un safari au Kenya dans un minibus affrété pour dix personnes par un tour opérateur, qu'en trouvant sur place un 4X4 à louer pour se promener « tout seul ». Si l'idée du minibus peut paraître raisonnable, elle n'en sera pas forcément pleinement assumée, car ne répondant pas forcément à l'histoire imaginée. Aussi, le touriste ayant finalement fait ce choix pourra passer par un certain nombre de stratagèmes, comme une fraternisation lointaine (au moins dans un premier temps) avec les autres touristes, pour essayer d'oublier que la distance vécue dans le cadre de l'expérience touristique est plus faible que celle espérée de par la présence de ces congénères-touristes. Un deuxième artifice pour s'adapter à la situation du nombre que le touriste au minibus se trouve amené à vivre sera l'art d'effacer l'autre (touriste) lors de la prise de vues photographiques, permettant ainsi de générer l'effet « seul au monde » recherché. Ce type de prises de vues qui entretiennent l'idée que les « points de vue » sur le Grand Canyon sont déserts et se trouvent dans un cadre sauvage dont le silence n'est déchiré que par les cris de l'aigle royal qui tourne majestueusement au-dessus de soi. Des images qu'il faut reproduire à grand effort de cadrage et qui feront écho aux cartes postales et images véhiculées par les agences de voyages. Des ambiances que l'on est venu constater depuis fort loin et qu'il faudra recréer dans l'expérience vécue et surtout dans le récit photographique qui en sera fait.

Les touristes chinois, dont l'imaginaire touristique n'a pas été construit autour d'auteurs romantiques égocentrés dissertant sur la grandeur des civilisations disparues et préférant, comme le dit Amirou, les morts aux vivants et les objets aux sujets (Amirou 1995), semblent avoir moins de problèmes avec la réduction de la distance induite par la mise en scène touristique. Il sera ainsi intéressant de se faire photographier devant un paysage dont la nature touristique sera soulignée par un portique précisant la date, et le nom du lieu, comme Benjamin Taunay l'a montré sur les plages chinoises de Beihai dans le Guangxi (Taunay 2009b) .

## 222 – La longue distance, mais pas trop loin

La longue distance, mais pas trop loin de chez soi : cette idée peut paraître étrange et, pourtant, elle est très présente dans le tourisme où la recherche d'un lointain pas trop loin est un grand classique de la promotion touristique qui jongle entre les messages sur la « vraie » distance et ceux sur le lointain connecté. Il faut dire que, bien souvent, le retranchement n'est pas synonyme d'un nombre important de kilomètres parcourus. Jean Christophe Gay le rappelle en parlant de la distance comme argument de vente dans les îles de Polynésie française avec cette citation sur le fait que « *l'isolement des îles est souvent sans rapport avec leur éloignement* » (Aubert de la Rue, 1935, p. 55 cité par Gay, 1991). Il s'agit bien ici d'« éloignement » kilométrique, car comme le montre Nathalie Bernardie-Tahir, « *À l'heure du village planétaire, de la mondialisation des transports et des échanges, la notion*

*d'isolement géographique perd en effet singulièrement de son sens », d'autant plus pour le tourisme qui « représente une activité qui repose précisément sur la rupture de l'isolement, sur une accessibilité optimisée et sans cesse améliorée, sur l'établissement d'un tissu de relations de plus en plus dense » (2005, p. 376).*

C'est donc en jouant sur ces décalages entre accessibilité et éloignement, ou entre distance kilométrique et distance culturelle, que le touriste pourra rechercher la distance... pas trop loin. La mesure de ces écarts pourra aussi se faire en faisant appel aux différentiels de développement entre les pays qui peuvent être perçus comme générant un éloignement plus ou moins grand. Pour un Américain (IDH des États-Unis 0,914<sup>74</sup>), le Mexique (IDH 0,756) est plus lointain que le Canada (0,902) ce qui, pour certains, sera la promesse du dépaysement et, pour d'autres, plutôt inquiétant. Pour un Australien (IDH de l'Australie 0,933), l'Indonésie (IDH 0,684) ou le Vanuatu (IDH 0,616) seront plus éloignés que le Maroc (IDH 0,617) ne le sera pour un Français (IDH de la France 0,884).

Cette idée sera bien sûr reprise par la communication touristique qui offre de nombreux exemples de promotions ambiguës vantant la distance... à proximité. Nous pouvons prendre l'exemple des îles mélanésiennes du Vanuatu qui sont perçues comme « loin de tout »<sup>75</sup>. La distance est illustrée pour une campagne de promotion du Bureau du tourisme du Vanuatu par une image présentant des enfants riant au pied du volcan en activité de l'île de Tanna (figure 39). Image dont le choix illustre (adouci par la présence des enfants) la sauvagerie des îles. En effet, l'idée que des sauvages anthropophages, dont le rire est toujours inquiétant, ont de sérieuses tendances à faire des sacrifices humains pour apaiser la fureur des volcans est bien présente dans les imaginaires occidentaux et entretenue par le cinéma depuis *The Bird of Paradise* (1932) de King Vidor jusqu'à *Joe Versus the Volcano* (1990) de John Patrick Shanley. Le Bureau du tourisme du Vanuatu qui souhaite vendre cette sauvagerie, cette rupture promise, ce « loin de tout », combine cependant cette idée de la distance extrême, du dépaysement assuré avec l'idée de la grande proximité « à seulement trois heures de route » (*Just 3 hours away*) des marchés australiens et néo-zélandais visés.

La relativité de la distance peut se faire par la bonne accessibilité par les transports, en particulier les transports aériens, mais aussi en évoquant le fait que, même très loin, vous ne serez pas coupés du monde grâce à la qualité des télécommunications. Nathalie Bernardie-Tahir montre ainsi comment Aruba, petit État autonome de la mer des Caraïbes rattaché à la couronne néerlandaise, a ainsi très précocement joué cette carte de la connectivité en annonçant par leur ministre du Tourisme dès 2004 l'arrivée du haut débit sans fil dans l'île : « *Les voyageurs peuvent désormais se brancher encore plus vite au réseau Internet à partir des plus belles plages du monde. Nous reconnaissons l'importance d'offrir aux voyageurs un accès à Internet aussi rapide et facile que possible pour leur permettre de garder le contact pendant leur séjour sur l'île* » (Bernardie-Tahir, 2005, p. 377).

---

<sup>74</sup> Les données sur l'indice de développement humain (IDH) correspondent à l'année 2013 et sont proposées par le programme des Nations Unies pour le développement dans le Rapport mondial sur le développement humain 2014.

<sup>75</sup> L'Organisation mondiale du tourisme donne 110 000 visiteurs pour le Vanuatu en 2013, « Faits saillants OMT du tourisme 2014. » <http://mkt.unwto.org/publication/unwto-tourism-highlights-2014-edition>

Figure 39 – Tourisme au Vanuatu, la « grande distance » assurée à proximité



*Nouvelle communication mise en place en 2011 sur le site internet de [vanuatu.travel](http://vanuatu.travel), le site du Bureau du Tourisme du Vanuatu. « Sous le volcan en activité, le rire éclate » (Beneath the active volcano, laughter erupts). La communication par le site internet en août 2014 repose sur les mêmes images.*

*Source : Vanuatu Tourism Office, mai 2011, <http://vanuatu.travel/>*

### Encadré 1 - Welcome to Paradise at Fiji's Safari Lodge Resort

*« Safari Lodge a installé en 2010 un système d'alimentation en énergie respectueux de l'environnement. Pour le confort et la sécurité des clients, nous offrons donc une alimentation électrique 24 heures sur 24. Notre système basé sur l'énergie solaire et l'énergie éolienne nous permet de fournir une alimentation électrique 24 heures sur 24. Nous continuons cependant à utiliser un groupe électrogène quand les batteries le nécessitent, mais cela ne représente en général pas plus de 3 heures par jour (s'il n'y a pas de vent !). Cela nous permet aussi de fournir 24 heures sur 24 un système Wi-Fi permettant un débit 3G ce qui est incroyable compte tenu de notre situation isolée <sup>76</sup>» (Safari Lodge, 2014).*

<sup>76</sup> « Welcome to Paradise at Fiji's Safari Lodge Resort - Safari Lodge during 2010 installed an alternate « Green Power » system. We currently offer 24 hour power for guests comfort and safety. Our Solar / Wind Turbine / Battery Banks enable us to provide 24hr power. We still operate a generator when the Batteries need charging, however this is currently only 3 hours per evening (if its not windy!). This enables us to also provide a 24hr Wi-Fi network at 3G speed - amazing considering our remote location. » Site du Safari Lodge Fidji <http://www.safarilodge.com.fj/fiji-resort-accomodation> (consulté le 4 août 2014)

Cette communication pourra se décliner à toutes les échelles de la communication touristique en jonglant, là encore, sur l'annonce de la distance recherchée relativisée par une déconnexion qui n'est pas imposée. Ainsi, quand le Safari Lodge qui se trouve à Fidji au nord de Viti Levu « *sur une plage immaculée de l'île isolée de Nananu-i-ra dans l'océan Pacifique Sud*<sup>77</sup> » nous vante (vend) son isolement, il nous explique aussi qu'il a pu déployer un système astucieux permettant de maintenir une « incroyable » connexion au monde (encadré 1).

Si proposer une connexion internet et des liaisons téléphoniques classiques possibles est vraiment contre nature par rapport à l'esprit de robinsonnade affiché (ou plus classiquement, qu'elle est impossible à assurer à des coûts raisonnables) il s'agit tout de même de ne pas apparaître comme totalement en dehors du monde. Ainsi, au Batiluva Beach Resort de Yanuca Island dans les îles Fidji, que nous avons déjà évoqué comme exemple de destination d'île perdue à (seulement) quarante-cinq minutes de bateau de l'île principale de Viti Levu, pas de Wi-Fi ni de ligne téléphonique et un certain flou sur la couverture pour cellulaires. Par contre, sur l'unique photo présentant une chambre de ce gîte pour surfeurs où l'on est hébergé dans des cabanes en bois, il est impossible de rater la prise de courant du premier plan qui montre que vous pourrez recharger votre ordinateur portable sans problème pour visualiser vos exploits du jour capturés sur la vague avec une caméra GoPro (figure 40)

**Figure 40 – Rester branché faute d'être connecté au Batiluva Beach Resort (Fidji)**



*Source : Photo de communication présentée sur le site internet du Batiluva Beach Resort de Yanuca Island (Fidji), <http://www.batiluva.com> (consulté le 1<sup>er</sup> août 2014)*

Cette question de la connectivité peut aussi se poser dans l'autre sens. Par exemple, quelle distance nous sépare aujourd'hui de l'achat d'un voyage au Groenland à partir d'une petite ville de province ? En tapant « voyage au Groenland » sur le moteur de recherche Google, il est possible de sélectionner,

<sup>77</sup> « *Safari Lodge lies on a pristine beach on the remote Nananu-i-ra island in the South Pacific Ocean.* »

dans les deux premiers liens proposés (hors liens commerciaux), une offre pour une randonnée de dix jours à pied ou en kayak dans le sud du Groenland par *Comptoir des voyages* ou *Grand Nord Grand Large*, qui sont deux marques du tour opérateur *Voyageurs du monde*. En moins d'une minute et en trois ou quatre clics, on se trouve sur une page permettant de demander un devis avec *Comptoir des Voyages*, et il est possible de finaliser l'achat avec *Grand Nord Grand Large* moyennant quatre clics supplémentaires et une carte de crédit permettant de déboursier entre 3300 et 3800 euros par personne. Il est bien évident que pouvoir acheter un voyage ne veut pas dire partir, mais l'accessibilité d'une destination comme le Groenland grâce à un tour opérateur est aujourd'hui excellente et le tourisme dans cette région du monde bien réel (Johnston & Hall 1995; Delmas 2013; Grenier 2009).

L'accessibilité du Groenland ? Ou l'accessibilité de rares zones autour de quelques aéroports ? Les huit tours « randonnées » proposés en 2014 par *Grand Nord Grand Large*<sup>78</sup> s'organisent en deux blocs, une zone d'un rayon de 80 kilomètres tout au sud depuis l'aéroport de Narsarsuaq à partir duquel s'organisent cinq tours, et une autre zone d'un rayon de 40 kilomètres à partir de l'aéroport de Kusuluk et de la petite ville de Tasiilaq d'où partent trois autres tours. Les randonnées ne s'écartent que très peu de la côte, même pour la traditionnelle visite à l'inlandsis. Autant dire que les deux millions de kilomètres carrés du Groenland, qui sont recouverts à 80 % par la glace, ne sont qu'à peine effleurés et que la plus grande partie de cet espace n'est jamais parcourue par quiconque. Le même constat pourrait être fait ailleurs, en Australie, où il n'existe plus, depuis les années 1970, d'aborigènes ayant un mode de vie nomade (Peasley 2001), et le constat pourrait être élargi à bien des portions de forêts « primaires » ou de steppes asiatiques.

On retrouverait le même constat de la relativité des distances avec l'espace océanien où les « vraies » distances correspondent à la mauvaise desserte ou à l'absence de desserte. Reitel (1993) montre ainsi dans *l'Atlas de la Polynésie française* que les écarts dans la desserte des îles peuvent être extrêmes entre celles qui sont reliées à Tahiti par plusieurs vols quotidiens, et les plus périphériques qui ne sont desservies que par bateau avec un temps moyen d'accès pour Tahiti allant de 28 à 40 jours pour des îles comme Rapa dans les îles Australes. L'accessibilité ne s'arrange d'ailleurs pas forcément avec le temps, puisqu'avec la mise en service du nouveau cargo mixte Tuhaa Pae IV en 2011, le site de Tahiti Tourisme annonce aujourd'hui que « *pour les aventuriers, la lointaine Rapa, la plus australe de nos îles, au mode de vie communautaire et préservé, est accessible à raison d'un voyage tous les deux mois*<sup>79</sup> ». Les 1200 kilomètres séparant les deux îles ne sont pourtant arithmétiquement pas très impressionnants.

La distance peut donc être plus ou moins « épaisse » et évoluer au gré de l'ouverture ou de la fermeture d'une desserte. L'exemple de Kiribati dans le Pacifique est à cet égard édifiant. Aujourd'hui, aucune ligne régulière ne dessert par bateau ou par avion les 31 habitants (6 familles)

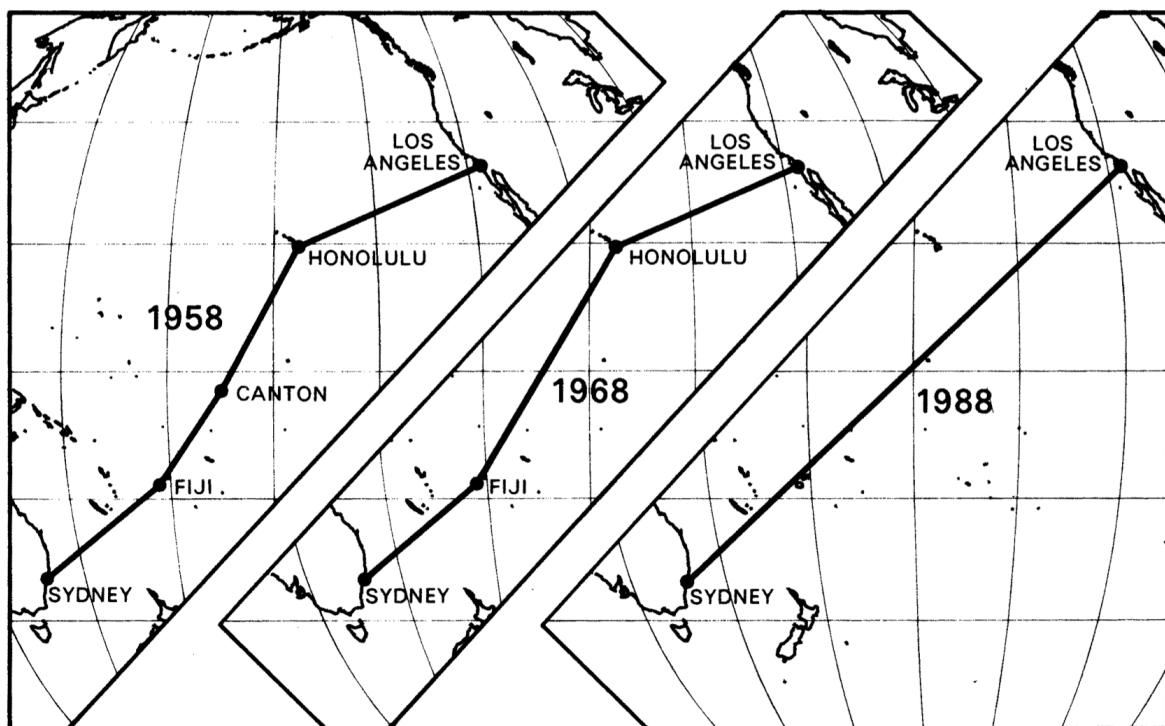
---

<sup>78</sup> Grand Nord Grand Large, qui est créé dans les années 1980 et devient une marque du groupe Voyageurs du Monde, est le plus ancien voyageur spécialisé sur les destinations polaires en France. <http://www.gngl.com/ps-groenland/tp-circuit-accompagne/at-randonnee> (consulté le 4 août 2014)

<sup>79</sup> Le GIE Tahiti Tourisme a pour mission la promotion touristique de la Polynésie française. <http://www.tahiti-tourisme.fr/votre-sejour/sejours-sur-leau/croisiere-aux-australes-sur-le-tuhaa-pae/> (consulté le 4 août 2014)

de l'île de Kanton (Canton) qui constitue l'unique population de l'archipel des îles Phoenix<sup>80</sup>, un des trois archipels du pays situés à presque 2000 kilomètres à l'est de Tarawa, l'île capitale (dans les îles Gilbert). Et pourtant, cette île fut utilisée à partir de 1939 pour ravitailler en carburant les hydravions de la Pan American faisant route vers la Nouvelle-Zélande qui se posaient dans son lagon ; puis après la Seconde Guerre mondiale et la construction d'une piste, elle devint jusque dans les années 1960<sup>81</sup> (Ward 1989) une étape incontournable entre Los Angeles et Sydney (voir figure 41). La plus extrême périphérie d'aujourd'hui était alors une étape sur la route des antipodes, ce qui ouvrait de multiples opportunités à qui voulait bien s'en saisir. Cette connexion en réseau qui peut se réorganiser rapidement au gré des progrès technologiques, des conditions météorologiques et des risques géopolitiques en passant par d'autres points montre la souplesse de la connectivité aérienne et la relativité de l'idée que, dans le transport aérien, la distance se pense « à vol d'oiseau ».

**Figure 41 – Les routes aériennes Trans-Pacifique entre Los Angeles et Sydney entre 1958 et 1988**



Source : Ward, R. G. (1989). *Earth's Empty Quarter? The Pacific Islands in a Pacific Century. The Geographical Journal*, 155(2), p. 243.

<sup>80</sup> Report on the Kiribati 2010 Census of Population and Housing, Republic of Kiribati, National Statistics Office Ministry of Finance, Baikiri, Tarawa. aug 2012, 229 p. <http://www.mfed.gov.ki/wp-content/uploads/2011/05/Census-Report-2010-Volume-1.pdf>

<sup>81</sup> Kanton fut aussi utilisée par l'armée américaine et par la NASA pour le suivi de satellites jusque dans les années 1970, ce qui implique que l'île présente aujourd'hui de multiples bâtiments à l'abandon.



S'il est possible de trouver la distance « pas trop loin », il est aussi possible de trouver des trous noirs de la distance touristique à sa porte ou presque. Nous avons l'habitude de dire aujourd'hui que le monde entier est touristique et que l'écoumène touristique qui court jusqu'en Antarctique, et bientôt dans l'espace, est presque plus étendu que l'ensemble des terres « anthropisées ». Comme nous avons pu le voir pour le Groenland, il faut cependant relativiser cette idée. De nombreux quartiers des banlieues de New York ou de Paris, à quelques kilomètres des « merveilles » que l'on vient visiter du monde entier, ne voient jamais passer de « touristes », et cela, même quand la marginalité devient (temporairement ?) attraction comme avec l'exemple du « Gang Tour » (chap. 212) de Los Angeles à quelques kilomètres de Beverly Hills et Hollywood Boulevard<sup>82</sup>. De la même manière qu'il existe des trous noirs touristiques à proximité des hauts lieux nationaux, la distance est parfois infranchissable pour les touristes aux portes de leur pays, comme de nombreux Européens ont pu le vivre avec la décomposition de l'ex-Yougoslavie. Aujourd'hui, la Lybie et la Syrie n'attirent des voyageurs qu'en recherche de récréations peu touristiques.

La consultation de la rubrique « Conseils aux Voyageurs » et des cartes du ministère des Affaires étrangères (qui classent les espaces en quatre nuances allant du vert vers le rouge et qui soit conseillent une vigilance normale ou renforcée, soit déconseillent sauf raison impérative, soit déconseillent formellement) est à cet égard édifiante, le nombre de pays entièrement en vert étant fort limité dès que l'on quitte l'un des pôles de la Triade. On peut retrouver cette impression dérangeante sur la carte du groupe GEOS qui travaille pour la prévention et la gestion des risques pour les personnels des entreprises à l'étranger et qui dresse chaque année une carte des risques dans le monde (voir figure 42).

Ces catégories de risques faibles, modérés, sensibles, importants ou très importants dessinent un étrange partage de l'espace. Si l'on considère que les espaces où le risque est important ou très important ne sont pas vraiment fréquentables par les touristes, d'autant plus quand ils sont combinés à une « zone d'instabilité », l'Afrique n'est ouverte que sur 40 % de son espace continental. Si l'on cherche des espaces africains où le risque est considéré comme modéré ou faible, on tombe à 8 % de l'espace africain d'après GEOS. Bien sûr, tout cela est relatif, l'Amérique centrale en général, et le Mexique en particulier, sont considérés par GEOS comme peu fréquentables et de larges zones du territoire mexicain sont « formellement déconseillées » par le ministère des Affaires étrangères. Cela n'empêche pas le Mexique de recevoir presque 24 millions de visiteurs internationaux en 2013, ce qui le place en 15<sup>e</sup> position des destinations touristiques mondiales pour l'OMT<sup>83</sup>.

---

<sup>82</sup> Ces exemples peuvent être complétés par ceux présentés lors du dernier colloque ASTRE sur « Le tourisme Hors des sentiers battus » par Ferreira Barbosa et Vieira da Cunha avec les tours organisés dans la favela « modèle » de Santa Marta à Rio de Janeiro et les travaux de thèse menés par Hascoët sous la direction de Lefort sur la mise en valeur « récréa(r)tistique » revendiquant une dimension touristique des quartiers nord de Marseille.

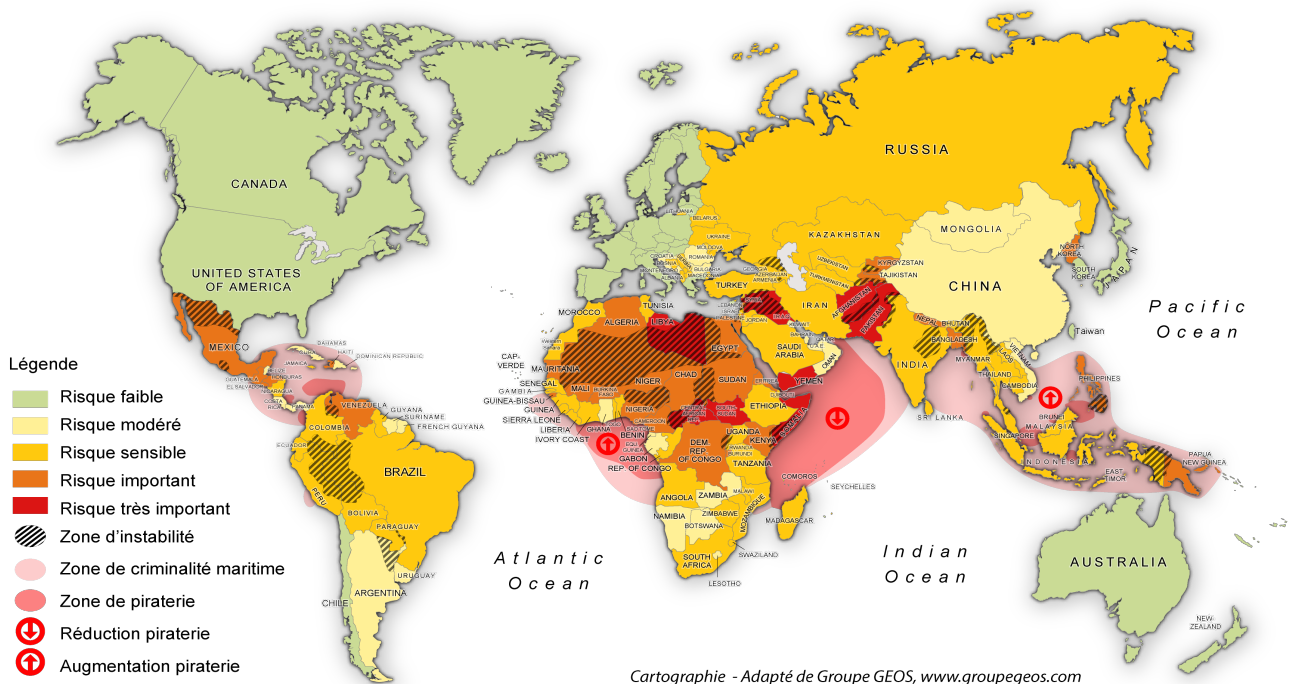
Ferreira Barbosa Gabriel, Vieira da Cunha Neiva, 2014, La « favela touristique » dans la ville de Rio de Janeiro : une ethnographie de la favela Santa Marta & Hascoët Yannick, Lefort Isabelle, 2014, Au détour des barres et des tours. Les quartiers nord de Marseille, de la zone à la zone touristique ? Communications au colloque Le tourisme Hors des sentiers battus, Coulisses, Interstices et Nouveaux Territoires touristiques, 4e colloque International de l'Association ASTRE, 21 au 23 mai 2014, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, IREST/EIREST.

<sup>83</sup> Chiffres de l'Organisation mondiale du tourisme pour l'année 2013, Source : Faits saillants OMT du tourisme 2014.

Si le touriste est tenté par la longue distance « pas trop loin de chez lui », nous avons vu que la complexité des métriques, quand on aborde la question sécuritaire, rend possible des erreurs d'évaluation de cette distance qui peuvent placer les voyageurs dans des situations à risques. Des touristes pouvant se trouver beaucoup plus loin qu'ils ne l'imaginaient en matière de danger accepté. Néanmoins, le nombre limité d'histoires de touristes ayant visé « un pont trop loin », si l'on considère le gros milliard<sup>84</sup> de visiteurs internationaux qui circulent chaque année dans le monde, relativise le nombre de ces situations de distances mal maîtrisées.

**Figure 42 - Carte des espaces du risque pour les visiteurs dans le monde en 2014**

Carte des risques sécuritaires dans le monde en 2014 par le groupe GEOS



Source : Le groupe GEOS est spécialisé dans la prévention et la gestion des risques pour les entreprises. Il dresse chaque année une carte des risques dans le monde. Pour le groupe GEOS, les risques physiques liés à la sûreté/sécurité encourus par les expatriés et les voyageurs d'affaires (GEOS ne s'adresse pas directement aux touristes) sont liés à plusieurs facteurs : la criminalité, les troubles sociaux, le terrorisme, les enlèvements et les risques géopolitiques. GEOS établit son évaluation du risque des pays en fonction de ces critères, évalués à partir de 1 (faible) à 5 (très élevé). De l'agrégation de ces évaluations se dégage une note finale qui reflète la situation de la sécurité dans le pays concerné (de 1 à 5), [www.groupegeos.com](http://www.groupegeos.com)

<sup>84</sup> L'Organisation mondiale du tourisme donne 1 087 millions de touristes internationaux pour l'année 2013 dans « Faits saillants OMT du tourisme 2014 », <http://mkt.unwto.org/publication/unwto-tourism-highlights-2014-edition>

## 223 - Relativisation de la distance et réécriture du monde

La relativité de la distance dans les pratiques de tourisme passe par une équation simple. Pour pouvoir faire du tourisme, le voyageur a besoin a minima d'utiliser des transports, de manger, de dormir, d'utiliser des toilettes. En général, les équipements et les services qui lui sont proposés (de manière plus ou moins avisée) ont été installés pour répondre à cette demande ou à la demande supposée. En conséquence, et en particulier quand les acteurs du tourisme ont eu le temps de s'organiser, dans les espaces parcourus par les voyageurs, les formes de services et d'équipements proposés aux touristes sont construites en relation avec une écoute de leurs attentes. S'il veut manger des haricots avec une cuillère en bois et boire dans un gobelet en terre (ce qui n'est vraiment pas du goût du restaurateur mexicain dont le standing s'en trouve malmené), il aura une cuillère en bois, quitte à ce que le restaurant se spécialise dans l'accueil de ces touristes qui ne supportent pas les jolis revêtements en plastique si hygiéniques que l'on dispose habituellement sur les sièges. Si sa perception de la distance parcourue nécessite la construction d'un décor la concrétisant, s'il veut des coucous tyroliens et des tikis polynésiens, les hébergeurs locaux les lui installeront.

L'importance d'un « bon » accueil, c'est-à-dire conforme à l'attente, est d'autant plus grande que les voyages sont souvent fatigants et que, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le système des recommandations à travers guides et almanachs permet aux plus réactifs des aubergistes et hôteliers de se démarquer. « *En général, les auberges de France sont mal tenues ; on y fait une chère mesquine (...) Aussi, lorsqu'on en rencontre, où, comme chez M. Richard, on trouve une bonne cuisine, une excellente cave, de beaux appartements, des attentions recherchées, enfin, tout ce qui peut plaire à un véritable Gourmand (...), on doit s'empresse de la signaler et de la recommander aux amateurs* », nous dit, en 1807, Alexandre Grimaud de La Reynière dans son *Almanach des gourmands servant de guide dans les moyens de faire excellente chère* (cité dans Csergo, 2011, p. 2)<sup>85</sup>.

Cette adaptation au client passe par une cuisine consommable pour les voyageurs, « *not too spicy* » dirait-on aujourd'hui de l'Inde à Zanzibar en passant par le Mexique. Cette gastronomie pour touristes qui impose l'« *English breakfast* » jusque dans les hôtels chinois (à côté des nouilles) a bien sûr une fonction importante dans la réduction de l'altérité. Hélène Morlier, qui étudie la gastronomie à travers les guides de voyage entre 1850 et 1940 (Morlier 2013), montre bien ainsi comment les établissements d'Europe et des colonies qui accueillent les touristes à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle font des efforts pour s'adapter à la clientèle « internationale » en lui proposant, de Shanghai au Caire, une cuisine « française » en guise de cuisine internationale de l'époque. La même cuisine qui finit par exaspérer certains touristes qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, revendiquent dans le journal du Touring Club à propos de leurs déplacements dans les provinces françaises qu'« *on ne saurait trop encourager les hôteliers de province à garder la tradition des plats de pays, des condiments de la contrée, bien autrement affriolants pour la grande majorité des touristes que les sauces Béchamel, Colbert et Sévigné qui poursuivent les voyageurs de leurs arômes fadasses et quelconques d'un bout à l'autre du monde habité* » Un voyage par mois, Touring Club revue mensuelle, octobre 1906, p. 506-507 (cité dans Bertho Lavenir, 1999, p. 233).

---

<sup>85</sup> Grimaud de La Reynière Alexandre B. L., 1807, *Almanach des gourmands servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Cinquième année. Paris, Chez Maradan, p.19-20.

Cet intérêt pour les gastronomies régionales dont Catherine Bertho Lavenir (1999), comme Hélène Morlier (2013), nous dit qu'il commence vraiment à se développer dans les années 1920-1930. Hélène Morlier nous dit ainsi qu'une des premières cuisines exotiques reconnues après la Première Guerre mondiale sera la cuisine marocaine. Si aujourd'hui les « cuisines du monde » font partie de l'offre de restauration classique d'une ville moyenne (restaurants mexicain, indien, japonais, italien, chinois, marocain en sont quelques exemples) et que les rayons des supermarchés reprennent les mêmes gammes, on peut imaginer que les touristes sont plus habitués aux goûts d'ailleurs et que la distance gustative s'en trouve réduite.

Il est cependant intéressant de noter que le décalage entre les cuisines exportées adaptées aux goûts locaux (*California rolls* à l'avocat et pizza hawaïenne aux ananas) et les cuisines locales est souvent important et qu'en conséquence, la réduction de la distance avec les cuisines à consommer en voyage est très relative, comme l'observe Sandra Marques à propos des voyageurs en Inde (Marques 2013). Sandra Marques reprend aussi de manière perfide l'observation de Erik Cohen et Nir Avieli (2004) qui, lors d'un colloque sur « *Local food and tourism* » en 2000 à Chypre, remarquaient que, tout à la célébration des capacités attractives des gastronomies locales, aucun participant ne soulignait que se nourrir en tant que touriste pouvait ne pas être simple. Pourtant, le comportement des conférenciers dans leurs critiques de la nourriture locale servie lors du colloque comme dans leur choix, le soir, de restaurants à menus italiens, anglais, français ou allemands semblait montrer que s'alimenter en déplacement, même pour des experts de la question, n'était pas simple.

Si la question de la nourriture est importante, c'est qu'au-delà des problèmes de goût, elle est souvent associée, au même titre que la consommation d'eau, comme potentiellement porteuse de problèmes sanitaires. Là encore, la distance peut se mesurer pour un voyage au nombre des vaccins recommandés, que certains revendiquent comme indicateur de l'extrême distance. Au Ghana, unique pays d'Afrique de l'Ouest où le risque est considéré comme modéré par le groupe GEOS, la distance mesurée en termes de vaccinations sera tout à fait notable (voir encadré 2). La distance pourra aussi se mesurer à l'importance de la taille de la trousse à pharmacie qui pourra devenir boîte, voire valise. Dans le cas de la pharmacie de voyage, l'importance du trouble hypocondriaque, qui peut générer des distances infranchissables (un peu comme la peur du transport aérien), joue sans doute plus que tous les « conseils aux voyageurs » d'un ministère.

Directement liée à ces questions sanitaires, nous pourrions aussi évoquer la distance en mètres de papier toilette. Si l'histoire des lieux d'aisance a été a priori écrite par Roger-Henri Guerrand (2009) au moins pour nos latitudes, la question de leur géographie ou d'une approche géographique de la manière de les pratiquer n'existe pas encore à notre connaissance. Notre façon d'aller aux toilettes a cependant pu être abordée en lien avec la question de la nudité comme avec Francine Barthe-Deloizy (2003) ou de la courtoisie avec Norbert Elias (1969), voire en lien avec les pratiques récréatives de nature dans le livre de Kathleen Meyer (1989). Si l'existence d'une très sérieuse World Toilet Organisation<sup>86</sup> créée en 2001, devant le constat qu'aujourd'hui 2,5 milliards d'humains n'ont pas

---

<sup>86</sup> L'ONG World Toilet Organization (Organisation mondiale des toilettes - <http://worldtoilet.org>)

organise depuis 2001, une journée de sensibilisation mondiale des toilettes (World Toilet Day) le 19 novembre qui est soutenue depuis 2013 par l'Organisation des Nations unies

accès à des toilettes propres, a pu permettre de cartographier la part des habitants des différents pays du monde qui défèquent à l'air libre ou la proportion de ceux qui ont accès à des toilettes défectueuses<sup>87</sup>, la question est abordée en lien avec des situations de précarité ne concernant que rarement le tourisme. En effet, en règle très générale, il est proposé aux touristes des toilettes fermées et en état de fonctionner même là où celles-ci sont exceptionnelles. Un tour des forums de voyageurs montre cependant que les anecdotes en relation avec la fréquentation de toilettes peu ordinaires ou d'un entretien très douteux sont nombreuses et font beaucoup rire de retour au pays.

## Encadré 2 – Ghana - Conseils aux voyageurs - Santé

### Prévention de la diarrhée du voyageur et du choléra

Il est conseillé de ne pas boire l'eau du robinet et de préférer les eaux en bouteilles capsulées ou, à défaut, de consommer de l'eau filtrée, bouillie et décontaminée, d'éviter l'ingestion de glaçons, de jus de fruits frais, de légumes crus et de fruits non pelés et d'éviter aussi la consommation d'aliments (poisson, viande, volaille, lait) insuffisamment cuits.

### Vaccinations

La vaccination contre la fièvre jaune est obligatoire, celle contre la diphtérie-tétanos-poliomyélite est recommandée, la vaccination contre la méningite à méningocoque de type A et C est vivement conseillée, comme celles contre la fièvre typhoïde et les hépatites virales A et B. La vaccination contre la rage peut également être proposée dans certains cas.

*Source : ministère des Affaires étrangères, Conseils aux voyageurs*

*<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs/conseils-par-pays/ghana-12252>*

Néanmoins, proposer des toilettes qui permettront aux touristes de ne pas se sentir trop éloignés de chez eux à l'heure de la diarrhée du voyageur, plus connue sous le nom de *turista*, est important. Offrir des WC en céramique, plutôt que des toilettes à la turque (à la rigueur proposer des toilettes sèches dans le cadre d'un tourisme alternatif) permettra d'adoucir la distance. Cette histoire n'est pas récente, et dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Bertho Lavenir (1999, p. 233) le notait avec le *Guide Michelin* de 1900, offrir des WC avec appareil de chasse à effet d'eau vous positionnait dans la hiérarchie des établissements hôteliers sans ambiguïté.

Cette question de la relativité de la distance en lien avec un reformatage de l'environnement pour le rendre consommable au touriste pourrait être déclinée de multiples manières. Sylvie Brunel pose la question de la légitimité de cette transformation et nous dit que le tourisme transforme une partie du monde en un immense parc d'attractions, un Disneyland grandeur nature (Brunel 2006). Il est vrai

---

(<http://www.un.org/fr/events/toiletday/>)

<sup>87</sup> Voir à ce propos la carte « Petite géographie des toilettes » que Philippe Rekacewicz a réalisée en 2010 pour *Le Monde Diplomatique*. <http://www.monde-diplomatique.fr/cartes/tabouexcrements>

que le parc d'attractions, tel celui présenté dans la banlieue de Pékin par Jia Zhangke (2005) dans son film *The World*, est bien une tentative de reconstruction d'un monde simplifié et accessible, un monde pour touristes. Brunel qui termine son ouvrage par un « Touristes... et fiers de l'être », conclue en demandant s'il est anormal que les 800 millions de touristes<sup>88</sup>, dont elle dit qu'ils déversent infiniment plus de revenus sur les pays du Sud que les ONG humanitaires, redessinent le monde et façonnent les paysages. Ce qui a le mérite d'affirmer qu'il n'y a pas d'ambiguïté sur le fait que le tourisme transforme le monde pour le conformer à son usage. Si la transformation du monde peut adoucir la distance, d'autres moyens existent pour la rendre plus supportable.

## 224 – Atténuation de la distance par les passeurs et les apprentissages

Aujourd'hui, est-il important de compter les heures de « route » pour arriver à générer une rupture, pour arriver à ressentir une coupure avec l'espace-temps des habitudes ? Nous l'avons vu, la distance est sans doute plus palpable quand elle se traduit par une perte de repères. En cela, le voyage au Japon pour des Occidentaux peut être très déroutant, comme le montre de manière très intéressante Sofia Coppola dans le film *Lost in Translation* (2003). Les deux personnages principaux, américains, connaissent un grand malaise de communication dans ce déplacement qui les laisse à Tokyo un peu perdus et sans traduction satisfaisante de leur environnement. Ils utilisent leur chambre comme de véritables enveloppes protectrices et ne se hasardent au-delà du hall et de la porte de l'hôtel, qui représentent un véritable sas avec l'extérieur, qu'accompagnés, pris en charge ou armés de beaucoup de volonté et d'un guide de voyage. Durant deux moments du film, les personnages se libèrent de cette catalepsie et se lancent au hasard dans les rues de la ville. Il est intéressant de voir que, dans le film, ces scènes apparaissent comme étant de l'ordre du rêve ou du fantasme, comme si, dans la réalité, on ne pouvait ainsi se jouer de tous repères.

Si la perte des repères garantit une mise à distance pouvant devenir paralysante, comment peut-on rendre plus supportable cette perte de repères ? Et surtout, comment peut-on traiter avec elle, afin de pouvoir développer d'autres pratiques qu'une léthargie régressive dans une chambre d'hôtel ? Même si la littérature et la musique sont là pour nous rappeler que ces périodes d'apparente stagnation liées à l'isolement peuvent aussi être des moments propices à la création et donc recherchés en tant que telles. La littérature de voyage et les *road movies*, qui nous montrent l'importance des valeurs romantiques dans notre lecture du déplacement, nous donnent de multiples exemples où la perte des repères matériels, l'égaré physique, peuvent aider à se perdre dans nos pensées et dans nos rêves, voire accéder de manière volontaire ou non à un abandon de l'ordre moral et social. Perdre son chemin suite à un effacement des repères n'est pas toujours perçu comme regrettable.

---

<sup>88</sup> Les 800 millions de touristes internationaux que signalait Sylvie Brunel sont devenus 1 milliard et 87 millions de visiteurs internationaux en 2013 pour l'Organisation mondiale du tourisme, « Faits saillants OMT du tourisme 2014. » <http://mkt.unwto.org/publication/unwto-tourism-highlights-2014-edition> - Cette valeur qui résume le tourisme au tourisme international est bien sûr très relative, quand on voit que pour l'année 2012, le National Bureau of Statistics of China (<http://www.stats.gov.cn/>) annonce, rien que pour la Chine, trois milliards de visites domestiques (chiffre énorme, même en tenant compte des avertissements de Benjamin Taunay (2009b p. 44) sur les chiffres du tourisme chinois).

Mais généralement, un évanouissement des repères, ne plus être en mesure d'avoir un décryptage de l'ordre qui nous entoure génère une confusion certaine et un inconfort. Ne pas savoir où l'on se situe se transforme en égarement plus global. Aussi les touristes ont-ils cherché très tôt des manières de traiter avec cet embarras.

Une première manière de faire a été de se déplacer avec sa valise. Il s'agit d'emporter des affaires utiles pour le voyage, mais dont une partie est aussi là pour faire office de coquille d'escargot dans laquelle on peut se retirer en cas de contrariété. La montre du grand-père ou le livre de chevet peuvent ainsi jouer le rôle de talisman censé nous protéger des périls du voyage. L'aristocrate du XVIII<sup>e</sup> siècle avait une manière plus radicale de lutter contre cet inconfort, comme le démontre la taille de la villa aristocratique classique dans une station balnéaire qui était pensée pour accueillir le maître et toute sa domesticité. Les lieux changent, mais la cuisinière reste la même ! En déplacement, un valet, a minima, fait office d'amortisseur avec le monde extérieur comme le montre le rôle de Julien auprès de Chateaubriand durant leur voyage sur la route de l'Orient (1806-1807) raconté dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*<sup>89</sup>. Mais le voyage se fait aussi à travers tout un réseau de correspondants, de notables, de traducteurs, de domestiques locaux mis à disposition de ces aristocrates qui ont, de plus, une bonne maîtrise des langues étrangères : en plus du français, langue internationale de l'époque, il n'est pas rare qu'ils parlent le latin, l'italien, l'allemand, etc.

L'apprentissage des langues est, en effet, un de ces apprentissages qui peut faciliter le voyage et réduire la distance. Ce n'est pas un hasard si le Québec, l'Afrique du Nord et les Antilles françaises sont des destinations rassurantes pour toute une génération de voyageurs français ayant obtenu au mieux le certificat d'études et n'ayant jamais reçu d'initiation à une langue étrangère. L'éducation familiale est aussi capitale. Certains naissent dans des familles où les « voyages forment la jeunesse » et d'autres dans des maisons où l'on s'étonnera de « jeter l'argent par les fenêtres » (du train ou de l'avion qui vous fait découvrir le monde). Ce qui vaut pour les familles vaut pour les groupes sociaux. Mais le rapport au monde pourra aussi être changé par l'expérience que l'on aura de celui-ci à travers des pratiques associées à l'éducation : voyages scolaires, colonies de vacances, etc. Bien sûr, les pratiques de vacances familiales auront un rôle capital pour rendre ordinaire le fait de prendre le train, l'avion, de prendre un taxi, de réserver un hôtel. Les opérations de réservations et de paiements, qui aujourd'hui sont classiquement entreprises devant les enfants sur l'ordinateur familial, font que ces démarches seront plus naturelles pour les générations qui prendront la route demain. Apprendre à devenir touriste peut, en effet, se construire sur plusieurs générations, par accumulation, par stratification. Apprendre à conduire une automobile a pu être une conquête, payer par carte de crédit en fut une autre, acheter un voyage sur internet fut la suivante. Autant d'éléments qui montrent que l'éducation touristique (Équipe MIT, 2002, p. 142) est capitale pour qu'une société puisse développer des pratiques à une échelle qui soit autre que marginale. Et puisque l'on évoque l'éducation qui peut être « bonne » ou non, on peut imaginer, en se rappelant l'éducation « touristique » des Chateaubriand et autres Lord Byron, qu'il existe encore aujourd'hui une diversité

---

<sup>89</sup> Ce voyage effectué entre juillet 1806 et juin 1807 a permis à Chateaubriand et à son domestique Julien de faire, de ses propres mots, le tour entier de la Méditerranée : ils ont visité Sparte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, Alexandrie, Le Caire, Carthage, Cordoue, Grenade et Madrid. Le récit est consigné dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* qui a été publié en 1811. Mais des mises en regard d'un journal de Julien avec le récit de son maître sont présentées dans les *Mémoires d'outre-tombe* publiées en 1849-1850.

d'éducatives touristiques dans la société (et dans les sociétés), n'insistant pas sur les mêmes compétences.

Cette question des apprentissages nous rappelle aussi la notion des compétences et de l'acquisition d'un capital mobilitaire (Ceriani 2007) que nous évoquions en introduction. Elle implique aussi que l'on puisse réfléchir, comme l'a fait Philippe Duhamel, à l'évolution des pratiques au cours de la vie avec, par exemple, l'évolution des relations que les touristes peuvent entretenir avec un lieu touristique depuis leur enfance (Duhamel 2007). Benjamin Taunay indique ainsi que de nombreux touristes chinois interrogés aujourd'hui en Europe ont eu un premier contact avec ce continent lors de leurs études, et que les familles issues de l'ancienne nomenclature communiste, qui ont eu l'habitude de voyager, sont particulièrement bien représentées sur les routes touristiques de France (Taunay 2012).

Le nombre des apprentissages permettant de fabriquer un touriste opérationnel est infini, comme l'explore Catherine Bertho Lavenir dans *La Roue et le Stylo* (1999). Apprendre à marcher et à choisir ces chaussures pour une journée de marche dans Paris ou pour l'ascension du Grossglockner tyrolien, apprendre à marchander sans se dire que l'on « se fait avoir », prendre un métro à Paris ou à Shanghai, traverser une avenue à Bangkok et ne pas faire confiance aux passages pour piétons quand on est Suisse. La liste à la Prévert pourrait nous occuper encore longtemps. Aussi, pour clore ce développement, j'illustrerai l'importance des apprentissages par une petite histoire ayant fait l'animation dans le quartier de La Rochelle que j'habite. C'est l'histoire d'un couple très simple (le couple, pas l'histoire) ayant gagné en 2012 lors d'un jeu quelconque, un voyage tout compris à Las Vegas et, qui contre toute attente, décida de vivre l'aventure. Ils se firent confirmer par des voisins que les documents reçus comprenaient bien des billets d'avion et qu'il était bien inscrit en anglais « tout compris » sur les documents de l'hôtel les accompagnant ; puis ils achetèrent des billets de train pour monter à la capitale. Le jour du départ, devant le guichet d'embarquement, ils comprirent, entre autres, qu'ils ne pourraient pas embarquer sans visa pour les États-Unis et que même si, miracle, on pouvait régler la question de l'ESTA<sup>90</sup> en ligne au comptoir de la compagnie, il fallait tout de même une carte de crédit pour finaliser l'autorisation, ce qu'ils ne possédaient pas. Les âmes charitables (et elles sont nombreuses dans mon quartier) dirent que c'était une bénédiction que ces gibiers à trosser, ne parlant pas un seul mot d'anglais, ne soient jamais arrivés à « Sin City », la ville du péché. Cette histoire véridique montre bien que l'apprentissage du voyage ne se fait pas tout seul et qu'avant d'avoir eu besoin d'un visa, bien des gens ignorent même que cela existe.

En dehors des apprentissages que le touriste complétera tout au long de son existence de voyageur, la deuxième grande manière de rendre la distance acceptable pour de nombreux touristes est d'avoir recours à des guides. Passeurs d'altérité qui peuvent se présenter sous la forme de conseillers permettant d'accomplir un apprentissage technique (Équipe MIT, 2011, pp. 74-84). Dès les origines du tourisme apparurent des guides baigneurs qui devinrent plus tard des maîtres-nageurs avant de devenir des maîtres-nageurs sauveteurs (MNS) devant l'intrépidité de plus en plus grande des « étrangers ». Les guides de montagne qui apparaissent, eux aussi, très tôt dans l'histoire du

---

<sup>90</sup> L'*Electronic System for Travel Authorization (ESTA)* est une autorisation électronique de voyage faisant office de visa pour les États-Unis.



tourisme<sup>91</sup> combinent une maîtrise technique et une connaissance du milieu. Ces guides qui incarnent une connaissance de l'espace, des sociétés, de ses codes sont aujourd'hui sans doute les plus nombreux. Ils peuvent embarquer avec le groupe de touristes et s'engager dans une itinérance qui leur donne un statut de gardien du troupeau, de berger avec qui se tisseront des liens bien souvent sincères et néanmoins tout à fait logiquement intéressés de part et d'autre. Même si, dans le jeu d'illusionnisme du tourisme, faire du guide un « ami », c'est, d'une certaine manière, gommer l'idée que la distance qu'il comble ne pourrait disparaître sans une transaction financière.

Si l'utilité du guide est évidente dans la transaction avec un environnement étranger, son rôle renvoie aussi à l'idée d'un manque d'autonomie du voyageur et à l'exploitation d'une personne attachée à son service, ce qui, dans les sociétés occidentales participant au développement du tourisme international en nombre, n'est pas forcément très heureux. Le manque d'autonomie n'est que peu pardonnable dans une société des individus (Elias 1987), et l'exploitation de « serviteurs » pose souvent problème aux familles de la classe moyenne qui ont souvent acquis leur place dans cette catégorie intermédiaire depuis peu de temps. Un tourisme sans guide existe donc, qui n'exploite pas et qui est autonome (grâce à son guide papier ou sa tablette). Il s'affiche comme un tourisme plus à même d'assumer la perte des repères. Parfois, son apprentissage le rend même effectivement plus autonome ; parfois, il est juste un peu perdu, ce qui peut être une manière d'apprendre plus vite. On trouvera aussi, dans cette catégorie, en filiation du tourisme aristocratique, un tourisme élitiste habitué par son mode de vie aux voyages internationaux qu'il pratique aussi en dehors du tourisme et qui pourra afficher une grande habitude de l'altérité, l'affranchissant des béquilles avec lesquelles les autres voyageurs doivent progresser.

On remarquera avec bonheur que le développement d'un tourisme alternatif, plaçant au cœur de la pratique la relation solidaire et équitable avec les sociétés locales, permet de donner au guide, parfois redéfini en « accompagnateur », un rôle, plus politiquement correct, de transmission des savoirs (et de la sagesse) des sociétés locales. Il ne s'agit plus d'avoir quelqu'un à son service, ou d'être « guidé » tel un troupeau, mais de s'enrichir d'un partage de connaissances afin de pouvoir, comme nous le dit la brochure TDS 2014<sup>92</sup>, bénéficier « *d'un séjour d'une infinie richesse et de rencontres humaines exceptionnelles* ». Un échange où le Touareg pourra vous dire de manière sentencieuse en versant le thé à la menthe : « *Vous, les Occidentaux, vous avez les montres, mais nous, nous avons le temps* »<sup>93</sup>, silence, distance... et peu importe si vous avez le sentiment d'avoir déjà entendu cela quelque part.

Cette opposition entre le temps et la montre est intéressante pour montrer les différentes manières de vivre la distance par l'expérience. Pour la visite d'un même ksar (village fortifié) de la vallée du Drâa au Maroc, une famille de voyageurs arrivant en voiture de location fera une pause sur la route et fera la visite au rythme des découvertes interrompues par la lecture du guide papier et les poses photographiques. Dans une journée ordinaire, elle croisera peut-être quelques touristes entreprenant

---

<sup>91</sup> Sur son site internet, la Compagnie des Guides de Chamonix affiche fièrement : « depuis 1821 ». C'est cette année-là que furent déposés les premiers statuts de l'organisation qui est la plus ancienne compagnie de guides de haute montagne de l'histoire du tourisme et des loisirs.

<sup>92</sup> TDS Voyage, Tourisme et développement solidaires - <http://www.tdsvoyage.com>

<sup>93</sup> Aphorisme-proverbe en général qualifié d'africain mais que l'on trouve dans bien d'autre partie du monde.

la même visite avec qui elle pourra échanger sur les endroits où la vue est particulièrement belle. Le villageois auquel ils demandent s'il y a quelque chose au bout du chemin ne les comprendra pas. En redescendant, ils boiront un soda dans une échoppe au bord de la route où le patron leur dira que c'est dommage de ne pas avoir continué, car au bout du chemin la vue est très belle. Et puis en discutant, ils apprendront que Chahid tient cette boutique depuis maintenant deux ans et que son frère travaille à Lyon où il a été le voir il y a trois ans. Après une courte promenade à travers la palmeraie jusqu'au fleuve, ils reprendront la voiture. Le groupe qui descend du minibus derrière eux avec son guide marocain est plus bruyant. Les gens discutent, le guide les amène là où ils pourront voir l'endroit où un astucieux système de clés permettait de boucler l'accès du ksar. Ils s'arrêteront exactement là où l'ouverture dans le mur permet une belle vue sur la vallée du Drâa et pendant que le guide redescendra négocier des rafraîchissements avec Chahid, ils pousseront jusqu'au bout du chemin où, depuis la tour, la vue est imprenable.

L'expérience formatée par le guide et vécue collectivement est souvent dévalorisée par rapport à celle vécue individuellement (ou au sein d'une unité familiale ou un petit groupe d'amis) même si elle ne permet pas de découvrir « toutes les richesses » du lieu. Les échanges entre touristes de groupes et touristes individuels quand ils se rencontrent montrent que tous ont conscience des intérêts et des limites de leur expérience : « Vous avez fait ça en deux heures ? » « Vous avez raté la vue depuis la tour ? »

Le fait de vivre une expérience plus personnelle avec le lieu, à son rythme, permet-il de réduire les effets « toxiques » de la distance (sentiment d'angoisse lié à la perte des repères) pour n'en garder que les effets exaltants liés au dépaysement et aux nouvelles émotions ? Il est intéressant de constater que la distance est souvent ressentie par rapport à des émotions<sup>94</sup> positives ou négatives. Une absence d'émotion n'engagera pas la personne dans un ressenti particulier et entrainera donc, au pire, de l'ennui. Lors d'un voyage en train au Japon, regarder du bon ou du mauvais côté du compartiment du *Shinkansen* quand on passe au niveau du Fuji Yama rendra les quelques secondes qui s'écouleront complètement ordinaires ou gravées à jamais dans la mémoire. Soit on se sentira au bout du monde, soit on regardera ses pieds en réfléchissant à cette chaussette qui gratte. La distance est donc aussi une question d'émotion et de sensibilité.

C'est pour cela que la présence d'un « passeur d'altérité » comprenant et pouvant parler, même très mal, la langue du voyageur, ou même une simple rencontre où l'échange se résume à des sourires peut transformer l'expérience du visiteur en la remplissant d'émotions. S'agit-il alors d'une réduction de la distance par l'établissement d'une communication<sup>95</sup> ou, plus simplement, d'une mise en valeur, comme pour le cholestérol, d'une bonne distance qui ne fait pas grossir l'angoisse. Une distance positive, favorable au touriste qui, d'une certaine manière, ferait reculer la distance « sombre », celle qui entraîne un sentiment d'isolement, d'incompréhension qui peut devenir paralysant.

---

<sup>94</sup> On pourra lire, à propos de la place des émotions dans l'expérience touristique, l'intéressant article de Euler David De Siqueira (2012) qui réfléchit, à partir de l'expérience des touristes au pied de la statue du Christ aux bras ouverts sur la colline du Corcovado à Rio de Janeiro, au rôle des émotions dans le processus d'apprentissage et de partage de l'expérience touristique.

<sup>95</sup> Il faut aussi rappeler ici que « communication » ne signifie pas forcément établissement d'un échange amical ; il peut parfois s'agir de menaces ou de mises en garde ; mais il s'agit alors d'une autre histoire.

Cette importance de l'émotion fait aussi que le rôle du passeur dans la compréhension de la sensibilité des touristes et dans son art à répondre à leur attente en les amenant sur le haut de la dune au moment où le soleil se couche ou en les faisant passer devant l'école pour voir la classe par la fenêtre rejoint l'aspect spectacle de l'expérience touristique qui implique que la mise en scène (apportée par le guide) apporte la magie attendue par les spectateurs. Cela explique aussi bien sûr qu'il y ait des bons et des mauvais guides, et que cela ne soit pas forcément les mêmes pour tout le monde.

Cela implique aussi que le guide se construit dans ces échanges qui, quand ils se déroulent de manière satisfaisante, amènent, au-delà de la satisfaction économique, un vrai sentiment de réussite. Trouver la juste partition implique une compréhension du monde des touristes amenant à une réduction symétrique de la distance. Lors d'une très intéressante communication au colloque « Tourisme et Apprentissages »<sup>96</sup>, Isabelle Sacareau explorait ainsi les interrelations se jouant entre les guides de trekking et les touristes au Népal. Elle montrait ainsi comment, par l'interaction prolongée liée à la durée des treks, et en fonction du rôle auprès des touristes (interaction plus importante pour le guide et les sherpas que pour les cuisiniers et les porteurs), l'expérience est un véritable catalyseur de « capacités »<sup>97</sup> (Sacareau 2012). Comme on peut le voir, l'atténuation de la distance peut véritablement se consumer par les deux bouts, à travers des touristes qui, grâce à leurs passeurs et leurs apprentissages, accèdent à une meilleure « harmonie » avec l'espace touristique qu'ils visitent et en lien avec des guides qui, en apprenant de ces touristes, savent générer un univers toujours plus maîtrisé et proche des désirs des visiteurs. Après avoir vu ces éléments permettant de relativiser la distance, abordons maintenant la question de sa relation au temps.

### *23 - Temps, rythmes et distance dans les pratiques récréatives*

Un voyageur annonçant qu'il part faire le tour du monde fera souvent l'admiration de ses congénères. D'autant plus que ce voyageur qui est en général jeune annonce ainsi qu'au-delà de la distance qu'il va franchir, il génère un temps long réservé au voyage qui implique une coupure momentanée de l'interaction physique avec les siens. La rupture, dont nous verrons l'évolution des formes en lien avec le développement des nouvelles technologies de la communication dans le chapitre suivant, est donc spatiale, mais elle est aussi temporelle. Nous analyserons cette articulation espace temps qui est au cœur de la définition du tourisme alors même que se brouillent les limites des notions d'habiter temporaire et de quotidien qui sont fondamentales dans son explication. Dans un système d'habiter poly-topique (Stock 2006), où se situe la distance par rapport au réseau de

---

<sup>96</sup> Colloque organisé par le centre de recherche interuniversitaire EXPERICE (universités Paris 13 et Paris 8) sur le campus de Villeteuse en mai 2011.

<sup>97</sup> « La notion de « capacité », néologisme utilisé pour transcrire le terme anglais de « *capability* », a été définie par le prix Nobel d'économie indien Amartya Sen comme les capacités réelles du choix social permettant aux individus de satisfaire leurs besoins fondamentaux et d'atteindre une certaine qualité d'existence, le développement étant conçu comme « un processus d'extension des libertés réelles dont jouissent les individus » (Sacareau 2012).

lieux ? Si la notion de quotidien peut être malmenée dans les sociétés de la mobilité participant à l'essor du tourisme, nous verrons que la répétition des pratiques peut sans doute aussi altérer la notion de distance en atténuant l'altérité. De la même manière, si la notion de quotidien peut être malmenée aujourd'hui, elle l'est sans doute particulièrement à certaines périodes de vie, aussi nous réfléchirons à la place de la distance dans les pratiques en fonction des âges du touriste. Pour finir, nous nous interrogerons sur la place de certaines pratiques touristiques de la distance qui finissent par devenir autre chose que des parenthèses récréatives et qui, donc, quittent la sphère du tourisme.

### 231 – Le temps, la distance et les habitudes

La place du temps dans la définition du tourisme est centrale. Tout d'abord parce que la notion même de « tour » s'inscrit dans une dimension temporaire. Le tour implique un retour. Dans une société sédentaire, celui qui continue de tourner ne se maîtrise pas et le mouvement perpétuel peut conduire à la folie. D'ailleurs, donner le tournis fait référence à une maladie du bétail où la vache atteinte tourne sur elle-même sans s'arrêter, de manière compulsive (Rey, 1993). Cette durée dans laquelle s'inscrivent les pratiques de tourisme est très variable, mais reste en général assez courte. En 2012, la direction en charge du Tourisme<sup>98</sup> donnait une durée moyenne, pour les déplacements touristiques des Français, de 7,3 nuitées pour les voyages sur le littoral et de 6,7 nuitées pour les voyages à la montagne. Le voyage à l'étranger était légèrement plus long : 7,6 nuitées pour un voyage en Europe, mais 15-16 jours pour un voyage en Asie ou en Amérique. C'est sans doute pour cela que les statistiques du tourisme considèrent qu'un déplacement de plus d'une année ne peut plus être considéré comme touristique. Il s'agit là d'une convention basée sur une proposition de l'Organisation mondiale du tourisme. Si la durée peut être discutée, le caractère temporaire de la pratique est, lui, présent dans toutes les définitions.

Le rapport au temps est donc implicite par ce retour nécessaire ; il l'est aussi par le fait que le tourisme se définit non seulement par un déplacement (le tour), mais aussi parce qu'il concerne un mouvement vous amenant en dehors de votre espace quotidien. La place de ce quotidien est centrale dans les définitions du tourisme. L'Équipe MIT, pour reprendre la formulation adoptée dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* par Mathis Stock et Rémy Knafou (2003) à partir de la définition développée dans *Tourismes 1 : Lieux Communs* (2002), parle du tourisme comme d'« un système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent de la "recréation" des individus par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien ».

L'Organisation mondiale du tourisme, mais aussi l'INSEE ou Eurostat, qui véhiculent des définitions à usages statistiques évoquent, eux, des activités pratiquées « dans des lieux situés en dehors de l'environnement habituel ». Dans les premières définitions proposées par l'Équipe MIT (Knafou, 1997; Knafou et al., 1997), cet aspect était formalisé à travers l'idée d'un espace-temps de la « sphère quotidienne ». La figure que l'équipe MIT présentée, à cette occasion, sur « les espaces temps des loisirs et des tourisms en Europe » (figure 43), insistait sur une notion de quotidien vue à

---

<sup>98</sup> Direction générale de la compétitivité, de l'industrie et des services (DGCIS), 2014, Chiffres clés du tourisme, édition 2013, <http://www.entreprises.gouv.fr/etudes-et-statistiques/statistiques-tourisme/donnees-cles/chiffres-cles>

travers un temps couplé à la métrique d'un « espace local ». De ce croisement, l'équipe définissait un « espace-temps des loisirs » dans lequel on retrouvait l'idée de sphère quotidienne. À partir de l'espace local, l'échelle spatiale distingue, dans une logique gravitationnelle, d'autres espaces disposés en auréole qui, eux, peuvent être concernés par le tourisme : espace national, espace européen et espace mondial.

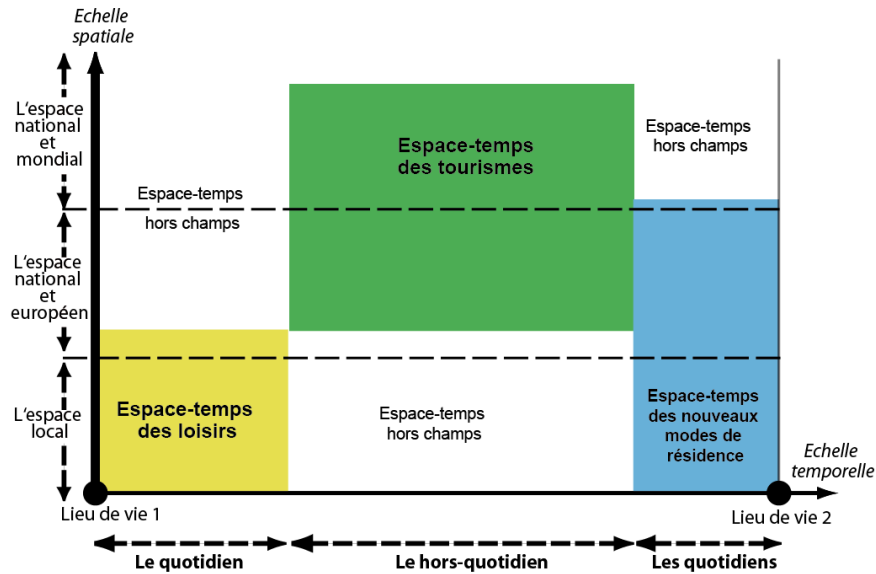
Dans cette figure, l'idée de l'habiter polytopique était évoquée, avec un espace temps des nouveaux modes de résidence s'inscrivant dans un temps des quotidiens et un espace allant de l'espace local à l'espace national, voire européen. Néanmoins, ce modèle, avec sa logique auréolaire, n'est pas vraiment adapté au traitement d'un espace en réseau. Il avait été élaboré avant l'important travail de Mathis Stock (2004, 2005, 2006) sur l'habiter et sa réflexion sur le familial, le chez soi et l'ailleurs.

La distinction entre le proche et le lointain dans la notion d'habiter polytopique peut, en effet, impliquer des lieux kilométriquement distants, non contigus, et néanmoins familiers. Sans avoir besoin d'être une star du show business, certains couples peuvent aujourd'hui vivre une carrière professionnelle de part et d'autre de l'Atlantique, organisant leur vie dans un système de lieux très familiers et néanmoins disposés à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. La distinction entre ce qui est proche et ce qui est lointain doit donc être envisagée à travers une dimension kilométrique ou temporelle, mais elle doit aussi tenir compte d'autres manières d'appréhender le proche et le lointain. Les expériences pourront se vivre dans la familiarité et les habitudes ou dans un espace-temps de l'étranger et de l'extraordinaire ; c'est dans ce domaine que le tourisme s'épanouira en lien avec le développement de pratiques récréatives.

Nous préférons aussi la notion d'habitude à celle de quotidien pour penser les temps du tourisme. En effet, le terme de quotidien fait directement référence à l'écoulement des jours dans son étymologie, ce qui semble peu adapté pour caractériser des mobilités régulières de week-ends, voire de vacances scolaires. La régularité de certaines pratiques, comme celle des hivernants de Melbourne ou de Sydney qui vont passer, chaque année, trois à quatre mois au Queensland ou en Australie-Occidentale, peut incarner cette dimension routinière des « habitudes », autant que les pratiques de week-ends en résidence secondaire qui sont habituellement associées à cette notion de « quotidien augmenté ». Il nous semble important, en conséquence, de penser les pratiques du tourisme faisant appel à la distance en dehors de ce temps de la routine.

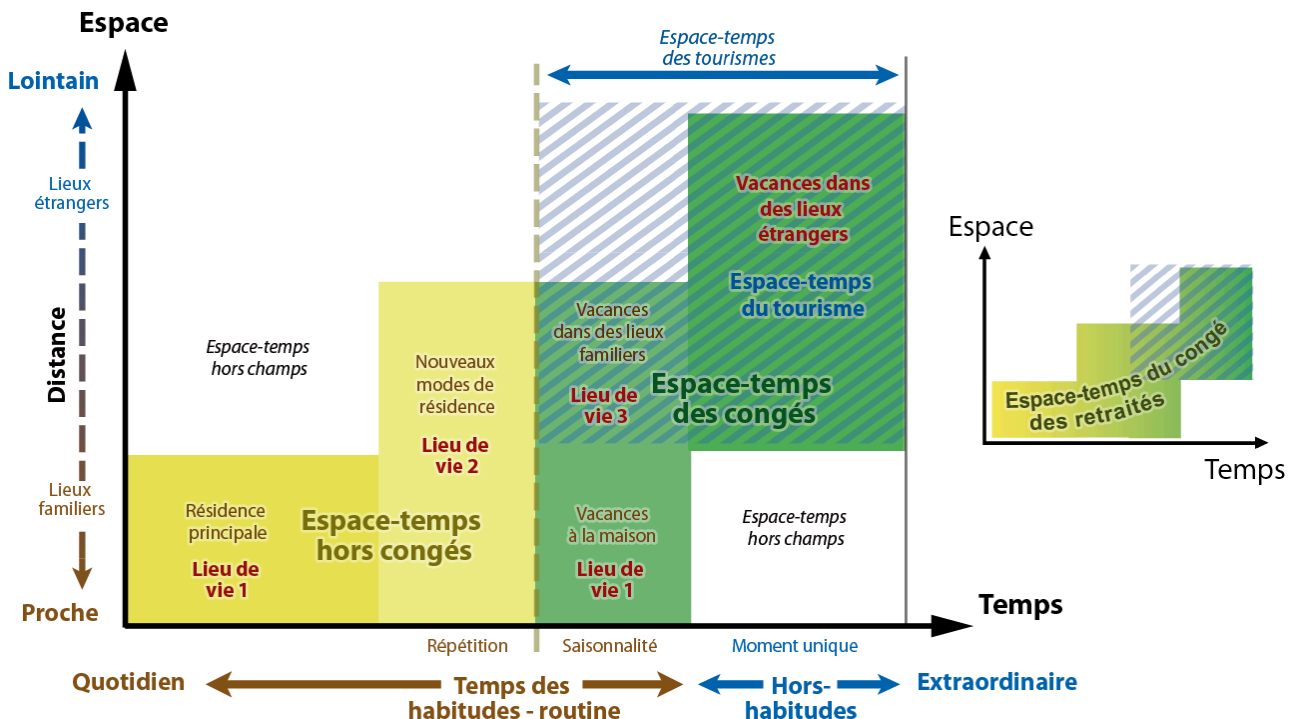
C'est pourquoi nous avons proposé, lors du colloque « Fin (?) et confins du tourisme », qui s'est déroulé à Grenoble en 2009, de revoir la figure des espaces temps de la récréation (Vacher 2013). La dimension temps ne se pense plus à travers un gradient du quotidien/hors quotidien, mais à travers une échelle distinguant un temps de l'ordinaire d'un temps de l'extraordinaire, avec une graduation faisant appel à la notion d'habitude et de répétition (figure 44). La distance qui, comme nous l'évoquons plus haut, peut se penser dans un gradient proche/lointain se fera en mesurant la proximité au lieu qui sera plus ou moins familier ou étranger. Les pratiques de tourisme faisant appel à la distance s'inscriront dans un espace-temps combinant des espaces perçus comme lointains et des moments extraordinaires. Extra-ordinaires, dans le sens de moments uniques ou rares plus que celui d'instant merveilleux, ce qu'ils ne sont pas toujours.

Figure 43 - Les espaces-temps des loisirs et des tourisms en Europe



Source - Knafou R. dir., 1997, Atlas de France, Volume 7 Tourisme et loisirs, Montpellier-Paris, Reclus-La Documentation française, p. 11.

Figure 44 - Les espaces-temps de la récréation



Conception/réalisation - Luc VACHER  
à partir de la figure "Les espaces-temps des loisirs et des tourisms en Europe"  
in Knafou R. dir., 1997, Atlas de France, Volume 7 Tourisme et loisirs,  
Montpellier-Paris, Reclus-La Documentation française, p. 11.

Dans une définition étroite du tourisme qui a ses défenseurs, les pratiques de vacances s'inscrivant dans la régularité d'une pratique saisonnière ne sont pas considérées comme du tourisme. Passer des vacances chaque année dans le même camping ne répond pas à une définition « dure » du tourisme devant exclure tout caractère récurrent. Le fait de pouvoir se consacrer à des pratiques essentiellement récréatives dans un espace dédié suffit à d'autres pour dire que l'on peut développer des pratiques « touristiques » dans des espaces avec lesquels on entretient une relation de fidélité et de familiarité. C'est la même réflexion qui entraîne souvent à traiter des résidents secondaires dans la sphère du tourisme. Aussi, il est sans doute raisonnable de distinguer un espace-temps des touristes dans lequel pourra prendre place un tourisme de la distance se distinguant d'un tourisme-vacancier routinier, mais aussi toutes les formes intermédiaires qui sont sans doute les plus nombreuses, où le touriste fréquente des lieux dans lesquels il est déjà passé.

### 232 - La répétition gomme-t-elle la distance dans les pratiques récréatives ?

Il ne s'agit pas ici de repartir sur la question de savoir si les week-ends ou les vacances dans des lieux connus sont du tourisme ou pas, puisque nous venons de voir qu'une pratique impliquant une mobilité vers des lieux connus, mais dédiés à la récréation était le plus souvent et sans problème considérée comme une forme de tourisme. La question est plus de savoir si, dans les pratiques au long cours, la répétition peut altérer l'idée de distance.

Il peut sembler étrange de s'interroger sur cet aspect de la pratique touristique alors que la question de la fidélisation semble si importante en matière de marketing touristique et de développement local (Violier 2008). Les compagnies aériennes s'interrogent sur comment « faire d'un client d'un jour, un client de toujours » (Sieg 1999), et les tours opérateurs comme Voyageurs du monde nous expliquent « leurs outils de fidélisation » (Rial & Lallemand 2004). Bien sûr, il s'agit là d'entreprises de tourisme qui cherchent à faire revenir un client à travers leur GRC (gestion de la relation client) parfois déclinée en CRM (*Customer Relationship Management*) vers l'entreprise et un type de « produit », et non vers une destination. Néanmoins, la question se pose aussi au niveau des établissements d'hébergement et des bureaux du tourisme, qui se réjouissent de comptabiliser des primo-visiteurs, à condition que l'importance des « habitués » ne diminue pas. La présence de touristes « habitués » est donc classique et recherchée. Ils forment d'ailleurs en général une partie importante des touristes fréquentant un lieu, voire une nette majorité de la fréquentation.

La Charente-Maritime, un des premiers départements français pour l'accueil des vacanciers, comptait, en 2004, lors d'une grande enquête sur les « clientèles touristiques »<sup>99</sup>, un peu plus de 70 % de touristes français qui connaissaient déjà les lieux d'un précédent séjour au moment où ils étaient interrogés pour l'enquête. Cette valeur approchait même les 80 % pour ceux interrogés hors-saison. L'enquête menée deux ans plus tard sur les clientèles étrangères montrait que les touristes britanniques, qui représentent une part importante des visites extérieures en Charente-Maritime, étaient, à 54 %, des « habitués » ayant déjà séjourné en moyenne une à trois fois dans le département.

---

<sup>99</sup> Observatoire Qualitatif des Clientèles Touristiques de Charente-Maritime, 2005, Fiche 16 – Les primo-visiteurs, 2007, Fiche 61 – Les Britanniques, Primo visiteurs/habitués, [en ligne] <http://www.observatoire.en-charente-maritime.com/tourisme/les-clienteles-francaises>

L'inévitable enquête de satisfaction, qui montre que le retour des touristes ne semble pas contre nature pour les opérateurs, indiquait que 80 à 90 % de ces visiteurs allaient « certainement revenir ».

On peut imaginer que les choses soient un peu différentes pour les touristes se déplaçant sur de très longues distances et pourtant, l'analyse des profils des visiteurs de l'Île-de-France montre que, pour Paris et sa région, les « clientèles lointaines », comme les appelle le Comité Régional du Tourisme Paris Île-de-France, ne sont pas complètement étrangères à la *City of Light*. Sur la période 2009-2013, le CRT indique que la proportion de visiteurs renouvelant un voyage vers Paris était de 37-38 % (Japonais-Chinois) à 47-48 % (Indiens, Russes, Brésiliens), voire 50 % pour les Canadiens<sup>100</sup>. Si l'on ramène ces chiffres aux voyages pour motifs personnels, on peut imaginer qu'un tiers à un quart des voyages pour des pratiques récréatives soit une « seconde fois » a minima<sup>101</sup>. Même pour la lointaine Polynésie française, où 98 % des Japonais viennent pour propos de vacances et loisirs en 2013, la part de « *repeaters* » (ayant déjà fait un voyage en Polynésie dans les 5 dernières années pour l'ISPF<sup>102</sup>) dépassait les 10 %.

Une altération de la distance et de la rupture nécessaire à l'expérience touristique peut donc être entraînée par la répétition ; elle n'est cependant pas suffisante pour dissuader les touristes de fréquenter des lieux plusieurs fois, même quand on peut imaginer qu'ils correspondent à des lieux choisis pour des pratiques de tourisme faisant appel à la distance. Pour ces lieux lointains et choisis pour cela, on peut cependant imaginer que le charme de la découverte s'estompe avec la répétition. De nombreux paramètres peuvent jouer dans ce désenchantement plus ou moins rapide, à moins que, comme dans l'émoi amoureux, l'affaire soit plus complexe. Si le modèle médiatisé part d'un coup de foudre pour se terminer en pantoufle, la Belle et la Bête nous démontrent que l'on peut partir du pire pour aller vers le meilleur. Combien de voyages sont nécessaires pour désenchanter New York, la Grande Barrière de Corail, Marrakech ? Poser la question montre bien qu'il est impossible d'apporter une réponse unique. Le temps passé ou l'image que l'on se fait du lieu impliqueront que l'on ait l'impression, ou pas, d'en avoir fait le tour. L'envie de revenir pour voir ce musée, ce quartier, cette oasis que l'on n'a pas eu le temps de voir sera étanchée en deux ou trois voyages, peut-être plus.

À cette envie concrète d'avoir encore des choses à faire dans le lieu viendra se greffer le désir de retrouver une ambiance, une émotion, qui peut être liée à cet instant de la découverte qu'il sera peut-être alors difficile de retrouver. Néanmoins, de nombreux voyageurs vanteront la capacité de certains paysages, de certaines atmosphères à générer un trouble ou un bien-être toujours renouvelé. L'émotion recherchée pourra être aussi celle d'un moment vécu avec d'autres, ou avec un autre, qu'il

---

<sup>100</sup> PV= Primo-visiteurs, R= *Repeaters* ; Américains PV 56,5%, R 43,5% ; Australiens PV 60,5%, R 39,5% ; Brésiliens PV 52%, R 48% ; Canadiens PV 49,6%, R 50,4% ; Chinois PV 62,5%, R 37,5% ; Indiens PV 53%, R 47% ; Japonais PV 61,8%, R 38,2% ; Russes PV 52,8%, R 47,2% ; Comité Régional du Tourisme Paris Île-de-France, 2014, profils des clientèles du tourisme à Paris Île-de-France, [en ligne] <http://pro.visitparisregion.com/chiffres-tourisme-paris-ile-de-france/profil-clientele-tourisme>

<sup>101</sup> La situation pour les Chinois et les Indiens dont les voyages pour motifs personnels sont inférieurs ou égaux aux voyages des primo-visiteurs est moins claire. Il est probable que, pour ces nationalités, la part des *repeaters* dans les voyages pour propos de vacances et de loisirs soit plus faible.

<sup>102</sup> Institut de la Statistique de la Polynésie française (ISPF), 2014, Données de fréquentation touristique, [en ligne] <http://www.ispf.pf/bases/Tourisme/EFT/FichePays.aspx>



sera alors peut-être plus facile de revivre, tel un rituel, un « pèlerinage ». En combinant ces différentes dimensions, on comprend qu'à l'échelle d'une vie humaine, l'usure par la répétition qui gommerait le désir de certains lieux lointains est difficilement traduisible en équation. Pourtant, il n'est pas rare de voir dans une vie de touriste des cycles de régularité dans la fréquentation de lieux parfois lointains. Il semble cependant que, bien souvent, d'autres explications, familiales, professionnelles, peuvent entrer en jeu pour expliquer ces variations avant de faire appel à l'usure des lieux qui perdraient leur magie pour nous plonger dans l'ennui.

Il existe pourtant un cas où l'on peut dire que la répétition finit par annuler la distance. C'est le cas classique, de la Côte d'Azur jusqu'à Miami, où le lieu des vacances et du tourisme devient le lieu de vie, où le touriste finit par « venir vivre au pays des vacances » (Duhamel 2013). Ce processus, qui a été particulièrement bien étudié par Philippe Duhamel (1997, 2000) pour Majorque dans les îles Baléares, montre bien comment, si un tiers des résidents étrangers dans cette île sont d'anciens résidents secondaires, pour ainsi dire tous (97 %) sont venus pour la première fois dans le cadre d'une pratique de vacances dessinant ainsi de véritables itinéraires dans leur rapprochement au lieu.

Pour conclure, on peut se dire que si l'on « revient » dans des lieux touristiques lointains (sans s'installer), c'est pour de bonnes raisons et que ces raisons ne sont pas altérées par la répétition. C'est peut-être comme dans un restaurant parce que la cuisine est bonne, ou parce que, comme dans un parc d'attractions, il y a régulièrement des nouveautés. C'est peut-être aussi parce que l'usure n'est rien, en comparaison du changement des habitudes. Enfin, c'est peut-être que la distance ne s'apprécie que dans la réitération qui permet de la dominer. Une distance d'une nature ambiguë qui attire, mais que le touriste se rêve de maîtriser, ce qui génère une distance domestiquée qui perdra, certes, un peu de son attrait. Une distance domptée, chic et exotique à l'autre bout du monde où l'on évolue avec facilité et élégance et où l'on vous demandera : « Votre suite habituelle, Monsieur Bond ? » (Bourgeat & Bras 2014). Non, définitivement, la répétition est nécessaire pour vivre la distance... avec distinction.

### 233 - Des âges privilégiés pour vivre la distance ?

À la question de savoir si l'expérience de la distance est privilégiée durant certains moments de la vie en particulier, il est tentant de répondre que l'on doit pouvoir trouver la réponse en s'intéressant aux conditions nécessaires à l'accomplissement de ce type de voyage. Existe-t-il des moments de la vie où ces conditions sont spécialement réunies ? Si l'on regarde les raisons habituellement avancées pour justifier que l'on ne visite pas une destination lointaine, on peut sans doute trouver des pistes sur le moment de la vie où l'on est plus à même de contourner les problèmes évoqués.

Le voyage vers l'Australie est souvent envisagé comme un voyage international lointain<sup>103</sup>, au moins en nombre d'heures d'avion pour les touristes des continents européen et américain, ou dans une

---

<sup>103</sup> Sauf pour les Néo-Zélandais qui forment encore aujourd'hui le plus important contingent de touristes internationaux en Australie (en milliers de visiteurs sur l'année se terminant en mars 2014) : Nouvelle-Zélande 1 092 ; Chine 697 ; Royaume-Uni 629 ; États-Unis 488 ; Singapour 306 ; Japon 297 ; Malaisie 259 ; Corée 186 ; Allemagne 169 ; Hong Kong 169 ; Inde 162 ; Indonésie 129 ; Canada 125 ; France 106 ; Taiwan 104. Source: Tourism Research Australia, 2014, International Visitors Survey,

distance plus culturelle pour les touristes asiatiques, dont les Chinois, qui sont en passe de devenir la nationalité la mieux représentée chez les touristes internationaux dans le pays<sup>104</sup>. Un pays lointain et très inégalement exploré, ainsi le Territoire du Nord qui, avec les peintures aborigènes et les crocodiles du parc national de Kakadu ou le monolithe d'Uluru-Ayers Rock, est présent dans toutes les communications touristiques sur le pays, ne reçoit la visite que de 3 % des visiteurs internationaux. Quand on demande à ces touristes<sup>105</sup> pourquoi ils ne vont pas visiter les merveilles qui les ont fait rêver dans les catalogues, leur réponse est aux deux tiers « pas assez de temps », pour moitié « trop cher » et, pour 16 % « des destinations plus attrayantes ».

La question du manque de temps pour se confronter à la distance semble donc capitale. D'une certaine manière, au moins dans ce cas, on peut dire que la distance, c'est donc d'abord du temps. Cette notion est particulièrement intéressante puisque le tourisme, s'il s'inscrit dans l'espace, s'inscrit aussi dans un temps : le temps de la récréation, le temps du loisir, et ce temps se définit lui-même par opposition au temps du travail (Knafou 2003) qui s'installe avec le nouvel ordre de l'ère industrielle. On peut même dire que le temps libre, dans lequel s'épanouiront les pratiques de tourisme et de loisir, implique le temps du travail sur lequel il sera conquis par le mouvement social. Aujourd'hui, dans la plupart des pays, un temps de travail légal, un nombre de jours de congés payés et des jours fériés définissent un temps hors travail disponible pour des pratiques récréatives. Néanmoins, ce temps non travaillé n'est pas infini, même dans les démocraties européennes où il est parfois considéré par certains comme déraisonnable. En Europe, les congés payés légaux accordés sont de 20 à 30 jours suivant les pays (25 en France) et les jours fériés de 10 à 15 jours répartis sur différentes périodes de l'année.

Ceux qui ont le plus de temps sont ceux qui échappent à ce schéma de l'organisation du temps libre par le temps de travail. Nous trouvons tout naturellement les retraités dont le temps libre n'est pas contraint par l'activité professionnelle, et les jeunes avant qu'ils n'abordent une activité professionnelle régulière. Nous pensons ici à ceux dont l'autonomie en matière de mobilité leur permettra de s'inscrire dans des mobilités touristiques non dépendantes. Ce sont donc de jeunes voyageurs ayant la possibilité d'organiser et de planifier un voyage. Et même si, aujourd'hui en France, l'autorisation de sortie du territoire pour les mineurs n'est plus nécessaire, ils sont, en général, majeurs. De plus, jusqu'à l'adolescence, les mobilités des enfants sont en grande partie décidées par les parents et organisées en fonction de leurs contraintes. Aux retraités et aux jeunes gens qui peuvent dégager des moments longs leur permettant de planifier des pratiques où temps et distance se combineront, on peut aussi ajouter une population à activité saisonnière bien représentée dans les professions du tourisme. Celle-ci peut profiter de la basse saison pour voyager, voire pour

---

<http://www.tra.gov.au/publications/latest-ivs-report.html>

<sup>104</sup> Si on ajoute les touristes en provenance de la République populaire de Chine, Taiwan et Hong-Kong, la Chine représente déjà 970 000 visiteurs annuels en Australie et sa croissance reste très forte depuis 15 ans quand on a atteint le nombre de 100 000 visites en provenance de RP Chine (200 000 en 2003, 400 000 en 2009). Avec la plus forte dépense moyenne par visiteur, 5 066 euros par voyage (contre 1 464 euros pour les Néo-zélandais), elle incarne déjà, et de loin, la nation dépensant le plus en Australie.

<sup>105</sup> Tourism Research Australia, 2014, Driving dispersal of international visitors to South Australia and Northern Territory, [http://tra.gov.au/documents/Driving\\_Dispersal\\_of\\_International\\_Visitors\\_to\\_South\\_Australia\\_and\\_Northern\\_Territory\\_260214\\_FINAL.pdf](http://tra.gov.au/documents/Driving_Dispersal_of_International_Visitors_to_South_Australia_and_Northern_Territory_260214_FINAL.pdf)

« hiverner » dans des lointains où la vie sera plus économique. Cette dimension financière pourra aussi attirer sur les routes lointaines une population marginalisée dont les pratiques se rapprocheront parfois du vagabondage. Les limites entre toutes ces catégories, qui sont relativement simples à édicter, sont parfois plus compliquées à identifier clairement sur le terrain. Suzanne Lallemand, qui a mené une étude anthropologique des routards en Asie (Lallemand 2010), montre bien cette difficulté où marginalité de circonstance et plus définitive peuvent être difficiles à démêler, parfois pour les acteurs eux-mêmes. Enfin, une dernière catégorie de touristes qui « prendra » le temps est celle qui génère ce temps par une rupture dans une vie organisée. Nous pensons ici à l'idée d'année sabbatique<sup>106</sup> ou de *career break* permettant de réaliser un projet personnel ou en famille ; idée qui est aujourd'hui courante dans certains milieux professionnels, où elle apparaît comme un moment propice pour se réaliser dans d'autres challenges, voire pour assurer une respiration dans un rythme de vie de cadre.

Après la question du temps qui est évoquée comme nécessaire pour la fréquentation des espaces distants vient celle de l'attraction. Il faut que ces destinations lointaines aient un attrait ou que le voyageur voie un intérêt à entreprendre une expérience se distinguant par l'importance de la rupture. Nous venons de voir que, dans le cadre d'une année sabbatique, le temps pourra être celui du « voyage d'une vie » en famille. Ce temps viendra classiquement quand les enfants seront jeunes et que l'instruction pourra être assurée par les parents durant la période du voyage. Pour les jeunes voyageurs, comme nous l'avons déjà vu, il aura bien souvent une dimension initiatique dans ces voyages lointains. La distance sera alors une manière de s'affirmer par rapport aux autres et de se révéler à soi-même. Pour les retraités, il pourra s'agir d'une combinaison des deux. D'abord, il s'agira de vivre une expérience avec son compagnon (presque tous les voyages de retraités autour de l'Australie – *big trip* ou *big lap* – sont entrepris en couple), qui permettra de (re)découvrir son compagnon dans une vie où l'on ne part pas au travail tous les jours de la semaine. Puis ce sera aussi, à cette autre articulation de la vie que représente la retraite, cet autre seuil, entreprendre un voyage qui (vous) prouvera que vous êtes un senior formidable qui n'a pas dit son dernier mot. Ensuite, vous pourrez vous reposer... si vous le souhaitez, ou continuer à utiliser votre temps pour inventer de nouveaux rythmes qui viendront brouiller les lectures du tourisme, mais offrir des belles illustrations pour l'habiter polytopique, en passant par exemple chaque année, six mois dans le nord de la France et six dans un camping du Sud marocain (ou entre le Canada et l'Arizona).

Un troisième élément identifié comme nécessaire après le temps et l'attrait, pour envisager cette distance est l'argent : les destinations snobées apparaissaient trop chères. Bien sûr, le « trop cher » ne veut pas dire grand-chose, puisque la valeur est bien souvent liée au désir et à une rareté qui ne fera pas sens pour tous. Néanmoins, si la question des moyens peut être un problème, il est là encore possible de voir que les catégories des jeunes et des retraités présentent, à ce propos, des caractéristiques intéressantes. Les retraités modernes ont développé depuis une cinquantaine d'années une conscience individuelle forte leur permettant d'assumer, en général, leur temps et leur

---

<sup>106</sup> Le congé sabbatique est prévu dans le droit du travail français. En France, il permet aux salariés justifiant de 36 mois d'ancienneté dans l'entreprise, consécutifs ou non, et de 6 années d'activité professionnelle de suspendre leur contrat de travail afin de réaliser un projet personnel. La durée du congé est comprise entre 6 et 11 mois. Ministère du Travail, de l'Emploi et du Dialogue social. (Consulté le 10 août 2014)

<http://travail-emploi.gouv.fr/informations-pratiques,89/les-fiches-pratiques-du-droit-du,91/conges-et-absences-du-salarie,114/le-conge-sabbatique,1042.html>

argent. La figure du retraité gardant les enfants pendant les vacances des parents et capitalisant durant toute une vie de privation pour transmettre un héritage n'est plus la norme.

Aujourd'hui, ceux que l'on aime appeler, en Australie, la *SKI generation*, pour *Spent the Kids' Inheritance*, vont en effet dépenser l'argent de « l'héritage des enfants » dans les casinos très populaires dans le pays ou en achetant une grosse caravane et un quatre-quatre pour jouer aux *grey nomads*<sup>107</sup> autour du pays. Si l'argent vient à manquer durant le voyage, il est aussi possible de se débrouiller dans un pays comme l'Australie, mais les exemples d'autres pays pourraient être développés. Travailler à l'entretien (jardin, bloc sanitaire, etc.), voire remplacer à la réception dans le camping qui vous héberge, ou se faire recruter dans des exploitations agricoles pour ramasser les fruits aux côtés de jeunes *backpackers* est un classique du *bush* australien. Faire appel ponctuellement à ses savoir-faire développés avant la retraite dans un univers où le manque de compétences est une réalité très pénalisante et chronique permet aussi de trouver des moyens pour continuer la route. Couper les cheveux ou débayer un ordinateur, par exemple, se monnaie très bien dans les périphéries australiennes.

Ces activités rémunérées ne nous écartent pas pour autant du tourisme, puisque le projet reste avant tout un projet récréatif. De la même manière qu'un déplacement professionnel pourra combiner des moments de détente, en particulier le soir, comme une visite organisée pour distraire les participants à un séminaire, sans pour autant devenir un projet touristique. Le gouvernement australien l'a d'ailleurs bien compris, qui voit, dans ces petits jobs, une manière de combler temporairement les manques de main-d'œuvre, et non une concurrence à de vrais emplois. C'est pourquoi il offre la possibilité aux jeunes gens de 18 à 30 ans sans enfant à charge d'obtenir un *Working Holiday Visa* (Visa Vacances travail) qui permet de rester un an dans le pays pour le visiter, tout en travaillant (6 mois au maximum pour le même employeur). Les *backpackers*<sup>108</sup> internationaux, qui sont 60 à 70 % à utiliser ce type de visa, restent en moyenne 83 jours en 2013 dans le pays contre 28 jours pour les autres visiteurs pour propos de vacances et loisirs<sup>109</sup>. La pratique de la distance combinée à des temps longs semble donc particulièrement populaire chez les jeunes voyageurs adoptant le voyage avec un sac à dos, ce que confirme le sociologue canadien Jocelyn Lachance (2012) qui fait un point très complet sur « *backpacking, jeunesse et temporalité* ». De la même manière, à l'âge de la retraite, le même type de combinaisons semble à nouveau générer un autre type de mobilité au long cours, plus orienté vers l'usage de la caravane ou de camping-car.

On peut conclure sur cette question des temps avec le moment où le temps du tourisme est remis en question. Pour l'Organisation mondiale du tourisme, les choses sont claires : au-delà de 365 jours de voyage, vous quittez les statistiques du tourisme. À cause de l'OMT, le visiteur qui s'avance trop loin sombre dans la marginalité, qui ne lui laisse que le cliché de la bouteille de whisky coloniale ou l'injection d'héroïne afghane pour tourner sans fin dans le néant de la « non-condition », tel le

---

<sup>107</sup> *Grey Nomad* en référence aux cheveux gris des retraités, aussi appelé *Snowbird* au États-Unis en référence aux migrations hivernales vers la *Sunbelt*.

<sup>108</sup> Qui dans la définition du *Tourism Research Bureau* sont les visiteurs qui ont passé au moins une nuit dans un hébergement de type *hostel* pour *backpackers* durant leur séjour.

<sup>109</sup> Source: Tourism Research Australia : International Visitors Survey, 2014, September 2013 quarterly results, [http://tra.gov.au/publications/international-International\\_Visitors\\_in\\_Australia\\_September\\_2013.html](http://tra.gov.au/publications/international-International_Visitors_in_Australia_September_2013.html)

routard perdu en Inde ou l'expatrié qui ne sait plus où il habite. Plus sérieusement, la question de ces pratiques au long cours qui s'étalent dans le temps et dans l'espace est clairement illustrée par certaines pratiques. Elle fut classique avec le voyage des routards vers les Indes qui, dans les années 1970, pouvait allègrement dépasser l'année. Aujourd'hui, de nombreux tours du monde de *backpackers* débordent aussi des statistiques du tourisme. Nous pourrions évoquer de même les retraités australiens dont un grand nombre « circumnaviguent » autour de l'île continent pendant 2 ou 3 ans. La limite ne semble donc pas à trouver dans la durée, mais peut-être, comme le suggère Gavan et Maria sur le site *thegreynomads.com*, « *ne vendez pas la maison familiale tant que vous n'avez pas voyagé au moins deux ans, après... si c'est votre rêve, profitez de ce grand pays*<sup>110</sup> ».

La vente de la maison, pour des retraités qui ne s'autorisent plus de retour, marque sans doute un passage du tourisme à un changement de mode de vie. On retrouverait cela dans les aventures transocéaniques étudiées par Parrain (2010, 2011) ou Gaugue (2012, 2013, 2014) qui nous montrent que, partir pour les Antilles avec un bateau à voiles peut se faire dans une logique d'année sabbatique pour vivre au rythme de la nature et voir grandir ses enfants durant un break, mais qu'une part importante des navigateurs – 43 % de ceux enquêtés par Gaugue (2013) – sont dans un projet sans date de retour pouvant s'apparenter à du nomadisme maritime. Si la lecture est simple quand il y a vente de la maison, les nombreux jeunes qui abandonnent leur appartement chaque été ne permettent pas une lecture aussi simple de leur déplacement par rapport à un « point d'ancrage ».

#### *24 - Est-il nécessaire de « ressentir » la distance ?*

Après ces interrogations sur les temporalités du tourisme, nous nous sommes demandé s'il était important de ressentir la distance et de quelle manière celle-ci pouvait être éprouvée. Les exemples sont nombreux aujourd'hui où les modifications des conditions de la mise à distance sont accusées de tuer la distance. L'avion, le tunnel sous la Manche, l'autoroute, le pont de l'île de Ré, McDonald's et la restauration rapide, le téléphone, internet, Skype, les réseaux sociaux, tous ont été accusés d'avoir porté l'estocade à la magie du voyage. Toutes ces critiques visent une expérience du voyage qui aurait été malmenée par la transformation, une remise en question de la manière de ressentir cette distance. On peut constater que de nombreuses attaques concernent des innovations récentes. Néanmoins, l'histoire du voyage est ponctuée par ces annonces qui se rejoignent toutes dans une nostalgie d'un temps passé.

Avant de nous demander si la connexion tue la distance, nous nous interrogerons sur la manière dont cette distance peut être ressentie physiquement et psychologiquement. Nous aborderons donc d'abord les conséquences de l'expérience de la distance sur le corps, avant d'aborder des aspects plus psychiques, sachant que cette distinction est à relativiser tant les deux aspects sont imbriqués.

---

<sup>110</sup> La rubrique « *Grey nomad character* » qui recense une cinquantaine de portraits de couples de voyageurs montre que ce tour d'Australie peut devenir un véritable nomadisme. <http://thegreynomads.com.au/lifestyle/grey-nomad-characters/>

## 241 – Éprouver physiquement la distance

Il peut être d'abord utile de rappeler que ressentir, c'est-à-dire éprouver les conséquences d'un événement, d'une expérience peut se faire à travers une gamme de sensations très large qui peuvent être agréables ou désagréables, impliquer un sentiment d'affaiblissement ou d'exaltation, voire d'ennui. Évoquer la manière d'éprouver physiquement la distance implique donc une grande variété d'impressions à connaître avec son corps et ses sens. Qui dit éprouver, dit aussi « épreuves », et concernera donc des engagements plus ou moins actifs ou passifs dans des expériences dont le sens pourra changer en fonction de s'ils sont subis ou choisis. Expériences qui sont des éléments capitaux de la pratique touristique puisqu'elles donnent corps au projet et le concrétisent.

Pour la suite de ce développement, nous nous intéresserons essentiellement à la distance à travers le déplacement en tant que mouvement transporté qui est souvent perçu comme un moment « hors du temps » qu'il faut remplir avec des occupations inhabituelles et pas forcément très « utiles »<sup>111</sup> : manger des bonbons, regarder le paysage, écouter de la musique, lire, attendre... Ce temps est souvent associé à un espace étroit et étranger (avion, bus, train) dans lequel l'ennui et le comportement (sagesse des enfants) peuvent parfois accroître la tension de l'expérience qui sera alors, comme dans le cas de nombreux déplacements professionnels, perçue comme un mal nécessaire que certains souhaiteraient voir disparaître comme nous l'avons vu avec Jean-Christophe Gay à propos de Proust (chap. 145). Pourtant il est incontournable même si on le parcourt, tel un funambule, en dormant. « *Mais au moment où cette voix aimée s'adresse à nous dans le cornet téléphonique, il nous semble sentir comme cet éloignement que nous franchissons sans avoir le temps de le sentir. Ainsi quand nous nous réveillons après quelques heures de sommeil en chemin de fer, nous avons, en présence des lieux nouveaux qui nous entourent, sinon comme la fatigue, presque comme le vertige des distances que la machine à vapeur a parcourues pour nous* » (Proust<sup>112</sup> cité par Gay, 1993 p. 8).

Éprouver physiquement la distance nous rappelle que celle-ci ne s'écoule pas partout de la même manière. Nous pouvons évoquer la viscosité de cette distance. En effet, d'un point de vue égocentré, c'est bien la distance qui défile sous le « transporté » avec plus ou moins de fluidité. Les conditions du milieu dans lequel se déroule le déplacement joueront sur la mobilité, c'est ce que nous avons déjà abordé avec la notion de rugosité (Chap. 143). Cette rugosité de l'espace donne donc une consistance à la distance (figure 45). Nombreux sont ceux qui considèrent que l'on « éprouve » moins le voyage (déplacement) par le transport aérien que par la route. Le déplacement aérien, qui s'effectue dans un espace à faible rugosité, « contracterait » l'espace en vidant la distance de sa « consistance ». À ces conditions du milieu, il faudrait ajouter que les conditions à la réalisation du transport jouent. Le déplacement en automobile privée où la familiarité avec « son » véhicule et la

---

<sup>111</sup> Dans le cadre professionnel, la distance n'est pas toujours perçue comme une absence quand elle permet un temps de travail (mesurable en durée d'autonomie des batteries de l'ordinateur) ou de ... repos (dormir dans le train). Par contre, le fait que le temps de transport dans les déplacements professionnels ne soit pas toujours comptabilisé dans le temps de travail montre que l'espace-temps du transfert peut être considéré comme un vide.

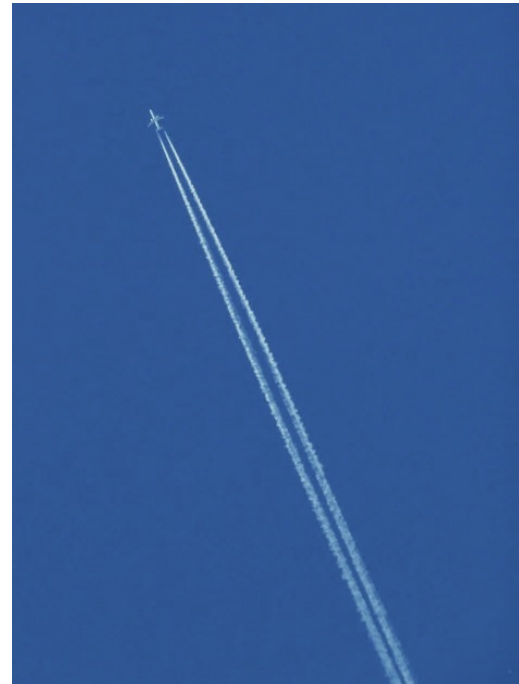
<sup>112</sup> Extrait de *Jean Santeuil* (p. 234), ouvrage de Marcel Proust publié à titre posthume en 1952 présenté dans l'article « L'espace de la discontinuité de Marcel Proust » de Jean-Christophe Gay publié dans *Géographie et Cultures* en 1993.

liberté liée à l'utilisation d'un transport individuel pourront contrebalancer le confinement et la fatigue engendrés par son usage. Mais le transport exercera aussi une résistance à la mobilité, c'est ce que l'on qualifie, en analyse spatiale, de friction<sup>113</sup>. Cette friction assimilable aux frottements qui engendrent un glissement plus ou moins fluide dans l'espace peut, elle aussi, se traduire par de multiples formes, de la nécessité des « pauses pipi » à la vitesse du véhicule en passant par l'état du trafic.

**Figure 45 – La rugosité de l'Espace donne une consistance à la distance**



*Bus de tourisme au Maroc traversant le Haut Atlas entre Marrakech et Oulad Berhil à la hauteur de Tizi N'Test.  
Photo - Luc Vacher, 2004.*



*Avion de ligne « long-courrier » passant dans le ciel rochelais.  
Photo - Luc Vacher, 2011.*

Éprouver physiquement la distance passera donc par la manière de ressentir cette friction. Elle pourra tout d'abord être perçue à travers les anecdotes qui donneront un contenu et une densité à l'histoire de la route. Le parcours pourra être marqué, comme dans tout bon *road movie* qui sera la référence romantique incontournable à ce type d'expérience, par des descentes de voiture ou de bus, dans la

---

<sup>113</sup> La rugosité et la friction sont définies dans l'« Introduction à l'analyse Spatiale » dirigé par Jean-Jacques Bavoux comme : « *La rugosité, qualité d'une surface qui « présente de petites aspérités, des irrégularités et qui est rude au toucher » (Petit Robert). Elle est, dans l'espace, la conséquence de tout ce qui contrarie la circulation à sa surface et tend à allonger les distances. Elle peut être appréciée à travers différents filtres interdépendants (topographie, état et densité des routes, concentration ou dispersion de l'habitat, traversées urbaines, couvert végétal, etc.) et varie suivant les directions. La friction est un processus rapproché de l'idée de frottements, lesquels peuvent aboutir à l'arrêt du mouvement. Tout déplacement sur terre étant soumis à des frictions, on parle de friction de la distance. Rugosité et friction sont étroitement liées, l'une comme état, l'autre comme processus.* » (Bavoux dir., 1998, p. 58)

chaleur du bitume ou la poussière de la piste. Cela sera aussi des descentes de train ou de bus dans des espaces vides ou grouillants des gares ferroviaires ou des aérogares qu'il sera difficile de qualifier de non-lieux (Augé 1992) tant ils pourront être denses en vécu de l'attente, en regards et autres échanges, en partage d'expériences. Les récits de voyage montrent la densité courante de ces étapes. Étapes planifiées des retraités qui s'arrêtent boire un thé à (presque) toutes les aires d'autoroutes et où ils finissent par avoir leurs habitudes. Étape décidée au dernier moment en passant devant une boutique parce qu'elle vend du miel de Provence ou décidée en catastrophe parce qu'une plaque de protection du moteur de la voiture s'est détachée sur une piste islandaise. La première manière de vivre physiquement la distance, c'est donc de la vivre comme une aventure.

Aborder la distance avec ses sens, c'est aussi la vivre avec son regard, comme nous l'avons évoqué avec la question du paysage (chap. 145). Le défilement du paysage, le temps pour regarder, la vacuité qui permet le sentiment souvent capté au cinéma de la rêverie ou de l'introspection sur fond de paysage brouillé par la vitesse. La vue est capitale pour ressentir la distance. Le plaisir des lignes de métro aérien à Paris ou Chicago, l'angoisse de la traversée de la Manche par l'Eurotunnel qui n'est pas qu'une histoire de claustrophobie, ou la frustration des voies autoroutières encaissées sont tous là pour nous rappeler que la distance peut s'apprécier par la contemplation de l'environnement traversé. Certains diront qu'ils adorent les autoroutes, car le regard n'est pas distrait, ce qui est sécurisant quand on doit conduire un véhicule ; et d'autres ne seront bien, en avion, qu'en rabattant sur leurs yeux un masque de sommeil. Si l'on imagine, dans l'avenir, pouvoir libérer le conducteur de la responsabilité de la sécurisation de la conduite avec des voitures sans pilote, l'importance de la contemplation durant le déplacement devrait devenir plus grande. Pour les masques de sommeil... il faudra sans doute attendre des produits anti-stress efficaces et des avions long-courriers permettant vraiment de profiter du paysage même en étant installé dans les sièges de l'allée centrale d'un Boeing B747 ou d'un Airbus A380.

Vivre la distance avec ses sens, c'est aussi la vivre avec ses pieds. Ressentir ce mélange de plaisir et de douleur forcément masochiste puisque rien ni personne ne vous oblige à partir user vos semelles sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle ou au cœur des montagnes Rocheuses. Forme de voyage touristique forcément particulier puisqu'il place son objet dans le déplacement. Une pratique ayant généré ses propres opérateurs spécialisés, comme Balaguère « le spécialiste du voyage à pied » ou Terres d'aventure « le voyage à pied », qui ont su décliner l'expérience en trail, trek, méharée, randonnée avec raquettes, âne, lama, ski de fond, kayak et autres traîneaux à chiens. Dans un article intitulé « L'ampoule, la crampe et le plaisir » paru dans *Les Cahiers de Médiologie* sous la plume du réjouissant Jacques Lanzmann<sup>114</sup>, on trouvait cette évocation de la densité portée par la distance dans le voyage à pied : « *Se réveiller fourbu, tout cassé, tout perdu. S'étirer. Goûter aux odeurs échappées de la terre. Renaître de ses limbes. Sentir que le corps répond. Lui parler, l'amadouer, l'encourager. Le nourrir, lui raconter des histoires. Et puis repartir. Reprendre la route, marcher ensemble, au corps à corps, longtemps, très longtemps, à plein temps. Parce que marcher, c'est aller au bout de soi-même, tout en allant au bout du monde* » (Lanzmann, 1996, p. 101).

---

<sup>114</sup> Jacques Lanzmann est un écrivain particulièrement reconnu pour ses romans et récits traitant ou mettant en scène sa passion de la marche comme *La Baleine Blanche* (1982), *Fou de la marche* (1985), *Marches et rêves* (1988).



Du mal au pied, on passera à tous ces états où la fatigue sert d'étalon à la mesure de l'exploit. Le mal au dos lors d'un long trajet en autocar, les jambes que l'on déplie lentement, le *jetlag* (syndrome du décalage horaire) en débarquant aux antipodes ou la peau du visage qui réclame de l'eau (encadré 3) sont autant d'attestations physiques de la longueur du chemin. Il en ressort, comme dans la marche à pied, un sentiment ambigu de lassitude et de contentement devant le constat de la distance parcourue. Pour certains, cela participe aussi d'une comptabilité permettant de briller en société : « Je vous laisse... j'ai dix heures de décalage horaire ».

### **Encadré 3 - Éléments de mesure de la distance durant les vols long-courriers\***

#### **Éléments classiques de mesure de la distance**

- Regarder l'heure sur sa montre
- Voir le décalage entre l'heure de sa montre et celle indiquée dans l'avion
- Visualisation de la position de l'avion sur l'écran de son siège
- Visualisation des "distances parcourues" et "restant à parcourir" sur l'écran

#### **Éléments permettant d'autres mesures ou ressentis de la distance**

- Présence ou non d'un repas chaud
- Nombre de repas
- Nombre de films vus
- Nuit "artificielle" (les hôtesses baissent les rideaux et éteignent les lumières)
- Heures de sommeil (pour certains)
- Rotation des hôtesses en vol
- Hôtesses plus « classe » sur les long-courriers
- Nombre de journaux lus
- Nombres de chapitres lus (livre)
- Nombre de « promenades » dans l'avion
- Nombres de demandes de verres d'eau (ou autres)
- Temps de se faire des « amis », discussions avec ses voisins plus abouties
- Batterie de iPod (ou tablette, console de jeux, etc.) à plat
- Nombre de pauses toilette
- Envie de changer de vêtements
- Entamer un deuxième cycle de 24 h sans douche
- Inconfort au niveau de la peau du visage
- Mal aux jambes (bas de contention pour les vols longs)
- Enlever ses chaussures
- Fatigue

*\* les vols low cost n'ont pas été pris en compte*

*Sources : entretiens avec des usagers de vols internationaux*

*Luc Vacher - 2014*

Nous ne nous attarderons pas sur le mal des transports, en particulier sur le mal de mer qui peut donner une dimension tragique à un itinéraire qui n'en finit plus. Les trekkings au Népal, où la comptabilité et la chronologie des diarrhées chez les membres du groupe les rendant inopérants pendant une journée ou deux, est au cœur de la plupart des récits. L'affaiblissement et la renaissance, marquant des moments forts dans l'épreuve du voyage, permettent de donner une dimension héroïque à l'expérience. Ces éléments qui, comme nous l'évoquions avec Saskia Cousin (Chap. 221), peuvent en conséquence participer à la réussite de l'histoire que l'on est en train de se raconter, pourront entraîner un sentiment de réussite du projet touristique.

À ces inconforts dont vous êtes le héros suit toute une série de manières d'éprouver la distance, moins glorieuses, qui tiennent plus du comptage des plaques d'immatriculation pour occuper les enfants ; ces petits jeux attachés aux trajets vers le soleil qui participent de l'imaginaire de la route des vacances, au moins jusqu'aux générations Game Boy. Ils font partie de ces métriques de l'oisiveté telles que celles que l'on peut avoir dans un long courrier où le temps est compté à travers le nombre de rotations des hôtesse et la quantité de verres d'eau bus pour éviter la déshydratation liée à la faible hygrométrie dans l'avion (encadré 3). Ces repères sont d'autant plus importants qu'en traversant les fuseaux horaires, la notion d'heure n'a plus de sens et que les repas sont servis sans lien avec les horaires du point d'origine.

« Quand j'ai découvert l'endroit, J'ai fait wow ! »<sup>115</sup>. Pour conclure sur ces manières de ressentir la distance avec son corps et ses sens dans le cadre d'un déplacement sous la forme d'un mouvement transporté, nous pouvons signaler l'importance du choc émotionnel dans sa dimension physique, l'éblouissement, l'étourdissement. Le panorama qui vous laisse le souffle coupé. Le point de vue « exceptionnel », sachant que, comme le rappellent Violier (2004) et Urbain (1991), on raille souvent les touristes sur leur myopie supposée, mais ils sont en général très sélectifs et plutôt avisés en matière de sélection de paysages convenant à leurs attentes. Le touriste sait très bien là où il a envie de faire ouah !! ou pas, il veut que le spectacle soit bon et réponde au scénario espéré, et cela, que ce touriste soit plutôt cinéma d'auteur ou plutôt grandes productions hollywoodiennes. Certains spectacles pourront même faire l'unanimité comme l'arrivée à Venise par le train, la descente sur le parvis de la gare Santa Lucia, le Grand Canal et le ballet des vaporettos et en face l'église San Simeone Piccolo (figure 46).

---

<sup>115</sup> Sammy Hagar, ex-chanteur et guitariste du groupe Van Halen, nous dit, en parlant de Cabo San Lucas à la pointe sud de la Basse-Californie mexicaine que : « Quand j'ai découvert l'endroit, J'ai fait wow ! ». Cette accroche minimaliste annonçait le texte de Paris Match paru le 29 octobre 2011 qui révélait qu'à « Cabo San Lucas : les Stars ont trouvé leur Paradis ». Cet article montre bien comment de l'aristocratie britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle aux « stars » actuelles de Hollywood, la recherche de nouveaux lieux étendant l'écoumène touristique est une quête permanente, dans laquelle les lieux découverts sont rapidement mis en lumière, puis en général abandonnés par ceux qui les ont inventés pour les laisser à d'autres et en découvrir de nouveaux, participant à ainsi l'extension du domaine du tourisme. Ce phénomène est aussi lié à d'autres catégories de touristes « découvreurs » comme certaines formes de *backpacking* ou de tourisme sportif. Site du Journal Paris Match (Consulté le 12 novembre 2011).

<http://www.parismatch.com/People/Spectacles/Cabo-San-Lucas-Les-stars-ont-trouve-leur-paradis-145660>

**Figure 46 – Panorama depuis le parvis de la gare Venezia Santa Lucia**



*Source : Google street maps, copie écran du 12 août 2014, <https://www.google.fr/maps/>*

## **242 - Éprouver psychologiquement la distance**

Nous avons bien compris qu'il est difficile d'évoquer le ressenti physique de la distance sans évoquer le ressenti psychologique. Comment expliquer le plaisir de la marche sans le rattacher, au-delà de l'exercice physique, au plaisir du défi relevé, de la démarche menée à son but, du sentiment d'aboutissement ? Autant d'éléments que le marcheur a parfois du mal à trouver dans sa vie professionnelle où les individus s'inscrivent dans des processus globaux les dépassant et dont ils ont parfois du mal à percevoir le sens. Faire aboutir un cheminement peut être en soi une pratique de reconstruction personnelle, une pratique récréative au sens premier du terme, apportant satisfaction et bien-être. Éprouvée physiquement et psychologiquement, la distance permettra alors de ressentir très concrètement la réalisation du projet récréatif, elle sera le projet.

Si la distance peut constituer l'expérience récréative en elle-même, ou si elle participe à son succès en lui donnant une consistance, un contenu, elle peut aussi se penser sous la forme d'un trophée au même titre qu'un catalogue de hauts lieux (touristiques) qui auraient été collectionnés avec plus ou moins de difficultés. Dès lors, ressentir la distance de manière psychologique peut participer des mêmes ressorts que ceux vus préalablement. L'épreuve psychologique participera à former l'épaisseur, la densité du voyage.

Un transport en autocar où le voyageur devra se faire déposer sur la route, mais où il n'arrivera pas à communiquer avec le conducteur et les passagers, deviendra stressant. Les sollicitations d'un vieillard mendiant seront éprouvantes, comme se sentir voyeur en visitant la misère postcommuniste de l'ancienne base navale soviétique de Paldiski en Estonie<sup>116</sup>. Se retrouver seul à Pékin devant une

---

<sup>116</sup> Hecate Vergopoulos raconte l'impression d'entrée par effraction dans la vie de personnes qui auraient dû échapper au tourisme lors de deux terrains conduits en 2010. Le premier en Estonie à Paldiski, ancien port

carte de restaurant où les plats sont inventoriés avec des idéogrammes entrainera un « grand moment de solitude ». L'exaltation liée au sentiment que, dans un pays neuf, les opportunités sont partout et qu'il est possible de vivre sa vie librement permettra de ressentir une distance infinie avec une vie (perçue comme) sans ampleur. L'anonymat de la mise à distance, qui permet de vivre son homosexualité sans se poser la question du voisinage (Blidon 2007; Blidon 2008) en allant ailleurs pour être soi-même (Jaurand & Leroy 2010), sera vécu comme un bienfait. Éprouver psychologiquement la distance semble donc, encore plus que la perception physique, bien faire partie de ces marqueurs de la distance.

Pour explorer l'épaisseur de ces enregistreurs de distance, nous pouvons nous intéresser aux ressentis de l'isolement comme marqueur de l'éloignement. Il faut d'abord rappeler, comme le fait Hécate Vergopoulos (2010) en analysant les écrits de Rachid Amirou, que le tourisme peut être comparé à un rite de passage. « *Le tourisme exprime une dimension [...] personnelle de rupture par rapport à la vie habituelle ; il suggère l'idée d'un passage d'un état mental ou social donné à un autre, plus valorisé, et vécu comme "autre" et ce, souvent sur un mode euphorique, à l'instar d'autres moments forts de la vie (mariage, promotions, etc.). En cela, le tourisme est proche des rites de passage* » (Amirou, 1995, p. 48). Comme eux, le voyage touristique comporterait trois grandes étapes. Arnold van Gennep, qui a conceptualisé ces rituels, distinguait une partition du rite ou trois sous-catégories : « des rites *préliminaires* (séparation), *liminaires* (marge) et *postliminaires* (agrégation) » (Van Gennep 2011).

Pour Amirou, on retrouve dans le voyage ces trois temps ritualisés : départ, séjour sur place et retour. Le temps qui nous intéresse ici est celui de la deuxième phase, l'étape liminaire du rite, celle de l'isolement et de la marge. Avant de poursuivre, nous pouvons rappeler que Nelson Graburn (1983) avait déjà identifié cette proximité quand il distinguait deux grands types de tourisme, le type « modal » – qui comprend voyage annuel, week-ends et vacances scolaires, qui s'inscrit dans la répétition, le prévisible, qui permet la « récréation » et marque le temps qui passe – et une autre forme, proche du rite de passage, en général auto-imposée et portant donc une signification personnelle forte dans une société moderne incapable de proposer des rites satisfaisants pour marquer les étapes de la vie et où le tourisme peut être perçu comme la quintessence de la liberté et du choix personnel de l'individualisme occidental<sup>117</sup>. Nous rappellerons aussi que notre vision de la

---

militaire russe définitivement abandonné en 1994 et qui est devenu une ville fantôme n'hébergeant plus que quelques milliers d'habitants. Le second dans l'île grecque de Skyros en étant hébergé dans une maison qui n'aurait pas dû être mise à disposition des touristes. Vergopoulos Hécate, 2014, *L'effraction touristique. Une étude de deux cas limites de sortie du tourisme*. Communication au colloque Le tourisme Hors des sentiers battus, Coulisses, Interstices et Nouveaux Territoires touristiques, 4e colloque International de l'Association ASTRES, 21 au 23 mai 2014, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, IREST/EIREST.

<sup>117</sup> « *Modern tourism also exhibits these two categories: (1) the modal type of tourism: the annual trip or vacation, the weekend, and the Christmas, Easter and summer breaks (in the Western world) which are repetitive, predictable, timed breaks that allow people « recreation » and mark the progress of cyclical time. and (2) forms of tourism (or tourist experiences) which, like other modern institutions such as graduations, military service, promotions, marriages, retirements, and so on, mark the passage of personal life from one status to another. The common forms of rites of passage mentioned are socially sanctioned rituals of life's progress. but the touristic forms are usually self-imposed (and thereby more exceptional and often personally meaningful) as one might expect in complex modern society because (a) tourism is that epitome of freedom and personal choice characteristic of Western individualism, and (b) the modern societies may not impose*

deuxième étape du voyage ne peut se limiter à un « séjour sur place » comme le fait Amirou dans sa présentation. L'espace-temps de la « marge », de la séparation qui commence avec le départ et se termine au moment du retour, ne laisse parfois pas de place à la notion de séjour<sup>118</sup>, en particulier quand il s'inscrit dans l'itinérance. Il ne peut, de toute manière, pas être réduit à cette notion.

L'épreuve du voyage aurait donc une dimension « isolement » qui pourrait caractériser l'accomplissement de la distance. Nous avons déjà évoqué avec humour le moment de solitude du touriste devant une information écrite dans une langue qu'il ne maîtrise pas. Nous pourrions multiplier les exemples où la solitude est un ingrédient de l'aventure, qui peut être récurrent, parfois pesant, mais jamais sclérosant. Le voyageur peut parfois même être le premier artisan du décalage qu'il va subir. Ainsi, l'impossibilité pour cette touriste hollandaise citée par Urbain (2008, p. 354) de s'adapter à une lecture corse des horaires provoquait chez cette touriste un délire de persécution.

Par contre, comme nous avons pu le voir, avec l'exemple du film *Lost in Translation* (chap. 224), on peut vraiment se perdre dans une translation mal vécue. L'animal social humain ne supportant pas d'être privé de communication et qui, placé en position d'incapacité à communiquer, se renferme sur lui-même, se « sécurisant » dans sa chambre d'hôtel. L'altérité entraînant l'incompréhension et la solitude, puis le repli sur soi. Si la situation peut être associée à une angoisse liée à la perte des repères, elle peut aussi correspondre à des peurs plus archaïques, comme celles attachées à la sécurité physique (impression de pouvoir se faire agresser partout) ou à la sécurité sanitaire (tout est sale, tout est infecté) qui entraînent, là aussi, un repli dans sa coquille de touriste. Parfois, le visiteur ne souhaite plus rien voir, devant le constat que la réalité perçue est trop décalée par rapport à l'image rêvée, comme dans le cas du syndrome de Paris déjà évoqué (chap. 212).

Il peut aussi arriver que cela soit le « trop » qui paralyse, comme le décrit la psychiatre Graziella Magherini (1989) à propos de certains visiteurs du Musée des Offices à Florence qui se retrouvent « vidés » par un tel surplus d'émotions qui dépasse toutes leurs attentes. Stendhal, qui a donné son nom à ce syndrome, le vivait ainsi : « *J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber* » (Stendhal, 1826, « Rome, Naples et Florence », p. 102.<sup>119</sup>).

Cet isolement qui marque la distance peut aussi être une recherche de la solitude. Il concernera alors en général plutôt des espaces de nature. Il sera plus ou moins extrême en fonction du temps et du sens de l'engagement. L'isolement pourra être relatif, au sein d'un groupe de marcheurs, ou plus radical avec un projet mené tout seul. Si ce type de projet n'est pas aisé à organiser, cela dépend aussi d'où il est mené. Sous bien des latitudes, un navigateur souhaitant faire une semaine de voile en solitaire peut s'arranger pour ne croiser personne. La mer fait d'ailleurs partie des rares domaines où le héros solitaire est encore légitime. En montagne, l'aventure en solo n'a pas bonne presse, pour des

---

*enough satisfactory rites of passage for people to mark the progress and vicissitudes of their lives.* » Graburn, N. H. H. (1983). The anthropology of tourism. *Annals of Tourism Research*, n°10, p. 12.

<sup>118</sup> « Séjour : fait de demeurer un certain temps dans un lieu, un endroit », Dictionnaire Trésor de la Langue Française informatisé. [en ligne] <http://www.cnrtl.fr/definition/séjour>

<sup>119</sup> Stendhal, 1826, Rome, Naples et Florence, Vol. 2, Paris, Delaunay, 348 p.

questions de sécurité, et en raison du fait que les secours impliquent la mise en danger des sauveteurs. Ailleurs, cela peut être le coût financier des éventuelles opérations de secours qui sera un frein, ou la mise en avant des accidents relayés par la presse<sup>120</sup> comme dans le cas de la randonnée. Quoi qu'il en soit, l'isolement recherché pour se ressourcer, seul, auprès de la nature, reste un grand classique. Culturellement, comme aux États-Unis, il peut même y avoir une dimension identitaire forte autour du mythe du pionnier. Ainsi, partir en solitaire pour quelques jours pêcher et chasser en faisant preuve d'une autonomie fera partie des pratiques, mais aussi de ces imaginaires générant des usages plus larges. Des déclinaisons de cette « solitude » peuvent ainsi être organisées entre amis ou pour des groupes depuis les rivières de l'Alaska jusqu'à la Brokeback Mountain du Wyoming. Mais au final, l'isolement, quand il est décidé, donne une dimension psychique forte à la mise à distance, que cela soit pour « respirer » dans le cadre d'une « retraite » initiatique ou d'une mise à l'écart de la société pour faire le point, ou se « désintoxiquer ». Bien sûr, cela implique un retour, car il est possible de se perdre comme le personnage en quête d'absolu d'*Into the Wild*<sup>121</sup>, qui meurt seul dans une cabane en Alaska.

La distance peut enfin être perçue comme un moyen de guérir de l'isolement et/ou de son mal-être, une sorte de distance-thérapie. Les aristocrates du Grand Tour semblaient sensibles à cette dimension du voyage comme nous l'explique Jean Starobinski : « *Le Grand Tour qu'entreprennent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les jeunes Anglais fortunés et qui les conduit vers les paysages solaires de l'Italie, n'est pas un simple voyage d'agrément : il s'agit certes d'apprendre le monde, mais tout en guérissant ou en apaisant une mélancolie engendrée par les études sédentaires, par le climat froid, par le tempérament. Voyager, ce sera donc cumuler les bienfaits de l'éducation pratique et du traitement spécifique. La liste n'en finirait pas des jeunes et moins jeunes "splenic travellers" qui parcourent les routes d'Europe : Horace Walpole, Smollett, Boswell, Beckford, Goldsmith, Sterne... Sont-ils tous de véritables dépressifs ? Le spleen est une névrose et une "pose sociale" : c'est un produit de la culture* » (Starobinski, 1960 p. 68).

Le changement d'air censé soulager les tourments reste aujourd'hui un classique des motivations de voyage. On retrouve ainsi la rupture amoureuse comme motif classique du départ des jeunes *backpackers* (Lachance 2012; Riley 1988) pour un voyage autour du monde. La distance peut alors être instrumentalisée pour donner une dimension planétaire au désespoir, elle est l'outil de mesure du malheur et se doit donc d'être à la hauteur du chagrin. À ces fuites romantiques qu'il faut faire savoir et que la littérature transforme parfois en course poursuite, il est possible de trouver une dimension plus naïve où le voyageur imagine effacer son chagrin ou ses problèmes en accumulant les kilomètres entre lui et la source de ses tracas.

---

<sup>120</sup> Comme l'accident d'Aron Ralston en 2003 lors d'une randonnée solitaire dans le Blue John Canyon en Utah qui inspira le film « 127 h » de Danny Boyle sorti en 2010.

<sup>121</sup> Le récit *Into the Wild*, écrit par Jon Krakauer en 1996, raconte l'histoire vraie de Christopher McCandless qui meurt en Alaska en 1992. Le livre est adapté au cinéma par Sean Penn en 2007.

## 243 - La connexion dilue-t-elle la distance ?

En posant la question de savoir s'il était nécessaire de ressentir la distance, nous faisons l'hypothèse que celle-ci avait été mise à mal par certaines évolutions technologiques. La distance devait-elle crier « Skype m'a tuée » comme Marc Augé criait, en 1997, que le tourisme avait tué le voyage de découverte<sup>122</sup> ?

Les connexions permises par l'évolution des technologies de l'information et de la communication remettent-elles en cause le rôle ou la perception de la distance dans le tourisme ? En toute logique, nous demanderons donc aux accusés, Smartphones, réseaux sociaux et autres GPS de se lever pour assurer leur défense. Nous leur accorderons sans doute des circonstances atténuantes en constatant que la connectivité est un tel enjeu aujourd'hui que dans un monde du tourisme où l'on se doit d'offrir le meilleur à ses clients, bien rares sont les acteurs qui jouent la carte du déconnecté<sup>123</sup>. Aussi, si on assiste à une expansion générale de la connectivité par les nouvelles technologies, il est intéressant de constater que la progression est plus rapide dans les espaces touristiques, comme en d'autres temps l'électricité progressait plus rapidement sur la Côte d'Azur que dans les villes de l'intérieur. Le tourisme est un phénomène historiquement urbain qui a toujours véhiculé avec lui la modernité, même quand il la déguise en cabanes de pêcheur sur le bassin d'Arcachon. Il n'est donc pas étonnant de retrouver l'ambiguïté de la recherche de distance combinée à l'invention d'outils supposés la réduire.

Pour aborder la question de la « culpabilité » de nos instruments de connexion, repartons sur les enjeux de la mise à distance qu'ils sont censés menacer. On peut distinguer sans ambiguïté trois enjeux majeurs : l'enjeu de la rupture avec le quotidien, l'enjeu de vivre des aventures étonnantes<sup>124</sup>, et enfin, car il faut absolument le distinguer de l'aventure en elle-même, l'enjeu du récit, du « donner à voir » de ces choses formidables.

Tout d'abord, il semble clair que la connexion altère la distance en permettant au quotidien d'interférer dans le cours du voyage. Le mail, le téléphone portable permettant de passer des appels internationaux, Skype, les réseaux sociaux sont autant de moyens de voir revenir au galop un quotidien laissé au loin. La WiFi ou le téléphone portable sont un échelon supplémentaire puisque, en plus de la connexion, ils apportent une réalité extrême à la notion de « connexion mobile » disponible sur la plage comme à sa table de restaurant. Cependant, ce ne sont pas les technologies qui sont en cause, mais l'usage que l'on en fait. Il faut donc avoir envie de se déconnecter, mais

---

<sup>122</sup> Augé Marc, 1997, *L'impossible voyage, le tourisme et ses images*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 187 p.

<sup>123</sup> Même si aujourd'hui se développe un marché de niche autour de la notion de pollution électromagnétique. La sensibilité ou la peur des ondes électromagnétiques qui peut amener à choisir un hôtel (difficile à trouver) sans WiFi peut rejoindre la préoccupation d'une clientèle écologiste et alter-consommatrice ne souhaitant pas participer à l'escalade technologique et développant une attitude « *slow high tech* ». Ce mouvement n'est pas à confondre avec son clone marketing qui annonce dans Madame Figaro en juillet 2012 « Cet été, on coupe le cordon ! Pas de télé, pas d'Internet... On se déconnecte, on s'offre un sas de décompression et on passe en mode Robinson ! Nos refuges nature préférés pour se ressourcer. » <http://madame.lefigaro.fr/art-de-vivre/cet-ete-on-coupe-cordon-260712-271432>

<sup>124</sup> Aventure étonnantes que certains vivront dans le « *sunlust* » (convoitise de ce qui brille) et d'autres dans le « *wanderlust* » (envie de vagabondage) pour reprendre la distinction de Peter Gray (1970).

l'idée qu'il est toxique pour le ressenti de la distance, et donc pour la réussite de son expérience touristique, de rester en lien avec son quotidien, n'est pas forcément une évidence pour les touristes. Beaucoup abonderont dans le discours sur la rupture nécessaire impliquant une déconnexion en réponse à une injonction sociale plus qu'à une conviction personnelle.

De plus, les outils connectés deviennent très courants dans la pratique du voyage, pour se repérer sur un plan de ville via sa tablette, pour trouver un restaurant ou la bouche de métro la plus proche sur son Smartphone, mais aussi pour consulter les horaires de train et regarder la météo. Il serait alors étrange de ne pas jeter un œil à ses mails ou à son compte Facebook. Il est clair que la rupture ne se vit plus systématiquement dans une coupure des échanges, en particulier de ces échanges délocalisés.

On peut d'ailleurs imaginer que, si les mobilités spatiales des individus dessinent un espace réticulaire définissant la place des lieux proches ou lointains dans un système d'habiter poly-topique (Stock 2006), il reste à penser la place de la connectivité dans cette relation à l'espace. Où se situe un groupe d'amis Facebook, comment penser un bureau virtuel ou un groupe de travail en « *cloud* » dans ce système ? Où se situent le proche et le lointain dans le vécu de la connexion ? Et comment s'articulent-ils avec des métriques plus classiques ? Peut-on considérer que se connecter à Facebook est une pratique du « quotidien » alors que cette pratique n'est pas rattachée à des « lieux » du quotidien. Parler avec ses voisins, aller au travail, croiser les amis de ses enfants en allant les chercher à l'école sont autant de moments d'interaction attachés à des lieux du quotidien. Partir en voyage coupe ces interactions physiques. Se connecter à un réseau social ne peut donc pas être considéré comme de même nature, car c'est une pratique qui, comme manger ou dormir, peut être effectuée au-delà des espaces du quotidien.

On peut aussi imaginer que le fait d'avoir les siens en passant des appels audio ou vidéo par Skype ou au téléphone quand on est au bout du monde ne relativise pas la distance, mais qu'au contraire, ce geste ramène celle-ci au premier plan et avec force dès que la communication est terminée.

Si l'on souhaite trancher sur la question, il est toujours possible de s'isoler dans une ferme des Cévennes, sans téléphone portable et sans électricité, pour comprendre que non seulement la connectivité peut jouer sur la perception de la distance, mais que peut-être, toute distance n'est qu'une question de connectivité et que la distance kilométrique n'est rien au regard de celle que peut créer une absence de connexion, comme le montre la géographie de l'enfermement.

Le deuxième enjeu que nous avons identifié après celui de la rupture avec le quotidien est celui du récit de l'aventure. Dans ce domaine, la connexion permettra la diffusion des récits de voyage. Ils peuvent rejoindre la question de la connexion régulière avec les amis quand ils prennent la forme d'une suite de *posts* sur un réseau social auxquels les relations réagissent en direct, mais bien souvent, les voyages un peu lointains, et s'inscrivant dans la durée, préfèrent le format un peu suranné du blog, voire du site internet de voyage. L'interaction avec les lecteurs n'est pas alors forcément recherchée. Il s'agit plus de tenir en direct, ou au moins régulièrement, si les connexions sont parfois difficiles, une sorte de journal de bord. On retrouve ici l'esprit des carnets de voyages, si ce n'est que de nombreux carnets avaient (et ont toujours) un caractère intime. Le carnet de voyage n'était pas forcément écrit pour être lu par d'autres. Le blog ou le site internet sont clairement



destinés à un « public », et la mise en scène de « l'aventure formidable » pourra en conséquence être importante. Les pages pourront ainsi présenter l'auteur en situation, sur la plage, dans la forêt tropicale, sauvant les tortues au Costa Rica, etc. Mais l'effet sur le ressenti de la distance pour l'auteur comme pour le lecteur n'en sera pas forcément modifié. Pas plus qu'avec l'envoi de cartes postales où le touriste indique avec une croix tracée sur la photo au milieu des cocotiers et de la mer bleu turquoise « on est ici ! » ou que lors de la « soirée diapo » avec du rhum ramené de « là-bas ».

Un troisième enjeu de la connexion est la modification de l'aventure en elle-même. C'est sans doute dans ce domaine que les effets sont les plus marquants. On peut en effet dire que, loin de diluer la distance, la connectivité a permis de rendre possibles des choses qui restaient souvent de l'ordre du fantasme dans les voyages pré-internet. Créer des liens par le réseau *CouchSurfing* avec un jeune Colombien qui vous hébergera gratuitement à Bogota et vous amènera boire un verre avec ses amis fait partie du fantasme de tout voyageur adepte de la longue distance. Cette aventure est aujourd'hui classique avec internet et les réseaux sociaux alors qu'elle restait la plupart du temps inaccessible même aux routards qui rêvaient de rencontres « authentiques ». Ceux-ci étaient le plus souvent condamnés à dissenter avec d'autres routards sur la difficulté qu'ils avaient à faire accepter aux locaux qu'ils étaient pauvres, qu'ils ne voulaient rien acheter, juste discuter.

## 25 - Faire du tourisme chez soi

Faire du tourisme chez soi sous-entendrait que l'on peut, en quelque sorte, faire du tourisme sans « distance ». Poser la question de savoir s'il est possible de faire du tourisme chez soi est donc forcément un peu ressenti comme une provocation prêtant à sourire, puisque la définition même du tourisme fait référence à une coupure avec l'espace-temps du quotidien<sup>125</sup>. Les définitions techniques<sup>126</sup> vont même plus loin, puisqu'elles demandent explicitement de passer une nuit en dehors de chez soi pour pouvoir être comptabilisées dans l'effectif des touristes. Alors, pourquoi poser cette question ? Plusieurs réponses peuvent être avancées à cette question qui, contrairement aux apparences, n'a rien du boniment intellectuel ou de la figure de style.

---

<sup>125</sup> Définition du tourisme par le MIT : Système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent de la « récréation » des individus par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien (Knafou & Stock 2003).

<sup>126</sup> Définition du tourisme par l'Organisation mondiale du tourisme: Le tourisme est un phénomène social, culturel et économique qui implique le déplacement de personnes vers des pays ou des endroits situés en dehors de leur environnement habituel à des fins personnelles ou professionnelles ou pour affaires. Ces personnes sont appelées des visiteurs (et peuvent être des touristes - visiteurs qui passent la nuit - ou des excursionnistes - visiteurs de la journée-, des résidents ou des non-résidents) et le tourisme se rapporte à leurs activités, qui supposent pour certaines des dépenses touristiques. OMT, 2008, *Comprendre le tourisme : glossaire de base*, 5p. [en ligne] <http://dtxtq4w60xqpw.cloudfront.net/sites/all/files/docpdf/glossaryfrrev.pdf> (consulté le 17 août 2014).

Définition du tourisme par l'INSEE : Le tourisme comprend les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et séjours dans des lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité. Rubrique Définitions du site de l'INSEE [en ligne] <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/tourisme.htm> (consulté le 17 août 2014).

D'abord, si l'on pose, avec raison, la question de la limite en longueur de la durée au-delà de laquelle la pratique peut sortir du tourisme, si l'on conclut que cette durée est d'une année loin de chez soi et si cette valeur a une utilité statistique, on ne peut pas imaginer, comme nous l'avons vu préalablement (chap. 231), qu'elle puisse aider à penser les pratiques qui sont, ou ne sont pas des pratiques de tourisme. En conséquence, il semble logique que l'on puisse poser la même question pour l'autre limite élaborée dans les comptabilités touristiques, celle de la nuit en dehors de son environnement habituel. D'ailleurs, l'Organisation mondiale du tourisme (OMT) ne considère pas cette nuit comme capitale pour la définition du tourisme, puisqu'elle considère que non seulement les touristes (qui passent la nuit en dehors de chez eux), mais aussi les excursionnistes (visiteurs de la journée) sont impliqués dans le tourisme. Deuxième élément obligeant à s'interroger, la notion d'environnement habituel<sup>127</sup> (ou de lieux du quotidien) présent dans toutes les définitions du tourisme implique que l'on s'interroge sur les limites de cet environnement. Jusqu'où s'étendent les activités quotidiennes ? La géométrie du « chez soi » est importante en un temps où, pour des contingences économiques ou par volonté de réduire son empreinte écologique, la notion de tourisme revendiquant la « proximité » peut rencontrer un certain succès. Il sera aussi intéressant de s'interroger sur les formes qui se sont développées depuis fort longtemps pour rapprocher « producteur » et « consommateur » de réalités exotiques en déplaçant non plus le visiteur, mais la « réalité » à visiter. Aujourd'hui, ce sont sans doute les médias de masse qui incarnent le mieux ce processus en « emmenant » les foyers vers les savanes africaines et les jungles de Java à travers un poste de « télé-vision » ou dans les pages en papiers glacé de magazines de voyage. Mais d'autres formes existent, à travers les zoos et autres Center Parcs où la « réalité » transplantée peut être visitée de manière plus matérielle. Enfin, nous nous interrogerons sur les formes de « tourisme virtuel » qui peuvent se pratiquer à partir de son micro-ordinateur.

## 251 - Quand les lieux des voyages viennent à vous

L'idée de donner à voir le monde depuis les pays qui organisent sa conquête existe de manière forte depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'organisation ou la création de jardins des plantes et de jardins d'acclimatation permettant de conserver et de présenter la faune et la flore ramenées des horizons lointains deviennent classique en Europe, en lien avec l'esprit des Lumières et dans l'idéal des encyclopédistes qui veulent rassembler et donner à connaître l'ensemble des savoirs. Les collections se multiplient, les cabinets de curiosités apparaissent un peu partout, relayés au XIX<sup>e</sup> siècle par un autre intérêt, celui de la propagande coloniale. Les expositions coloniales sont un formidable spectacle orchestré par les ambitions nationales. Benoît De L'Estoile (2007) estime à 8 millions le nombre de visiteurs pour l'Exposition coloniale de Paris en 1898 comme pour celle de 1931. S'il ne fallait qu'un exemple de l'effet de ces grands événements, nous pourrions donner celui de Gauguin dont Jean-François Staszak (2003, 2004) citant Druik & Zegers (1991) explique comment ces visites répétées et enthousiastes de la section coloniale de l'Exposition universelle de Paris de 1889 vont beaucoup jouer dans son départ pour la Polynésie. Les mises en scène architecturales parfois grandioses, comme celles de la construction d'une copie du temple d'Angkor Vat à l'Exposition

---

<sup>127</sup> Définition de l'Environnement habituel par l'Organisation Mondiale du Tourisme: L'environnement habituel d'une personne, concept clé du tourisme, se définit comme la zone géographique (pas forcément contiguë) à l'intérieur de laquelle une personne mène ses activités quotidiennes habituelles. (OMT, 2008)

coloniale de Paris en 1931 (figure 47), sont vraiment faites dans un souci de transposer la réalité exotique au cœur des métropoles pour susciter l'enthousiasme des populations et leur soutien aux ambitions ultra-marines. Ce souci du décor dans les pavillons faisant la promotion des différentes colonies va jusqu'à intégrer des populations dans des « villages » réalisant la figure de ce que l'on appellera, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le « zoo humain » (Bancel et al. 2004) générant malentendus et stéréotypes. Le malentendu est d'autant plus important quand le spectacle se rapproche du cirque comme c'est le cas dans des structures à dimension commerciale comme le Jardin d'acclimatation de Paris, créé en 1860, qui organisera à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle plus d'une vingtaine d'expositions de groupes de « sauvages » parfois associés aux animaux de leurs régions (Bergougniou et al. 2001).

**Figure 47 - Reproduction d'Angkor Vat à l'Exposition coloniale de Paris en 1931**



*Source : Carte postale, Collection privée de Laurent Antoine LeMog  
<http://lemog3d.blogspot.fr/2011/01/angkor-vat-vincennes-en-1931.html>*

Dans ces morceaux d'« espace du voyage » à visiter, on peut aussi noter l'évolution des parcs zoologiques. En 1968, s'ouvre un parc animalier dans le Domaine du Château de Thoiry dans les Yvelines avec un concept qui reste rare aujourd'hui, puisque c'est le visiteur qui circule enfermé dans son véhicule au milieu des animaux en « liberté ». L'impression d'une immersion dans la savane africaine semble, à la fin des années 1960, tout à fait convaincante. Aujourd'hui, la réserve africaine de Sigean dans l'Aude, qui a ouvert en 1974, est aussi l'un de ces espaces où l'on peut s'immerger dans un univers « sauvage » des latitudes tropicales.

De ces morceaux d'espace à visiter, on peut passer aux morceaux d'espace « importés » à vivre. Il s'agit alors de séjourner dans des lieux aménagés pour donner l'illusion du déplacement dans l'espace. Là encore, les exemples sont nombreux, mais on peut distinguer quelques grands types. D'abord, des projets qui ressemblent d'une certaine manière à l'expérience de Thoiry, avec l'immersion dans un « parc » aménagé. Nous pouvons analyser quelques cas qui auront valeur d'exemples. Les Tipis du bonheur de Vivre dont parle Franck Michel (2012) dans un article traitant de « l'ailleurs chez soi » sont une structure établie à côté du Mans dans la Sarthe et qui propose un

hébergement et un spectacle autour de l'univers des indiens Crow<sup>128</sup>. La présence d'Indien Crow étant nécessaire pour le projet (figure 48), quelques amérindiens ont été recrutés pour les spectacles et l'animation. Un montage « équitable » a été trouvé avec le président de la nation Crow afin de garantir une éthique « irréprochable » sur l'exploitation du patrimoine Crow. Les entreprises proposant des variantes de zoos humains ne seraient, en effet, pas très populaires au XXI<sup>e</sup> siècle. L'entreprise finance en conséquence un voyage de « découverte de la France » à un enfant Crow chaque année.

**Figure 48 - Danse avec les « Indiens » à Brulon (Sarthe)**



Source : image de communication des Tipis du Bonheur de Vivre  
<http://www.lebonheurdevivre.net/> (consulté le 18 août 2014)

D'autres jeux de simulacre impliquant une mise en scène « géographique » existent en France. Ils sont plus ou moins élaborés et se sont développés avec la mode des « séjours insolites » qui permet de dormir dans les campagnes françaises dans une yourte, une tente de Bédouin, ou une cabane en rondins. Ils peuvent faire partie de projets souhaitant s'inscrire dans une échelle plus importante<sup>129</sup>, comme le centre aquatique et de remise en forme « les Antilles de Jonzac » (Charente-Maritime) ou le centre *Tropical Islands* aménagé à Krausnick-Groß Wasserburg en Allemagne dans un ancien hangar pour ballon dirigeable. *Tropical Islands*<sup>130</sup>, en plus de proposer une plage artificielle avec

<sup>128</sup> Les Indiens Crow vivent essentiellement dans leur réserve établie au sud de Billings dans le Montana.

<sup>129</sup> Les Antilles de Jonzac est une structure de la Communauté de communes de la Haute-Saintonge ouverte en 2002.

<sup>130</sup> Tropical Islands Resort a ouvert en 2004 et propose 197 chambres <http://www.tropical-islands.de/>

coucher de soleil projeté le soir sur un écran au dessus de la piscine, propose aussi des pavillons à thèmes, aménagés dans le hangar. Les « touristes » peuvent ainsi déguster un « tropical barbecue » ou préférer dîner au « *Asian Wok house* » ou au « *Tandoor Restaurant* » avant de se rendre au « *Borneo Café* » ou de rejoindre leur chambre dans un « *Samoan fale* » une « *Thai house* » ou un « *Bali pavilion* ». Le lendemain, ils pourront entreprendre un « *rainforest tour with 12 exhibits* » dont la première sera des ... « *Indigenous peoples* », avant de présenter des animaux et leurs habitats. Comme quoi, notre manière d'aborder les espaces lointains varie peu dans le temps.

Le principe de la bulle tropicale sera systématisé par la société néerlandaise Center Parcs qui a construit en Europe 25 « domaines » depuis 1968 ; ils sont équipés, depuis 1980, d'un dôme abritant un centre aquatique (Aqua Mundo) et de restaurants dans un jardin tropical. Aujourd'hui, il est possible de décliner à l'infini l'inventaire de ces mises en scène qui ne concernent pas que le monde occidental. Ainsi Ski Dubaï, station de sport construite dans un dôme réfrigéré de la ville la plus peuplée des Émirats arabes unis, reprend les mêmes principes en inversant les codes de l'exotisme avec neige artificielle, faux sapins et, si vous le souhaitez, un instructeur blond aux yeux bleus.

On peut aussi s'intéresser aux parcs à thèmes qui sont nombreux à proposer des « univers », sorte de « géo-stéréotypes » reprenant les imaginaires géographiques que Staszak (2008) évoque dans la constitution des domaines géo-sémantiques de l'exotisme. Le parc de Port Aventura en Catalogne s'organise, par exemple, entre des mondes thématiques sur la Polynésie, la Méditerranée, la Chine, la Mexique et le Far West. Du parc, il est possible de passer à l'échelle de la ville, comme autrefois à Coney Island, et aujourd'hui à Las Vegas où le long du grand boulevard central du Strip. Les Américains de tous les États-Unis viennent rêver au monde en faisant de la gondole au pied du Campanile du Venetian, avant de passer au pied de la Tour Eiffel de l'hôtel Paris-Las Vegas pour aller voir la statue de la Liberté de l'hôtel New York-New York ou le Sphinx du Luxor.

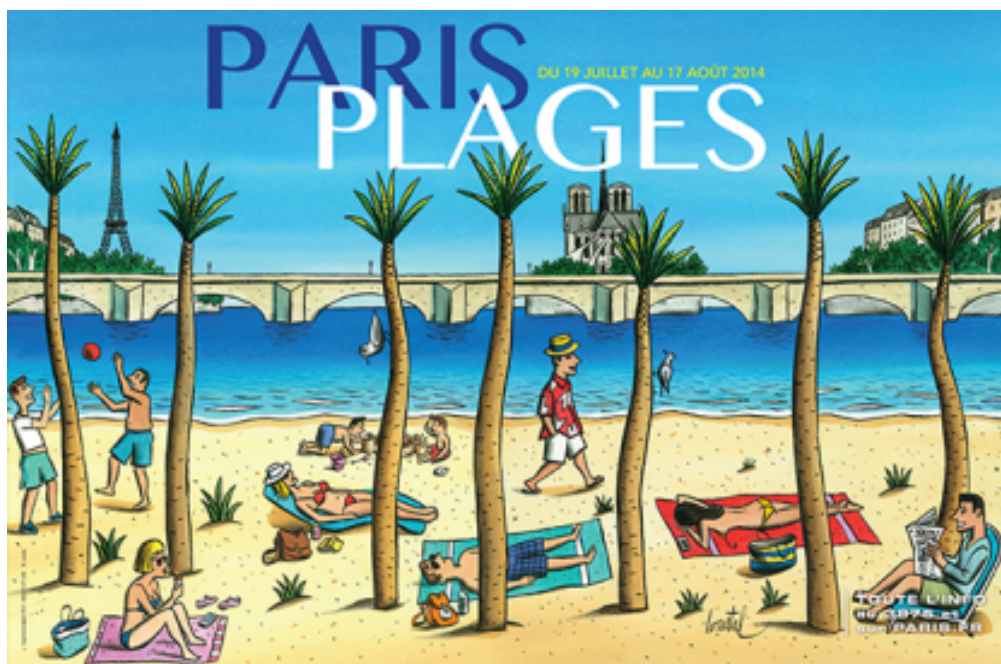
Pour amener les lieux du désir au plus proche de là où résident ceux qui rêvent de destinations de vacances, l'illusion du cadre peut aussi se déplacer saisonnièrement pour que le rythme de ses apparitions soit en harmonie avec le rythme du travail (figure 49). Ainsi, depuis 2002, une partie des voies sur berges parisiennes se transforment en Paris Plages (Lallement 2009).

Si l'on considère que Paris Plages est une illusion, ce qui n'a rien d'une évidence, car les pratiques qui s'y déroulent sont bien des pratiques qui font voyager ceux qui rêvent dans leur chaise longue ou sur leur serviette de plage, alors que penser des visites virtuelles ? Elles deviennent très banales au rythme des progrès de la couverture de Google Street View, et permettent aussi aujourd'hui d'entrer dans les musées<sup>131</sup> du monde entier de manière à entreprendre des visites toujours plus réalistes et plus complètes. Ces visites peuvent évidemment être abordées comme des mises en désir ou comme des « aide-mémoire » pour visiteurs nostalgiques. C'est aussi de plus en plus souvent une nouvelle manière d'aller voir ailleurs. Mais nous sommes là aux portes de mondes virtuels que nous évoquerons maintenant.

---

<sup>131</sup> Des musées, mais aussi des sites culturels comme la grotte de Lascaux ([http://www.lascaux.culture.fr/index.php#/fr/02\\_00.xml3DVia](http://www.lascaux.culture.fr/index.php#/fr/02_00.xml3DVia)) ou la pyramide de Khéops sur le plateau de Gizeh (<http://giza3d.3ds.com/#discover>)

Figure 49 - Affiche faisant la promotion de Paris Plages 2014



Source : Mairie de Paris, 2014, <http://www.paris.fr/parisplages>

## 252 - Tourisme dans les mondes virtuels - peut-on faire du tourisme devant un écran ?

S'interroger sur les pratiques que l'on peut développer dans les mondes virtuels comme l'a fait Jean-François Lucas (2013) dans sa thèse montre que ce qui se déroule dans les métavers est très proche de ce qui se joue dans le monde réel. D'ailleurs, le terme de « virtuel » qui s'opposerait au réel lui pose problème dans l'analyse de ce qu'il appelle un monde d'engagements et d'actions. Les utilisateurs de Second Life peuvent, par exemple, interagir avec l'environnement du métavers et avec d'autres utilisateurs et cela durablement<sup>132</sup>, alors que l'idée de virtualité fait trivialement référence à l'évanescence d'un monde de songes. Pour Lucas, la principale différence est la modification du cadre perceptif dont l'utilisateur fait l'expérience. L'individu fait l'expérience d'un cadre perceptif différent de celui où se trouve son corps (le lieu de la réception des stimulations sensorielles), et pour qualifier cette expérience, il parle d'immersion. L'utilisateur est « immergé » dans cet autre monde. Il compare cette immersion à celle du plongeur sous-marin qui évolue dans une autre réalité et dans un nouveau rapport au monde entraîné par la modification de sa perception de l'environnement. Le plongeur ne bouge plus avec le même ressenti, n'entend plus de la même manière, expérimente des perspectives visuelles et des profondeurs de champ différentes.

Si l'on reproche au monde virtuel d'être artificiel, d'être fabriqué, c'est-à-dire dû à l'art, fait de

<sup>132</sup> Boris Beaudé souligne que Second Life est un espace « persistant » (Beaudé 2008).

toutes pièces, il semble là aussi difficile d'en faire un caractère discriminant alors que nous avons souligné en quelle mesure les lieux et les expériences touristiques pouvaient tenir de la mise en scène. Nous nous interrogerons donc plus sur la possibilité qui existe ou non de ressentir la distance dans les expériences de déplacement dans les univers virtuels. Nous nous intéresserons à nouveau à Second Life. Le choix de ce métavers est lié au fait qu'il reste, en 2014, une référence pour ces expériences de monde virtuel.

L'analyse de la fréquentation des mondes virtuels par la société KZero, qui fait référence dans la production de statistiques pour ce secteur d'activité économique, montre qu'en 2014, la fréquentation des univers virtuels concerne essentiellement les moins de 20 ans avec des logiques de jeux ou d'éducation. Les mondes virtuels fréquentés par les plus de 20 ans sont beaucoup plus rares et sont orientés création et sociabilité. Parmi ces mondes fréquentés essentiellement par des adultes, trois se détachent par les chiffres de leur fréquentation (voir annexe 5). IMVU (Instant Message Virtuel Universe) qui compte 120 millions d'utilisateurs et concerne aujourd'hui essentiellement de jeunes étudiants. Utherverse, avec 22 millions d'utilisateurs, est plus connu sous le nom de Red Light Center qui fait référence au quartier rouge d'Amsterdam, célèbre pour ses sex-shops et ses prostituées. L'orientation d'Utherverse, dont la moyenne d'âge des utilisateurs est de plus de 30 ans, est sans ambiguïté. Enfin, Second Life et ses 41 millions d'usagers dont le projet a débuté en 1999 et qui connaît le summum de sa popularité dans les années 2005-2006. Si son déclin a été de nombreuses fois annoncé et qu'il a en effet été déserté par des structures qui s'étaient installées au moment où l'univers parallèle était particulièrement à la mode, il reste aujourd'hui en très bonne position par rapport à ses concurrents comme Vegas World, GoJiyo, eRepublic, A Better World, Twinity, Vie, 3D Chat, Friends Hangout, Active Worlds, Blue Mars ou Kaneva<sup>133</sup>. C'est aujourd'hui le monde virtuel dont les utilisateurs sont le plus âgés<sup>134</sup>, avec une moyenne d'âge de 33 ans.

Nous nous demanderons donc maintenant s'il est possible de faire du tourisme dans les univers virtuels et s'il est possible de ressentir la distance dans les expériences de déplacement dans ces mondes. Dans la définition du tourisme de l'Équipe MIT, on trouvera, dans un premier temps, la nécessité d'aller habiter temporairement hors des lieux du quotidien. Si l'articulation des mondes virtuels avec les mondes physiques n'est pas au cœur de l'analyse des modes d'habiter, il semble clair que, par ce qui se joue dans l'un et l'autre monde en termes d'interrelations, il y a bien une rupture entre le quotidien du monde physique et l'espace-temps du monde virtuel. On peut bien sûr penser que, comme pour les réseaux sociaux, il s'agit d'une autre dimension, d'un autre quotidien ne se déroulant pas dans le même espace-temps. Cette vision n'est pas forcément très naturelle dans nos sociétés occidentales, alors qu'elle apparaîtrait moins problématique dans des sociétés traditionnelles, comme les sociétés aborigènes d'Australie, habituées à penser leur vie dans plusieurs dimensions parallèles. Ce qui se passe dans la dimension du rêve ayant autant de réalité que ce qui se passe dans le monde physique et les interférences entre les deux mondes étant classiques. Quoiqu'il en soit, dans

---

<sup>133</sup> Les chiffres de la société KZero donnent pour le second trimestre 2014, de 0 à 1 million d'usagers pour les mondes virtuels : Twinity ; Vie ; 3D Chat ; Friends Hangout, Active Worlds, Blue Mars, Kaneva et à plus de un million : Vegas World (2m) ; GoJiyo (4 m) ; eRepublic (6m) ; A Better World (11m) ; Utherverse (22m) ; Second Life (41m) ; IMVU - Instant Message Virtuel Universe (120m)  
<http://fr.slideshare.net/nicmitham/kzero-universe-q2-2014> (consulté le 18 août 2014)

<sup>134</sup> Chiffre donné par France3D, un des portails communautaires (Community Gateways) francophones de Second Life, <http://www.france3d.org/Presentation-Second-Life> (consulté le 18 août 2014)

l'expérience d'immersion dans un monde virtuel, il y a bien basculement dans une autre dimension pour aller habiter temporairement hors des lieux du quotidien de l'espace physique.

Dans un deuxième temps, la définition du tourisme implique des pratiques récréatives. Si l'on reprend la typologie des pratiques touristiques que nous avons détaillée avec Isabelle Sacareau, nous pouvons affirmer que les cinq grandes catégories (sociabilité, jeux, shopping, soin de soi, découverte) de pratiques sont présentes lors d'une immersion dans Second Life. La dimension sociabilité est indissociable des mondes virtuels, Betsy Book (2004) en fait d'ailleurs l'une des six caractéristiques permettant de caractériser un monde virtuel<sup>135</sup>. Dans Second Life, pour un anthropologue comme Tom Boellstorff (2010), cette dimension est identifiée comme le premier objectif des « *residents* » et des concepteurs du métavers. Il est évident qu'identifier d'autres personnes avec qui communiquer autour de soi fait partie des occupations principales quant on s'immerge dans un monde virtuel. Cette dimension peut être en partie simplifiée par l'appartenance à un groupe ou par la fréquentation d'un sim communautaire comme France3D ou France Pittoresque. Mais, la plupart du temps, les visiteurs sont en recherche de nouveautés dans les relations humaines (Torno 2011). Des relations qui sont faciles à établir dans un métavers où les utilisateurs, quant ils sont connectés, sont en général disponibles pour l'échange. Même si parallèlement, comme le signale John Urry (2002), ne pas pouvoir lire les regards, avoir accès aux yeux de l'interlocuteur, qui sont si importants dans l'établissement de l'intimité et de la confiance, ou dans la perception de la sincérité et de la peur donne une communication qu'il qualifie d'étrange.

Le jeu est bien sûr aussi important dans les univers virtuels à travers le simulacre et le travestissement, mais aussi dans la visite d'un monde qui ressemble souvent à un parc d'attraction et où on pourra trouver des espaces dédiés aux jeux, même si officiellement les casinos sont interdits depuis 2007 dans Second life. Le shopping est, lui aussi, très présent puisque les boutiques sont très nombreuses et vendent des biens qui n'ont pas d'utilité matérielle. Il est ainsi possible, si vous avez les ressources financières pour le faire, de passer une après-midi à faire les boutiques d'arts ou de vêtements pour son avatar.

La dimension soin de soi, qui touche au corps, sera plus limitée, même si tout ce qui touche à l'apparence de l'avatar peut être très chronophage. Par contre, il n'y aura pas de possibilité de dîner dans un restaurant dans Second Life, et les bars seront conçus comme des lieux de convivialité et non pas pour apprécier la qualité de la bière ou le goût du mojito. Pas d'expérience de l'air, de l'eau, du soleil sur la peau, du goût des épices et de l'odeur du frangipanier dans Second Life. La sensation de la course ou de la plongée dans les eaux turquoises de Japan Resort sera purement cérébrale. Par contre, si le « voyage » virtuel est long, la fatigue du milieu de nuit, l'obscurité éclairée par l'ordinateur peuvent devenir alors associées, pour l'utilisateur qui actionne son avatar, à cette perception physique de la distance qui s'installe durant un long voyage en avion.

La découverte est la cinquième grande catégorie de pratiques récréatives que l'on peut trouver dans le projet touristique. Cette dimension découverte est, là encore, très présente dans Second Life qui se présente comme un univers à construire, mais aussi un monde à explorer (figure 50). La curiosité est

---

<sup>135</sup> Les six caractéristiques des mondes virtuels pour Betsy Book (2004) sont : *Shared space ; Graphical User Interface ; Immediacy ; Interactivity ; Persistence ; Sociabilization/community*.



sans doute le premier moteur pour débiter une expérience dans seconde life. Curiosité de ces mondes fantaisistes qui sont l'expression de la créativité parfois débridée des habitants. L'exploration qui pousse les utilisateurs vers des mondes exotiques où ils pourront se confronter sans danger à l'altérité. Ici, il n'y aura pas de risque de se perdre dans la translation. Si les paysages ou les conversations nippones de Japan Resort lassent, il suffit de se téléporter pour Ibiza ou Dance Island. Il est d'ailleurs intéressant de noter, comme Boris Beaudé (2008) le fait dans sa thèse, que des aires linguistiques se développent à l'intérieur de Second Life. Ainsi, un espace francophone de plusieurs régions se développe autour des sims de France 3D dans une logique de contiguïté. L'espace pourra donc être parcouru en jouant de la proportion de chance que l'on aura de rencontrer d'autres usagers parlant anglais, français, portugais ou japonais, en fonction de la distance que l'on souhaite établir. Il est aussi important de noter la dimension distinction qui peut exister dans ces pratiques de découverte. La fréquentation des univers virtuels peut être, en soi, une pratique de distinction, mais les pratiques à l'intérieur du métavers peuvent être de même nature, avec des « explorateurs » acharnés qui n'ont de cesse de découvrir des nouveautés qui leurs permettront de se distinguer, des paysages originaux, des constructions incroyables. Valentina Torno (2011) note ainsi que, si le terme de touriste ne pose pas de problème à la plupart des usagers qu'elle rencontre dans Second Life, une petite partie de ses enquêtés revendiquent l'appellation d'explorateur.

**Figure 50 - Avatar contemplant le paysage de Forgotten City dans Second Life**



Capture écran effectuée le 20 août 2014 dans Second Life - Luc Vacher  
<http://slurl.com/secondlife/Forgotten%20City/14/187/107>

Nous pouvons faire un dernier point sur la dimension déplacement du tourisme dans les métavers. La première idée sur laquelle il faudrait attirer l'attention, c'est que l'utilisateur ne se déplace pas, bien sûr, physiquement pour entrer dans le métavers. Il s'immerge, mais pas comme on a pu l'imaginer à

travers la science-fiction (Matrix, Clones, eXistenZ) avec un abandon de la conscience du monde matériel pour ensuite émerger dans la conscience d'un monde virtuel. Ici, la conscience des deux mondes est maintenue, même si la perception principale se fait à travers le monde virtuel. Le déplacement s'inscrit donc clairement dans cette dimension plus cérébrale que physique. De plus, si le ressenti de la distance dans l'expérience se fera à travers l'exploration des sims (les destinations) obligeant à explorer du regard, à se déplacer en marchant ou en courant, en faisant des choix, en poussant des portes, il passera aussi, en particulier pour toutes les « longues » distances, par des téléportations qui sont a priori indolores et sans saveur.

Le ressenti de la distance sera alors plus psychologique que physique, mais comme lors d'un spectacle (dont on ressort en planant un peu), la mise à distance peut se ressentir sous une forme d'exaltation. Mais plus sûrement, le sentiment de distance s'installera souvent à travers un sentiment d'isolement, un sentiment de vide. De nombreuses destinations seront des univers déserts comme des décors de cinéma abandonnés. Le sentiment de visite d'une ville fantôme que l'on peut éprouver dans certains bourgs abandonnés du *bush* australien génère alors une idée de distance très forte. Le grand sentiment de liberté offert par la possibilité de se déplacer sans limite sur un simple clic sera alors contrebalancé par un désir de retrouver des sims plus peuplés, plus vivants. La curiosité et la sociabilité seront ainsi souvent en équilibre dans le projet de tourisme virtuel.

Au final, on peut imaginer que la distance qui existe entre le tourisme virtuel et le tourisme dans le monde matériel est inversement proportionnelle à l'importance que l'on donne à des sensations faisant appel à la fatigue du corps et à son contentement. Un touriste marcheur et épicurien sera plus affecté par la réalité virtuelle qu'un autre adepte du tourisme urbain et du sandwich vite avalé.

### 253 - Faire du tourisme dans les lieux du quotidien ?

Quand on pose la question de savoir si l'on peut faire du tourisme dans les lieux du quotidien, on pense essentiellement à des pratiques que l'on pourrait développer dans son « environnement habituel » pensé comme son espace de vie. Cela pose la question de la définition de cet environnement habituel dans un contexte que certains qualifient de post-touristique (Urry 1990; Feifer 1985) où les limites entre les sphères du travail et du loisir se brouillent comme celles délimitant les pratiques du quotidien et les pratiques de tourisme. Cette approche où les touristes semblent pouvoir être permanents et les habitants temporaires évoque de manière contradictoire(?) une fin du tourisme<sup>136</sup> (Gale 2009) ou une société « touristifiée » (Christin 2011), ce qui revient à évoquer un « après-tourisme » comme le fait Philippe Bourdeau (2012).

Il faut dire qu'aujourd'hui le brouillage est important autour des interrogations sur les nouvelles formes d'habiter, le statut de résident secondaire, ou le sens des vacances dans des lieux très fortement appropriés. Mais notre propos ne sera pas là, nous poserons plus la question de savoir s'il est possible de vivre une expérience de la distance dans son environnement habituel, dans sa ville, dans son quartier. Ce n'est sans doute pas un hasard si un guide humoristique comme le *Guide*

---

<sup>136</sup> Un colloque est organisé à Grenoble en mai 2009 sur le thème Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine (Hugues, Bourdeau, Perrin-Bensahel, 2013).

*Lonely Planet du Voyage Expérimental*<sup>137</sup> (Antony & Henry 2006) propose, dans ses multiples formes de tourisme absurde, un « baroudage à domicile » qui semblerait indiquer que la chose n'est pas « possible ». Et pourtant, dans la description de l'expérience qu'Alex Landrigan effectue durant vingt-quatre heures entre l'aéroport de Melbourne (la ville qu'il habite) et l'auberge de jeunesse du quartier St Kilda, l'auteur se sent bien comme un « autochtone étranger » dans une situation et dans des lieux inhabituels.

Mais il n'y a pas que les poètes un peu potaches qui se sont interrogés sur le tourisme dans les lieux du quotidien. Des mouvements réfléchissant à une relation alternative au monde et à la consommation ont aussi produit des approches intéressantes. On peut distinguer d'abord les sensibilités proches de l'écologie et du mouvement pour la décroissance qui plaident pour un autre rapport à notre « consommation » de déplacements et d'exotisme en soulignant l'« artificialité » de plus en plus systématique de ce qui est offert par le tourisme classique. L'esprit de découverte, tout comme l'émotion de la rencontre n'étant, pour certains, plus au rendez-vous (Michel 2012). Les défenseurs de ce point de vue militent pour un « renouveau des pratiques de proximité » et de nouvelles approches de la relation Ici-Ailleurs (Bourdeau 2012; Bourdeau 2013). Libéra Berthelot présente ainsi dans sa thèse (2012) une « aventure aux portes de chez soi »<sup>138</sup> vécue par une jeune femme suisse habituée des voyages au Népal, qui entreprend un tour du Lac Léman avec des enfants en partant à pied trois semaines avec un poney depuis le pas de sa porte et qui conclut, sans grande surprise, qu'il n'y a pas besoin d'aller à l'autre bout du monde pour trouver finalement ce que l'on aurait chez soi si l'on se rendait disponible.

On peut aussi évoquer une autre tendance, qui plaide pour une réappropriation du territoire urbain par des pratiques de dissidences récréatives qui s'inscrivent entre jeu et transgression (Bourdeau & Lebreton 2013). Philippe Bourdeau fait ainsi référence à une randonnée urbaine de trois semaines « ici e(s)t ailleurs » organisée en 2002 dans l'agglomération de Grenoble par le collectif « ici-même » avec une exploration « alternative » de l'espace urbain « *camping au pied des immeubles, hébergement chez l'habitant, « performances » et rencontre sur les marchés, collecte et diffusion de sons et d'images...* » (Bourdeau, 2012, p. 25). On rejoint ici l'esprit du « tourisme expérimental » déjà évoqué. Mais les pratiques peuvent aussi être plus proches des pratiques sportives « classiques ». Florian Lebreton aborde ainsi dans un ouvrage récent (Lebreton 2010) quatre pratiques qu'il juge emblématiques de cette démarche : la Spéléologie urbaine qui s'intéresse à l'exploration du monde des caves, parkings et réseaux souterrains ; le Parkour ou Art Du Déplacement popularisé par le film *Yamakasi* (2001) qui consiste en une course avec franchissement d'obstacles ; le Base Jump urbain consistant à sauter en parachute depuis des monuments ou des bâtiments, et le Street Golf qui se joue en exploitant une configuration urbaine non préparée (et pas forcément dans la rue). Bien sûr, toutes ces pratiques peuvent être considérées comme des pratiques de loisirs n'ayant aucun lien avec le « tourisme ». Néanmoins, le fait de rechercher et de pratiquer des espaces marginaux, ou tout simplement de vivre une expérience marginale, génère une distance évidente avec le quotidien ; distance qui est revendiquée par les pratiquants.

---

<sup>137</sup> Le guide *Lonely Planet du Voyage Expérimental* est issu des « expériences » menées dans le cadre du Laboratoire du Tourisme Expérimental (LATOUREX) créé en 1990 par le journaliste Joël Henry.

<sup>138</sup> Expérience présentée au cours du colloque *Itinérances au long cours, itinérances des profondeurs* qui s'est déroulé les vendredi 15 et samedi 16 janvier 2010 à La Grave (Hautes-Alpes).

Cette question de la pratique décalée peut être vécue aussi de manière plus simple. Circuler sur le parvis de Notre-Dame de Paris au milieu des touristes ne procure pas d'émotion particulière. Par contre, attendre un rendez-vous professionnel au même endroit peut générer, au bout de quelques minutes, un sentiment étrange de ne pas être à la bonne place. Les personnes qui s'arrêtent de marcher et stationnent sont des touristes qui regardent la cathédrale et prennent des photos. Aussi, si l'attente se poursuit pour celui qui espère son rendez-vous professionnel, le comportement pourra se « touristiser », avec des regards appuyés sur le monument qui lui permettront de se fondre dans la foule. Ou Alors, le regard régulier à sa montre signalera qu'il est là malgré lui, mais avec une bonne raison. En fait, il existe un malaise quand la manière de vivre le lieu est étrangère à la pratique dominante. À l'inverse, décider un soir, après son rendez-vous professionnel, d'aller manger un kebab au milieu des touristes en regardant Notre-Dame avant de regarder les spectacles de rue peut générer un vrai sentiment d'ailleurs, un nouveau regard sur le lieu et surtout un ressenti très différent de sa présence dans le lieu.

Cette situation, où il s'agit de revenir dans un lieu avec un autre projet, peut être aussi appliquée dans la fréquentation d'un lieu avec des temporalités inhabituelles. Ainsi un habitant de La Rochelle, qui fréquente habituellement l'île de Ré en excursionniste, n'aura pas d'image du lieu la nuit. Après la plage, il s'arrêtera manger une glace à Saint-Martin-de-Ré avant de rentrer chez lui. Dormir à l'hôtel (ce qui ne lui semblera pas justifiable vu la proximité de son domicile) et diner au restaurant, qui sont des pratiques qu'il n'a sans doute jamais eues dans ce lieu, lui permettront de le « re-découvrir » dans le cadre d'une expérience nouvelle.

L'idée qu'une ville peut être vécue différemment en fonction des moments, et en particulier la nuit, a déjà été soulignée par les études de Luc Gwiazdzinski (2005, 2012). Les questionnaires des espaces urbains ont d'ailleurs bien compris le potentiel de renouvellement de l'attractivité que cette vie nocturne peut entraîner, comme le montre Maria Gravari Barbas (2007) en analysant la ville festive 24 heures sur 24. Elle montre bien comment la Nuit Blanche de Paris ou la Fête des Lumières de Lyon génèrent une manière de découvrir une autre dimension dans l'espace habituel. En combinant cette idée des moments différents et des pratiques différentes, on peut imaginer, dans l'esprit de la *time geography*, que si, de manière très schématique, touristes, étudiants, et résidents (non étudiants) dessinent une carte en trois dimensions de leur usage d'un lieu dans le temps et dans l'espace, il est possible de jouer sur les décalages existant dans ces usages pour vivre des expériences singulières et connaître un lieu « autre » dans les limites d'un même lieu de vie, comme l'évoque Hécate Vergopoulos (2013)

Une dernière manière d'expérimenter le tourisme dans son lieu de vie est d'y partager une expérience touristique. Là encore, nous avons tous fait les honneurs de notre cité à des visiteurs en les emmenant dans les hauts lieux de la ville. Ces visites, en général, nous les entreprenons uniquement quand des relations viennent nous visiter. Aussi, on peut considérer, que pour de nombreux monuments et même certains points de vue, notre connaissance des lieux se résume au cadre du partage d'une expérience touristique. L'on peut se demander le sens et la place que l'on attribue à ces visites que l'on ne fait pas dans d'autres contextes. On peut retrouver cette idée à travers les pratiques liées à des réseaux sociaux d'hospitalité comme le *Couchsurfing*. Accueillir des touristes chez soi vous transforme-t-il en partie en touriste quand vous accompagnez vos hôtes dans

une découverte de votre ville ? Il s'agit, en tous les cas, d'un brouillage des limites entre touristes et non touristes (Schéou 2013). Le phénomène des *Greeters*, qui proposent bénévolement des visites de leur lieu de vie, renforce cette idée qu'il est possible de vivre touristiquement sa ville comme un partage. Il s'agira en fait de donner à vivre à d'autres (en la vivant ?) une expérience de la distance dans son environnement habituel, dans sa ville, dans son quartier.

## Conclusion de partie

La distance est un constituant complexe de l'expérience touristique. C'est elle qui permet le déplacement « géographique » nécessaire au tourisme et qui apparaît donc comme une évidence quand on évoque les pratiques et les définitions du tourisme. Pourtant, quand on analyse son importance dans les projets des voyageurs, sa place est très variable.

Certains projets l'établissent en position centrale en organisant la pratique autour du franchissement progressif d'une distance permettant d'atteindre des « hauts lieux »<sup>139</sup>. D'autres considèrent que c'est la pratique du « chemin » qui constitue en soi le but de l'expérience. Mais il existe aussi des pratiques touristiques qui instrumentalisent cette même distance comme un simple outil leur permettant d'aller habiter ailleurs le temps d'un intermède dans le rythme de vie habituel. Ces pauses peuvent même s'institutionnaliser et, d'une certaine manière, faire partie de ces rythmes ordinaires de la vie des individus quand elles prennent la forme de vacances dans des lieux fréquentés avec régularité. C'est pour cela qu'il est utile de distinguer, en fonction du sens et du rôle qui sont donnés aux lointains, des pratiques qui placent ou non la distance comme projet touristique. Les pratiques touristiques qui revendiquent un usage de la distance sont en général classées comme des pratiques de découverte, que celles-ci aient une dimension initiatique ou identitaire, ou, comme bien souvent, qu'elles se réclament de la recherche d'horizons lointains ou de cultures exotiques.

Néanmoins, même dans ces pratiques de la longue distance, les caractéristiques de la rupture qu'elle est censée produire ne sont pas toujours au rendez-vous. Les imaginaires géographiques qui orientent les quêtes touristiques sont en effet élaborés à travers des lectures culturelles de l'altérité qui font que le touriste va, la plupart du temps, chercher au loin à vérifier des images qu'il véhicule avec lui-même. Sans ces images, il n'y aurait pas de mise en désir des espaces lointains et donc pas de tourisme. Mais ces images sont aussi une grille de lecture difficile à abandonner dans le cadre de voyages souvent rapides. Ensuite, la longue distance est souvent recherchée pour ce qu'elle suppose comme franchissement, comme traversée vers des ailleurs. Cette audace est valorisante aux yeux des autres comme à ses propres yeux, même si elle s'applique parfois à des aventures sélectionnées dans une logique de « moindre coût ». Quand les différentiels culturels et économiques sont forts, entre des lieux relativement proches en termes de distance kilométrique, ceux-ci seront classiquement exploités dans le cadre de la recherche de distance comme entre l'Europe et l'Afrique du Nord, les États-Unis et le Mexique ou l'Australie et l'Indonésie.

---

<sup>139</sup> Haut lieu : lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie (Debarbieux 2003).

La réflexion sur les temps et les rythmes de ces formes de tourisme exploitant la distance montre aussi que certaines périodes de la vie incarnant des ruptures ou des basculements sont plus propices que d'autres par la vacance qu'elles procurent, l'entre-temps qu'elles dessinent. Les basculements de l'adolescence à une vie installée et celui de la retraite sont très classiquement considérés comme des moments propices aux voyages ; les années sabbatiques ou les accidents de la vie procurent d'autres moments possibles pour définir un projet combinant distance et temps longs.

Ces observations permettent aussi d'interroger les cadres de lecture habituelle de cette distance. La géographie, comme nous l'avons vu, continue d'avoir une lecture très cartésienne de la distance même quand elle la pense en termes de connectivité. En s'interrogeant sur la manière de ressentir la distance, nous montrons que l'importance du ressenti physique et psychologique peut donner toute son amplitude à cette distance. De même, la connexion, souvent accusée de ne plus permettre de ressentir l'éloignement, change en effet sa perception, mais permet aussi de vivre de nouvelles dimensions de cette distance qui sont, pour les voyageurs, tout aussi inspirantes.

Au final, c'est l'idée même de distance qui est interrogée dans la rupture qu'elle est censée produire entre le cadre de vie habituel et un ailleurs. Que cela soit par les artifices de la transposition ou de la construction d'un décor exotique chez soi, ou par l'invention d'usages permettant de pratiquer un espace de vie de manière alternative, il semble que l'émotion qui permet de ressentir la distance est possible dans le cadre de pratiques de proximité. De même le tourisme virtuel, s'il reste encore fortement pénalisé par la limitation des sensations physiques, a déjà beaucoup évolué, en particulier dans le rendu visuel et la fluidité. L'évolution technique qui permettra bientôt la transmission de sensations physiques, entre autres par des combinaisons et autres vêtements tactiles ou par des lunettes immersives<sup>140</sup>, devrait rendre de plus en plus fine la frontière qui existe encore entre le tourisme dans le monde physique et le tourisme dans les mondes virtuels.

---

<sup>140</sup> Les usagers de Second Life auront ainsi bientôt accès à l'Oculus Rift, un masque de réalité virtuelle composé d'un écran stéréoscopique placé devant les yeux. L'importance du champ de vision ainsi obtenu et le fait que les mouvements de la tête commandent l'orientation de l'image projetée à l'écran permettront une expérience immersive créant une rupture avec l'environnement physique très forte. L'Oculus Rift a été inventé en 2012 et devrait être commercialisé d'ici la fin 2014-début 2015.

### 3 - Sens et forme de la mise à distance dans le projet touristique

Après avoir exploré la distance « comme » projet touristique et avoir montré la relativité et les formes que peut prendre la rupture qu'elle suppose, il nous semble intéressant d'aborder la question de la distance « dans » le projet touristique. Pour cela nous aborderons la question en privilégiant l'analyse de l'idée de distance à travers les sociabilités touristiques.

La dimension sociabilité est au cœur des pratiques de tourisme. Si l'on peut penser qu'il existe des projets touristiques sans jeux ou sans shopping, il n'est pas possible de penser un projet touristique sans sociabilité. Même pour les croisiéristes qui explorent l'Antarctique ou pour les adeptes de la randonnée au Groenland, la pratique sera une pratique accompagnée, et l'isolement du reste du monde que supposent ces lointaines destinations ne donnera qu'une dimension plus forte aux sociabilités se jouant dans le petit groupe. Cette dimension est tellement omniprésente que, quand nous avons commencé à réfléchir à une typologie des pratiques touristiques avec Isabelle Sacareau il y a une dizaine d'années, nous n'avons pas distingué de catégorie « sociabilité ». Cette dimension était, en effet, présente partout, dans le jeu, dans la découverte, même dans le soin de soi, qui implique généralement que s'installe une relation de confiance avec son environnement social pour pouvoir, par exemple, sereinement s'exposer en maillot de bain sur une plage ou profiter de son mojito avec des amis.

Cette dimension de la sociabilité si importante dans la vie quotidienne ne peut prendre qu'une dimension particulière dans le déplacement touristique où l'exposition aux autres sera différente puisque les lieux fréquentés amèneront le touriste à côtoyer en nombre important des gens dont il n'est pas familier.

L'analyse des comportements interpersonnels et la place de la « distance » dans ces relations sont passionnantes, puisque la réussite d'un projet touristique suppose de trouver les bonnes distances avec les autres tout au long de l'accomplissement du voyage, et parce que, à nouveau, ce qui est dit de la distance recherchée avec les autres n'est pas forcément ce qui est vécu.

Cette analyse commencera par une réflexion sur la manière dont se combinent sociabilité et distance. Nous verrons, tout d'abord, comme nous l'évoquions précédemment, que la mise à distance est une manière de créer de la proximité ou du moins une manière de vivre des sociabilités de l'entre-soi dans de bonnes conditions. Néanmoins, c'est parfois aussi la proximité des « autres » qui est recherchée dans la mise à distance avec, là encore, des modalités qui peuvent rendre plus complexe qu'il n'y paraît cette recherche de nouvelles rencontres. Nous aborderons ensuite la question de la masse qui est indissociable de la recherche de sociabilité. Les lieux fréquentés de manière intense sont souvent des lieux perçus comme propices aux rencontres multiples et en même temps se

développe toute une problématique de la masse qui serait insupportable par son nombre. Nous chercherons à comprendre cette apparente contradiction et verrons comment se construit la perception de la « qualité » des lieux en lien avec la fréquentation. La manière dont la gestion des lieux touristiques développe un certain nombre d'outils permettant de rendre supportable ou de tirer parti des fortes fréquentations sera aussi examinée. Enfin, dans un dernier temps, nous chercherons à comprendre comment, sur la plage, domaine de pratique emblématique du littoral, et souvent montré du doigt pour les fortes densités qu'il concentre, s'organise la distance dans les relations entre les plageurs.

### *31 - La distance crée la proximité dans les pratiques de tourisme*

L'histoire du tourisme est une histoire de l'entre soi autant qu'une histoire de la rencontre. Bath, station thermale des campagnes du sud-est de l'Angleterre, est parfois qualifiée de matrice de tous les lieux touristiques (Équipe MIT 2005). Elle incarne le passage de la *healthy place* à la *pleasure place* (Boyer 1996), il devint, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un lieu permettant à l'oisiveté de s'afficher et incarnant autant la fréquentation aristocratique que l'intégration d'une bourgeoisie venant y décrypter les codes des bonnes manières. C'est donc aussi le lieu d'invention d'une classe de rentier qui régnera sur le tourisme du XIX<sup>e</sup> siècle et dont Marc Boyer nous dit qu'ils sont écartés du pouvoir, dépassés par le capitalisme et écrasés par l'extension du suffrage. « *Les rentiers vivent une situation aliénante. Saisis par le « spleen », ils choisissent le voyage comme une « fuite de soi »* (Boyer, 1996, p. 52). Dans cette fuite, les lieux de l'entre-soi seront souvent privilégiés : station thermale, station balnéaire, lieux de villégiature hivernale comme sur une Côte d'Azur que les Britanniques appellent encore Riviera. Se retrouver dans des lieux dédiés pour mieux vivre sa condition n'a rien de très original, mais le tourisme fait partie des pratiques qui permettent de légitimer un déplacement vers ces lieux de l'entre-soi. Nous pourrions voir aussi que cet entre-soi peut être très circonstanciel, la distance créant une proximité inattendue. Enfin, la distance peut aussi être pensée comme un moment permettant de vivre ensemble des choses plus denses.

#### **311 - Entre-soi de « classe » à l'autre bout du monde**

Si, avec l'exemple des aristocrates, l'entre-soi peut être un entre-soi de classe, aujourd'hui, il se déclinera à travers la structuration de l'espace social tel que la propose Pierre Bourdieu (1994) à travers non seulement une distinction en fonction du volume du capital (classes populaire, moyenne, dominante), mais aussi en fonction de la structure du capital avec la part du capital économique et celle du capital culturel. Aujourd'hui, les pratiques de distinction et d'entre-soi associées peuvent clairement se baser sur des combinaisons de ces différentes dimensions. Sélectionner des vacances dans des hôtels à 1 000 euros la nuit<sup>141</sup> garantira de ne croiser que des gens ayant des moyens similaires aux siens. Certains hôtels installés sur des îles à proximité de la Grande Barrière de Corail en Australie pratiqueront des prix plus raisonnables, mais ne seront accessibles que par hydravion ou hélicoptère. La fréquentation de voyageurs spécialisés dans le voyage culturel comme *Arts et Vie* ou

---

<sup>141</sup> Plus de 1 000 euros (NZ\$ 1595) par personne pour séjourner une nuit dans l'hébergement de *Dolphin Island* à Fidji qui est une propriété du groupe *The Huka Retreats*, <http://www.dolphinislandfiji.com/>



*Clio*, qui a construit sa réputation sur des voyages accompagnés par des « conférenciers » et non des guides, permettra là aussi de sélectionner indirectement les gens que l'on sera amené à côtoyer durant son voyage. D'ailleurs, *Clio* revendique un public « cultivé » qui partagera à n'en point douter les valeurs d'une « élite » éclairée.

L'entre-soi n'est bien sûr pas réservé à des groupes à fort capital. Nous avons évoqué, dans la deuxième partie de ce travail, les *backpackers* qui font le tour du monde. La fréquentation de lieux où s'organise une réponse commerciale à leur présence génère aussi les conditions pour que des petits restaurants, des *hostels* et autres services de location de vélo ou de kayak ne soient fréquentés que par ces jeunes voyageurs. Que l'entre-soi soit recherché ou pas, il se constitue de fait. D'autant plus que les interactions avec la société locale, autre que commerçante, restent en général très limitées.

Cet entre-soi peut aussi être classiquement lié à une pratique sportive, de la marche en montagne au surf, en passant par la pêche à la mouche. Là encore, des lieux peuvent s'organiser autour de la pratique générant les conditions d'une fréquentation partagée. Mais les sportifs seront de toute manière amenés à se croiser sur leur site de pratique et à échanger à propos d'un même plaisir. Pour certains lieux, comme les spots de surf par exemple, la rencontre avec les autres pratiquants, qui permet d'échanger des informations pratiques et de s'afficher comme membre de la « communauté », est presque un préalable à la mise à l'eau du surfeur. Certains pourront rattacher à ces pratiques sportives le shopping qui implique de pouvoir faire des affaires et donc d'en parler avec d'autres « acheteurs » qui seront en mesure d'apprécier les « performances ».

Ces regroupements, que l'on pourrait qualifier d'utilitaires en relation avec l'usage d'un même espace pour des mêmes pratiques sportives, peuvent faire penser à d'autres formes plus classiquement communautaires où le lieu est moins important que la communauté qu'elle rassemble. Néanmoins, que le lieu en soi ne motive pas le déplacement ne veut pas dire que tous les lieux soient appropriés. Emmanuel Jaurand et Stéphane Leroy l'expliquent très bien à propos du tourisme gay quand ils évoquent le fait que « *Ainsi, c'est dans le choix de destinations accueillantes pour les gays, et l'évitement d'autres, marquées par l'insécurité en ce qui regarde l'homosexualité, que réside une spécificité notable du tourisme gay. Cela revient à dire dans une certaine mesure que les touristes gays eux-mêmes, plus que la qualité intrinsèque des lieux, constituent un élément de motivation du déplacement.* » (Jaurand & Leroy, 2011, p. 301). Ils ajoutent que « *La nécessité d'accéder à des lieux sans homophobie et fréquentés par d'autres homosexuels est au fondement du tourisme gay.* ». Que des lieux soient accueillants pour une communauté n'implique automatiquement pas un entre-soi. Cependant, le fait que le tourisme gay, en tant que forme de tourisme communautaire<sup>142</sup>, s'organise autour de la rencontre d'autres gays, à des fins de sociabilité pouvant comporter une dimension sexualité notable, implique bien souvent l'entre-soi permettant ainsi « *le repli dans des espaces à l'écart du regard hétérosexuel* ».

En toute logique, des espaces hors du monde peuvent offrir des coquilles offrant cet environnement dans lequel ne se pose pas la question de l'acceptation ou non de son identité sexuelle. Le succès des

---

<sup>142</sup> Tourisme gay que Emmanuel Jaurand et Stéphane Leroy distinguent bien du tourisme des gays qui, lui, ne s'organise pas automatiquement sur un projet de tourisme communautaire.

croisières gay et lesbienne est, à cet égard, emblématique. Emmanuel Jaurand et Stéphane Leroy notaient l'organisation de la première croisière de ce type organisée en France en 2009. « *Cette mise à distance du monde et de l'Autre à l'intérieur d'une bulle relationnelle fermée témoigne de façon spectaculaire de la volonté de s'extraire des espaces hétérosexuels et de se retrouver entre homosexuels.* » (Jaurand & Leroy, 2010, p. 1). Aujourd'hui, le succès de ce secteur de la croisière avec l'organisation d'une dizaine de croisières de ce type par an dans le monde, dont la moitié par le tour opérateur américain *Atlantis Events*, consacre cette formule où le voyage est une manière de se retrouver entre-soi (figure 51).

**Figure 51 - L'entre-soi des « 2800 amis » de la croisière gay proposée par Atlantis Events**



« 2800 amis du monde entier » sur le paquebot *Celebrity Silhouette*. Image d'annonce de la croisière *Silhouette Caribbean Cruise* du 1<sup>er</sup> au 8 février 2015 organisée par *Atlantis Events*, le plus gros tour opérateur spécialisé dans les croisières gay (qui a racheté *RSVP Vacations*, autre acteur majeur du secteur).

*Site Atlantis Events, <http://atlantisevents.com/Silhouette-Caribbean-Cruise/38#overview> (consulté le 24 août 2014)*

Cette logique du repli se retrouve pour d'autres groupes communautaires souhaitant échapper à la stigmatisation ou souhaitant tout simplement trouver un cadre et une offre correspondant à leurs attentes loin du regard des autres. C'est le cas de certaines communautés religieuses qui peuvent avoir des exigences particulières en matière de comportements publics, d'interdits alimentaires et bien sûr de pratiques religieuses. On trouve ainsi, dans la liste des plages de la mairie de Tel Aviv, le signalement d'une « plage des religieux », isolée par des murs et réservée à la population juive orthodoxe. Même si Tel Aviv connaît d'autres plages marquées par une fréquentation communautaire, gay, musulmane, la plage des religieux est la seule qui soit aussi exclusive et aussi

explicite dans son souhait de l'entre-soi. Mais l'usage de cette plage n'est pas spécifiquement touristique et s'adresse en partie aux habitants de la cité.

Dans cette même logique, il est possible de se demander s'il existe des pratiques de tourisme « kasher ». Une prise en compte des interdits alimentaires permettant de vivre sereinement déplacement et pratiques religieuses est possible dans les circuits du tourisme international, que cela soit dans les grands hôtels ou les compagnies aériennes, mais nous n'avons pas identifié de tour opérateur se revendiquant ouvertement d'une pratique du judaïsme. Des Jewish tours (Europe, Pologne, Berlin, Brooklyn, etc.) sont proposés par des tours opérateurs communautaires, mais ils sont souvent organisés autour d'un tourisme sur des lieux de la culture, du patrimoine et de l'histoire juive. Il ne s'agit pas de se retrouver dans un hôtel club avec d'autres membres de sa communauté afin de vivre de manière pleine et détendue son appartenance.

Il est à noter que de nombreuses communautés ayant des pratiques religieuses traditionalistes et/ou intégristes considèrent le tourisme comme une pratique inappropriée et n'ont donc pas développé de forme spécifique.

Ce n'est pas le cas du tourisme halal qui est en plein développement aujourd'hui. Cette forme de tourisme s'adresse aux familles musulmanes souhaitant pouvoir séjourner dans des lieux respectant les codes de leur pratique religieuse, que cela soit pour l'alimentation et l'absence de consommation d'alcool, mais aussi en lien avec un code vestimentaire « pudique ». Halal Booking vous propose ainsi « *des vacances dans le respect de l'éthique musulmane. Le tourisme islamique*<sup>143</sup> », quand l'objectif de Voyages Halal « *est de permettre aux musulmans d'explorer le monde dans le respect de l'éthique musulmane et islamique*<sup>144</sup> ».

Ce tourisme, qui se distingue du voyage de dévotion musulman structuré depuis longtemps autour du Hajj ou de la Oumra, les pèlerinages à la Mecque, s'organise autour de la fréquentation d'hôtels souvent luxueux, ce qui montre que l'accès à cette forme de tourisme concerne des populations aisées. La place du balnéaire est aussi très importante avec des plages réservées, voire des zones de plage privées pour les femmes.

La structuration de ce secteur du tourisme halal en Europe remonte à quelques années. Le *Crescent Rating*, qui propose depuis 2009 une expertise internationale sur le tourisme halal, établit un classement des destinations les plus « *Muslim friendly* » depuis 2011. On y distingue les lieux qui semblent les plus adaptés pour vivre cet entre-soi respectueux de l'éthique musulmane. De manière étrange, ces pays sont classés en deux listes, l'une concernant les pays membres de l'Organisation de la coopération islamique<sup>145</sup> (OIC) regroupant les pays à forte population musulmane, et l'autre pour les autres pays. « L'entre-soi » semble donc être appliqué à plusieurs niveaux d'échelle ne permettant pas de savoir si les services aux touristes musulmans sont meilleurs à Singapour, premier des pays non-musulmans, ou en Indonésie, quatrième des pays musulmans.

---

<sup>143</sup> Site de l'agence Halal Booking, [http://fr.halalbooking.com/voyage\\_halal](http://fr.halalbooking.com/voyage_halal) (consulté le 24 août 2014).

<sup>144</sup> Site de l'agence Voyages Halal, <http://www.voyageshalal.com/tourisme-voyage-halal/> (consulté le 24 août 2014).

<sup>145</sup> L'Organisation de la coopération islamique (OCI) ou Organisation of Islamic Cooperation (OIC).

Figure 52 - Carte des meilleures destinations de vacances pour le tourisme halal en 2014



« Holiday destination ranking - Crescentrating's Halal Friendly »

Pays OIC (appartenant à l'Organisation of Islamic Cooperation) et Pays non OIC

Critères clés du classement : Holiday Destination = Family Friendly Destination

Halal Friendliness = Halal food availability, Prayer rooms availability, Halal friendly accommodation

Marketing = Destination marketing initiatives to the Muslim Travel market

Source : Crescent Rating « The World's Leading Authority on Halal/Muslim Friendly Travel »

<http://www.crescentrating.com/crescentrating-rankings.html>

### 312 - Cocorico à Pékin, les proximités de circonstance

Tous les touristes ayant voyagé à l'étranger ont expérimenté cette propension, chez certains, à considérer tout compatriote comme un proche après quelques jours loin de chez eux. Le fait d'avoir communiqué difficilement avec son environnement durant un temps plus ou moins long, et très variable en fonction des personnes, implique que la parole à nouveau libérée se doit d'être employée avec célérité. Si ces échanges sont évités par beaucoup comme la peste, car vous désignant à la face de tous comme un « touriste » susceptible d'être de masse, pour d'autres, c'est le doux moment où l'on peut échanger sur la piètre qualité de la nourriture et sur les mésaventures en tous genres qui font que l'on est heureux de pouvoir échanger avec quelqu'un qui peut vous comprendre. Pour le touriste français, un Belge ou un Suisse pourront faire l'affaire ; le cocorico patriotique s'incarnant habituellement dans une critique de la qualité du pain ou de l'absence de pain, se transformant en une

ode aux valeurs communes de la francophonie... et une critique de la bière locale.

Plus on s'éloignera des sentiers battus et plus les proximités de circonstance deviendront larges. Cette définition d'une proximité à rayon toujours plus grand en fonction de l'éloignement sera proportionnelle à la manière de revendiquer son appartenance de quelque part. Le touriste venant du quartier de La Hume à Gujan-Mestras (Gironde) sur le bassin d'Arcachon se présentera, en quittant le « Bassin » comme de « Gujan », avant de se réclamer d'Arcachon, puis en quittant la France de s'identifier par rapport à Bordeaux, avant, à l'autre bout du monde de revendiquer « France ! Paris ! ». Ce référencement-identité géographique à géométrie variable correspondra bien souvent à des niveaux d'agglomération que le voyageur appliquera aux autres touristes qu'il rencontrera. Au Maroc, un Espagnol deviendra proche ; en Chine, l'Américain deviendra fréquentable, et en quittant le monde « civilisé », il sera rassurant d'échanger avec un Japonais. Bien sûr, cette belle équation donne une tendance et ne sera pas systématiquement vérifiée.

Il est intéressant de noter que ces remarques, qui concernent habituellement des formes de tourisme classiques s'inscrivant dans des durées du voyage d'une semaine à une quinzaine de jours<sup>146</sup>, sont aussi très présentes chez les voyageurs engagés dans des périple beaucoup plus longs. Suzanne Lallemand (2010), qui a enquêté auprès de jeunes routards en Indonésie, remarque ainsi que l'entre-soi de circonstance est en permanente recomposition dans des groupes se constituant et se défaisant au rythme des rencontres. L'essentiel des sociabilités de jeunes gens, comme nous l'avons déjà signalé préalablement, se déroule à l'intérieur des groupes, dont Lallemand souligne qu'ils se distinguent par le fait qu'ils ont bénéficiés d'une instruction plus longue que celle de la moyenne des jeunes locaux ; que l'éducation reçue contient une part de contenu et d'étapes communes ; qu'ils ont subi, en matière de politesse, des injonctions présentant des analogies et qu'enfin, ils partagent généralement un même groupe d'âge, celui des 20-35 ans.

Cet aspect peut rejoindre l'idée de pratique communautaire, dont l'existence pourrait être confortée par la volonté de se définir par opposition à « l'abomination qu'est l'afflux touristique » comme le signale Lallemand. Mais il est aussi observé que le jeu des critiques (et des rapprochements de circonstance) se fait en général au sein même des regroupements de routards. Dans les *losmens* (hôtels bon marché), les critiques portent en général sur les visiteurs de nationalités différentes, plus que sur les locaux croisés dans la journée : les Australiens sont bruyants, les Américains sont sans gêne. Cependant, la présence ou l'absence de locuteurs de sa propre langue<sup>147</sup> ainsi que les départs et les arrivées, entraînent une reconfiguration permanente des rapprochements. Le fait que les jeunes voyageurs soient aussi amenés, pour des questions de budget, à négocier de manière collective le prix de différents services (transports, guides) joue aussi dans la génération de ces proximités de circonstance. Ces contiguïtés temporaires peuvent se retrouver jusque dans les dortoirs qu'ils peuvent partager.

---

<sup>146</sup> La durée moyenne pour un voyage à l'étranger pratiqué par un Français en 2012 est de 16 jours pour l'Asie ou l'Océanie, 11,3 jours pour l'Afrique, 14,6 jours pour l'Amérique et 7,6 jours pour l'Europe. Direction générale de la compétitivité, de l'industrie et des services (DGCIS), Chiffres Clés du Tourisme, édition 2013.

<sup>147</sup> Si l'Anglais reste la langue de communication la plus courante, la présence de locuteurs de la langue maternelle génère souvent des rapprochements entre jeunes voyageurs ne maîtrisant pas parfaitement la langue « internationale ».

### 313 – Entre-soi du couple, de la famille

La proximité recherchée dans le voyage peut aussi être celle du couple ou de la famille. De nombreuses vacances familiales sont perçues comme un moment à passer avec les siens. Ce moment peut être moyennement récréatif quand il prend la forme d'un marathon parental où, en deux à trois semaines, il faut passer de Mulhouse à Nantes pour visiter sa famille et celle de ses beaux-parents. Mais pour certains, il s'agit d'un moment important permettant d'entretenir l'idée de la famille, partant du principe que celle-ci n'existe que par son histoire et les rencontres qui la balisent. Pour certaines familles, en particulier celles dont des parents sont à l'étranger, ce moment est aussi très important pour construire avec les enfants cette histoire qui, sans les voyages, n'existe pas.

L'entre-soi peut se penser autour d'un projet plus resserré, comme ceux que nous avons évoqués avec les années sabbatiques de familles qui partent sur un bateau. Ces breaks pour parents avec jeunes enfants peuvent aussi se pratiquer sur d'autres pistes, aux États-Unis, dans les Andes ou en Australie. Sur les routes du *bush* australien, ils voyageront en croisant les retraités *grey nomads* qui, eux, vivent leur grande aventure pour couple du troisième âge tant qu'ils ne sont pas stoppés par les vicissitudes de la vie. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'idée de vivre quelque chose d'unique au sein du cadre familial est au cœur du projet. Parfois, le voyage peut même être perçu comme un moyen de resserrer des liens qui se distendent.

Cette idée de fatigue du couple, où tout simplement, l'impression de ne pas se voir durant le temps professionnel génère aussi un besoin de moment pour soi qui trouve sa place dans le temps des vacances. Ce besoin est d'autant plus grand quand les partenaires sont amenés à vivre dans des lieux et sur des rythmes différents. C'est aussi parfois tout simplement le rythme de la vie familiale, en particulier avec de jeunes enfants, qui génère un sentiment de frustration chez certains parents. Le secteur du tourisme a perçu ce type d'attente. Ainsi tous les palaces parisiens proposent un service de garde d'enfants pour permettre aux touristes concernés de profiter du romantisme de Paris, même après le coucher du soleil. Aujourd'hui, la plupart des hôtels-clubs propose des prestations qui dégagent les parents des principales contraintes quotidiennes.

L'entre-soi du couple peut même être celui du voyage de noces qui constitue un espace transitionnel consacrant l'union de deux individus. Cette pratique entreprise par les nouveaux mariés devant correspondre, dans un premier temps, à la nuit de noces, se formalise sous sa forme actuelle au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Venayre 2007). L'idée que le mariage consacre le couple en lui-même et non un système de valeurs centré sur le nom, la lignée et la fortune s'impose plutôt à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les familles pouvant pratiquer le voyage d'agrément. Le voyage de noces, qui combine une rupture avec la famille et les amis et qui est censé consacrer l'union charnelle des jeunes mariés, est un moment important dans la construction de l'entre-soi du couple. « *Car le fait social qu'est le voyage de noces entre en résonance avec le processus général au XIX<sup>e</sup> siècle d'autonomisation du couple. La pratique consistant à s'éloigner le soir même de la cérémonie de mariage doit ainsi être interprétée comme l'expression du désir de tenir la famille à l'écart de cet autre moment fondateur qu'est la nuit de noces* » (Venayre, 2007, p. 57). Guy de Maupassant qui écrit, en 1882, une nouvelle intitulée *Voyage de noce*, qui met en scène une femme racontant son voyage de noces entre Marseille et Naples, montre aussi qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ce moment pouvait apparaître comme un des rares moments de véritable entre-deux de la vie du couple. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle voit aussi la

généralisation, aux États-Unis, de la *Honeymoon*, la lune de miel, qui se développe par exemple autour des chutes du Niagara qui se réclament encore aujourd'hui, et depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, comme "*Honeymoon Capital of the World*".

Aujourd'hui, l'idée du voyage de noces et de la lune de miel est souvent plus attachée à l'occasion de faire un beau voyage qu'à une idée de découverte du couple qui, en général, a déjà testé son aptitude à la vie conjugale. Cela reste cependant souvent un moment qui garde une place à part, pour ce qu'il symbolise dans la vie du couple, mais aussi parce qu'il est financé par la famille et les amis et se déroule dans des structures que le couple ne pourrait pas s'offrir autrement, comme Caroline Blondy (2010) le décrit dans sa thèse à propos de la Polynésie française. On remarquera aussi qu'avec l'accès au tourisme de nouveaux pays, des formes originales se développent comme avec l'importance des mariages de groupe en Chine où, à l'entre-soi, s'ajoute la sociabilité du groupe (figure 53). Le voyage de noces peut aussi prendre une importance particulière dans certaines sociétés comme en Inde où le couple se découvre bien souvent au moment du mariage. Le voyage apparaît alors comme un espace-temps favorisant l'interconnaissance loin du contrôle social des deux familles.

**Figure 53 - Voyages de noces en groupe à Sanya Tufu Bay sur l'île d'Hainan (Chine)**



Source : 海豚网 - Dolphin Network (consulté le 25 août 2014)  
<http://www.hitoo.com/notice/201309111067.html>

### **32 - La proximité des autres comme projet récréatif**

Dans la mise à distance, la proximité des « autres » est aussi revendiquée. Il s'agit de faire des rencontres nouvelles, dépaysantes. L'aspect sociabilité du projet touristique est souvent mis en avant, avec un souci de dire que l'on part à l'autre bout du monde, pour rencontrer d'autres êtres humains. La distraction est accessoire. Le voyage est toujours annoncé comme une forme d'apprentissage qui justifie l'investissement qui est fait, car la rencontre se doit de permettre une acquisition de savoirs, de sagesse ou une transmission de savoir-faire. Bien sûr, il ne s'agit pas d'aller suivre des cours de

sagesse orientale, ce sont les petits riens associés aux personnes que l'on croisera sur la route qui constitueront la richesse de l'expérience. Ces dimensions de la rencontre sont évidemment habilement vantées par les voyageurs qui, comme Nouvelles Frontières, vendent... « Des Voyages et des Hommes ».

**Figure 54 - Échanger sans parler dans la communication du voyageur Nouvelles Frontières**



« C'est l'heure où le ciel se confond avec la mer, où les montagnes s'évanouissent au loin... Je distingue à peine des chapeaux en paille dans le crépuscule. Si silencieux qu'on se demande presque s'ils respirent, des hommes sont là, perchés sur leurs barques en bambou. Silhouettes sans visages, agiles et gracieuses. Pêcheurs de l'ombre. Ont-ils seulement perçu ma présence ? Le spectacle de leurs mains délicates jouant habilement avec les filets me fascine. On dirait que le temps s'est arrêté. Je m'imprègne de cette sérénité si parfaite, de ce calme si profond, à peine effleuré par le murmure de l'eau. La force tranquille de ces hommes m'inspire... On échange sans parler, au-delà des mots la rencontre se tisse. Se taire, contempler, écouter... »

« Découvrir des sites mythiques et des endroits inexplorés, et aller plus loin, approfondir, oser aller là où d'autres ne vont pas, en pirogue, en 4x4, à dos de chameau, en pousse-pousse... Sur le chemin, rencontrer des peuples attachants d'un autre temps, parler avec les mains en riant et plonger dans le monde fascinant de leurs traditions. Naviguer pour mieux s'évader... et, en toute confiance, s'aventurer loin des chemins tracés...  
Apprivoiser l'inconnu et expérimenter toute la magie d'un pays... »

Source : Cette photo<sup>148</sup> forme la couverture du catalogue *Circuits Collection 2015* de Nouvelles Frontières, elle est aussi en première page de ce catalogue de 522 pages, accompagnée des deux textes reproduits ci-dessus.

<http://www.brochuresenligne.com/docs/brochures/nouvelles-frontieres-circuits-2015.html>

La place de ces rencontres sera très variable en fonction des voyages. Par contre, dans le projet raconté, elles sont souvent mises en avant par les touristes. Les photos témoignant de ces contacts formidables sont systématiquement gardées pour les projections aux amis où l'on détaillera ces belles rencontres qui n'ont parfois duré que quelques minutes. Il faut dire que la rencontre est parfois

<sup>148</sup> C'est aussi la première photo du bandeau d'accueil du site Nouvelles Frontières, le 26 août 2014. <http://www.nouvelles-frontieres.fr>



complexe à vivre, mis à part avec les acteurs locaux du tourisme. Dans bien des pays découverts par les touristes, en dehors des personnes ayant la nécessité professionnelle d'une maîtrise approximative de l'anglais, la langue internationale du voyage occidental, la communication reste très basique et parfois frustrante. On est alors obligé de glorifier l'échange « sans parler », les regards ou le langage des mains en les qualifiant comme extraordinairement authentiques, apaisants, voire amusants (figure 54).

En fait, la proximité des « autres » est bien souvent celle des autres touristes ou celle des acteurs du tourisme. D'ailleurs, même si les populations rencontrées peuvent être qualifiées d'agiles, de gracieuses, d'attachantes, de fascinantes ou « d'un autre temps » (figure 54), la densité des échanges et l'essentiel des interactions du voyage se déroulent dans un cadre organisé pour le touriste dans lequel ces populations n'ont pas leur place ou alors tiennent un rôle marginal se résumant souvent à la notion de « décors ». Les sociabilités du voyage, quand elles sont pensées par rapport à un « autre », entrent donc bien souvent dans ce cadre. Cet autre est souvent un « autre » touriste ou un hôte, un guide. Dans un premier temps, nous chercherons à montrer comment peut s'organiser cette rencontre avec l'autre dans le cadre du tourisme, en particulier quand ces sociabilités sont annoncées comme importantes dans le projet touristique. Nous verrons aussi que cette dimension de sociabilité, combinée à des pratiques de transgression que permet la mise à distance, peut entraîner des déviations fortes par rapport à ce qui est socialement accepté dans les pays d'origine des touristes. Cela nous amènera à évoquer les décalages qui peuvent exister entre les formes de sociabilités des voyageurs et celles des habitants locaux ; et l'ambiguïté qui s'établit souvent dans des relations qui se veulent (au mieux) harmonieuses.

### **321 - Les formes de la recherche de sociabilité dans le tourisme**

Si l'essentiel des sociabilités que le touriste va chercher dans les ailleurs se tisse entre touristes ou avec les acteurs du tourisme, il n'empêche que ces formes varient en fonction du type de sociabilité privilégiée. Pour l'ouvrage *Tourismes 3 : La révolution durable* (Équipe MIT 2011), nous avons distingué des formes qui s'apparentaient à une volonté de vivre avec les autres ; ou au milieu des autres. Il était aussi possible de distinguer des pratiques où la recherche des autres s'apparentait à une recherche « de » l'autre en général comme partenaire sexué, voire sexuel. Nous ne rentrerons pas ici dans les détails de ces formes de tourisme qui ont été déjà abondamment développées dans le cadre de l'ouvrage de l'Équipe MIT. Nous resituerons donc les principaux enjeux en apportant éventuellement quelques précisions correspondant à l'avancement de nos recherches sur ces questions ou aux pistes qu'il nous semble intéressant de pouvoir explorer.

#### *- Vivre avec les autres comme projet touristique*

Une des premières modalités des sociabilités touristiques serait donc le vivre avec les autres, le vivre ensemble. Mais plus que l'entre-soi, il s'agit là de vivre une expérience récréative dans un vécu en collectivité où l'on partage ses repas, ses activités. Il ne s'agit pas, comme dans le « tourisme communautaire » qui se développe aujourd'hui, de vivre des expériences individuelles dans un

environnement réceptif aux valeurs d'un groupe ayant des intérêts communs, mais bien de vivre une expérience de vie et de proximité sociale quasi communautaire. Cette forme de tourisme se développe à partir du XX<sup>e</sup> siècle, essentiellement à partir des années 1960 avec le développement de pratiques en lien avec le tourisme social (Boyer 1996; Réau 2011). Elle s'organise sur la base de formes apparaissant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle avec l'encadrement des jeunes. Les colonies de vacances, les mouvements scouts, les auberges de jeunesse et autres Young Men's Christian Association (YMCA) sont, en effet, pour beaucoup, une première expérience de la vie en dehors de la famille, d'autres lieux et d'une vie communautaire. Ce tourisme s'organise en lien avec un militantisme social et philanthropique en faveur des vacances et il est souvent porté par des églises, des mouvements laïques proches des syndicats ou des « œuvres ». Ainsi, Thomas Cook organise ses premiers voyages organisés en relation avec une ligue de tempérance luttant contre la consommation d'alcool et la misère sociale souvent associée. Le tourisme social pourra être mobilisé à l'échelle d'États totalitaires pour « façonner » le peuple, l'embrigader comme dans le cadre du fascisme ou du nazisme. En France, la création, en 1958, de l'association Villages Vacances Familles qui compte 130 000 adhérents en 1969 (450 000 en 1979 ; Réau, 2011) illustre l'épanouissement de cette forme de tourisme et son soutien sous la forme de subventions lorsqu'elle est reconnue d'utilité publique.

Ce vivre ensemble se retrouve aussi dans le camping, l'autre grande forme de tourisme populaire se développant en Europe dans les années 1950-1960. Si, dans un premier temps, les formes « sauvages » furent nombreuses, très rapidement la pratique s'organise autour du développement de lieux dédiés : les campings. Ils se distinguent de leurs cousins américains apparus dans les années 1920-1930 sous la forme de *caravan parks* en lien avec le développement de l'automobile aux États-Unis. En Europe, si la caravane est classiquement adoptée par les plus âgés à la fin des années 1960<sup>149</sup>, la tente reste dominante et particulièrement populaire chez les jeunes et les plus modestes qui n'ont pas forcément d'automobile. Les formes de sociabilité du camping autour de la vie en extérieur devant la tente, les corvées de vaisselle et la fréquentation commune des blocs sanitaires génèrent une proximité permettant l'établissement d'une convivialité et d'un esprit de partage qui est recherché par les pratiquants. Ce mode de vie en colonie permet aussi d'aborder l'altérité avec plus de sérénité. Ainsi de nombreux touristes belges, hollandais ou français faisant du camping sur la Costa Brava parfois depuis des dizaines d'années ne parlent pas un mot de catalan ni d'espagnol sans que cela ne leur pose de problèmes majeurs, car le gérant du camping est de toute manière, lui, devenu complètement polyglotte depuis longtemps, et offre maintenant dans l'enceinte de son établissement une épicerie, un bar et une piscine.

Ces campings, qui ont souvent été moqués comme étant habités par des micro-sociétés allergiques aux atteintes à leurs habitudes, offrent cependant une intéressante combinaison de permanence avec la communauté d'habités et de passage avec les campeurs itinérants. Cette formule entretient l'attractivité d'un lieu perçu comme rassurant, mais qui, par son ouverture assurée par le renouvellement des passages, offre plus d'opportunités de rencontres que dans la vie quotidienne. De plus si, en France, le camping est une pratique connotée populaire, pour « congés payés », voire pour étudiants désargentés, pour les Anglais, les Allemands, ou les Hollandais qui participent à la

---

<sup>149</sup> En 1967, plus d'un million de familles possèdent en France une tente et 160 000 familles une caravane (Rauch, 1996, p.132).

diffusion de cette forme de tourisme en Europe, camper ne pose pas de problème pour le prestige social, il s'agit juste d'un rejet provisoire du confort habituel (Rauch 1996) et d'une manière de vivre des sociabilités vacancières en plein air et au soleil.

**Figure 55 - Vivre avec les autres au Club Méditerranée dans les années 1970**



Ambiance conviviale et participation du public sont de mise pour les animations du soir au Club Med d'Assouéné (Côte d'Ivoire) dans le film « Les Bronzés » de Patrice Leconte en 1978.

Le vivre avec les autres s'incarnera aussi avec une autre forme de tourisme s'épanouissant dans les années 1950-1960. Une forme qui, même si cela peut sembler étrange aujourd'hui, se développe à la croisée des deux premières. Il s'agit des villages et clubs de vacances commerciaux à clientèle populaire dont le Club Méditerranée deviendra l'archétype. Nous sommes alors bien loin du Club Med actuel repositionné sur le haut de gamme.

En ouvrant, en 1950, un village de tentes à Alcúdia dans l'île de Majorque (Baléares)<sup>150</sup>, Gérard Blitz et Gilbert Trigano définissaient le cadre de ces nouvelles sociabilités vacancières qui allaient caractériser la formule Club Méditerranée (Équipe MIT 2005; Rauch 1996). Les tentes qui seront remplacées à la fin des années 1950 par des « cases polynésiennes », les tables de huit au restaurant qui obligent à partager le couvert avec d'autres, en particulier avec les animateurs qui prennent leur repas au milieu des vacanciers, la participation aux spectacles/animations du soir (figure 55), les célébrations permanentes (en honneur d'une chute spectaculaire en ski nautique, pour un anniversaire, pour le vainqueur du concours de boules, etc.) établissent cet esprit festif et convivial

<sup>150</sup> Le village d'Alcúdia n'existera que durant l'année 1950. L'année suivante s'ouvre un village sur la côte de Toscane à Golfo di Baratti (en face de Bastia). Le village de Corfou (Grèce) ouvrit en 1952, celui de Marina di Campo (île d'Elbe) et Becici (Yougoslavie) en 1953. Les villages sont alors tous équipés de tentes de 3 m sur 3 dans lesquelles on peut se tenir debout. Source : Collierbar.fr ; <http://www.collierbar.fr/clubmed-histoire/clubmed-histoire-1950.html> (consulté le 25 août 2014)

qui fera la célébrité du club. Cette formule, dans laquelle les « clients »<sup>151</sup> sont des Gentils Membres (GM) et le personnel des Gentils Organisateurs (GO), qui consacre les vacances pour s'amuser, ne sera pas du goût de ceux qui pratiquent une tradition du voyage « sérieux » et enrichissant, qui n'y verront que régression, et « bronzer idiot ». La formule s'institutionnalise cependant et devient le modèle des formules hôtel-club tout compris qui se développent partout dans le monde, autour de l'idée d'un projet intégrant le jeu et la rencontre avec d'autres touristes et une équipe d'animation formidable.

#### *- Vivre chez l'autre pour faire des rencontres*

Cette idée de vivre avec les autres peut aussi se décliner avec les formes de tourisme chez l'habitant. Ces formes se sont particulièrement développées là où la demande est peu importante et où l'offre s'organise à des échelles pas nécessairement « industrielles ». C'est le cas dans les campagnes où s'invente en grande partie ce type de tourisme avec, par exemple, la formule *Bed and Breakfast* britannique qui sera présente dès l'origine du développement du tourisme en Écosse ou en Irlande. Ces destinations fonderont ainsi leur réputation sur la qualité et l'authenticité de l'accueil ainsi proposé. En France, le système des gîtes ruraux qui se déploie après la Seconde Guerre mondiale permet ces expériences « chez l'habitant », de même que les « chambres d'hôtes » avec des labels aux noms évocateurs : « Accueil paysan », « Bienvenue à la ferme », etc.

Sous d'autres latitudes, comme le décrit Isabelle Sacareau pour le Népal (Sacareau 2006), la formule d'accueil chez l'habitant est souvent la première étape à l'établissement d'un *lodge* (hébergement séparé du logement familial) qui pose la question de l'équilibre entre le confort d'un équipement conçu et construit pour le touriste (le *lodge*) et l'accueil au plus proche des habitants souvent perçu comme gage d'une expérience « vraie ». Ce vivre avec les autres est aussi au départ du tourisme solidaire et équitable où l'idée du partage et la volonté d'être moins « con-sot-mateur » amènent au développement de formes originales où les communautés villageoises sont parties prenantes de l'organisation de l'offre. Ainsi, dans l'emblématique village de Doudou au Burkina Faso dans lequel l'association TDS (voir chap. 211) propose des séjours de tourisme solidaire, la « *structure et l'ensemble des activités qui lui sont associées sont contrôlés par un conseil villageois de développement qui possède les équipements et gère les revenus de l'activité touristique au profit des projets de développement du village. Les séjours sont animés par une équipe d'accueil locale, nommée par le comité, qui propose des excursions, des activités artisanales, des soirées culturelles, des rencontres ou des débats* » (Sacareau, 2007, p. 7).

Cette volonté de vivre des expériences sincères et solidaires ne concerne pas que les pays du Sud, elle émerge aussi par rapport aux grandes villes d'Europe et d'Amérique du Nord. En 2004 est lancé le site internet *Couchsurfing.com* qui propose un service d'hébergement original basé sur le pari d'un réseau à construire. Il s'agit de mettre en contact des visiteurs recherchant un hébergement pour une nuit avec des hôtes qui se font un plaisir de mettre gratuitement un canapé (*couch*) à disposition, les utilisateurs de canapé devenant potentiellement des hébergeurs à leur retour. Cette forme de solidarité qui, par bien des aspects, ressemble à celle qui avait cours avec la pratique de l'auto-stop,

---

<sup>151</sup> Le Club Méditerranée est une association jusqu'en 1957, date à laquelle il devient Club Méditerranée SA.

se développe parallèlement à l'épanouissement des réseaux sociaux et d'un tourisme urbain. Elle combine l'idée de gratuité avec celle de rencontre et d'une expérience d'immersion dans le quotidien de son hôte. Depuis 2011, l'association est devenue une société commerciale qui se définit par l'injonction « Partagez votre vie » et vous propose de « faire du voyage une véritable expérience sociale »<sup>152</sup>. En 2014, aucune forme de réseau d'échange de solidarité en matière d'hébergement ne fait vraiment concurrence à *Couchsurfing*, même si le basculement dans le secteur privé de la structure a permis l'émergence de petites structures alternatives.

*- Vivre au milieu des autres pour s'imprégner de l'ambiance*

L'ancrage urbain de la démarche *Couchsurfing* se définit encore aujourd'hui à travers la communication de la structure qui identifie sa présence dans le monde par rapport au nombre de villes dans lequel elle est présente : « 120 000 cities ; 9 million members ; 430 000 events ». Le réseau rappelle ainsi son inscription dans la recherche de sociabilité entre jeunes urbains devenant hôtes ou voyageurs dans un contexte où les logements touristiques sont en général coûteux et la recherche d'interactions entre individus parfois compliquée.

**Figure 56 - L'attrait pour les multitudes urbaines à Times Square (New York)**



Qui est touriste à Times Square (New York) ? Se noyer dans la foule que sa présence contribue à alimenter en se souvenant, avec Michel Lussault (2003), que « l'urbanité d'une situation urbaine est d'autant plus grande que la densité et la diversité sont fortes ». Photo Luc Vacher - mai 2010.

<sup>152</sup> « *Couchsurfing, Share your life - Couchsurfing is a global community of 9 million people in more than 120,000 cities who share their life, their world, their journey. Couchsurfing connects travelers with a global network of people willing to share in profound and meaningful ways, making travel a truly social experience. Site Couchsurfing, <https://www.couchsurfing.org/n/about> (consulté le 26 août 2014)*

Mais le tourisme urbain génère aussi des pratiques où l'échange n'est pas aussi capital. L'idée est alors plus de découvrir la grande ville dans sa diversité et sa multitude. La foule, que le touriste contribue à alimenter dans certains quartiers, participera à ce paysage de la ville recherchée et qui incarne ces lointains urbains qui font rêver (figure 56). Visiter Tokyo implique de profiter du spectacle du *Shibuya crossing*, le plus grand passage piéton du monde (du Japon) et de trouver le centre commercial qui permettra de prendre une photo de la foule se précipitant sur ledit passage depuis une certaine hauteur. Les Champs-Élysées ont l'obligation d'être animés et élégants à toute heure, comme les Ramblas de Barcelone doivent être un univers fourmillant à découvrir. New York construit sa réputation touristique autant sur l'animation de Times Square ou l'excentricité de la fréquentation de Central Park que sur la hauteur de ses buildings et la richesse de ses musées. Vivre au milieu des autres, être Lisboète à Lisbonne ou Berlinoise à... Berlin fait partie de ces plaisirs recherchés par les touristes qui expliquent le succès des sites internet de location d'appartements de vacances entre particuliers (Homelidays, Wimdu, etc.). Ces formules qui permettent d'avoir une vraie boîte aux lettres et de croiser des « vrais gens » dans les escaliers de « son » immeuble pendant une visite à Londres ou Montréal.

#### *- La recherche de l'autre comme « partenaire » dans les pratiques de tourisme*

Parmi les sociabilités vacancières, la recherche de partenaires est une forme qui tient une place à part. Elle est très présente dans de très nombreux projets touristiques, sans être forcément annoncée ou claironnée, et cela depuis les débuts du tourisme. Bath est reconnu au XVIII<sup>e</sup> siècle comme un lieu de l'oisiveté, mais aussi de la frivolité, du jeu et du sexe, y compris du sexe tarifé (Équipe MIT 2005). Le désir de rencontre peut être plus innocent quand il s'agit de trouver de petits camarades pour jouer au ballon sur la plage ou de nouveaux amis pour jouer au scrabble ou à la pétanque. C'est peut-être rencontrer des ami(e)s au *moussem*, ce pèlerinage-foire-fête populaire traditionnel du Maroc que nous décrit Mohamed Berriane (1989) dans sa thèse. Les vacances sont le cadre idéal pour changer des associations habituelles et trouver, enfin, quelqu'un qui accepte de jouer au rami chinois. Mais il s'agit souvent de projets plus proches du cœur et du sexe qui sont bien souvent associés à d'autres, comme le jeu ou la découverte. La possibilité de rencontrer l'âme sœur ou l'éventualité de relations sexuelles sont souvent superposables aux autres modalités de la sociabilité préalablement entrevues. Certaines formules, comme le Club Méditerranée des origines ou la croisière Gay, revendiquent même ouvertement une place pour la dimension sexuelle, ce qui décomplexe l'approche et participe au succès de ces arrangements.

La recherche de partenaires peut même s'incarner dans des formules encore plus libérées avec le phénomène du *spring break*. Ces vacances de printemps particulièrement populaires aux États-Unis, qui donnent lieu à un relâchement extrême de l'auto-contention et une mise à l'écart des contraintes sociales, sont marquées par les excès/expérimentations d'alcool, de drogue et de sexe<sup>153</sup>. Nadine Cattan et Stéphane Leroy donnent l'exemple, dans *l'Atlas mondial des sexualités* (2013), de Panama City Beach<sup>154</sup> qui, en 2013, attendait 500 000 étudiants pour son *spring break* qui devait s'étaler sur six semaines.

---

<sup>153</sup> Nous avons développé de manière approfondie la question de ces formes de la rencontre dans le cadre de la Partie 1 de l'ouvrage *Tourismes 3 : La révolution durable* (Sacareau & Vacher 2011).

<sup>154</sup> Panama City Beach se situe sur le golfe du Mexique au nord de la Floride.

## 322 - La transgression et l'anonymat

Dans ces formes libérées du *spring break*, l'abandon est cependant, d'une certaine manière, accepté et cadré par la société comme dans le cadre du carnaval de Venise et des fêtes des fous du Moyen Âge qui permettaient de créer un temps de relâchement où l'on pouvait avancer masqué et s'autoriser des audaces qui devraient être oubliées le reste de l'année. Si l'on trouve aussi, dans la sécurité des espaces virtuels et la distance des avatars, des comportements qui ne seraient pas assumés dans la vie matérielle et physique, la distance que permet le tourisme peut aussi générer des comportements plus transgressifs.

Classiquement, ces comportements sont perçus comme problématiques dans deux directions : la morale qui concerne des règles ou principes de conduite dans une société donnée et qui n'est donc pas obligatoirement partagée par tous, même dans le même pays ; et le droit qui, lui, est a priori applicable à tous. Néanmoins, de la même manière que la morale peut avoir une face publique et une face privée, le droit peut avoir des tolérances qui ne simplifient pas la lecture des règles qui définissent ce qui est permis ou pas dans une société. Ainsi, la plupart des pays où s'observe un tourisme dit sexuel, visible de tous, comme le Maroc, la Thaïlande ou le Kenya, sont des pays où la prostitution est illégale.

Les sociabilités transgressives permises par l'anonymat que confère la qualité de touriste dans un lieu sont en général tolérées tant qu'elles gardent une dimension « discrète ». Néanmoins, certaines pratiques transgressives ont du mal à contrôler leurs débordements. En août 2003, deux jeunes touristes britanniques trouvent la mort à Falikari en moins d'une semaine, dont l'un, mineur, est assassiné par un autre touriste ivre. Cette station balnéaire de l'île de Rhodes en Grèce connaît, en une saison, l'emprisonnement de 200 jeunes Anglais pour outrage aux bonnes mœurs. La presse britannique commence à parler de hooliganisme touristique<sup>155</sup>. À l'époque, le phénomène est aussi reporté en Grèce sur l'île de Corfou, puis à Zakynthos (Zante). Les analyses menées par les journalistes montrent bien l'ambiguïté des forts profits retirés des *pub crawls* (tournée des bars) par les propriétaires de clubs et le scandale des photos dans les journaux locaux montrant des jeunes Britanniques souvent mineurs s'exhibant nus, voire ayant des rapports sexuels dans la rue. Confrontées à l'inacceptable, les autorités locales prennent souvent des mesures qui poussent ces « étrangers » à glisser vers d'autres lieux où leur présence sera tolérée jusqu'à... la prochaine infamie.

Aujourd'hui, dans ces pratiques qui s'épanouissent dans la transgression et l'anonymat, on parle beaucoup du « tourisme sexuel » ou de la prostitution touristique comme préfère l'appeler Sébastien

---

<sup>155</sup> Smith Helena, 2003, Tour operators are blamed for death by booze - Greeks call for clampdown on British hooliganism, *The Observer*, Sunday 17 August 2003, [en ligne]

<http://www.theguardian.com/travel/2003/aug/17/internationalnews.theobserver>

Allison Rebecca & Smith Helena, 2003, On the beat in Faliraki's Bar Street, Greeks get tough as cultures clash in Rhodes resort, *The Guardian*, Saturday 23 August 2003, [en ligne]

<http://www.theguardian.com/travel/2003/aug/23/travelnews.uknews.internationalnews>

Smith Helena, 2005, Extradite Britons who have sex in bars and on beaches, says Greek MP in Athens, *The Guardian*, Friday 26 August 2005, [en ligne]

<http://www.theguardian.com/travel/2005/aug/26/travelnews.internationalnew>

Roux (2009) qui a soutenu une thèse en sociologie sur le tourisme sexuel en Thaïlande. Dans la définition que propose la fondation Scelles<sup>156</sup>, « *la prostitution est le fait de livrer son sexe et son corps à autrui contre de l'argent. Mais ça peut être aussi contre des biens comme un logement, des cadeaux, de la nourriture, ou en échange d'une reconnaissance dans un groupe. C'est aussi de commercialiser de façon légale ou illégale des services et/ou des produits sexuels et d'exploiter le corps humain, plus particulièrement celui des femmes et des enfants, dans un but lucratif. C'est aussi un système qui organise l'exploitation et l'appropriation du corps de femmes, d'enfants, et de plus en plus souvent d'hommes.* » On trouve dans cette définition toute la complexité de l'approche de la prostitution, puisque s'y combinent des réalités qui ne sont pas toujours identifiées comme telles, pas toujours illégales et parfois illégales ici, mais pas là.

La première forme impliquée dans le tourisme faisant appel à la prostitution n'est pas la plus courante, même si c'est l'une des formes qui choque le plus. Il s'agit des *Sex Tours*, voyages organisés depuis les pays émetteurs autour de la pratique sexuelle tarifée (parfois rebaptisés *Love search Tours* ou *Pleasure Tours*). Les « agences » proposant des services de ce type en Allemagne ou aux États-Unis jonglent avec les lois et ne sont pas forcément très durables. Cela n'empêche pas des formes plus informelles de se mettre en place par des réseaux de « connaissances ». Cette forme d'exploitation peut s'appuyer sur les réseaux de prostitution locaux.

La seconde forme de prostitution que l'on peut identifier en lien avec le tourisme est donc une forme « classique », organisée sur place par des souteneurs, parfois dans des maisons, de la même manière que peut s'organiser la prostitution dans des pays non touristiques. Cette forme s'organise autour d'une demande avec des réseaux d'exploitation, voire de traite. Elle est dominée par des réseaux criminels.

Dans certains pays comme la Thaïlande, une offre spécifique à destination des étrangers peut s'organiser dans des quartiers de grandes villes (Patpong à Bangkok) ou de stations balnéaires comme à Phuket ou Pattaya. À Bangkok, cette prostitution touristique s'est développée à partir des années 1970 avec les permissions des soldats américains pendant la guerre du Vietnam (Roux 2009; Roux 2011) relayée par le développement du tourisme international à la fin de ces mêmes années 1970. Cette prostitution (illégale, mais tolérée) organisée peut bénéficier d'un « affichage public » où sont respectées un certain nombre de « règles ». Par exemple, Sébastien Roux nous dit qu'il n'y a pas de mineurs dans les *go-go bars* ou les *sex shows* de Patpong. Bien sûr, la nature illégale de l'activité n'empêche pas d'offrir des services moins affichables si le client le désire.

ECPAT<sup>157</sup>, la plus grosse ONG de lutte contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales (ESEC) identifie la Thaïlande et le Brésil comme les pays les plus reconnus pour le tourisme sexuel impliquant des enfants (TSIE). La prostitution se développant à travers des pratiques internationales, mais aussi nationales et reposant en général sur une exploitation sexuelle des enfants présente avant les débuts du tourisme. Néanmoins, comme avec la coupe du monde de football en juin-juillet 2014, l'afflux de touristes est en général considéré comme aggravant.

---

<sup>156</sup> La fondation Scelles a pour objectif de permettre de suivre l'évolution des formes que revêt l'exploitation sexuelle partout dans le monde. <http://www.fondationscelles.org/>

<sup>157</sup> *End child prostitution, child pornography and trafficking of children for sexual purposes* (ECPAT)



La dernière grande forme de prostitution, qui peut aussi concerner des mineurs, traite des pratiques d'apparence plus anodine où il est question de chercher à rencontrer des visiteurs pour en retirer des profits matériels. Ces formes plus acceptables et parfois considérées par certains, comme l'explique Sébastien Roux dans sa thèse, comme n'étant pas vraiment de la prostitution (contrairement à toutes les définitions officielles en cours) ont donné lieu, de manière récente, à deux films qui permettent une réflexion intéressante sur le phénomène. De manière étrange, ces deux films, qui ont été tournés par des hommes, mettent en scène des femmes recherchant des hommes. Dans *Vers le Sud* de Laurent Cantet sorti en 2005, l'histoire se déroule à Haïti dans les années 1980 où Charlotte Rampling vient seule en vacances ; elle rencontre sur la plage un de ces jeunes hommes qui fréquentent des femmes nord-américaines d'âges mûrs en échange de cadeaux. Dans *Paradis Love (Paradies Liebe)* de Ulrich Seidl, sorti en 2012, Teresa quitte l'Autriche pour l'Hotel Flamingo sur la côte kenyane avec le projet bien précis de trouver du « réconfort » et l'amour auprès de *beach boys*, ces jeunes hommes africains qui font commerce de leur corps dont Jean Rieucou et Bonface Odiara (2014) nous disent qu'ils sont omniprésents sur les plages à proximité des enclaves touristiques kenyanes.

Les deux films abordent la désillusion réciproque et montrent bien les moteurs qui peuvent être à l'œuvre dans l'établissement de ce type de sociabilité à dimension économique. Les pratiques présentées ici avec des femmes et de jeunes hommes sont cependant plus classiques quand elles impliquent une prostitution féminine. En Thaïlande, où la pratique est couramment observée, Sébastien Roux nous dit que les jeunes femmes « ... *recherchent des Occidentaux (farangs), avec l'idée qu'un bon farang est celui qui serait capable de "prendre soin" d'elles, avec toute l'imprécision que l'idée de "prendre soin" peut recouvrir... Cela va des rémunérations financières à des rétributions symboliques en passant par toute la gamme des cadeaux ou formes de compensations : invitations au restaurant, au cinéma, achats de vêtements, de téléphones portables, etc. Certains "bons" farangs continuent même de leur envoyer de l'argent d'Europe, d'Australie ou des États-Unis. D'ailleurs les jeunes femmes sont le plus souvent à la recherche de ce type de relations suivies.* »<sup>158</sup>

Si moralement et psychologiquement, ces pratiques ne sont pas sans effets, elles ne sont généralement pas illégales et peuvent être acceptées par les familles. De plus, il semble avec les *Jineteras* de Cuba et les adolescentes malgaches de Nosy Be, que les frontières entre les univers de la prostitution peuvent être poreuses et que, comme dans les films de Cantet et Seidl, il y a dans ce type d'interrelations beaucoup de déconvenue et d'amertume de part et d'autre, quand les attentes sont autres que marchandes.

Enfin, pour le touriste, ce projet ne sera pas un projet racontable, à moins qu'on en fasse œuvre de littérature comme Frédéric Mitterrand dans son livre *La Mauvaise Vie* (2005) où il raconte, entre autres, la fréquentation tarifée de jeunes hommes dans le quartier de prostitution de Patpong à Bangkok.

---

<sup>158</sup> Sébastien Roux interviewé par Sylvain Pattieu pour Contretemps [en ligne] <http://www.contretemps.eu/interviews/penser-tourisme-sexuel> (consulté le 26 août 2014)

### 323 - Sociabilité touristique, la proximité, mais à la bonne distance

Pour terminer à propos de cette recherche de la proximité des autres comme projet récréatif, nous pouvons évoquer le fait que, dans cette recherche de la proximité, il peut se trouver des éléments qui ne facilitent pas le rapprochement avec les sociétés rencontrées. Cette difficulté concerne en général des distances économiques ou en lien avec les différentes cultures qui sont moins faciles à combler que les distances kilométriques. Nous en évoquerons ici quelques-unes qui souligneront l'importance de la dimension culturelle, de « l'ordre de l'interaction », comme l'évoque Erwing Gofman (1973) pour aborder la question des civilités de la vie quotidienne. Nous aborderons aussi certaines distances qui sont liées à des différentiels que génère la mondialisation et sont difficiles à traiter à l'échelle individuelle pour les touristes comme pour les sociétés d'accueil.

Le premier exemple pourrait être celui de la distance incompressible qui s'installe parfois surnoisement entre visiteurs et visités. Elle peut s'incarner par ce touriste qui demande au serveur du restaurant d'un hôtel du Sri Lanka de lui garder les restes de viande pour aller nourrir un chien sur la plage, alors que des enfants de pêcheurs miséreux dorment sous une barque cinquante mètres plus loin. C'est aussi, comme nous le rappelle Suzanne Lallemand, la question qui fâche à propos du coût du voyage touristique : « *Du dernier petit village jusqu'à la cafétéria citadine pour étudiants, l'interrogation peut jaillir face à l'occidental solitaire : combien coûte le voyage en avion de son pays d'origine jusqu'en Indonésie ? Dans les cars aussi, après les questions d'usage sur le statut conjugal du voyageur, sur la vitalité de ses parents, le nombre de ses frères et sœurs et le sexe de leurs enfants, son propre métier, etc., arrive le moment où une discrète jeune fille, un vieil agriculteur, un étudiant demandent le montant de la somme que l'inconnu consacre à son séjour indonésien. Souvent, le routard refuse de répondre, compromettant l'atmosphère de sympathie ; quelquefois, il donne un chiffre lequel, même très minimisé, plonge les auditeurs locaux dans un étonnement rêveur* » (Lallemand, 2010, p. 144). Elle rapporte aussi une discussion où deux jeunes routards expliquaient à un étudiant indonésien qu'ils n'étaient pas riches, que les salaires en Europe permettaient peu d'épargne, car les loyers étaient chers et que si l'on gagnait plus d'argent en Europe, on en dépensait aussi plus. Ce à quoi Youli, l'étudiant indonésien leur répondait « *oui, mais c'est vous qui êtes dans mon pays et me parlez ici alors que moi, je n'ai pas les moyens d'être dans le votre. Alors ?* » (Lallemand, 2010, p. 144). Le différentiel économique entre les pays émetteurs et les pays récepteurs qui participent au succès de certaines destinations génère ainsi des incompréhensions et de vagues culpabilités ne favorisant pas les rapprochements.

Le deuxième exemple concernera la question de la confiance. De la pomme empoisonnée de Blanche Neige au « Aie confiance » du serpent Kaa dans le Livre de la Jungle, les jeunes Occidentaux savent, depuis leur plus jeune âge, que la confiance ne doit pas être accordée à la légère. Si notre monde n'est pas digne de confiance, c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles certains voyageurs partent au loin rencontrer des sociétés qui ont su garder des valeurs « authentiques ». De ce désir sont nées des associations de tourisme équitable et solidaire que l'UNAT<sup>159</sup> définit de la manière suivante :

---

<sup>159</sup> L'Union Nationale des Associations de Tourisme et de plein air (UNAT) représente le secteur du tourisme associatif auprès des pouvoirs publics et des partenaires sociaux. Elle a été fondée en 1920 par l'Automobile Club de France, Société d'Encouragement de l'Automobile Club de France (A.C.F.), Club Alpin Français (C.A.F.), et Touring Club de France (T.C.F.). Elle a été particulièrement active dans le domaine du tourisme social après la Seconde Guerre mondiale et joue aujourd'hui un rôle important dans le développement du

« Le tourisme solidaire regroupe les formes de tourisme “alternatif” qui mettent au centre du voyage l’homme et la rencontre et qui s’inscrivent dans une logique de développement des territoires. L’implication des populations locales dans les différentes phases du projet touristique, le respect de la personne, des cultures et de la nature et une répartition plus équitable des ressources générées sont les fondements de ce type de tourisme. ». La contradiction entre le discours sur les sociétés ayant conservé des valeurs traditionnelles loin de la perversion incarnée par la société de consommation et l’introduction d’une logique de profit basée sur l’exploitation de touristes qui constituent une ressource étrangère n’échappe à personne. Si le profit peut être mobilisé pour permettre le « développement des territoires », comment gérer le contact, qui même avec les meilleures intentions du monde, introduit un peu du fiel de la modernité dans la pomme des traditions ?

**Figure 57 - Une proximité des autres bien ordonnée afin de se rassurer au Burkina**



L’initiation aux labours au village de Boala (Burkina) avec TDS voyage. Garder ses papiers et son argent sur soi fait partie des précautions que prennent la plupart des voyageurs quelle que soit la forme de tourisme pratiqué.

*Source : Brochure Tourisme & Développement Solidaires, Programme 2010-2011.*

Comme le montre Isabelle Sacareau dans un article très éclairant paru dans la revue *Téoros* en 2007<sup>160</sup>, la question de la confiance qui repose sur un respect des intérêts de chacun est au cœur de ces systèmes qui mêlent, dans un projet commercial, des acteurs associatifs et de villageois. De même, les interrogations sur les effets sont incontournables. Ainsi, l’association Tourisme et développement solidaires met en garde les touristes ayant recours à ses services sur la question des dons : « Si les villages vivent dans un dénuement matériel qui peut nous interpeller sur nos propres modes de vie et de consommation, ils ne sont pas misérables et surtout ils sont dignes et riches de leurs valeurs culturelles. En séjournant dans ces villages, vous créez de l’activité économique et

---

tourisme solidaire. Depuis 2006, elle a créé le collectif ATES Association pour le Tourisme Équitable et Solidaire, plus spécifiquement orienté sur ces formes de tourisme.

<sup>160</sup> Sacareau Isabelle, 2007, « Au pays des bons sentiments : quelques réflexions critiques à propos du tourisme solidaire », *Téoros*, 26-3, pp. 6-14.

*vous participez ainsi au mieux vivre de ses habitants. Les dons (en vêtements, livres, médicaments...) sont souvent des "cadeaux empoisonnés" selon les propres dires des responsables villageois, ces dons ne correspondant pas forcément à leurs besoins prioritaires et provoquent des problèmes de jalousie, favorise la mendicité... »<sup>161</sup>. Cet avertissement est aussi une forme de mise en garde comme quoi le mal est peut-être déjà fait et donc une invitation à ne pas créer la tentation. En effet, le décalage entre les projections idéalisées sur la virginité des uns et sur la richesse supposée des autres crée parfois des conditions propices aux incidents. Néanmoins, bien souvent, les touristes combinent un angélisme bon enfant avec des réflexes d'usuriers qui leur permettent d'éviter les situations embarrassantes pour tous (figure 57).*

D'une autre manière, ce sont les mêmes avertissements qui sont donnés à propos de l'eau, de la nourriture et de la santé dans de nombreux pays du Sud. Il s'agit de trouver la bonne distance entre l'idée : « être un vrai voyageur "intégré" qui boit l'eau du marigot et mange épicé » et la réalité... De même, la juste distance pourra aussi être à trouver entre l'idée des uns et celle des autres, avec une boisson que vous décapsulerez vous-même, le jeu des intérêts économiques d'un côté, et aseptiques de l'autre, impliquant de bien évaluer... la bonne distance.

Nous pourrions aussi évoquer la question des distances qui peuvent s'installer dans l'appréciation culturelle du confort d'une situation. Benjamin Taunay a expliqué dans ses travaux sur le tourisme chinois à propos de la ville, mais aussi à propos de la plage (Taunay 2010; Taunay 2009b) que les touristes dans ce pays recherchent « *les lieux animés (« renao ») c'est-à-dire des lieux « re », (chaud, chaleureux), et « nao » (bruit, vacarme, agitation), la synthèse des deux idéogrammes produisant le mot « animé » qui signifie d'abord « un lieu où il fait bon vivre », et ensuite « ce qui détend l'esprit, ce qui rend joyeux »* (Taunay, 2011, p. 15). Une plage sauvage et presque déserte sera au mieux très ennuyeuse, et de toute manière pas attirante. Les plages fréquentées seront animées, et la convivialité des parties de la plage les plus bruyantes où l'on pourra déambuler en parlant et en riant sera privilégiée. Il est à noter, comme nous avons pu l'observer à Hainan dans le sud de la Chine en 2013, que, presque personne ne s'allongeant sur la plage, l'appropriation de l'espace est moins forte et autorise ces fortes densités où la plupart des plageurs sont debout, marchent et/ou discutent, en particulier en fin d'après-midi.

Emmanuelle Peyvel explique qu'au Vietnam, des choses comparables sont observables où « *la bonne ambiance qui se dégage d'un lieu touristique est désignée par l'adjectif "vui ve", qui signifie heureux, joyeux, animé, caractéristique du succès du lieu. On devine alors combien un lieu peu fréquenté est plutôt synonyme de tristesse, d'ennui et finalement d'échec en matière touristique »* (Cabasset-Semedo, Peyvel, Sacareau, & Taunay, 2010, p. 230).

Des décalages peuvent apparaître entre des visiteurs issus d'horizons différents sur ce qui est attractif ou non, en lien avec la diversité des approches culturelles ou politiques. Ainsi, les spectacles organisés par les communautés aborigènes attirent une très grosse majorité d'Européens ; les Américains et les Asiatiques ne sont pas spécialement attirés et les Australiens y sont, pour beaucoup, presque allergiques. Mais, au-delà de ce qui attire ou pas, on peut envisager ce qui dérange. Edward

---

<sup>161</sup> Page « Conseils de voyage » du site de Tourisme et développement solidaires Voyage [en ligne] <http://www.tourisme-dev-solidaires.org/conseils-de-voyage> (consulté le 29 août 2014).

T. Hall dans *La dimension cachée* (Hall 1971) mène une étude de proxémie comparée des cultures américaine, arabe et japonaise. Même si on peut émettre des réserves sur l'homogénéité de ces « groupes », Hall montre comment la proximité des corps dans une discussion qui permet de sentir l'haleine est une chose très dérangeante pour les Américains, alors que chez les Arabes, il est normal d'être au contact du souffle et des odeurs de l'autre, ce qui participe à l'établissement d'une relation cordiale et détendue. De la même manière au Japon, où il remarque que le mot intimité n'existe pas, le fait de dormir par terre proche les uns des autres est considéré comme agréable et rassurant. Quand le sociologue David Le Breton (1992) explique que « *dans les sociétés qui demeurent encore relativement traditionnelles et communautaires, le "corps" est le relieur de l'énergie collective. À travers lui chaque homme est inclus au sein du groupe. À l'inverse, dans les sociétés individualistes, le corps est interrupteur, il marque les limites de la personne, c'est-à-dire là où commence et s'achève la présence de l'individu.* », il souligne comment des différences culturelles profondément ancrées peuvent générer des incompréhensions et des inconforts dans les jeux de distance de la relation sociale entre visiteurs et visités (figure 58).

**Figure 58 - Proximité ne veut pas forcément dire convivialité... pour tout le monde**



Dans le film « À bord du Darjeeling Limited » de Wes Anderson, trois frères partagent un siège pour deux dans un bus indien. Cette expérience de proximité qui souligne ici la communion entre les personnages peut être très inconfortable pour un voyageur occidental, quand elle n'est pas souhaitée. Dans les trains indiens, cette situation est classique et ne pose pas de problème aux voyageurs. De même, s'affaler sur quelqu'un que l'on ne connaît pas pour dormir ou être collé aux corps des autres dans la foule qui monte dans le wagon est une situation généralement acceptée par les Indiens.

*Source : Anderson Wes, 2008, The Darjeeling Limited (A bord du Darjeeling Limited)  
Fox Searchlight Pictures, American Empirical Pictures, Dune Entertainment.*

### 33 - La distance, la qualité et le confort

Dans l'approche de la distance dans le projet touristique, comme nous venons de le voir, la question de la « juste distance » est une chose importante et l'on pourrait penser que de garder les bonnes distances dans les lieux touristiques est un souci majeur des touristes comme des opérateurs qui répondent à leurs demandes. Un espace touristique, pour être perçu comme étant de qualité, devrait en conséquence permettre au touriste d'évoluer sereinement dans l'espace. Cependant, aujourd'hui, la fréquentation de nombreux lieux touristiques est présentée comme problématique en lien avec une forte fréquentation ne permettant plus de retrouver ces fameuses distances. Chaque été, les journaux nous font une sélection de ces lieux, heureusement en général éloignés, où la fréquentation est considérée comme incroyable. La fameuse plage de Haeundae en Corée (figure 59) est régulièrement proposée à l'étonnement des estivants qui s'estiment, du coup, bien heureux de ce qu'ils connaissent sur le littoral méditerranéen. Le constat de cette déraison du tourisme dans sa manière de se comporter avec les lieux est abondamment relayé, même dans les milieux les plus savants, comme le montrait le chapitre « Haro sur le troupeau » de l'ouvrage *Tourismes 1* de l'Équipe MIT (2002). Cet ouvrage soulignait aussi la manière parfois un peu idéologique que certains auteurs avaient de traiter de la question de la masse dans le tourisme à l'image d'André Girod,<sup>162</sup> quand il nous parle de Majorque (Baléares) qu'il retrouve dans les années 1980. « *Avaiement poussé le long des plages de monstrueuses constructions, HLM pour touristes qui, pieds nus et sac au dos, le guide du Routard à la main, débarquaient avec quelques sous en poche et s'éclataient la nuit à danser sur le sable. Sans parler des embouteillages sur les routes, des klaxons qui ébranlaient la nuit et des prostituées qui s'offraient sur les trottoirs. Majorque est devenue un lupanar* » (Girod, 2011 p. 49). Associer ainsi logement social, jeunesse, pauvreté, prostitution, etc. pour définir ce « tourisme de masse » qui dénaturerait les lieux et envahirait le sable, la nuit et jusqu'aux trottoirs fait en effet frémir.

Comme le rappelle Florence Deprest (1997), il existerait donc aujourd'hui une forme de « tourisme de masse » qui n'aurait pas la même « qualité » que le tourisme tout court, le « vrai » tourisme. Ce tourisme de masse serait donc inévitablement à mettre en comparaison avec une référence préexistante. Il serait vu comme une dénaturation liée au nombre du « vrai » tourisme, et entraînerait une baisse de la qualité de l'expérience et des lieux touristiques. « *Le tourisme de masse, ce sont des plages et des pistes de ski surpeuplées, des littoraux et des montagnes bétonnés, des embouteillages d'automobiles et des files d'attente, des charters, des autocars et des multitudes de voitures individuelles, des shorts à fleurs, des peaux brûlées ou bronzées, et aussi des tiroirs-caisses qui résonnent. Le plus souvent, le terme renvoie à des images très négatives* » (Deprest, 1997, p. 23). Tout lieu associé au nombre devenant synonyme de cette baisse de qualité. Il est aussi possible de penser qu'il ne s'agit pas autant de l'apparition d'une nouvelle forme de tourisme que de la transformation du système touristique. Depuis les années 1920-1930, nous vivons un système touristique de masse<sup>163</sup> qui implique des nombres, des formes, des pratiques, des lieux, des acteurs et des technologies spatiales qui peuvent être différentes de celles en cours au XIX<sup>e</sup> siècle (Équipe MIT 2011; Boyer 1999).

---

<sup>162</sup> André Girod est présenté, sur le site de la revue *Espaces* dans laquelle il a publié quelques articles, comme un ancien organisateur du Touring-Club de France auteur de *Tourisme de destruction massive* paru en 2011 chez L'Harmattan (Girod 2011).

<sup>163</sup> On peut même évoquer un tourisme de masse individualisé où cohabitent standardisation et individualisation des voyages comme des pratiques depuis les années 1970 (Équipe MIT, 2011).

### Figure 59 - Plage de Haeundae à Busan dans le sud de la Corée

Cette image de la plage coréenne a été dupliquée des milliers de fois, d'ailleurs souvent présentée comme une plage chinoise. Le choix du cadrage et la vue oblique (comme sur la photo suivante) renforcent l'idée de densité extrême. Le fait que les baigneurs disposent de bouées confirme l'effet de masse comme la présence des parasols très proches qui font de cette plage, et ce n'est pas un hasard en Corée, un domaine de l'ombre autant que du soleil.

*Le 30 août 2014, cette photo était disponible sur <http://ulsanonline.com/Travel/wp-content/uploads/2012/06/Haeundae-summer.jpeg>*



### Figure 60 - « Gorgeous beach » ou « prostitution de un pais » quelle qualité pour la plage de Benidorm (Espagne) ?

Les deux kilomètres de la Playa de Levante, une des deux plages de la ville de Benidorm, forment un front de mer classiquement présenté pour illustrer la bétonisation du littoral. Sur cette photo, la plage présente une situation classique d'occupation de l'espace en milieu de journée dans une station touristique. Si la photographie écrase les perspectives et peut donner l'idée d'une grande proximité entre les personnes, l'affluence moyenne sur la promenade, comme dans l'eau, ainsi que la possibilité de circuler entre les serviettes montre qu'il s'agit là d'une situation de forte fréquentation, sans être extrême. Mais au-delà de la qualification de la densité de la fréquentation, de savoir si la plage est « bondée » ou non, il est intéressant de voir que cette image peut être utilisée pour illustrer des idées de « qualité » très différentes.



En faisant une recherche sur la récurrence de cette image (avec la fonction « Trouver d'autres tailles de l'image » de Google) nous avons trouvé 183 sites Internet utilisant cette image. Elle est presque autant utilisée pour illustrer une dénonciation des méfaits du tourisme de masse : « *Le tourisme de Masse, prostitution d'un pays* <sup>164</sup> », « *Y a-t-il un tourisme de masse non prédateur ?* <sup>165</sup> » que pour vanter que « *Ces magnifiques plages [...] où vous n'aurez certainement pas de problèmes pour trouver une place sur le sable! Les deux plages arborent fièrement le Pavillon bleu délivré par la Fondation pour l'Éducation à l'Environnement en Europe pour leur sécurité et leur propreté* <sup>166</sup> ».

<sup>164</sup> El turismo de masas, prostitución de un pais... (Consulté le 31 août 2014)

<http://palabrasdemudos.blogspot.fr/2011/02/el-turismo-de-masas-prostitucion-de-un.html>

<sup>165</sup> ¿ Existe un turismo que no sea masivo y depredador ? (Consulté le 31 août 2014)

<https://www.diagonalperiodico.net/saberes/23635-existe-turismo-no-sea-masivo-y-depredador.html>

<sup>166</sup> Benidorm beaches - « *These gorgeous beaches stretch for about three miles, so you will definitely have no problems in finding a spot in the sand! Both beaches are proud holders of the Blue Flag award, from the European Federation of Environmental Education, for their safety and cleanliness.* » (Consulté le 31 août 2014)

<http://www.villaspeople.com/spain/stories/costa-blanca-villas---benidorm-beaches.html>

De plus, comme nous l'avons vu préalablement, certaines pratiques de sociabilités s'épanouissent mieux quand le nombre, le juste nombre, est là. La qualité en matière de tourisme n'est donc pas arithmétiquement liée au nombre. Enfin, l'expérience d'une même situation par des usagers différents peut être très variée en fonction des représentations qu'ils associent à leurs perceptions. L'exemple de l'usage d'une même image sur internet associée à des idées très différentes est à cet égard instructif. Ainsi, en enquêtant sur la récurrence d'une photographie de la plage de Benidorm<sup>167</sup> présentant une situation de fréquentation classique en période estivale, nous trouvons (figure 60) la même image associée à des discours vantant la beauté des lieux, alors qu'avec la même vue, d'autres ne verront que surpopulation et masse prédatrice.

Pour aborder cette question de la qualité, du nombre et des distances, nous aborderons, dans un premier temps, les notions de qualité et de confort, avant de nous interroger sur l'intérêt de la notion de capacité de charge. Au final, nous essaierons de comprendre dans quel contexte la notion de saturation peut avoir du sens.

### 331 - Qualité, bien-être et confort

Si nous repartons de l'idée que, dans un projet touristique, l'expérience pourra être altérée si le jeu de distances qui s'organise autour du touriste n'est pas jugé comme étant de qualité. Nous devons alors nous interroger sur ce que veut dire qualité pour un touriste et comment cette qualité s'articule avec les notions de confort et de bien-être.

Précisons d'abord que le terme de « qualité » est en soi très polysémique. Il peut cependant avoir deux grandes significations, un sens très neutre de « caractéristique », ce qui détermine, et un sens qui induit une caractéristique positive ou négative, la plus ou moins bonne qualité. Une expérience « de qualité » en matière de tourisme concerne évidemment le deuxième sens, et plus particulièrement une valeur positive quand aucun autre qualificatif n'est adjoint. De manière étrange, alors que cette idée de qualité semble omniprésente dans notre vie quotidienne, son utilisation dans les sciences semble beaucoup plus délicate. Roger Brunet en fait une entrée de son dictionnaire critique *Les Mots de la Géographie* (Brunet et al. 1992), mais pour lui garder le sens neutre de caractère, de propriété, avant de la confronter à « quantité » à laquelle elle est souvent opposée. Une donnée pouvant varier en quantité (variation du nombre) ou en qualité (variation du type). *Le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy & Lussault 2003) ne lui accorde aucune place. En fait, par la subjectivité qu'elle implique, la qualité, en tant que bonne ou mauvaise valeur, s'accorde mal avec les sciences qui se veulent exactes.

Cette qualité trouvera cependant un certain écho dans trois domaines : la santé avec la notion de qualité de vie, la construction avec les normes de qualité environnementale et la production avec la notion de Démarche Qualité. Dans ces domaines d'application, la qualité sera objectivée par l'intermédiaire d'indicateurs qui pourront être mesurés, additionnés afin d'obtenir des évaluations comparables. Cependant, tous, rapidement seront amenés à prendre en compte, dans cette évaluation

---

<sup>167</sup> Benidorm est la grosse station balnéaire de la Costa Blanca en Espagne.



de la qualité, une composante humaine et sensible. Le domaine de la santé introduit la question du « bien-être » du patient sur laquelle elle sera rejointe par les approches de l'architecture et de l'aménagement qui penseront le bien-être à l'échelle d'autres « coquilles » de l'homme (maison, quartier, etc.). La démarche haute qualité environnementale intégrera, en plus des impacts de la construction sur l'environnement extérieur, la question de la création d'un environnement intérieur satisfaisant où l'on retrouve des questions en lien avec l'architecture, sur le confort visuel, olfactif, acoustique, hygrothermique et des questions en lien avec la santé (qualité sanitaire des espaces, de l'air, de l'eau<sup>168</sup>). La démarche Qualité en matière de production est incarnée par les travaux de William Edwards Deming, qui est surtout connu pour sa « roue de la qualité » qui enchaîne les étapes [1] Préparer, Réaliser, Vérifier, Ajuster, [2] Préparer, Réaliser, etc., amenant à un retour sur expérience permettant d'améliorer la qualité des produits et la rentabilité de la production. Mais Deming formula aussi l'idée que, quand l'entreprise focalise sur la satisfaction des clients, la qualité augmente et les coûts finissent par chuter alors que si l'on focalise sur les coûts, c'est la qualité qui finit par chuter. Ce modèle de Deming fut décliné en un modèle CYQ pour « Cycle de la qualité » (Averous, 2004) qui intègre justement cette dimension de l'univers du client. La roue se partage en deux univers, l'univers du prestataire où l'on définit la qualité voulue (décidée), puis on évalue la qualité réalisée avant de passer dans l'univers du client où l'on passe à la qualité perçue (du produit réalisé et commercialisé), à la qualité attendue qui permet de voir s'il y a satisfaction (adéquation entre perception de la qualité du produit et attente à l'achat). Cette dernière approche particulièrement adaptée à l'évaluation des services est transposable dans le domaine du tourisme où l'on comprend qu'une expérience de qualité sera une expérience où la qualité perçue sera conforme ou supérieure à la qualité attendue. Ces modèles et ces approches au final soulignent tous que l'approche de la qualité ne peut pas se faire sans aborder la question du ressenti des usagers.

C'est aussi ce que soulignent les approches de géographie du bien-être (Bailly 1981; Racine & Bailly 1988) qui distinguent deux dimensions à ce bien-être, l'une objective et l'autre subjective. Pourtant, ces premières approches ont souvent été réfléchies à travers la question de grands indicateurs de bien-être pensés à l'échelle internationale et, en général, pour des temps longs. Il s'agissait d'évaluer le bien-être, non pas dans une pratique ou une situation, mais dans la vie des populations. De plus, dans un premier temps, l'évaluation du bien-être fut souvent réduite au taux d'équipement ou au niveau de consommation des ménages. Dans les années 1990, avec les travaux d'Amartya Sen sur la « capabilité », la notion évolue. Aux biens consommés s'ajoute l'idée que ces biens n'ont de valeur que par ce qu'ils permettent de faire ou d'être. Une bicyclette n'aura ainsi de valeur que par la mobilité qu'elle permettra d'acquérir ou le prestige social qu'elle donnera. Mais la liberté politique qui permet d'être, ou pas, mobile grâce à cette bicyclette, ou la sécurité qui permettra de pouvoir l'utiliser sans se créer de problèmes, sont aussi capitales pour évaluer la « vie de qualité », la « bonne vie », le bien-être (Leyle 2010). Depuis les années 2000, la géographie du bien-être a connu un certain succès en pensant la question à une autre échelle, celle du cadre de vie. Il s'agit de réfléchir alors au lien entre espace de qualité et bien-être qui pose la question de l'articulation entre aménités, aménagement et appropriation de l'espace comme cela était proposé pour le colloque *Espace, qualité*

---

<sup>168</sup> La démarche haute qualité environnementale (HQE) permet d'améliorer la conception ou la rénovation de logements en se basant sur un référentiel de quatorze cibles (3 sur l'éco-construction ; 4 sur l'éco-gestion, 4 sur le confort et 3 sur la santé). Depuis 2010, la démarche HQE bâtiment a été complétée par la démarche HQE aménagement intégrant la construction des éco-quartiers. Source : Association HQE, <http://assohqe.org/>

*de vie et bien-être* en 2004 à Angers (Fleuret 2006). Dans ces approches, le ressenti et la sensorialité (Grésillon 2008) de l'individu prennent une place importante, confirmant la double composition du bien-être. « *Il y aurait bien-être lorsqu'un individu serait satisfait (aspect "subjectif") de la qualité de son cadre de vie (aspect "objectif"), et cette satisfaction sera fortement dépendante du vécu individuel de la personne, donc de ses expériences - plus ou moins médiées par des perceptions, représentations, pratiques... et attachées à des (mi)lieux, territoires et environnements* » (FNAU, 2005 cité dans Faburel, 2012). Là encore, on comprend bien comment, au cours d'une visite, le sentiment de bien-être pourra relever, pour le touriste, de sensations agréables (une température douce, des odeurs agréables), mais aussi de la perception d'un environnement qui ne soit pas hostile (trop bruyant, trop proche, trop rapide) et dans lequel sa liberté d'évoluer et sa sécurité ne lui apparaissent pas menacées.

Les années 2000 allaient donner un autre cadre à l'épanouissement de cette notion de bien-être avec le développement de la notion de « services écosystémiques » ou services écologiques. Cette notion, développée dans un premier temps pour évaluer économiquement les dommages à un environnement et le coût de ces dommages, a connu une diffusion particulièrement forte en étant intégrée de manière centrale dans « l'Évaluation des écosystèmes pour le millénaire », travail commandité par les Nations Unies et qui sera réalisé entre 2001 et 2005. De ces travaux menés pour « *évaluer les conséquences de l'évolution des écosystèmes sur le bien-être de l'Homme et pour établir la base scientifique des actions requises pour un renforcement de la conservation des écosystèmes, de leur exploitation de manière durable et leurs contributions au bien-être de l'Homme* » (Millennium Ecosystem Assessment 2005). L'approche distingue donc une série de services d'origine écosystémique et des composantes du bien-être humain sur lesquels ces services peuvent jouer. Les quatre grandes catégories de services écologiques sont les services d'approvisionnement (ex : air respirable, eau douce, sol, nourriture, pétrole, ressources génétiques, etc.), les services de régulation (ex : effet tampon sur les inondations, inertie climatique, etc.), les services de soutien aux conditions favorables à la vie sur Terre : cycle des éléments nutritifs, cycle du carbone, production de biomasse, formation des sols, etc., et, enfin, les services culturels et aménités (ex : bénéfiques spirituels, récréatifs, culturels, esthétiques, scientifiques, pédagogiques...). L'identification d'un aspect récréatif dans ces « services » est donc tout à fait importante dans les services écosystémiques et ils participent, aux côtés des équipements, à cette qualité objective du cadre de vie qui permet le bien-être humain. Cette dimension « aménité » de la nature est capitale dans le tourisme ; pour s'en convaincre, il suffit de penser à son importance dans la découverte de la mer ou de la montagne comme espace de tourisme.

Nous terminerons cette approche du jeu de distance nécessaire au vécu d'une expérience touristique sereine avec la notion de confort. Cette notion peut être, dans la langue française, déclinée en plusieurs idées. D'abord, le confort c'est l'ensemble des commodités matérielles qui procurent le bien-être. Le confort « moderne » sera alors décliné en taux d'équipement en réfrigérateur, poste de télévision, téléphone portable et autre WiFi. C'est, dans un deuxième temps, les sentiments qui en résultent avec, par exemple, l'idée du confort des transports modernes. Mais le confort, c'est aussi la manière dont ces équipements, ou l'aménagement d'un lieu seront rendus confortables suivant les normes en vigueur pour l'époque, et pour la personne. Ainsi, dans un avion, le fait de disposer d'un écran sur lequel regarder des films que l'on pourra choisir sera confortable, mais l'écartement, l'agencement des sièges (le « pitch ») sera sans doute encore plus important. Enfin le confort pourra

être moral, intellectuel avec tout ce qui assure le bien-être de l'esprit et sa tranquillité. Ainsi, voyager en faisant appel à une agence sera un confort en libérant l'esprit des soucis de la préparation du voyage. La géographie ne s'est pas beaucoup intéressée au confort si ce n'est à travers la question du bien-être dans la ville (durable) et aussi, grâce aux données de l'INSEE, à travers une évaluation récurrente de l'inconfort des logements déclinée à travers trois notions : l'hygiène, l'équipement et la surpopulation des logements, et cela de la géographie de l'inconfort des maisons rurales de Jean Pitié en 1969 à l'étude menée par François Clanché sur la répartition de l'inconfort en France en 1995. Le confort dans le voyage n'est pas abordé par la géographie si ce n'est à travers la question de la recherche d'un climat agréable, voire du calcul d'un indice de confort climatique ou d'un indice climatique touristique (Dauphine & Ghilardi 1978; Besancenot et al. 1978). Si cette question n'est pas abordée en géographie, elle intéresse pourtant les opérateurs comme la SNCF qui finance la thèse de Gaëlle Delepaut (2007) en science du langage sur les discours des passagers sur le confort dans le train (vibrations, bruit, propreté, air, etc.). C'est aussi les classements réguliers des compagnies aériennes les plus confortables où l'on assiste à un concours d'images de sièges dans lesquels confort rime avec luxe et amplitude de l'espace permettant des mouvements plus distingués et des positions plus détendues. Cette approche du confort n'est pas sans rappeler les réflexions de l'ergonomie sur les espaces et les volumes nécessaires à l'accomplissement de certaines tâches ou de certains mouvements (figure 61). Elle rappelle aussi le travail sur les proportions humaines des architectes contemporains afin de penser des espaces au plus près des distances de l'homme dans son environnement (figure 62). En regardant les photos de Benidorm et de Haeundae, on comprend l'intérêt qu'il peut y avoir à réfléchir à l'espace des touristes en envisageant de manière très concrète l'espace minimal ou optimal nécessaire pour leurs différentes pratiques.

### 332 – Peut-on mesurer une capacité de charge quand on parle de tourisme ?

Quand on parle de densité et de nombre en matière de tourisme, après avoir abordé la question du tourisme de masse et de ses aspects affligeants, après avoir contemplé les photos des plages de Benidorm ou de Haeundae et « constaté » que ce n'était pas possible, le souhait de ne pas en arriver « là » est souvent exprimé. La question de la limite de ce que l'on peut supporter, de ce que « l'espace peut supporter », amène à l'évocation d'une capacité de charge, qui permet de déterminer l'acceptable, le raisonnable, le viable pour éviter le mal-être, la « saturation », la « surpopulation ».

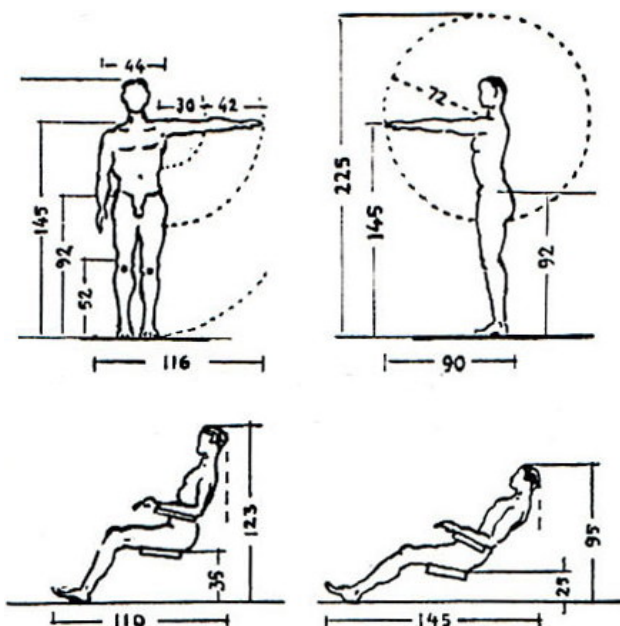
Le concept de capacité de charge, classiquement définie comme la taille maximum d'une population que peut supporter un environnement de manière durable<sup>169</sup>, est une notion donnée à l'origine par des biologistes et des agronomes travaillant sur la pression sur les ressources fourragères. La capacité de charge pouvant alors être illustrée par le nombre de moutons que peut supporter (à conditions climatiques homogènes durant l'année) un pré clos de un hectare, afin de permettre aux animaux de se nourrir, sans menacer durablement la repousse de l'herbe et donc la survie du groupe. Le zoologiste Raymond Pearl qui travaillera sur les drosophiles (mouches du vinaigre) obtint des résultats intéressants qu'il transposa à la fin des années 1920, de manière un peu précipitée, comme

---

<sup>169</sup> « *Carrying capacity is typically defined as the maximum population size that can be supported indefinitely by a given environment* » définition générique de la capacité de charge (*carrying capacity*) par Mark A. Hixon dans *l'Encyclopedia of Ecology*, 2008, Waltham (Massachusetts), Academic press, pp. 528–530.

l'explique le démographe Hervé Le Bras dans *Les Limites de la Planète* (1994), à l'évolution des populations dans le monde et à la définition d'une population limite de la planète. Nous passerons ici sur les débats où dimensions politiques et dimensions scientifiques étaient entremêlées pour apporter des solutions afin de limiter cette surpopulation liée au comportement immature des masses déshéritées. Le lien avec certains discours actuels sur *la planète malade du tourisme* (Festraëts & Le Bot 2007) et *le tourisme de destruction massive* (Girod 2011) permet d'imaginer la nature des attaques et des solutions proposées à l'époque pour réguler une population qui n'était pas encore touristique.

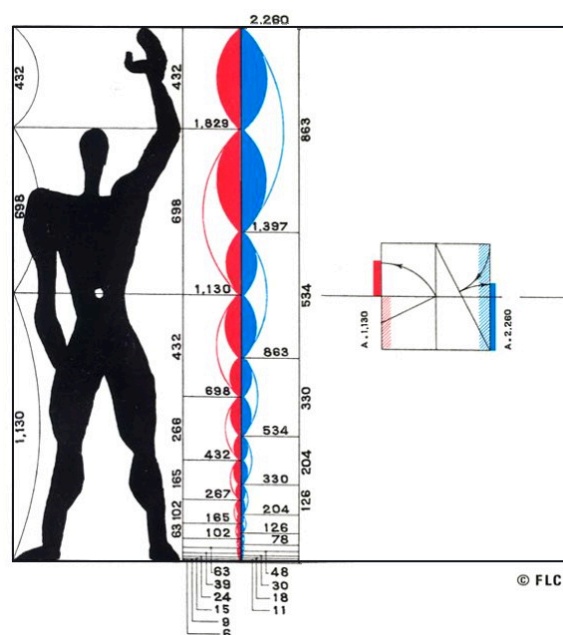
Figure 61 - Croquis d'ergonomie



Croquis pour l'aménagement intérieur des bateaux d'une association néerlandaise de navigation de plaisance. Ils présentent les contraintes d'espace liées à quelques mouvements ou postures.

Source : Vaartips (consulté le 30 août 2014)  
<http://www.vaartips.nl/extra/ergonomie.htm>

Figure 62 - Le Modulor de Le Corbusier



Le Modulor est un système de mesure basé sur les proportions humaines mis au point en 1945 par l'architecte Le Corbusier qui permettait de penser rapidement ses dessins d'architecture.

Source : Fondation le Corbusier  
<http://www.fondationlecorbusier.fr/>

Cette idée d'une (sur)charge de la planète et de la nécessité d'une gestion adaptée reviendra en force à la fin des années 1960 avec la naissance de l'écologie politique et sera incarnée par les visions alarmistes du Club de Rome dans les années 1970 sur la croissance de la population mondiale. Il est alors défini une population maximum à la surface de la Terre au-delà de laquelle on assistera à une dégradation de l'environnement et un épuisement des ressources alimentaires et des matières premières. Dans les années 1980, avec le rapport Brundtland développé dans le cadre de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement des Nations Unies, l'idée de « capacité de charge » souligne moins un risque d'épuisement des ressources naturelles que

l'importance de pouvoir parvenir à un développement « durable » répondant aux besoins des populations présentes sans compromettre la capacité des générations futures à pouvoir répondre à leurs propres besoins. La capacité de charge est alors définie comme « *la capacité d'un écosystème à entretenir des organismes sains, tout en maintenant sa propre capacité d'adaptation et de renouvellement* » (Brundtland 1987).

Mais au-delà de cet aspect très global, la notion de capacité de charge se développe aussi en lien avec la gestion d'espaces fragiles. Le piétinement des dunes ou des végétations montagnardes montre bien comment le passage du mouton au touriste peut se faire. Les gestionnaires d'aires naturelles protégées vont être très présents dans ces réflexions sur la gestion des sites. Avec l'augmentation des pratiques de loisirs de nature et/ou le succès de la visite touristique de certains espaces, la plupart des parcs nationaux vont mettre en place des programmes de suivi et de gestion de la fréquentation touristique dans les parcs. « *L'objectif est alors de définir la capacité de charge de l'espace protégé, c'est-à-dire la fréquentation touristique maximale que peut supporter le périmètre de protection sans que cela n'entraîne de dégradation des écosystèmes. Lionel Laslaz a cependant bien démontré qu'il s'agit là d'une notion autant politique que scientifique, dans la mesure où elle répond avant tout à une inquiétude des gestionnaires sur une perte de contrôle face à une hypothétique "sur-fréquentation" des sites* » (Depraz, 2008, p. 195). Cette dernière préoccupation n'est pas sans rappeler l'émergence de l'idée d'une « Capacité de Charge touristique ».

Dans les années 1990, le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE/PAP/RAC 1997) et l'Organisation mondiale du tourisme (WTO, 1996) développent en effet l'idée d'une « capacité de charge touristique ». Cette association illustre bien comment tourisme et environnement se préoccupent de manière croisée de la préservation de la ressource. Pour le domaine de l'environnement, le tourisme, au-delà des pressions qu'il entraîne, peut apporter des moyens, mais surtout légitime certaines politiques environnementales en inscrivant la protection non seulement dans une logique de préservation, mais aussi dans l'idée d'une certaine valeur économique comme nous avons pu le voir avec l'idée de « services écosystémiques ». Pour le tourisme, l'altération de la ressource environnement par une mauvaise gestion de ses flux et de ses pratiques manquerait de rationalité.

Mais en fait, l'idée de capacité de charge touristique, qui a été développée à des échelles plus ou moins cohérentes allant du territoire national à l'espace local (Butler 1996; Canestrelli & Costa 1991), n'a pas vraiment généré d'approches convaincantes pour traiter de l'espace touristique de manière générale. Virginie Duvat souligne que l'on peut en fait appliquer plusieurs définitions en fonction du type de site (« artificiel » ou « naturel ») et du projet politique envisagé. La capacité de charge peut d'abord être envisagée dans une perspective de préservation d'un système en limitant au maximum les impacts anthropiques ou touristiques. « *La capacité de charge se définit alors comme le seuil au-delà duquel la fréquentation se traduit par des dégradations environnementales irréversibles (perte de biodiversité, par ex.) et/ou des perturbations socioculturelles ou socioéconomiques néfastes pour l'équilibre des communautés humaines en présence (introduction brutale de l'économie monétaire, chocs de culture). [...] Dans d'autres cas, la priorité des décideurs est de maintenir le confort et l'état de satisfaction des visiteurs, d'où la recherche d'un équilibre entre d'un côté, la capacité physique et le niveau d'équipement du site, et de l'autre, son niveau de fréquentation. Dans ce cas, la capacité de charge correspond aux limites du changement acceptable*

*par les usagers. Leur perception de l'espace de pratique constitue ici le principal facteur à prendre en compte pour déterminer un seuil de fréquentation indicatif.* » (Duvat, 2008, p. 3)

En fait, aujourd'hui, la plupart des approches de cette capacité de charge touristique combinent de nombreux paramètres dans un système d'indicateurs regroupés autour de grandes composantes : physique-écologique, socio-démographique et politico-économique (Coccosis et al. 2003). Il en résulte, comme le souligne l'équipe de géographes nantais (Pottier et al. 2009) à propos de la « capacité d'accueil » inscrite dans la loi Littoral<sup>170</sup>, que ces démarches de définition de « capacité » ont plus d'intérêt comme outils permettant d'élaborer différents scénarios de développement en fonction des choix de priorités des gestionnaires que pour fixer une véritable « capacité » de référence pour la fréquentation d'un lieu ou d'un espace.

Pour conclure sur cette notion de capacité de charge, précisons que nous l'envisageons au niveau du site où la charge peut se traduire par un inconfort au regard des distances avec les autres. Cette question se pose en particulier dans la gestion des sites clos visités par les touristes, monuments historiques, parcs d'attraction et musées, etc. Évidemment, dans le parc d'attractions, conçu pour l'accueil de visiteurs, la gestion du nombre sera plus aisée que dans les monuments historiques. Et si le Château de Versailles, conçu pour accueillir la foule des courtisans, pourra s'adapter sans trop de problèmes, les tours de Notre-Dame de Paris obligeront à la mise en place d'une gestion plus complexe. La question de ces concentrations de la fréquentation pouvant entraîner un inconfort et des dégradations pourront aussi se poser ponctuellement et/ou temporairement dans des sites ouverts, en milieu urbain, sur le littoral (certaines plages ou parties de plages) comme en montagne (en bas des pistes, sur un point de vue, etc.) ou sur des voies de communication (route d'accès au littoral, etc.). La plupart du temps, les concentrations constatées sont déjà les résultantes de choix à travers des politiques de gestion de la fréquentation et sont donc des concentrations (politiquement) acceptées. Elles peuvent même être organisées comme mode de gestion du site avec, par exemple, la politique des *honey pots*, les « pots de miel », dans les parcs nationaux américains où il est choisi de déterminer un certain nombre de pôles d'attractions qui concentreront le public et permettront en retour de protéger, de fait, la plus grande partie du périmètre de l'aire protégée (Depraz 2008). Agir sur la fréquentation dans le cadre de la gestion des sites à dimension touristique est aujourd'hui classique et peut se faire, comme le montre Florence Deprest (1997), à travers des mesures variées permettant d'agir sur le volume, sur l'inscription spatiale ou sur les effets de la fréquentation (Tableau 1).

Réfléchir à la capacité de charge et à la saturation des espaces touristiques nous amène aussi à penser aux jeux qui peuvent se jouer autour du contrôle de l'espace dans les lieux touristiques. Sans parler des relations qui sont souvent complexes avec les populations locales (qui sont exposées de manière plus ou moins proche aux éventuels bénéfices ou nuisances liés à la présence des touristes), les populations touristiques (résidents secondaires, excursionnistes, touristes résidant en hébergement commercial – hôtel, camping, mobilhome, camping-car, etc. – touristes hébergés chez des parents et amis résidents locaux ou résidents secondaires, mais aussi anciens et nouveaux vacanciers, etc.) peuvent avoir une appropriation forte de l'espace. Nous l'avons montré à propos des résidents

---

<sup>170</sup> La « capacité d'accueil » inscrite dans la loi Littoral est en fait plus aujourd'hui une « capacité d'urbanisation » pour les territoires littoraux.

secondaires sur l'île de Ré (Blondy et al. 2013; Vacher & Vye 2012; Vacher & Vye 2011) à propos de l'usage des plages ou de la participation aux associations de protection des intérêts des propriétaires. La conception éthologique du territoire de certains habitants (même temporaires) nous rappelle que, pour certains, l'idée de l'espace social est plus proche de celle de l'espace vital<sup>171</sup> que de l'espace vécu (Tizon 1996; Di Méo & Buléon 2007). Ainsi, lors des enquêtes que nous menons avec l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir<sup>172</sup> chaque été depuis 2008, les enquêteurs ont régulièrement plus de difficulté (refus de répondre aux questionnaires) à travailler sur les plages des communes de l'île de Ré où le prix du foncier est le plus important et où il semble que l'espace soit perçu comme un peu plus « privé » qu'ailleurs.

**Tableau 1 -Types de gestion des flux dans les sites touristiques**

Agir sur le volume de la fréquentation	Stopper la fréquentation	Fermer l'accès au site
	Limiter la fréquentation	Accès payant
		Limitation de l'accessibilité
		Sélection de catégories de visiteurs
		Interdiction de certaines pratiques
		Quotas de visites
		Conditions particulières de visites
		Réduction de la durée du séjour
Contrôle strict de la publicité		
Agir sur l'impact de la fréquentation	Réguler la fréquentation	Disperser la fréquentation
		Concentrer dans le temps et l'espace
		Canaliser et rythmer la fréquentation
		Zonages des activités dans l'espace
	Augmenter la résistance du site	Augmenter la capacité des infrastructures et services
		Utiliser des matériaux résistants
	Modifier la nature de la fréquentation	Informier
		Sensibiliser
		Éduquer
		Encourager les pratiques moins dommageables pour l'espace

Source : Deprest, F., 1997, *Enquête sur le tourisme de masse, l'écologie face au territoire*, Paris, Belin, p. 55.

<sup>171</sup> « Espace vécu : Espace tel qu'il est perçu et pratiqué par les êtres qui y vivent. [...] Frémont distingue "l'espace de vie", qui est l'ensemble des lieux fréquentés par une personnes ou par un groupe », l'« espace social », qui est l'espace de vie plus les « interrelations sociales » qui les sous-tendent et « l'espace vécu », qui est l'espace social plus « les valeurs psychologiques qui s'attachent aux lieux et qui unissent les hommes à ceux-ci par les liens matériels » (Staszak, 2003, pp. 340-341).

« Espace vital : Support d'une théorie raciste récupérée et développée par le nazisme (*lebensraum*) et selon laquelle un peuple "élu" a droit sur terre à une certaine place, à une étendue correspondant à ses besoins, serait-ce au détriment de ses voisins (de race ou de civilisation "inférieures") » (Brunet, Ferras, & Théry, 1992, p. 195).

<sup>172</sup> Créé en 2008, l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir produit des connaissances sur les pratiques littorales et maritimes. Il est rattaché à l'UMR 7266 Littoral ENvironnement et Sociétés (LIENSs) CNRS-Université de La Rochelle. [http://ecop.univ-lr.fr/Observatoire\\_des\\_Pratiques.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Observatoire_des_Pratiques.htm)

Nous pouvons donc voir que la question de la distance aux autres peut se complexifier avec des sentiments d'appropriation variable chez les usagers d'un même lieu. À noter que, dans des lieux essentiellement touristiques, l'appropriation de l'espace peut être très rapide. Être un « habitué » d'une plage au bout d'une semaine ne pose aucun problème aux touristes que nous enquêtons. Bien sûr, ce type d'appropriation rapide n'est possible que si aucune autre population ne réclame un usage prioritaire ou exclusif du lieu. La question de la forte appropriation de certains spots de surf où fleurissent les inscriptions « *locals only* » à proximité des sites montre que la notion de densité et de surpopulation peut être très relative, quand certains espèrent garder un usage privé ou prioritaire du lieu.

Cette question de la cohabitation nous amène aussi à aborder la notion de coprésence<sup>173</sup>. Certains lieux, ou, certains lieux à certains moments, sont partagés par des populations variées, avec des pratiques et une utilisation de l'espace différentes. En conséquence, les jeux de distances peuvent être brouillés par un usage de l'espace ne répondant pas aux mêmes modalités. Caroline Blondy (2010, 2013) montre ainsi que sur la plage tahitienne, les relations à l'espace balnéaire entre les populations polynésiennes, les résidents d'origine européenne et les touristes peuvent être différentes. Ainsi, l'importance des sociabilités élargies, la pratique des barbecues ou des pique-niques sous les arbres, la réserve dans l'exposition du corps au regard des autres et au soleil, la présence de musique forte sont classiques de la pratique polynésienne de la plage, alors que les résidents locaux d'origine européenne, les expatriés ou les touristes auront des pratiques de bronzage et de bain plus proches de ce que l'on observe sur les plages métropolitaines. Michel Desse (2006) observe des choses assez similaires aux Antilles.

Si, dans les outre-mers français, les plages ne connaissent en général pas de situation de très forte fréquentation pouvant générer des tensions en liaison avec cette coprésence, dans d'autres espaces, elle peut donner lieu à des conflits ou à des stratégies d'entre-soi comme l'a montré Paulo C. da Costa Gomes (2008) sur la plage d'Ipanema à Rio de Janeiro. Il distingue une occupation de la plage très territorialisée, en particulier le week-end. Les deux extrémités de la plage sont alors fréquentées par des habitants des favelas et des banlieusards qui peuvent se fragmenter en groupes affichant des appartenances de quartier ou de « bande ». Puis, une partie de la plage est occupée par les gays, lesbiennes et sympathisants regroupés autour de cabanes qui arborent le drapeau arc-en-ciel. Vient, ensuite, un groupe de « branchés » de classe moyenne, politiquement de gauche et aux mœurs libérales, avant un autre groupe de classe moyenne plus jeune et plus conservateur que côtoient les familles avec enfants. Francine Barthe-Deloisy (2010) observe, dans son mémoire d'HDR, des choses assez proches sur la plage de Porto Da Barra à Salvador (Bahia, Brésil) tout en remarquant que les limites ne sont pas « étanches ».

Néanmoins, on peut comprendre, à travers ces regroupements préférentiels, qu'un inconfort puisse s'installer plus rapidement dans la proximité d'un groupe aux pratiques différentes. Nous pouvons le constater autour des conflits qui émaillent l'histoire de la plage à propos de la manière d'être décent dans son déshabillage, comme l'ont montré Jean Didier Urbain (Urbain 1994) et un historien comme Christophe Granger (2009). Aujourd'hui, les stratégies développées autour de l'appropriation

---

<sup>173</sup> Pour Michel Lussault dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2003), la coprésence se caractérise par le rassemblement et l'agrégation en un même lieu de réalités sociales distinctes.



de portions de plage pour des pratiques naturistes et/ou gay (Barthe 2001; Barthe-Deloizy 2003; Jaurand 2005; Jaurand 2007b) montrent bien que cette question de la mise à distance reste centrale dans la gestion de la coprésence. La dénonciation de la gêne entraînée par des pratiques minoritaires au nom de la loi et des bonnes mœurs va de pair avec la recherche d'endroits isolés ou la distance permettra d'être tranquille. « *La plage gay isolée, séparée des habitations, des voies d'accès et de toute autre plage fréquentée par un "no man's land" quelconque, constitue une sorte d'idéal communautaire. La tranquillité y est assurée en l'absence d'autre public et donc, de conflit d'usage* » (Jaurand, 2005, p. 78).

### 333 - Que signifie saturation quand on parle d'espace touristique ?

Nous avons insisté, dans le chapitre traitant de la notion de capacité de charge, sur la manière dont les hommes peuvent ressentir le plein et la réduction de leurs distances de confort. Mais au-delà du ressenti de la densité par les populations, peut-on poser la question du « plein » en lien avec la nature géométrique de l'espace d'accueil ? Dans quelles conditions l'espace peut-il atteindre un niveau de saturation physique le transformant en espace plein, saturé ?

La saturation est « *la limite de la possibilité que possède une substance (liquide, gaz, air) d'en dissoudre ou d'en absorber une autre (solide, liquide, gaz, vapeur) dans des conditions déterminées de température et de pression ; état d'un liquide, d'un gaz ou de l'air saturé.* »<sup>174</sup> Cette définition scientifique faisant référence à la chimie est l'une des très nombreuses définitions de la saturation dans les vocabulaires techniques. Le sens figuré de la saturation « *État d'une personne qui rejette par dégoût ou lassitude une chose dont elle a été trop largement abreuvée ou qu'elle a subie trop longtemps* » est plutôt moins intéressant pour faire référence à l'espace comme nous le souhaitons.

En se basant sur l'Institut français du textile et de l'habillement (IFTH 2006) qui a mené la campagne nationale de mensuration de 2003 à 2005<sup>175</sup> et a défini que la carrure moyenne d'une personne habitant en France est de 41 cm (homme 42,8 ; femme 38,6) et que son tour de bassin est de 1 m (homme 99,9 ; femme 100,2), on peut considérer qu'une personne peut se tenir sur une surface au sol de 40 cm sur 30 cm. Dans le plus petit ascenseur construit aux normes européennes, pour respecter l'accessibilité aux personnes handicapées, la cabine mesure au minimum 1m sur 1,25 m. Il est donc théoriquement possible, indépendamment de la question du poids qui intervient toujours en matière d'ascenseur, d'atteindre une situation de saturation au-delà de 9 personnes. Cet engorgement est bien sûr relatif, puisque si les personnes acceptent un contact physique plus proche, la capacité d'accueil augmentera. Pour une opération promotionnelle, 26 danseurs de la troupe américaine Pilobolus se sont ainsi entassés dans une Mini Cooper... portes fermées (figure 63). Les images de « pousseurs » du métro japonais (figure 64) comme l'entassement connu dans certains bus urbains nous confirment que cette situation peut être vécue dans une vie de voyageur.

---

<sup>174</sup> Définition du dictionnaire Trésor de la Langue française informatisé

<sup>175</sup> Cette dernière campagne de mensuration en France a été menée par l'Institut Français du Textile et de l'Habillement sous contrôle scientifique du Laboratoire d'Anthropologie Appliquée de l'Université Paris 5 avec deux scanners 3D ayant circulé sur 37 sites dans toute la France et ayant permis de prendre automatiquement 85 mesures sur 11 562 personnes scannées.

Deux idées se dégagent de ces exemples. D'abord, les espaces saturés sont classiquement associés à un grand inconfort. Ils sont le domaine des pickpockets comme dans le métro parisien où les annonces se répètent pour mettre en garde les voyageurs. Ils sont aussi classiques de toutes les affluences devant les points de vue ou dans les sites de visites pour vacanciers. Les classements des pires lieux à pickpockets<sup>176</sup> sont des listes de hauts lieux touristiques où les Ramblas de Barcelone côtoient la fontaine de Trevi (Rome) accompagnée du pont Charles (Prague) en passant par les marches du Sacré-Cœur et la queue de la Tour Eiffel à Paris. Cet inconfort est aussi celui du harcèlement sexuel constaté dans la promiscuité de la foule des transports en commun et qui donne lieu à la mise en place de véhicules réservés aux femmes, en particulier durant les heures de pointe dans les grandes villes d'un certain nombre de pays comme le Japon, Brésil, Égypte, Inde, Biélorussie, Philippines ou le Mexique (Duchène 2011). Claire Hancock (Hancock 2000; Hancock 2012) souligne, à propos du métro de Mexico où la mesure est en place depuis 1978, que c'est le côté sécuritaire qui avait été mis en avant, sans référence à la nature sexuelle des agressions. Il s'agissait alors de protéger de la densité les personnes « vulnérables » (jeunes enfants, personnes âgées... femmes).

**Figure 63 - Souplesse du corps des danseurs et occupation maximum de l'espace**



En janvier 2011, dans le cadre d'une opération promotionnelle, la compagnie américaine de danse Pilobolus fait entrer 26 danseurs dans une Mini Cooper aux portes fermées.

*Source : Pilobolus, consulté le 30 août 2014, <http://blog.pilobolus.org/2011/01/pilobolus-and-emc-break-a-world-record/>*

**Figure 64 - Ordre et arrangement de la disposition sur la ligne 4 du métro de Tokyo**



Les employés de Tokyo Métro aident à la fermeture des portes en évitant qu'une jambe ou un sac ne dépasse, ils peuvent parfois se transformer en véritables « pousseurs de métro ».

*Source : Photo de Toru Yamanaka, AFP, juillet 2013. <http://blogs.afp.com/makingof/?post/2013/09/18/Les-mystérieux-danseurs-du-métro-de-Tokyo>*

<sup>176</sup> Comme celui de TripAdvisor en 2009, [http://www.tripadvisor.com/PressCenter-i260-c1-Press\\_Releases.html](http://www.tripadvisor.com/PressCenter-i260-c1-Press_Releases.html)

La deuxième idée à laquelle ces exemples de saturation renvoient est que c'est la dimension temporaire des situations d'entassement qui les rend vivables. L'exemple de l'ascenseur est, à cet égard, intéressant. D'abord, la durée très limitée du moment de promiscuité, en général moins d'une minute, peut rendre tolérable cet entre-temps (voir chapitre 153). D'autant plus, que, à ce temps limité est associée une mise en suspens des mouvements, c'est un temps d'attente durant lequel chacun est censé rester à sa place. Le transport en commun dont les situations peuvent se prolonger est plus durablement inconfortable d'autant plus que les mouvements du véhicule sont autant de raisons d'être bousculé et de voir sa « place » remise en cause. Si l'inconfort s'installe rapidement dans un métro bondé, il s'installera aussi, mais plus lentement dans un autocar « longue distance » plein. Le fait de devoir rester à sa place, de ne pas pouvoir s'affaler sur deux sièges ou de ne pas pouvoir se lever pour marcher se dégourdir les jambes devient rapidement source d'inconfort. Rester assis durant deux heures est classique, au-delà, comme le rappellent les études d'ergonomie, le corps réclame le mouvement. Les fortes densités rassemblées pour un spectacle dans un parc d'attractions ou un stade sont donc possibles sur des durées courtes, mais ne peuvent être maintenues, pour des gens libres de leurs mouvements, au-delà de quelques heures. Certaines densités sont supportables temporairement, d'autant plus quand elles font l'objet d'un libre choix, mais ne sont pas destinées à demeurer, ne serait-ce qu'en termes de logistique. Bouger, boire, manger, avoir accès à des toilettes, dormir est difficilement compatible avec la densité des tribunes du stade de Maracanã (Rio de Janeiro).

Au-delà de l'inconfort et de la durée qui sont liés, comme nous venons de le voir, l'organisation de l'espace est aussi un élément capital pour penser la saturation. Dans un espace maillé et fermé comme celui d'un parking ou d'une tribune de stade, le calcul du remplissage sera facile à faire et l'évaluation de la saturation se fera à l'individu près. Si, en 2014, le stade de Maracanã comptabilise, à la place près, une capacité de 87 101 places<sup>177</sup>, le stade est plein quand il y a 87 101 personnes dans les tribunes. Si 65 059 places sont occupées, le taux d'occupation de la maille que forment les sièges du stade est de 74,69 %. Bien évidemment, ces comptabilités ne sont possibles que dans ces espaces fermés, où la sécurité et le respect du confort des usagers impliquent un respect de l'usage de la maille qui se remplit comme les alvéoles d'une ruche. Si la ruche peut faire penser qu'un ordre naturel existe, le désordre des voitures garées à proximité des stades confirme que la transposition devra être prudente.

Cet ordre du stade peut sembler nous éloigner des questions purement touristiques et, pourtant, la question du bon ordre pour assurer des conditions acceptables aux visiteurs est une préoccupation de tous ceux qui donnent spectacle ou promènent les touristes, du bus d'excursion de Cap Town (figure 65) au bateau-mouche parisien en passant par les tribunes du « spectacle » du Dragon argenté « le plus haut mascaret du monde » sur le fleuve Qiantang (figure 66).

Enfin, en ces temps de loi Alur visant à encourager une densification de la ville pour limiter l'étalement urbain, Benidorm et ses tours rappellent que l'entassement en hauteur est aussi une

---

<sup>177</sup> Chiffres du Governo do Rio de Janeiro, Superintendência de Desportos do Estado do Rio de Janeiro - SUDERJ, <http://www.suderj.rj.gov.br/maracana.asp>. (consulté le 7 septembre 2014). Bien sûr, la précision est assez illusoire et de multiples autres valeurs circulent sur le nombre précis de places du stade, mais elles se réfèrent toujours à la maille des sièges des tribunes.

manière d'augmenter la densité tout en gardant de l'espace dans les logements et autour des bâtiments. Là encore, que cela soit avec les pratiques de golf à étages ou les ponts de paquebots, le tourisme peut avoir un recours important à l'empilement comme technique spatiale permettant des densités au sol surprenantes tout en maintenant un confort convenant à la plupart des pratiquants.

**Figure 65 - Un nombre arrêté de places dans le bus d'excursion du Cap (Afrique du Sud)**



Source : City Sightseeing « Topless » Bus Tour, Cap Town, Afrique du Sud, <http://citysightseeing-blog.co.za/2014/01/24/city-sightseeing-topless-bus-tour/>, (consulté le 10 septembre 2014).

**Figure 66 - Des tribunes pour voir le mascaret sur le fleuve Qiantang (Chine)**



Des touristes contemplent le mascaret sur le fleuve Qiantang à Hangzhou dans la province Zhejiang (sud de Shanghai), le 3 octobre 2012  
Source : Le Quotidien du Peuple, Xinhua, 08/10/2012  
<http://french.people.com.cn/Photos/7968625.html>

### **34 - Réflexion sur la distance dans les pratiques de plage**

Après avoir réfléchi à la distance dans les pratiques de tourisme et en relation avec les espaces dans lesquels s'épanouit le tourisme, nous aborderons maintenant plus spécifiquement l'espace de la plage. La plage est un espace bien particulier, par la nature des pratiques qui s'y déploient et la forme des relations qui s'y développent, mais c'est aussi un espace particulier par la discrétion du support qu'il propose. Les plages pratiquées par les touristes forment en général une surface plane légèrement inclinée (parfois imperceptiblement). Elles sont aujourd'hui le plus souvent choisies pour leur sable qui donne un aspect uniforme à ce support. Le fait que la plupart soient hersées et nettoyées (tous les matins durant la saison estivale) à l'aide de cribleuses-tamiseuses efface, quand la marée ne l'a pas fait, jusqu'aux traces de pas et aux châteaux de sable construits la veille. La plage touristique est souvent comme un palimpseste, une ardoise d'écolier sur lesquels s'inscrivent chaque jour une histoire et une organisation spatiale qui peuvent être différentes.

Toutefois, la plage décrite ici n'est pas représentative de toutes les plages. Il existe souvent des repères par la présence d'accès et parfois d'équipements (poste de secours, douches, poubelles, etc.). La plage peut s'inscrire dans un cadre urbain (ville, station balnéaire) où une promenade et un front de mer construits permettent un balisage de l'espace. La configuration de l'arrière-plage qu'elle soit rocheuse, dunaire ou construite, dessine, elle aussi, des limites (qui peuvent être floues) qui ne sont

pas forcément sagement disposées parallèlement au rivage. La zone de bain elle-même qui prolonge la plage vers le large peut présenter dans l'eau des zones de galets, de rochers ou de sable qui organiseront des accès plus ou moins faciles au bain et des concentrations de baigneurs.

L'espace peut aussi être organisé par des concessions de plages, même si, en France, elles sont très inégalement réparties suivant les portions du littoral et ne peuvent légalement pas occuper plus de 20 % de la plage à mi-marée<sup>178</sup>. Aussi, les organisations où l'ensemble du littoral est concédé et organisé par les plagistes<sup>179</sup> comme on peut l'observer sur les côtes italiennes (figure 67) ne sont pas un cas de figure existant en France, même si certaines plages du Var, comme la célèbre Pampelonne sur la commune de Ramatuelle compte, à elle seule, 27 sous-concessions sur un peu plus de 4 kilomètres. Cet espace organisé peut (dans le cadre d'une tempête) ou doit (obligation du démontage hivernal) retrouver sa nature d'espace singulier offrant un support meuble, neutre et malléable. Un de ces espaces modulables car sans obstacles qui, comme les grandes pelouses de certains parcs ou des terrains de sport, peuvent être aménagés pour des rassemblements, pour tracer des circuits et dresser des chapiteaux et puis retrouver une apparence « naturelle » une fois les équipements démontés.

**Figure 67 - Le maillage des concessions de plage à Bellaria-Igea Marina (Italie)**



La centaine de kilomètres de plage de l'Émilie-Romagne sur la mer Adriatique, dont la plus grande partie de Cattolica au sud à Lido di Volano au nord est attribuée à des centaines de concessions de plage, est appelée localement, tout simplement, « la Spiaggia » (la plage). Bellaria-Igea Marina, avec son maillage impeccable des établissements de plages, est une station balnéaire de la province de Rimini emblématique de la Spiaggia. À noter qu'en début d'après-midi, en pleine saison, l'ensemble de la surface des « bagni » est couverte de parasols ouverts.

*Source : Google Earth, août 2014*

<sup>178</sup> Les concessions de plages peuvent être attribuées par l'État, aux communes ou à un autre concessionnaire si la commune n'est pas intéressée. Ces concessionnaires peuvent ensuite en confier l'exploitation à des sous-traitants (plagiste, restaurateur, commerçant, service, etc.). Le concessionnaire s'engage à permettre l'usage libre et gratuit de la plage sur 80 % de la surface à mi-marée sur une plage naturelle, 50 % sur une plage artificielle. Les installations peuvent, sauf exceptions saisonnières, et doivent être démontées en hiver. Source : Loi Littoral de 1986 et décret de 2006 relatif aux concessions de plage. En 2009, on comptait en France 171 concessions sur des plages naturelles réparties en 845 sous-traitants. Les plages de Méditerranée comptent alors 70 % des concessions, mais presque l'intégralité des 436 restaurants de plages, alors que la centaine de clubs de plage est presque entièrement (85 %) sur la côte atlantique (Wellhoff et al. 2009).

<sup>179</sup> Le « plagiste » est l'exploitant d'une concession de plage que l'on distingue du « plageur » qui pratique la plage pour des activités de loisir. Le néologisme « plageur » apparaît dans *Sur la plage* de Jean-Didier Urbain (1994, p. 168) ; il correspond au terme anglais *beachgoer*.

Si cet espace neutre, sans repère et donc d'une certaine manière sans distance (puisque une distance se définit nécessairement par rapport à un repère), est un espace original, les pratiques de loisir le concernant ne sont pas moins inhabituelles. La plage est en effet un espace public du corps dénudé ; cela implique un contrôle particulier de la tenue et un respect renforcé des distances avec les autres afin de garantir une harmonieuse cohabitation. Il sera intéressant de s'interroger plus en détail sur ce qu'impliquent, en matière d'interrelations et de distances, ces pratiques qui sont développées en Occident depuis une centaine d'années. Souvent, la plage est aussi un espace de la densité dans le cadre des pratiques de tourisme. Aussi, nous montrerons comment les individus articulent faible distance interpersonnelle et gêne. Les nuisances et les distances à instaurer pour y échapper seront aussi liées à la nature des pratiques, ce que nous montrerons dans un dernier temps.

### 341 - Un espace du corps dénudé

Il peut sembler aujourd'hui bien banal d'enlever ses vêtements en arrivant sur une plage pour ne garder (éventuellement) qu'un maillot. Ce geste simple semblera pourtant inconvenant s'il est pratiqué dans une rue de centre-ville ou dans un bâtiment public. Il reste aussi, dans bien des parties du monde, une curiosité, voire une obscénité. La plage est l'espace où ce geste, en Occident, apparaîtra le plus « normal », les pelouses d'un parc urbain en cas de très fortes chaleurs pourront aussi, par mesure « dérogatoire », autoriser le dénudement qui sera alors obligatoirement partiel. Se déshabiller dans un espace public, comme exposer son corps au soleil, relève d'une histoire courte dans les sociétés industrielles. Le dénudement du corps se fait, dans un premier temps, en lien avec les soins et la cure. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le glissement du thérapeutique au ludique dans la cure en bord de mer, exposer son corps enveloppé d'un maillot aux éléments et aux regards des autres devient un des enjeux de la pratique. Néanmoins, ce corps reste encore très couvert, le bronzage n'étant pas de mise.

L'exposition du corps au soleil qui a fait l'objet de plusieurs ouvrages scientifiques récemment (Ory 2008; Andrieu 2008; Urbain 2014) se fera en lien avec trois mouvements qui, parfois se mêlent, et qui, tous, se croisent à la plage. D'abord, dans la filiation des pratiques de soins qui s'épanouissent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, l'héliothérapie fera une entrée discrète dans la palette des cures où le bien-être l'emporte progressivement sur le soin. Élisée Reclus raconte au début du XX<sup>e</sup> siècle dans *L'Homme et la Terre* comment les médecins hygiénistes désireux « de restituer la beauté et la santé humaine mises en danger par le manque de méthode dans la nourriture et le vêtement, se mettent à déshabiller leurs patients pour les accoutumer à l'air et à la lumière. Dans toute l'Europe occidentale et jusque dans la septentrionale Écosse, des établissements se sont ouverts, où des invalides riches viennent exposer leur peau nue à l'action vivifiante du vent et du soleil » (Reclus, 1908, p. 488).

Le deuxième point est le développement de pratiques naturistes à partir de l'Allemagne où le terme *Nacktkultur* (culture de la nudité) apparaît en 1906 (Barthe-Deloizy 2003). Ces pratiques, qui sont en filiation avec le mouvement hygiéniste, se détachent du médical pour revendiquer une culture du nu, sociale et populaire qui s'épanouit tout d'abord dans des centres à proximité des villes ou en forêt, mais aussi dans les espaces sauvages du bord de mer.

La troisième dimension, que l'on trouve d'ailleurs dans le mouvement naturiste allemand avec l'importance de la culture physique, est sportive. Cette dimension sportive autour de la plage s'épanouit en particulier avec des pratiques de loisir en lien avec de grandes agglomérations ayant une dimension balnéaire (Los Angeles, Honolulu, Sydney). Le développement de la natation, des clubs de sauveteurs, du surf (les trois étant liés) définissent une véritable culture de la plage au travers de laquelle, dans les années 1910-1920, l'association du hâle et de la valeur positive du sport se réalise (Sacareau & Vacher 2011; Coëffé 2010). Que le corps des blancs soit beau quand il est bruni par le soleil était une condition au dénuement progressif qui allait s'opérer en lien avec la diffusion de pratiques estivales de la plage en Occident. Mais il fallait aussi que dans un monde de frustration généralisé engendré par l'autocontrôle imposé par la vie en société (Elias & Dunning 1994), ce déshabilleme fasse de la plage un espace de compensation. La plage devient ainsi un espace d'« ensauvagement », elle incarne progressivement, nous dit Vincent Coëffé (2010), un lieu idéal, une utopie portée par des citadins, s'incarnant dans un espace physique, une hétérotopie urbaine (Rieucou & Lageiste 2008; Foucault 1984) hébergeant nombre de leurs imaginaires.

Et pourtant, il semble que la plage, en tant qu'espace du corps dénudé, ne soit rendue possible qu'en lien avec une forme aiguë du self-control emblématique du processus de civilisation décrit par Norbert Elias. *« Il est impensable qu'une femme ait pu se montrer au XIX<sup>e</sup> siècle en public, sans se faire conspuer par la société, dans un de ces costumes de bain qui sont aujourd'hui d'usage courant. En réalité, ces changements, ainsi que la pratique universelle des sports par les hommes aussi bien que par les femmes, présupposent un niveau élevé de maîtrise des pulsions. Car nos coutumes sportives et balnéaires, les libertés que nous nous accordons - par rapport aux phases précédentes - sont la marque d'une société au sein de laquelle la plus grande retenue est considérée comme allant de soi, et où hommes et femmes sont assurés que de fortes autocontraintes et des règles strictes de savoir-vivre limitent l'initiative des individus. Il s'agit d'un "relâchement" s'inscrivant parfaitement dans le cadre d'un "comportement standard" civilisé, c'est-à-dire d'une répression et d'une transformation de l'affectivité qui, du fait du "conditionnement", ont pris le caractère d'une habitude pour ainsi dire automatique »* (Elias 1969) p. 410-411.

Les observations de Jean-Claude Kaufmann (1995a, 1995b) sur la pratique des seins nus sur la plage montrent que la plage, même artificielle, est assimilée à une image de nature, une idée de confrontation avec les éléments dans laquelle le corps « nu » participe à une communion avec le « monde ». Cette idée, nous dit-il, est d'autant plus importante que la nature est aujourd'hui au centre de la construction de toute évidence (Kaufmann 1995a). Et pourtant, dans ce monde où « chacun fait ce qu'il veut », la libération des corps s'accompagne d'une multiplication des normes comportementales et esthétiques. Jean-Claude Kaufmann, dans la conclusion d'un rapport sur *Les jeux du paraître sur la plage*, écrit *« D'un côté, la plage apparaît comme la manifestation parfaite de l'esprit de liberté et de tolérance, [...]. Cet esprit fusionne avec un bien-être individuel et corporel: le contact du sable chaud, du soleil sur la peau, de l'eau, [...] D'un autre côté, la plage se révèle au contraire comme un lieu de classement social, beaucoup plus dur que des lieux moins décontractés.[...] Derrière l'idéologie de la tolérance [...] se profilent des jugements extrêmement sévères et restrictifs: la "vieillesse" est souvent définie comme commençant à 35-40 ans, le moindre écart à la norme est sanctionné »* (Kaufmann, 1995b, p. 110). Il remarque que cette situation est

suffisamment pesante pour que certains en fassent un critère de différenciation avec la plage naturiste où la discrimination esthétique est censée être rejetée.

Francine Barthe-Deloizy montre qu'en effet, tous les corps ont leur place<sup>180</sup> dans un centre naturiste, même si l'absence de regards accusateurs et normatifs se double d'un contrôle social et souvent moral fort, impliqué par cette nudité pas toujours facile à porter en société. « *Si le tutoiement est de rigueur, un signe de familiarité et de proximité, en revanche les manières de se dire bonjour sont beaucoup plus distantes et on évite toujours de se toucher. Alors qu'on s'embrasse volontiers entre collègues ou amis, ici on évite. Les postures des corps sont également très codées, les femmes comme les hommes ont des regards horizontaux qui évitent de se porter sous la taille, les gestes de familiarité, les embrassades, les accolades sont toujours évitées* » (Barthe-Deloizy, 2010, p. 55).

Cet espace du corps dénudé implique non seulement un contrôle des émotions, mais aussi un apprentissage : se tenir dénudé sur la plage de manière naturelle au milieu des autres, savoir bouger sans être indécent, regarder autour de soi sans porter un regard « déplacé », respecter des distances de convenance peuvent avoir une certaine banalité pour un plageur ayant fréquenté la mer depuis son plus jeune âge, mais n'aura rien d'évident pour celui qui la découvre tardivement. Le sociologue Patrick Champagne, qui étudie dans les années 1970 la population d'un village de Mayenne, suit les habitants sur la côte normande et observe leur apprentissage du bord de mer à travers un article intitulé « Les paysans à la plage » : « *C'est sans doute sur les femmes, plus préparées que les hommes à être attentives à tout ce qui relève de la "tenue" au sens large, que s'exerce le plus fortement la domination des modèles culturels imposés et produits par les membres des classes moyennes. La raideur, l'hésitation dans les gestes, la maladresse des mouvements trahissent le sentiment de gêne que nombre d'entre elles éprouvent à s'exposer publiquement aux regards, et aussi aux jugements des "citadins". Beaucoup restent habillées et celles qui se déshabillent le font par étapes, avec de longues pauses, comme pour retarder le moment où elles seront en maillot de bain. Elles passeront la plus grande partie de la journée, assises, discrètes, presque immobiles pour ne pas se faire remarquer* » (Champagne, 1975, p. 24).

Cet espace de la plage, qui pourrait apparaître simple et sans contrainte, se révèle donc un espace où s'appliquent des normes et des règles, qui produisent un ordre. Mais le fait que cet ordre ne soit pas décrété ou écrit implique que son apprentissage se fasse par une pratique régulière des lieux qui permettra de prendre progressivement sa place dans l'espace. Cet espace dénudé est donc aussi un espace où l'on se tient en société, un espace où le placement des personnes les unes par rapport aux autres doit se faire en respectant des distances interpersonnelles, conformes aux attentes, ce qui participera au succès de l'expérience récréative collective. Le contexte culturel peut modifier la définition de ces distances. Smith (1981) montre ainsi, en reprenant la mesure de l'espace de plage revendiqué Edney & Jordan-Edney (1974) dans une approche sur trois plages aux États-Unis, en

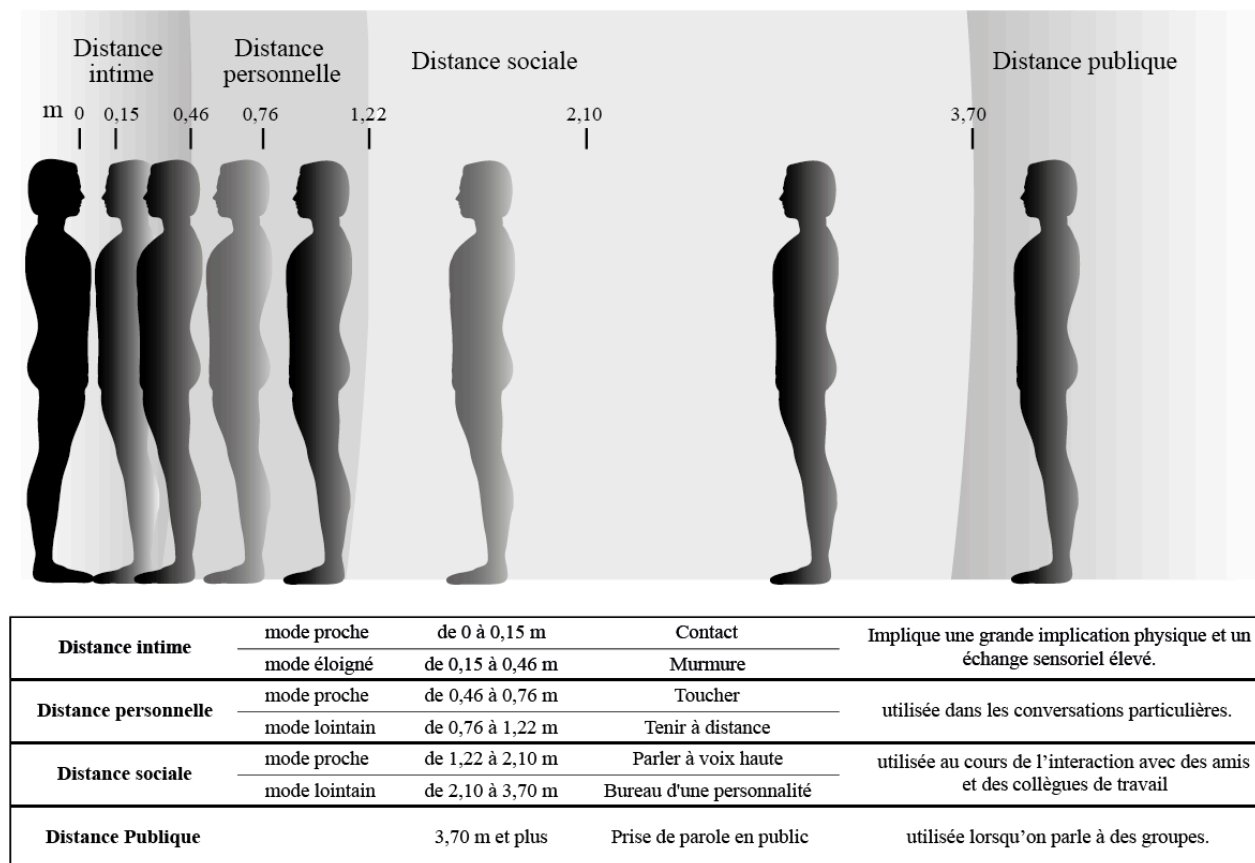
---

<sup>180</sup> « *On peut observer dans tous les centres naturistes, des personnes qui ont du mal à trouver leur place dans l'espace public et la vie quotidienne ; ceci aboutit à une remarque : le centre naturiste permet une vision plus juste de la composition d'une population, parce qu'on y voit sans détour les handicapés, les obèses, les anorexiques, les personnes très âgées et même des malades en phase terminale de cancer relégués d'habitude dans des structures hospitalières* » (Barthe-Deloizy, 2010, p. 201).



Allemagne et sur la Côte d'Azur, que la revendication d'espace est plus forte chez les enquêtés allemands que chez les Américains et chez les Français, qui sont les moins exigeants. Edney avait aussi montré que les femmes étaient moins territoriales que les hommes. Même si ces observations montrent la relativité des mesures de distances interpersonnelles, l'analyse proxémique proposée par Edward Hall (1971), qui était le premier à rappeler qu'elle ne concernait pas le comportement humain en général, garde tout son intérêt dans le découpage de l'espace qu'il propose.

**Figure 68 - Les distances chez l'homme américain pour Edward T. Hall**



Luc Vacher d'après Edward T. Hall - 2014

Source - Chapitre sur les distances chez l'homme de « La dimension cachée » de Edward T. Hall, Paris. Seuil, 1971, pp. 143-160.

Edward Hall propose quatre grandes auréoles autour de la personne définissant la distance intime, la distance personnelle, la distance sociale et la distance publique. La distance intime, qu'elle soit proche ou lointaine (figure 68), ne concerne que marginalement l'espace de la plage puisque, pour Hall, la pratique de l'espace intime en public n'est pas admise par les adultes américains de la classe moyenne si ce n'est pour les enfants. C'est l'articulation entre la distance personnelle, distance de la communication avec la famille et les amis, et la distance sociale qui sera au cœur de la réflexion sur la juste distance avec les autres cellules<sup>181</sup> (les « unités de participation » de Goffman) sur la plage.

<sup>181</sup> Une cellule de plageurs correspond à une unité se montrant et s'installant en public soit « seul » soit « avec ».

Hall évoque, pour différencier ces deux distances, la limite du pouvoir sur autrui que nous aborderons d'une certaine manière dans le prochain chapitre traitant plus spécifiquement de la gêne. Mais avant d'aborder cette question du placement et des gênes que cela peut entraîner, nous verrons que l'approche de Hall sera aussi parasitée par deux caractéristiques importantes de la plage : c'est un espace où l'on s'allonge sur le sable et où l'on « protège » ses yeux.

Aujourd'hui, la plage en Occident est un espace du corps dénudé, mais c'est aussi un espace du corps allongé. Ce qui peut apparaître comme une évidence ne date pourtant que de la généralisation des pratiques de bronzage sur les littoraux dans les années 1950-1960. La plage de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XX<sup>e</sup> siècle est une plage où l'on peut s'asseoir, mais où en général on reste debout, pour se promener ou jouer. D'ailleurs, les plages à vastes solariums de sable sec des « côtes sauvages » ne sont pas encore à la mode. On observe aujourd'hui des choses de même ordre sur les plages chinoises où les personnes allongées sur le sable sont rares, ce qui implique une autre manière d'être et de se répartir dans l'espace de la plage (figure 69).

Un espace du corps dénudé et allongé implique en effet que l'individu détermine, ce que Erving Goffmann (1973), dans son approche des « territoires du moi », appelle une « place », un espace bien délimité (en général matérialisé sur la plage par une serviette de bain) auquel l'individu peut avoir temporairement droit. Cette place implique le choix d'être ici et pas ailleurs. Elle implique des distances plus nettes et plus larges que celles que revendiquera un plageur debout qui détermine autour de lui un « espace personnel » en permanente redéfinition par rapport aux mouvements des autres et qui pourra même varier en fonction de la disposition de son propre corps, puisque les besoins d'espaces sont plus grands vers l'avant que vers l'arrière et plus important au niveau de la figure que des pieds.

Être allongé implique aussi le repos et l'idée de l'alcôve d'où, nous dit Vincent Coëffé, « *le ménagement nécessaire de la "distance intime" qui n'est pas mesurable que de manière euclidienne, mais aussi de manière plus symbolique, par exemple à travers une inattention polie envers celui qui s'expose. Sur la plage, les individus peuvent par exemple supporter une proximité physique avec un inconnu, qu'il considérerait comme insupportable ailleurs dans le contexte d'un corps dénudé. Mais le plus souvent, ils attendent en contrepartie que les uns et les autres ne mobilisent pas une "attention focalisée" qui serait vécue comme obscène* » (Coëffé, 2008, p. 4).

Cependant, dans le spectacle de la plage qui participe à la popularité de la fréquentation du bord de mer, regarder les autres dénudés et se voir par rapport à eux fait partie depuis longtemps des jeux qui se jouent au bord de l'eau. Déjà en 1874, Bertall notait, en parlant de ce qu'il appelle la « pudeur d'eau salée » dans sa *Comédie de notre temps*<sup>182</sup> que devant l'immensité de la mer, nul curieux n'est considéré comme indiscret. Aujourd'hui pourtant, manier la lorgnette pour observer les baigneurs et les baigneuses serait inconvenant ; mais, si la chose est faite en respectant les formes, elle devient tolérable. Coëffé évoque à ce propos le regard détaché et mobile « *forme de braconnage qui consiste à capturer une grande richesse d'images tout en simulant l'inattention polie* » (Coëffé, 2010, p. 64).

---

<sup>182</sup> Charles Albert d'Arnoux, dit Bertall, 1874, *La comédie de notre temps*, Vol I. La civilité, les habitudes, les mœurs, les coutumes, les manières et les manies de notre époque, Paris, E. Plon et Cie., p. 656

Goffman rappelle aussi que « *c'est une règle dans notre société à corps nus, regards voilés* » (Goffman, 1973, p. 59).

**Figure 69 - Un espace chinois de la plage sans appropriation par le corps allongé**



Plage de Da Dong Hai (Province de Hainan- Chine), le samedi 26 octobre 2013 à 17 h - 25° C sans vent. Sur cette plage d'un quartier balnéaire de Sanya, destination emblématique du tourisme balnéaire et tropical chinois, la zone de concentration au bord du rivage correspond à un espace où l'essentiel des personnes est debout ; soit elles sont en mouvement et déambulent en groupe au bord de la plage ; soit ce sont des personnes qui ont posé leurs affaires pour se baigner, s'asseoir, manger, jouer au bord de l'eau, faire des photos. L'arrière de la plage où, en Occident, les « bronzeurs » s'allongeraient, est peu occupé.

*Photo - Luc Vacher 2013*

Le regard voilé sera possible sur la plage, grâce aux yeux plissés, aux chapeaux et autres casquettes, à une position assoupie, au-dessus d'un livre, mais l'accessoire indispensable sera la paire de lunettes de soleil qui, au-delà de la protection des yeux, sera le meilleur outil de dissimulation du regard ou de la direction de celui-ci (voir figure 70). Cette paire de lunettes qui rendra les jeux de regards possibles et acceptables et qui, d'une autre manière, simplifiera la gestion de la grande proximité entre les personnes en créant des écrans. Écrans qui, contrairement à ceux des coupe-vents et parasols utilisés pour générer une distance opaque avec les autres, sont virtuels et populaires ce qui montre que la distance symbolique importe autant que la distance métrique dans ces pratiques de plage.

Figure 70 - La bonne distance une question d'écran ?



L'écran crée une distance, même avec une grande proximité métrique. Ici, une jeune femme s'énerve en constatant la direction du regard de son compagnon et la trop faible « distance » entre ses yeux et le corps dénudé d'une baigneuse qui passe. Avec les lunettes de soleil, plus de direction (du regard) et donc plus de distance et plus de problème. La distance n'existe plus, car les points A et B entre lesquels elle se définit ne peuvent plus être déterminés. De la même manière, cette publicité rappelle que distance et temps sont liés dans le cadre du déplacement ; le temps, c'est parfois de la distance.

Source : Illustration de Félix Reiners pour l'agence de publicité brésilienne Santa Clara, campagne de communication pour la marque de lunettes de soleil PolaroidEyewear (Polaroid Corporation) en 2007 <http://santaclaracomunicacao.com.br/hall-da-fama/men-collection-2> (consulté le 27 août 2014)

### 342 - La distance interpersonnelle, la gêne et le choix

Nous venons de voir qu'il n'est pas aisé d'être sur la plage, d'avoir un comportement qui ne soit pas déplacé. D'ailleurs un des enjeux du plageur s'installant au bord de l'eau est de trouver la bonne place, de faire un choix qui n'entraînera, pour lui, comme (éventuellement) pour les autres, pas de gêne. Ce choix qui, quand on regarde la photographie aérienne d'une plage connaissant une fréquentation importante (figure 75 p. 197), semble répondre à une injonction géométrique garantissant un remplissage régulier de l'espace et permettant une répartition égale des vides et des pleins. Interrogeons-nous maintenant sur les éléments pouvant jouer dans le choix.

Un premier élément est de rappeler que la distance interpersonnelle réduite avec des « étrangers » n'est pas en soi facteur de gêne dans le choix d'un emplacement. Dans un stade, dans un wagon de TGV ou dans un avion, la distance à son voisin est de quelques centimètres. Les corps sont régulièrement en contact sans que cela pose de problème majeur. Dans un stade, ressentir dans le dos les genoux de son voisin n'est pas spécialement agréable, mais produit rarement des situations de stress et de tension. La contiguïté est alors une donnée de la situation et personne ne la choisit. La disposition dans une salle de cinéma où la lumière est éteinte (facteur aggravant de l'inconfort quand on se trouve en présence d'étrangers) n'est pas meilleure, mais disputer un accoudoir dans le noir avec un inconnu ne pose, là encore, pas de problème majeur tant la détermination de l'espace de chacun est par ailleurs correctement circonscrit. C'est ce qui explique que faire la queue pour acheter des places de spectacle ou voir une exposition est en général une pratique plus stressante, car il n'existe alors pas d'espace « réservé ». En effet, si dans le meilleur des cas, des barrières limitent les « débordements » latéraux, la compression dans le sens de la progression peut être importante. Mais, ce qui pose alors problème est plus lié à la tension et à l'inquiétude (de ne pas pouvoir entrer, de ne pas avoir le temps), au sentiment de se faire doubler (amplifié par l'inquiétude), qu'à la proximité des personnes, car celle-ci est alors justifiée.

Le contexte joue, et si être collé à son voisin dans la queue permettant l'entrée au réjouissant spectacle d'un match de rugby ne semble pas exotique, il serait plus inconvenant de se trouver comprimé dans la queue du bureau de Poste ou de sa Caisse d'Allocations Familiales. La proximité peut même faire partie d'un plaisir fusionnel. Faire la queue pour un concert de rock en étant porté par la foule peut procurer des occasions d'échanges en tous genres qui ne sont pas forcément redoutées. La nature de ce moment de proximité est une forme de préambule à la communion supposée autour de l'artiste. Cela explique aussi pourquoi, en cas de situations inconfortables ou considérées comme déplacées, il n'est pas toujours évident de trouver une réponse appropriée. On pourrait retrouver cette forme de plaisir, de sécurisation, voire d'exaltation dans le sentiment de masse que certains connaissent durant les manifestations. Sur la plage, il ne sera pas question de faire la queue, néanmoins la concentration peut être grande sur la ligne de rivages avec les baigneurs qui hésitent, ceux qui se mouillent les pieds, ceux qui surveillent un enfant, ceux qui accompagnent pour discuter, ceux qui construisent des châteaux de plage ou jouent avec l'eau. La concentration est grande et pourtant, elle est acceptée, car si l'espace du sable sec peut être approprié, même quand on est au bain grâce à des marqueurs de territorialité (serviette, sac, livre, parasol, etc.) qui déterminent ce qu'Erving Goffman appelle des « réserves » ou « territoires situationnels », le bord de l'eau est un espace généralement accepté comme partagé et sur lequel s'applique une sorte de droit d'usage commun, rappelant l'esprit à une autre échelle de contraintes qui, elles, sont formalisées

réglementairement comme la servitude du « droit de passage » de la loi Littoral et la bande « de libre usage » du décret relatif aux concessions de plage.

Si la distance réduite n'est donc pas automatiquement un facteur de gêne, on constatera aussi que cette gêne peut augmenter quand cette distance réduite est l'expression d'un choix. Se trouver à quelques centimètres d'un inconnu n'est pas, comme nous venons de le voir, a priori un problème dans les espaces publics, la situation est très différente quand elle peut être interprétée comme un choix impliquant une perception de l'autre. Dans un stade ou un train presque vide sans places réservées, l'installation sur le siège voisin d'une personne déjà installée peut être considérée comme déplacée, gênante, alors que si le lieu est plein, la situation ne sera même pas remarquée. C'est une critique classique des gens installés sur la plage quand celle-ci n'est pas pleine. Pourquoi ils viennent se coller alors qu'il y a plein de place ? La situation est gênante alors qu'une heure plus tard, elle pourrait passer inaperçue avec un espace plus rempli.

Ce choix peut se justifier par une position considérée comme avantageuse pour l'utilisateur des lieux (position centrale dans une salle de cinéma, sens de la marche dans un train) qui l'emporte sur le fait que le choix pourrait être considéré comme une recherche délibérée de la proximité de l'autre. La proximité dans une salle de cinéma presque vide n'est donc pas obligatoirement choquante quand elle correspond à la recherche des « meilleures » places. De même, outre la position par rapport au spectacle du sport dans un stade, l'installation dans une tribune se fait aussi par un choix impliqué par la recherche d'une exaltation collective. Le regroupement des supporters montre bien ce phénomène. La recherche de proximité par rapport à cet objectif correspond à une forme de sociabilité, ou tout simplement une manière un peu archaïque de se rassurer ou de se sécuriser dans le contact. De la même manière, un wagon vide (ou un restaurant) ne sera pas attirant pour s'installer, car il apparaîtra pour le plus grand nombre comme inquiétant. La recherche de la proximité peut donc, dans certaines conditions, apparaître comme dans l'ordre des choses et être en soi une raison du choix. Bien sûr, ce sentiment n'est pas forcément partagé par l'ensemble des parties en présence. De même, il sera important, dans cette proximité, de respecter a minima l'espace utile<sup>183</sup> de ses voisins, c'est-à-dire, par exemple, le territoire situé immédiatement devant une personne et auquel elle a le « droit » pour contempler le paysage marin ou surveiller ses enfants dans l'eau. La légitimité de cet espace utile évoluera en fonction du remplissage de la plage et de la notion de choix ou pas entraîné par le placement du nouveau venu.

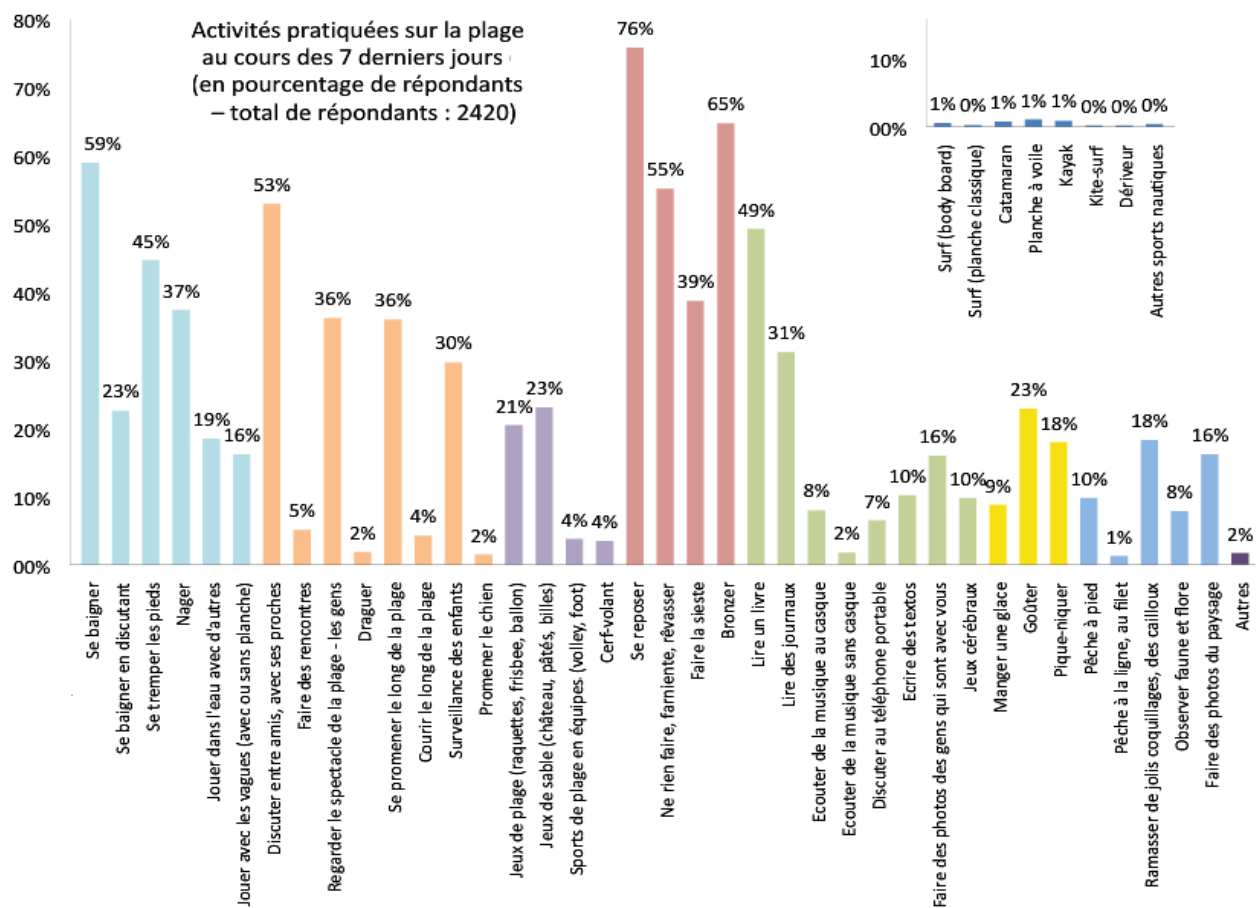
La distance interpersonnelle réduite peut aussi être gênante par ce qu'elle implique comme conduite sociale. C'est pourquoi, si les règles de politesse et les convenances sont limitées avec son voisin dans les tribunes d'un stade, il n'en est pas forcément de même lors d'un repas où l'on se trouve placé entre deux (plus ou moins) inconnus (repas professionnel, mariage, voire repas d'amis). La proximité implique ici une tenue, un contrôle de soi, car ces voisins ne sont pas des anonymes, mais des personnes évoluant dans des sphères sociales communes ou provisoirement connectées. La gêne liée à la proximité des autres peut donc être plus forte quand elle implique un contrôle de soi renforcé, même quand elle concerne des personnes entretenant des relations sociales. Cette gêne peut être bien sûr accentuée si, dans l'interrelation, l'une des parties ne respecte pas les conventions et les distances

---

<sup>183</sup> Goffman aborde huit territoires du moi, tous de nature situationnelle ou égocentrique (revendiqué à long terme) : l'espace personnel, les places, l'espace utile, les tours, l'enveloppe, le territoire de la possession, les réserves d'information et les domaines réservés de la conversation (Goffman 1973).

sociales. Elle peut aussi être atténuée par l'expérience et la durée de la pratique de ce genre de situations. Les hommes politiques expérimentés auront ainsi une facilité à ne pas être embarrassés par des situations de proximité dans lesquelles ils doivent tenir un rôle public. Si cette question du poids du contrôle social peut sembler éloignée des sphères du tourisme, c'est justement là son intérêt. En général, dans les pratiques de tourisme, ce poids est absent et permet de vivre la distance avec plus de décontraction. Ainsi Goffman (1973) note que, dans les stations de ski, les Américains de classes moyennes tolèrent qu'on les fixe et qu'on les effleure d'une façon qu'ils jugeraient inopportune sur leur lieu de travail. Sur les plages, comme dans bien d'autres lieux de la récréation, débiter une conversation avec un inconnu au bord de l'eau se fera avec plus de facilité que dans une situation où chacun tient un rôle social (voir ce que nous disions à propos de la distance au rôle au chapitre 131).

**Figure 71 - Activités pratiquées sur les plages de Charente-Maritime durant l'été 2010**



La question posée était « Quelles sont vos principales activités sur cette plage ? » (réponses limitées aux 7 derniers jours). Durant la campagne de l'été 2010, plus de 2 400 questionnaires ont été recueillis sur les plages de La Rochelle (La Concurrence, Chef de Baie, Minimes), Aytré, Châtelailon-Plage, Fouras, le Bois-Plage-en-Ré, Sablonceaux sur la commune de Rivedoux-Plage, Trousse-Chemise sur la commune des Portes-en-Ré.

Source : Guais Alice, Vacher Luc & Vye Didier, 2011, *Fréquentation des plages de Charente-Maritime, Rapport Campagne d'enquêtes été 2010, Observatoire des Pratiques de Tourisme et de Loisir*, 186 p. [en ligne] <http://www.calameo.com/read/000634056d728b5bf38c0>

La distance interpersonnelle souhaitable peut aussi varier en fonction du projet. Aller à la plage peut sembler un projet simple et, pourtant, l'analyse des pratiques montre que les activités sont variées et ne répondent pas toutes aux mêmes logiques de positionnement par rapport à l'espace de la plage, par rapport aux autres et même par rapport à ses proches. Les enquêtes menées depuis 2008 dans le cadre de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir sur le littoral charentais montrent (figure 71) que les pratiques les plus courantes sont le repos, le bronzage, la baignade et la discussion avec des proches. Si le bronzage implique une localisation qui ne soit pas ombragée (arbre, ombre des bâtiments ou des reliefs en fonction du moment de la journée), la baignade demandera un accès à l'eau qui soit praticable, ce qui pourra jouer quand une partie de la plage présente des rochers dans l'eau. Si la discussion avec les proches nécessite une grande proximité des personnes dans la cellule, ce ne sera pas le cas pour le repos ou pour la lecture, à moins qu'il ne s'agisse d'une lecture commentée et partagée de la presse « people ». L'approche du projet par les pratiques n'est pas simple non plus, car les pratiques sont souvent combinées. Les enquêtes de plage de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir (Guais, Vacher & Vye 2011) montrent ainsi qu'en moyenne, neuf activités sont revendiquées comme étant pratiquées sur la plage et toutes ne répondent pas aux mêmes logiques de proxémie.

Certains projets seront plus marqués par la recherche de convivialités impliquant la densité de la fréquentation (faire des rencontres, draguer) alors que d'autres sont plus attachés au silence et à l'aspect « exclusif » de leur fréquentation du lieu. Dès lors, ce qui apparaîtra intolérable pour les uns pourra être formidablement excitant pour les autres. La concentration de groupes d'adolescents perçus par certains comme bruyants sur le haut de plage, à l'écart des « petits » jouant avec leurs parents au bord de l'eau, apparaît comme un bon exemple de ce que la proximité peut engendrer comme opportunité dans le cadre du projet récréatif.

Là où il n'y a plus de choix, il n'y a plus de gêne. Comme nous l'avons vu, il y a potentiellement davantage de gêne sur une plage vide que sur une plage connaissant une forte fréquentation. En effet, tant que le placement des nouveaux venus sur la plage peut être interprété comme faisant l'objet d'un choix par rapport aux individualités déjà installées, le risque de gêne est important. À partir du moment où le remplissage de la plage se fait sur la logique du comblement d'une maille à géométrie invisible, l'installation de nouveaux venus change de sens. Il ne s'agit plus de se positionner par rapport aux autres, mais bien de trouver une place dans la maille des espaces vides qui se dessinent (mentalement de la même manière pour tous ?).

Dès lors, la légitimité de la place libre dans une grille des localisations possibles remplace la difficulté de la place choisie dans un espace illimité. Cela explique pourquoi plus une plage est occupée, plus il est acceptable et accepté d'être proches les uns des autres. C'est pourquoi la gêne sera plus grande de voir quelqu'un s'installer à dix mètres de soi sur une plage vide, qu'à deux mètres dans une plage pleine. Plus la plage est pleine et plus la distance de gêne est limitée. On peut dire que cette distance devient vraiment alarmante au moment où la serviette de plage du voisin empiète sur son propre drap de bain. Cette situation peut sembler exotique sur la plupart des plages de l'Atlantique, mais sera plus classiquement vécue sur des plages urbaines ou de station en Méditerranée. Il s'agit alors clairement d'une offense territoriale empiétant sur la « place » et qui sera donc problématique et source de conflit, car si d'autres marqueurs territoriaux peuvent être repoussés, la place est incompressible, sa possession, même temporaire, est basée sur le principe du



« tout ou rien ». À cette offense territoriale de l'empiétement, Goffman ajoute une autre offense possible à travers le « s'imposer aux autres » qui sera, par exemple, le fait de parler avec un niveau sonore considéré comme incompatible avec la position du voisinage sur une plage.

Dans cette évocation de la distance interpersonnelle et de la gêne, reste la question de l'intervalle au sein de la cellule. D'abord, précisons que cette distance variera en fonction du type de personnes composant la cellule. Un groupe d'amis n'aura pas les mêmes distances qu'un groupe formé par des parents avec des jeunes enfants, un jeune couple ou un groupe d'adolescents. Les observations que nous avons menées à partir d'un échantillon de photographies aériennes<sup>184</sup> prises en été sur le littoral charentais montrent que les valeurs les plus courantes pour la distance entre les corps au sein de la cellule vont de 20 à 80 cm<sup>185</sup>. Ces distances s'inscrivent dans ce qu'Edward Hall nomme les distances intimes et personnelles. Elles définissent un espace où les personnes peuvent se toucher, et échanger des objets sans bouger de leur place, ou bien les passer à un membre de la cellule qui peut les transmettre à un autre, puisque les groupes seront classiquement (mais pas systématiquement) disposés en alignement parallèle à la mer. Hall évoque, pour donner la limite de l'espace personnel (qu'il définit à 122 cm), la distance où les « doigts se touchent à condition que les deux individus étendent simultanément les bras » (Hall, 1971, p. 151). On remarquera aussi que les circonstances peuvent générer des distances très réduites au sein d'une cellule. C'est le cas, en particulier, quand la recherche d'ombre regroupe tous (ou une partie) les membres sous un parasol.

On peut compléter le propos sur ces distances interpersonnelles au sein de la cellule en évoquant la création d'un « espace occupé » autour de celle-ci pour éviter l'installation trop proche de personnes étrangères. Cet espace, de dimension très variable entre les cellules, forme une sorte de halo territorial encombré par des objets marqueurs de présence : jouets de plage, chaussures, chapeaux, sacs. Cette territorialisation peut être associée à des enfants qui occupent traditionnellement de l'espace pour jouer (château, piste de billes, jouet de plage) ou à l'annexion d'un espace utile pour des activités consommatrices d'espace (foot, jeux de raquettes, boules). La présence d'un parasol, dont l'ombre est souvent portée au-delà de l'espace de la cellule, ou d'un coupe-vent ou abri de plage générant une gêne visuelle peut élargir la zone occupée de fait par la cellule à travers la gêne (ombre, absence de visibilité) qu'elle génère dans son environnement.

Le rayon du halo territorial variera aussi en fonction de l'occupation de la plage. Quand la pression deviendra forte, les marqueurs ne suffiront parfois pas à contenir les nouvelles implantations. Ramasser un jouet trop loin pour demander « C'est à vous ? » (et pouvoir s'installer) sera une manière polie de remettre les limites « à l'heure » (de la densité du moment). Le jeu des marqueurs, qui réserve la place même quand vous n'êtes pas là, pourra être poussé à l'extrême quand il « gèle »

---

<sup>184</sup> L'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir de l'UMR 7266 LIENSs, CNRS-Université de La Rochelle mène chaque année, depuis 2008, une campagne de prises de vues estivales sur les littoraux des îles de Ré, Oléron et Aix ainsi que sur les plages des agglomérations de La Rochelle et de Rochefort. Ces images sont disponibles sous forme d'atlas avec des cartes de répartition de densité consultables à partir du site de l'Observatoire. [http://ecop.univ-lr.fr/Observatoire\\_des\\_Pratiques.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Observatoire_des_Pratiques.htm)

<sup>185</sup> Une fois les images géoréférencées dans un Système d'information géographique, les centroïdes des personnes présentes sur la plage sont pointés au niveau du pubis, ou du point central de la masse corporelle visible. Ce point est ensuite « enveloppé » d'une épaisseur corporelle de 40 cm de diamètre (voir chap 333 le calcul de l'encombrement du corps et chap. 352 pour définition de la cellule) la distance est mesurée entre ces enveloppes.

des emplacements. Ainsi Jean-Christophe Gay (2008) montre, dans une approche du rythme d'occupation de la plage de Porto-Pollo en Corse-du-Sud en juillet 2008, que, dès neuf heures du matin, sur une plage vide, les premiers parasols sont installés pour réserver la place à leurs occupants qui arriveront plus tard.

### 343 - Des distances conditionnées par les différentes pratiques de plages

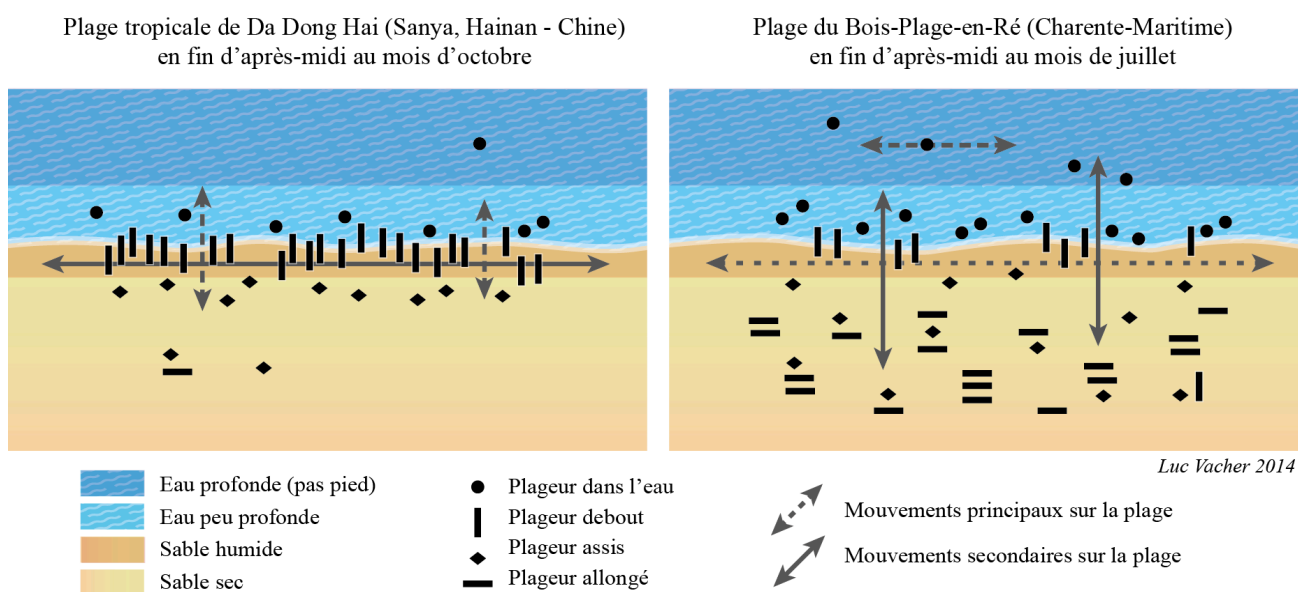
À travers cette question des différentes pratiques dans l'appréhension de la bonne distance, c'est la question du mouvement qui est abordée. Il ne s'agit pas du mouvement du « geste immédiat » de Moles (1998; 1976) qui correspond d'une certaine manière à cette distance personnelle que nous avons observée au sein de la cellule, et qui formerait (pour reprendre la typologie de Moles sur les espaces de l'homme) une « coquille » des mouvements, une sphère du geste, qui se mesurent avec la main ou le bras. Les mouvements étudiés ici sont ceux qui concernent la personne dans un déplacement du corps lié à des pratiques de jeux ou des pratiques sportives. Nous pourrions aborder la question en trois temps : d'abord en regardant comment ces mobilités s'inscrivent dans l'espace, ensuite de quelle manière les questions de sécurité interviennent dans cette approche des distances, pour terminer sur la question des nuisances sonores.

Les mobilités s'inscrivent dans l'espace de la plage à travers des pratiques qui ne sont pas forcément en harmonie avec les usages dominants. Ainsi, le jogging sur la plage, le vélo, la nage, la promenade le long du rivage, ont une logique de mouvements linéaires parallèles au rivage, qui n'est pas forcément en concordance avec les pratiques dominantes. Si le matin, la plage est en général dégagée, dans la journée elle se remplit avec des usagers dont les pratiques sont assez sédentaires ou s'inscrivent dans une mobilité perpendiculaire à la ligne de rivage entre l'emplacement où ils s'installent et la zone de bain. La progression parallèle au rivage peut même être entravée par la construction de châteaux de sable ou l'installation d'autres espaces de jeux enfantins. Si la promenade reste possible en contournant les obstacles, les pratiques impliquant une vitesse de progression plus importante comme le vélo ou le jogging deviennent clairement problématiques. Dans d'autres contextes culturels, comme en Chine (figure 72) où la promenade est dominante, cela sera aux autres pratiques de trouver leur place aux marges de cet espace du rivage. On constatera la même chose avec la nage ; les personnes pratiquant la natation ont besoin d'un espace dégagé qu'ils ne trouveront pas près du rivage, aussi, là encore, soit la pratique sportive de la natation se fait le matin, soit elle se décale vers le large où la « concurrence » est moindre

On notera aussi des pratiques impliquant un terrain informel qui peuvent être régulièrement concernées par des problèmes de « débordement » de la zone de jeu. Nous ne parlons pas ici des terrains organisés que l'on peut visualiser à l'entrée de la plage comme les terrains de beach-volley (en général installés dans l'arrière de la plage), dont la présence ne peut échapper à personne lors de l'installation ; mais des terrains improvisés entre un groupe d'amis ou un groupe familial pour jouer au ballon, mais aussi au frisbee, à des jeux de raquettes, etc. Le principe est alors que l'établissement de la zone de jeu se fait entre les cellules installées, ou au bord du rivage. Dans un cas comme dans l'autre, la mauvaise maîtrise des balles et autres accessoires volants cause régulièrement des débordements de la zone de jeux initialement prévue. Si ces maladresses peuvent entrer dans un jeu

de prise de contact avec les personnes dérangées, en particulier chez les adolescents (sans garantie de résultat), elles sont souvent aussi tolérées jusqu'à un certain point. Le « allez jouer plus loin ! » annonceur de conflit potentiel signale que, là encore, la distance de la tension peut être tenue un certain temps seulement. À ces espaces de la tension, l'on peut ajouter ceux définis par le cerf-volant mal maîtrisé et les zones de bains où le contrôle des jeux d'éclaboussures peut être approximatif.

**Figure 72 - Placement et mouvements des personnes présentes sur deux plages à Sanya (Hainan - Chine) et dans l'île de Ré (Charente-Maritime)**



*Source - Observations de terrain - Luc Vacher - 2013.*

Après avoir abordé les distances des pratiques en ligne et de celles nécessitant une aire de jeu, nous pouvons aborder une dernière dimension, celle de la zone de bain comme espace liquide à trois dimensions. Cet espace possède des caractéristiques intéressantes en termes de pratiques : il peut donner lieu à des pratiques se déroulant à sa surface (nager, bronzer sur un matelas pneumatique, jouer dans un bateau gonflable, etc.) dans la colonne d'eau (voir les poissons, nager sous l'eau, etc.) et à la surface du fond marin (ramasser un coquillage, pêcher une langouste, etc.). C'est aussi un espace dans lequel on évolue avec parfois plus de fluidité, mais aussi moins de contrôle de ses mouvements quand la houle ballote les baigneurs. Aussi, toucher le corps d'une personne dans l'eau à cause d'une vague ou en raison d'une mauvaise visibilité en ressortant la tête de l'eau sera considéré comme maladroit mais pas vraiment inconvenant, alors que les mêmes contacts hors de l'eau seraient considérés comme des attouchements grossiers. Par contre, nager, avec un masque ou des lunettes sous les autres est clairement considéré comme impoli, d'abord parce que le choix de passer sous l'autre implique une possibilité de contact pouvant être évité, ensuite parce que la garantie du regard voilé n'est plus assurée.

Figure 73 - Les distances du zonage de l'espace balnéaire à Aytré (Charente-Maritime)



Carte du spot de kitesurf d'Aytré au sud de La Rochelle dressée par l'Association Aytré Kite 17 avec la mairie d'Aytré pour présenter le zonage du site déterminé par un arrêté municipal. La baignade est interdite dans le chenal d'accès réservé aux planches à voile et aux kites, alors que dans la « zone de baignade », limitée au large par les bouées des 300 m, ce sont les pratiques autorisées en « zone de navigation » (Kitesurf, ski nautique, planche à voile, véhicule nautique à moteur, navigation à voile, navigation à moteur, embarcation de sport ou de plaisance) qui sont interdites et indiquées par un carré blanc cerclé de rouge.

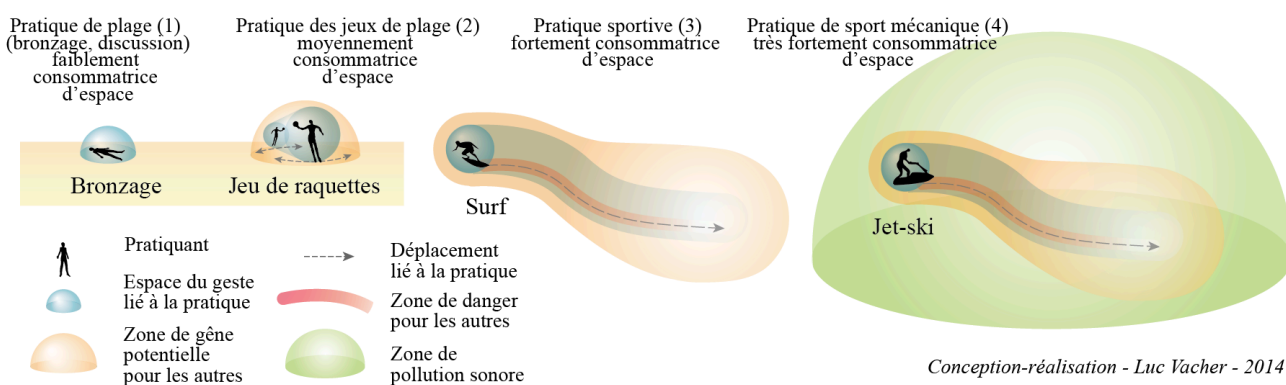
Source - Aytré Kite 17, <http://aytrekite17.com/carte-du-spot-securite-zonage/> (consulté en septembre 2014).

Après ce premier point sur les espaces déterminés par les mouvements liés aux différentes pratiques, nous verrons, dans un deuxième temps, la question de la sécurité et de ses distances. S'il existe un domaine dans lequel on trouve des distances précises, c'est le domaine de la sécurité, en général associé à la question de la réglementation. La notion de distance de sécurité est aujourd'hui omniprésente pour des questions de responsabilité en cas d'accidents. Certaines plages présentent des zones de baignade surveillée, équipées d'un poste de secours avec son personnel (présent à des horaires précis) qui transforment l'espace de bain en zone de baignade surveillée, limitée de part et d'autre par des drapeaux bleus qui marquent les limites latérales de la zone praticable. Au large, c'est la limite des 300 mètres indiquée par de grosses bouées jaunes qui marque la limite de responsabilité des maires en matière de baignade. Sur les côtes océanes à marée, cette limite est complexe à traiter. Mais en Méditerranée, le zonage peut même s'affiner avec, sur certaines plages, une limite de « grand bain » qui peut être délimitée à l'intérieur de la zone des 300 mètres par de petites bouées flottantes jaunes reliées entre elles par un filin. Classiquement aussi, pour permettre la cohabitation avec les autres pratiques, que cela soit les pratiques de glisse ou les pratiques motorisées, des chenaux d'accès sont aménagés pour éviter les rencontres problématiques (figure 73). En l'absence de zonage, la cohabitation est parfois difficile, c'est le cas sur certaines plages de l'île de Ré avec la pratique du surf qui, quand elle n'est pas délimitée dans l'espace, peut être dangereuse pour les baigneurs. De même, au sein d'une même pratique comme le surf, la concentration de pratiquants peut, elle aussi, rendre problématique la conservation des distances nécessaires à la sécurité de chacun. La tension qui en résulte peut amener à des comportements à risque par inconscience ou pour effrayer et repousser les « intrus » que sont classiquement les nouveaux pratiquants, trop lents,

gâchant des vagues, ne connaissant pas bien les codes de bonnes conduites, voire les règles de priorité qui sont censées régler la pratique. Cette question de la sécurité et des batailles de territoires se joue aussi parfois avec les pêcheurs à la ligne pratiquant le « surfcasting » (pêche au lancer depuis la plage) qui peuvent revendiquer des espaces que les baigneurs ne sont pas prêts à lâcher.

Au-delà des questions de sécurité, nous pouvons, dans un dernier temps, évoquer les nuisances sonores qui, dans un gradient du dérangement, sont sans doute les plus importantes sur une plage. Les pratiques de sports motorisés, et en particulier le jet ski qui évolue en général à proximité des plages, font partie des pratiques les plus « consommatrices » d'espace par la pollution sonore qu'elles génèrent. La gêne produite est souvent dénoncée par les associations de protection de l'environnement et les interdictions à proximité des espaces naturels protégés sont classiques.

**Figure 74 - Distances et espaces de pratique en bord de mer**



*Conception - réalisation - Luc Vacher - 2014*

Au final, comme nous avons pu le voir, la question des distances sur la plage relève de trois dimensions. D'abord, elle fait intervenir la question du comportement des individus en société à travers le rapport au corps. Sur la plage, qui se présente comme un espace de la décompression, s'exerce un autocontrôle particulièrement important qui participe à l'ordre de la plage. C'est aussi un espace ambigu, où l'on se montre sans supposer s'exposer, et qui autorise les regards à condition qu'ils soient voilés. La plage est aussi un espace où l'on se place. Du choix de l'emplacement dépendra le confort de la situation où l'éventuelle gêne que l'on provoquera. Comme nous l'avons vu, plus une plage se remplira et moins la question du choix et de la gêne se posera par rapport aux autres. Le choix se fera par rapport aux « places » restantes. Il s'agit aussi de se demander s'il existe une maille cachée des emplacements de la plage. Enfin, dans un dernier temps, nous venons de voir que le mouvement de certaines pratiques pouvait entraîner des perturbations dans l'ordre de la plage.

### 35 - Représenter et mesurer la répartition des personnes sur la plage

Représenter et mesurer la fréquentation de la plage et de ses distances part de deux constats. Tout d'abord, la régularité des répartitions existe dans l'occupation d'une plage<sup>186</sup> ; il suffit de regarder la photographie aérienne d'un bord de mer en été pour en faire le constat (figure 75). Cela n'implique pas que la densité soit toujours la même d'un endroit à l'autre ou qu'il n'existe pas des gradients de densité entre les parties proches des accès et celles plus éloignées, mais la régularité est là, même quand la diminution des densités se fait progressivement. Chercher à comprendre ces « constantes » dans leur dimension géométrique, mais aussi humaine, tout en tenant compte des spécificités des pratiques et des aspects culturels des populations fréquentant la plage (Chap. 34) fait partie du projet scientifique présenté ici. Ensuite, nous faisons le constat qu'aucune représentation de la proxémie sur la plage n'a, pour le moment, été établie à notre connaissance. Il s'agira, au-delà de la compréhension de ces logiques, de tenter de représenter ces répartitions, cette régularité et ces gradients.

**Figure 75 - Occupation de la plage des Minimes à La Rochelle le 4 août 2009 à 15 h 20**



La régularité de la répartition des plageurs sur la plage est remarquable sur cette image, ce qui semble montrer que des stratégies relativement communes dictent l'établissement des personnes sur le sable.

*Photo de Michel Bernard - Ecav Aviation pour l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir, UMR 7266 CNRS - Université de La Rochelle.*

Revendiquer une approche sympathisante de la géographie culturelle et flirter avec les démons de l'analyse spatiale n'est-il pas contradictoire ? Dans un récent numéro de *L'information géographique*<sup>187</sup> sur « Le corps, un objet géographique », Vincent Coëffé se demande, dans un chapitre sur « des géographies qui manquent de corps ? », si le développement de l'analyse spatiale n'a pas signé le sacrifice du corps en géographie : « *dans les années 1960, au moment même où les sciences de la société installaient le corps comme dimension explicative du social, [...] la géographie entamait un tournant épistémologique en mobilisant les paradigmes cartésiens et*

<sup>186</sup> Cette régularité peut être observée dans d'autres espaces et avec d'autres types de fréquentation, par exemple avec les personnes installées sur les pelouses d'un parc ou pour un pique-nique autour d'un lac en montagne.

<sup>187</sup> *L'information géographique* - Vol. 78 (1/2014), Le corps, un objet géographique, mars 2014.

*newtoniens. [...] la recherche de lois spatiales (qu'il est possible de représenter graphiquement) permettant de s'affranchir des singularités (y compris à travers la subjectivité des individus) et de l'échelle micro, ont (alors) constitué quelques-uns des éléments structurant un univers épistémologique peu favorable à des recherches sur les relations entre le corps et l'espace. » (Coëffé, 2014, p. 13).*

Est-il possible de combiner une approche du ressenti des personnes sur des questions de gêne et de choix, et de chercher en même temps des mailles cachées sous le sable de la plage ? Sans doute si, plus que les lois de l'espace, ce que nous cherchons à identifier est un espace des corps et des personnes dans leur pratique récréative.

Cette réflexion peut apparaître très théorique. Pourtant, l'idée initiale de ce projet est née sur des questions très concrètes, il y a cinq ans, avec l'annonce de l'organisation d'un colloque en lien avec le développement du plan Azur dans le Sud marocain en 2009. Nous avons alors proposé<sup>188</sup> de développer une réflexion sur le nombre de touristes originaires d'Europe occidentale pouvant s'installer sans être gênés par la densité sur la plage de l'une des stations balnéaires planifiées (Plage Blanche dans la province de Guelmin). Certes, dans la plupart des *resorts* des destinations tropicales ou sub-tropicales, les touristes préfèrent rester autour des piscines sécurisées et aménagées pour être conformes aux attentes des visiteurs, mais l'idée était là. Le colloque n'aura finalement pas lieu, et cette recherche ne fut pas lancée. Elle illustre cependant que, dès le départ, l'idée de pouvoir réfléchir avec les acteurs du tourisme aux conditions de la pratique était présente.

La même volonté dicta le lancement, en 2008, de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir de l'UMR 7266 LIENSs CNRS-Université de La Rochelle. La nécessité de générer un corpus de données permettant de lancer des recherches à dimension locale en conformité avec le projet de l'UMR ne fut jamais séparé de la volonté que ces données puissent être utilisées par et pour les acteurs impliqués dans la gestion du littoral. Si les données collectées dans le cadre des enquêtes estivales ont tout de suite été valorisées dans le cadre de projets de recherche, les prises de vues aériennes réalisées depuis 2008 dans le cadre de l'Observatoire et les comptages qu'elles permettent étaient un peu sous-exploitées. Elles sont présentées dans le cadre d'atlas de la fréquentation réalisés avec la Cellule Géomatique de l'UMR et leurs chiffres sont régulièrement repris par les acteurs locaux, mais aucun projet de recherche n'avait été lancé avant septembre 2013 et le démarrage du programme ASPAQUE financé sur trois ans par la Fondation de France.

Nous ne reviendrons pas sur le détail de ce programme détaillé dans le volume de CV, mais ce programme, traitant d'analyse spatiale et de modélisation de la fréquentation des plages du littoral atlantique et de ses liens avec la qualité de l'environnement, a pour objectif de s'interroger sur l'existence de distances interpersonnelles à l'intérieur de la cellule et entre les cellules permettant d'expliquer la répartition des plageurs dans leur pratique et les éléments intervenant dans la variation de ces distances. Il devra aussi permettre la modélisation spatiale du remplissage d'une plage du littoral atlantique. L'élaboration et la validation du modèle permettront de vérifier nos hypothèses. L'outil ainsi conçu en lien avec les demandes des acteurs devra permettre de simuler le remplissage dans différentes configurations (ouverture ou fermeture d'accès, modification de la taille des

---

<sup>188</sup> Le projet avait été proposé avec Isabelle Sacareau, Didier Vye, Virginie Duvat-Magnan & Laure Paradis.

parkings, mise en place d'une opération de nettoyage sélectif, d'une opération de sensibilisation à l'environnement, etc.) et de mesurer l'évolution du niveau de confort dans les cellules en fonction de l'évolution de la densité. Aucun outil de ce type permettant une aide à la décision dans la gestion des plages n'existe actuellement.

Il s'agit d'un projet ambitieux dont le plein succès dépend des synergies qui se mettent actuellement en place avec des collègues mathématiciens, informaticiens, géomaticiens et biologistes, autour de traitements aujourd'hui possibles grâce aux systèmes d'information géographique et qui peuvent permettre de donner une nouvelle dimension aux études de proxémie ou de micro-géographie. Cette approche des distances entre les personnes et entre les cellules, basée sur des enquêtes de terrain et l'analyse de photographies aériennes, devra reposer sur une méthodologie particulièrement rigoureuse. Roger Lécuyer montrait déjà, en 1976, dans un article de psychosociologie de l'espace faisant le point sur les méthodes d'évaluation des espaces interpersonnels, que de nombreuses études, parfois fameuses, comportaient des biais méthodologiques rendant l'usage des données et leur comparaison difficiles.

Comme nous l'aurons compris, ce dernier chapitre est très clairement un chapitre exploratoire, les recherches qu'il évoque sont des pistes en cours de développement, et l'on ne peut considérer que les idées apportées là ne sont pas définitivement validées scientifiquement.

De plus, si notre recherche se base sur une démarche hypothético-déductive classique, cette phase de formulation des hypothèses repose largement sur l'analyse de la littérature et le traitement des images. Cette étape du traitement des images revêt nécessairement une dimension inductive nous permettant de formuler les propositions qui seront validées ou infirmées dans le cadre de la phase de modélisation. Ce décryptage des images se révèle donc une étape nécessaire dans notre travail.

Nous aborderons ce dernier chapitre en trois temps en nous interrogeant d'abord sur la mesure et la représentation de la densité de manière générale sur la plage. Nous nous intéresserons ensuite à la question de définition de l'espace de la cellule pour finir avec la mesure et la représentation des interrelations entre les personnes et les cellules.

### **351 - Mesurer et représenter la répartition et la densité sur une plage**

La plage est aujourd'hui un espace touristique majeur. Une nuitée<sup>189</sup> sur trois du tourisme national est passée en bord de mer. Si la plage n'est pas un espace réservé aux touristes, en été, elle est cependant de manière très classique fréquentée essentiellement par des populations touristiques, que cela soit des touristes « traditionnels », des résidents secondaires ou des excursionnistes qui sont là pour la journée. Les enquêtes de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir indiquent que, sur les campagnes 2010 à 2013, 70 % des plageurs présents sur les plages de La Rochelle en été sont des touristes. Si l'on ajoute les résidents secondaires et les excursionnistes, c'est plus de 80 % de

---

<sup>189</sup> Direction générale de la compétitivité de l'industrie et des services, 2013, Chiffres clés du tourisme éditions 2013, Paris, DGCIS, ministère de l'Artisanat, du Commerce et du Tourisme, 8 p.



visiteurs qui fréquentent les plages rochelaises. Pour les plages d'une commune touristique de l'île de Ré comme le Bois-Plage-en-Ré, les touristes classiques représentent 80 % de la population des plages auxquels il faut ajouter 10 % de résidents secondaires et 6 à 7 % d'excursionnistes. La plage fréquentée en été sur les côtes charentaises est donc, que cela soit en contexte urbain ou dans les petites stations de l'espace touristique, un espace dont la fréquentation est fondamentalement touristique.

Un deuxième élément important avant de commencer notre réflexion est de signaler que toutes les études majeures menées récemment sur la fréquentation des plages ont été menées sous l'angle de la définition d'une capacité de charge (Cazes-Duvat & Pesme 2002; Roca et al. 2008; Williams & Micallef 2009; Pereira da Silva 2002; Sardá et al. 2009; Zacarias et al. 2011; Needham et al. 2008). Ces études concernent d'ailleurs souvent des plages méditerranéennes où les valeurs d'occupation atteintes sont beaucoup plus importantes que sur le littoral atlantique. Ainsi, les sections de plage sur lesquelles les vacanciers disposent en moyenne de moins de 5 m<sup>2</sup> de sable disponible par personne sont classiques en été sur des plages de stations méditerranéennes alors que ce sont des valeurs exceptionnelles sur les plages charentaises.

Mais notre étude ne cherche pas à définir des capacités de charge au-delà de laquelle la situation deviendrait intolérable. Elle s'intéresse à comprendre le fonctionnement de la fréquentation, les dynamiques de la répartition et les niveaux de confort. Naturellement, aborder le confort, et donc d'une certaine manière la satisfaction, rejoint les réflexions de ceux qui pensent la capacité de charge, non pas d'une manière physique, mais à travers une notion de capacité de charge « sociale » (Zacarias et al. 2011). Cependant, notre objectif n'est pas de fixer des seuils de saturation, mais bien de comprendre les variations du ressenti de l'expérience.

D'ailleurs, comme l'a montré Marcus Paulette (Paulette 2009) à propos de la Praia (plage) Central de Balneário Camboriú (Santa Catarina), une des plages les plus fréquentées du sud du Brésil, la perception du tolérable est très variable. À l'aide d'une série de clichés photographiques qu'il présente aux usagers de la plage, il montre que 14 % des plageurs préfèrent une situation avec 25m<sup>2</sup> d'espace de plage, mais que 37 % sont satisfaits avec 10m<sup>2</sup>, 35 % considèrent suffisants 5m<sup>2</sup> et 14 % se sentent confortablement installés avec 3m<sup>2</sup>. Cette surface de 3 m<sup>2</sup> est habituellement considérée comme la situation limite en dessous de laquelle la plage est « saturée » (Arrago, 1969 cité par Andreu-Boussu, 2008; Williams & Micallef, 2009), et la plupart des « expertises » recommandent un minimum de 5m<sup>2</sup> de sable disponible. Certains détaillent (Roca et al. 2008) en suggérant entre 4 et 6 m<sup>2</sup> pour des plages urbaines soumises à une utilisation intensive et 8 à 10 m<sup>2</sup> si la plage est liée à un hébergement de haut standing (l'espace sur la plage est alors pensé comme un luxe auquel donne droit le prix d'accès à la structure adjacente) et 10 à 15 m<sup>2</sup> pour une plage sauvage (*natural beach*). En Amérique du Nord, les Québécois Cazalais, Nadeau, & Beaudet (1999) montrent que « l'espace requis par l'utilisateur » est en général évalué autour de 7 à 10 m<sup>2</sup> par plageur dans les études américaines. De manière étrange, ces estimations sont rarement couplées à des études visant à connaître la relation entre satisfaction et densité. Les difficultés à pouvoir coupler des données quantitatives en permanente redéfinition (la densité sur une plage évolue de manière constante et n'est pas homogène dans tout l'espace traité) et le passage des enquêteurs questionnant sur la satisfaction expliquent l'absence d'étude de référence sur cette mise en relation et donc la relativité

des valeurs de « saturation » données<sup>190</sup>. Il est de plus important de se rappeler que l'ensemble des personnes présentes sur une plage, quel que soit son niveau de « remplissage », sont des personnes qui acceptent, de fait, la densité qu'ils expérimentent. Ceux qui ne désirent pas vivre ces densités font le choix de ne pas être, ou de ne plus être là.

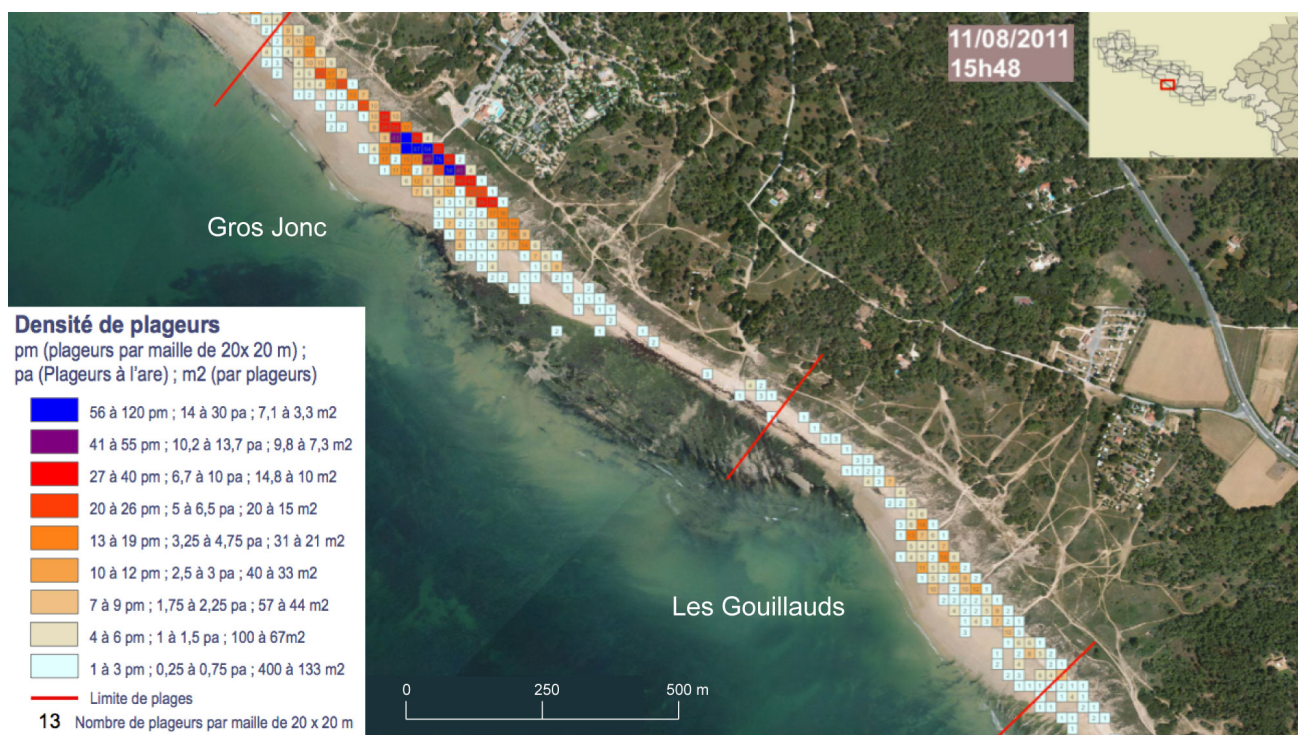
Avant d'aborder les mesures et leurs variations, il est important de voir que la manière de collecter l'information sera aussi capitale, pour son interprétation, et surtout dans les comparaisons qui peuvent être faites ensuite. D'abord, la base sur laquelle est calculée la densité peut être très variable. Elle peut se faire à l'échelle de la plage quand celle-ci, comme de nombreuses plages urbaines ou de côtes rocheuses, a des limites précises. Ces mesures existent, mais elles ne sont souvent pas privilégiées par les chercheurs et les gestionnaires, car combinant des situations de fortes fréquentations en bord de mer et beaucoup plus lâches sur les bords de plage ou en fond de plage. Les approches par tranches de plage ou par mailles de 20 ou 30 m sont en général privilégiées. Les comptages sont très souvent faits sur le terrain par un opérateur avec des compteurs manuels (Cazes-Duvat & Pesme 2002; Roca et al. 2008) ou à partir de photographies aériennes prises depuis un point haut quand la configuration du terrain le permet (Sardá et al. 2009; Robert et al. 2008) et d'images vidéo (Pereira da Silva 2002; J. a. Jiménez et al. 2007). La photographie aérienne peut être utilisée (Dolle et al. 2000; Vacher et al. 2014) et, comme nous l'avons fait depuis 2008 à La Rochelle, intégrée dans un système d'information géographique pour une numérisation géoréférencée de l'emplacement des plageurs, ce qui reste très rare.

L'avantage de cette dernière méthode est de pouvoir restituer les données sur la base d'un canevas n'ayant pas à se préoccuper des marées ou de la profondeur de la plage et donc de l'éventuelle variation de la surface des « tranches » de littoral. Les mesures se font, dans le cadre de notre projet, sur des mailles de 20 mètres sur 20 mètres (400 m<sup>2</sup> ou 4 ares) dont les données peuvent être déclinées en nombre de plageurs à l'are ou en nombre de m<sup>2</sup> « disponibles » par plageur (figure 76). Le tracé de la plage utile pour l'installation des plageurs (plage sèche non encombrée de galets, algues ou végétation) étant réalisé parallèlement au traitement par maille ; un calcul de la densité au niveau de la plage entière est aussi réalisé, comme un chiffrage de la pression sur la ligne de rivage, prenant en compte non seulement les plageurs installés, mais aussi les baigneurs (nos comptages montrent qu'en général, un plageur sur cinq se trouve dans la zone de bain ou sur le sable humide au moment des prises de vues). Mais le traitement principal repose sur la maille de 20 mètres sur 20 mètres. Après traitement de plusieurs campagnes estivales de photographies aériennes menées toujours dans des conditions similaires (prises de vues verticales sous ULM, largeur de bande de 250 m, pixel de 5 cm sur 5 cm minimum, journée ensoleillée entre le 15 juillet et le 15 août, prises de vues à mi-marée entre 15 h et 17 h), une échelle de densité (tableau 2) permettant de visualiser 9 niveaux de valeurs répartis en 3 grandes catégories : faibles de 1 à 9 plageurs par maille (plus de 44 m<sup>2</sup> disponibles par plageur) ; moyen 10 à 26 (15 à 40 m<sup>2</sup>) ; et fort 27 à 120 (3,3 à 14,8 m<sup>2</sup>).

---

<sup>190</sup> En août 2014, dans le cadre de la thèse de Valentin Guyonnard et en lien avec le programme ASPAQUE que nous animons, des séries de prises de vues à heures régulières ont été menées depuis un mat sur les plages de Fouras, Aytré et Bois-Plage-en-Ré. Ces images, permettant un maillage de l'espace et des calculs de densité, sont couplées à des enquêtes posant la question du confort par rapport à la proximité des autres. Un point GPS ayant été pris pour l'ensemble des questionnaires, les réponses seront couplées à la situation de densité autour de l'enquêté à l'heure de l'entretien.

**Figure 76 - Traitement de la densité pour les plages de Gros Jonc et des Gouillauds au Bois-Plage-en-Ré (Charente-Maritime) en 2011.**



C'est en août 2011 que les plus fortes concentrations de plageurs ont été observées sur le littoral charentais depuis le début des campagnes de prises de vues aériennes en 2008.

Source - Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime, 2014,  
[http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

**Tableau 2 - Légende des cartes de densité de l'Atlas de la fréquentation des plages**

Plageurs par maille (20 x 20 m)	Plageurs par are (100 m <sup>2</sup> )	m <sup>2</sup> par plageur	Densité
1 à 3	0,25 à 0,75	400 à 133	Faible
4 à 6	1,0 à 1,5	100 à 67	
7 à 9	1,8 à 2,3	57 à 44	
10 à 12	2,5 à 3,0	40 à 33	Moyen
13 à 19	3,3 à 4,8	31 à 21	
20 à 26	5,0 à 6,5	20 à 15	
27 à 40	6,8 à 10,0	14,8 à 10	Forte
41 à 55	10,3 à 13,8	9,8 à 7,3	
56 à 120	14 à 30	7,1 à 3,3	

Source - Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime, 2014,  
[http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

Ces valeurs choisies pour représenter la densité sur les documents cartographiques des *Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime* correspondent à des valeurs « Atlantique » qui pourraient aussi servir pour les études menées sur le littoral portugais (Pereira da Silva 2002; Zacarias et al. 2011), mais en aucun cas pour celles traitant de la Costa Brava (Roca et al. 2008; Sardá et al. 2009) où il faudrait descendre jusqu'à 2 m<sup>2</sup> pour les valeurs fortes et où nos valeurs faibles très présentes sur les plages du littoral atlantique seraient très rares, voire absentes sur bien des parties du littoral touristique.

**Figure 77 - Type de densités observées sur les plages charentaises**



Photos de la Plage de Boyardville le 10 août 2011 à 15h39

Source - Michel Bernard - ECAV-Aviation pour Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime, Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir - UMR7266 CNRS-Université de La Rochelle, [http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

Les valeurs faibles, où la superficie disponible par plageur dépasse les 44 m<sup>2</sup>, sont présentes sur les 79 plages du littoral charentais traitées dans le cadre de notre campagne 2011 (tableau 3). Pour ne pas fausser l'analyse, nous avons utilisé la campagne 2011 qui présente des effectifs importants sur les plages charentaises<sup>191</sup>. Sur 6 plages de la région (4 à Oléron et 2 à Ré), ces faibles valeurs représentent la norme d'occupation puisque toutes les mailles occupées présentent des superficies par plageur supérieures à 44m<sup>2</sup>. Dans les îles, les deux tiers des plages (tableau 3) présentent, au moment du survol, c'est-à-dire par une après-midi ensoleillée entre le 15 juillet et le 15 août, plus de 75 % de leur occupation avec de faibles densités suivant la norme « atlantique ». Il faut trouver des plages urbaines (Minimes et la Concurrence à La Rochelle, Grande Plage de Fouras, Plages de l'Arnérault à La Flotte (Ré) et de la Cible à Saint-Martin-de-Ré) pour voir la part de ces faibles densités diminuer ; cependant, même sur ces plages urbaines, ces espaces de faibles densités ne descendent jamais en dessous du quart de la surface occupée. Quant aux « fortes densités » où l'espace disponible par plageur passe sous les 15 m<sup>2</sup>, la plupart des plages des îles ne les connaissent pas au moment de nos survols ; 18 plages sur 31 à Ré et Oléron et 20 plages sur 37 à Oléron n'avaient aucune maille en

<sup>191</sup> Durant la campagne 2011, presque 79 000 plageurs ont été répertoriés sur les plages des îles de Ré et d'Oléron, sur les plages de l'agglomération de La Rochelle (Châtelaiillon-Plage compris) et de Fouras contre 50-65 000 en années moyennes (2009-2010-2013) et 40 000 en années creuses (2008-2012).

forte densité lors de la campagne 2011 (tableau 3), ce qui ne veut pas dire que des pics de fréquentation ne peuvent pas survenir de manière ponctuelle dans le temps et dans l'espace. Nous comprenons cependant, au regard de ces valeurs, pourquoi, sur le littoral atlantique, il est important de disposer de chiffres précis pour débattre de l'occupation de l'espace de plage, de la perception de son remplissage et de sa gestion ; que les « discours » sur la saturation ne sauraient se substituer aux approches scientifiques ; que la transposition des approches développées autour des littoraux méditerranéens est très souvent problématique.

**Tableau 3 - Importance de l'espace connaissant une fréquentation de fortes et de faibles densités sur les 79 plages charentaises évaluées durant la campagne 2011.**

Espace "touristique"		Île de Ré	Île d'Oléron	Fouras	Agglo. La Rochelle	
Nombre de plages de l'espace touristique*		31 plages	37 plages	4 plages	7 plages	
Nombre de plages de l'espace touristique (et % des plages de l'espace touristique) où un % de mailles présente des faibles densités (plus de 44 m <sup>2</sup> par plageur)	25 à 50 %	2 6 %		1 25 %	2 29 %	
	51 à 75 %	7 23 %	13 35 %	3 75 %	5 71 %	
	76 à 99 %	18 58 %	22 59 %			
	100 %	4 13 %	2 5 %			
		31 100 %	37 100 %	4 100 %	7 100 %	
Nombre de plages de l'espace touristique (% des plages de l'espace touristique) où aucune maille ne présente de fortes densités		18 58 %	20 54 %	2 50 %		
	Nombre de plages de l'espace touristique (et % des plages de l'espace touristique) où un % de mailles présente des fortes densités (3,3 à 14,8 m <sup>2</sup> par plageurs)	1 à 10 %	11 35 %	15 41 %	1 25 %	2 29 %
		11 à 20 %	1 3 %	2 5 %		3 43 %
		21 à 50 %	1 3 %		1 25 %	2 29 %
		plus de 50 %				
		31 100 %	37 100 %	4 100 %	7 100 %	

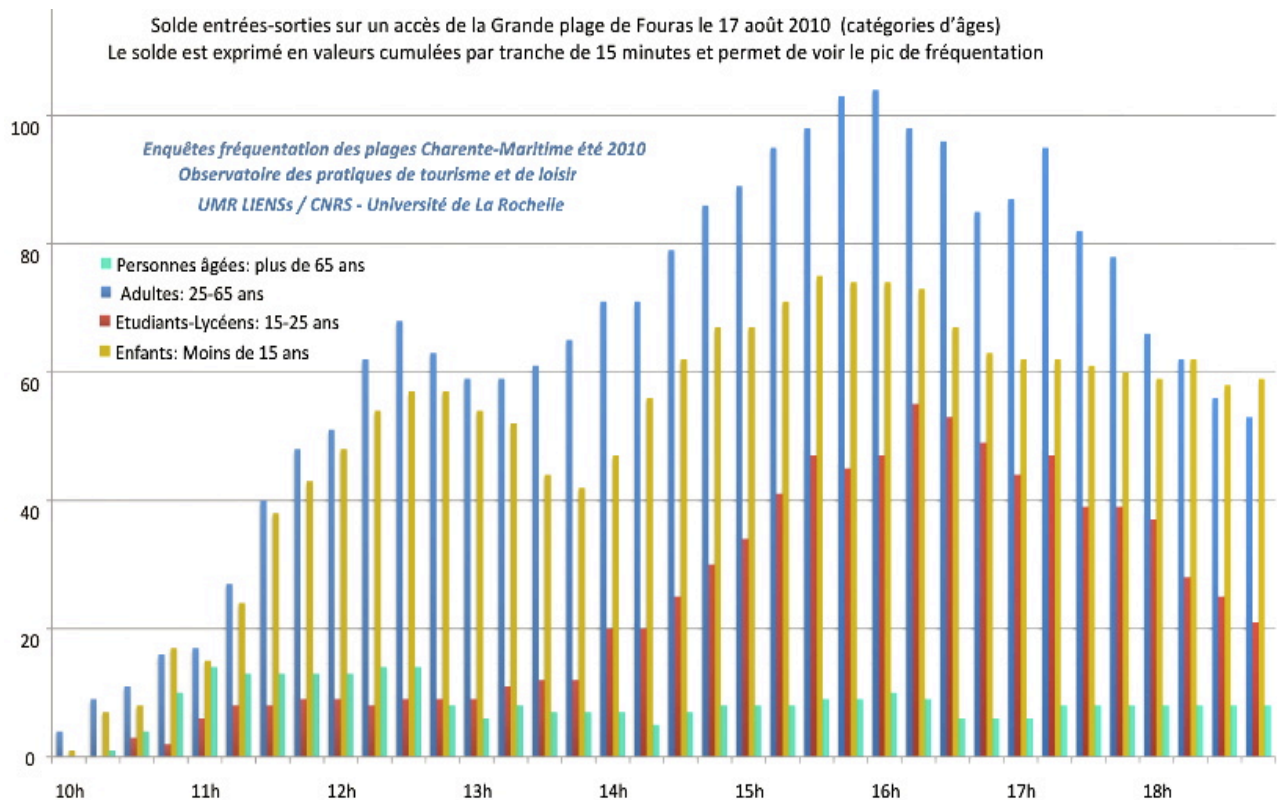
\* Plages importantes ayant donné lieu à un traitement cartographique

Source - Données issues de l'Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime  
[http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

Aborder la question de ces valeurs plus ou moins fortes nous amène à évoquer la question des rythmes de la plage. En effet, sur le littoral atlantique, en fonction des horaires, la surface de plage peut varier de manière très importante, entraînant non seulement une extension de l'espace, mais aussi parfois une modification des usages. La pêche à pied pourra alors remplacer la baignade, les jeux de plage auront des terrains beaucoup plus vastes et plus fermes tant qu'ils seront humides, ce

qui permettra au sable sec de trouver une tranquillité renforcée. Avec le séchage du sable du bas de plage entre deux marées, une extension du domaine d'installation des plageurs pourra se faire. Néanmoins, le fait qu'un tiers des plageurs prennent en compte la marée quand ils viennent sur la plage (Guais, Vacher & Vye 2011) valeur qui atteint même 50 % pour les résidents secondaires (et seulement 30 % pour les autres touristes) relativise cette installation sur la plage libérée. La pression sur l'espace d'installation est, en effet, en général moins forte à marée basse.

**Figure 78 - Rythme de fréquentation de la plage de Fouras le 17 août 2010**



*Source - Comptages effectués sous la supervision de Mélodie Koehren, in Guais, A., Vacher, L., & Vye, D., 2011, Fréquentation des plages de Charente-Maritime, Rapport Campagne d'enquêtes été 2010. Observatoire des Pratiques de tourisme et de loisir, UMR 7266 CNRS- Université de La Rochelle, p. 177. <http://ecop.univ-lr.fr/Productions.htm>*

La question de la densité implique aussi qu'on la resitue dans un contexte temporel. Une analyse menée sur 4 plages charentaises en 2010 (Guais, Vacher & Vye 2011) montre qu'avant 10 heures du matin, les plages du littoral charentais sont généralement vides ou presque. Une première vague d'arrivées se fait en fin de matinée où les personnes âgées sont bien représentées et les adolescents presque absents (figure 78). Après un fléchissement autour de 13 h -14 h, la plage atteint un pic (où la fréquentation est presque le double de celle connue le matin) entre 16 h 30 et 17 h 15 suivant les plages enquêtées. Samuel Robert, Guérino Sillère et Sophie Liziard (2008) montrent des choses très similaires sur la plage des Ponchettes à Nice. Cette analyse peut aussi permettre d'ajuster les résultats des comptages en fonction de l'heure des prises de vues. Sur des journées dont le beau temps est stable, on observe généralement une progression régulière de la fréquentation à partir de 14 h, le

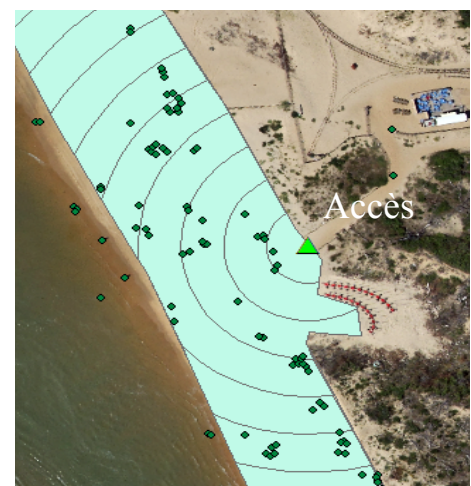
volume atteint vers 15 h étant en général doublé vers 17 h. Il convient cependant d'être prudent avec toute généralisation de ces rythmes. Ainsi, si l'on regarde d'autres études comme celle de Jimenez (2007) sur la plage d'El Puntal à Santander dans la Cantabrie espagnole ou celle de Sardá (2009) sur différentes plages de la Costa Brava catalane, le pic du « matin » vers 13-14h (déjeuner tardif en Espagne) est plus important que celui de l'après-midi vers 17 h.

Le dernier aspect que l'on peut traiter en lien avec cette question de la densité est la manière dont les plageurs se comportent par rapport à la distance à parcourir sur la plage pour trouver ou choisir leur emplacement. Cette question commence d'ailleurs bien souvent en dehors de la plage pour les personnes arrivant en automobile par exemple (ils représentent de 25 à 80 % des vacanciers sur les plages que nous enquêtons). Le parcours du plageur commencera alors sur le parking, ou sur la place trouvée loin du parking et de l'accès. Cette distance sera souvent plus grande que celle qu'ils parcourront sur la plage. Nous pourrions aussi aborder la distance depuis le lieu de résidence touristique ou permanente qui influe sur le temps resté sur la plage. Ainsi les excursionnistes sont les plus nombreux à rester la journée entière alors que les résidents principaux et secondaires logeant sur place viennent souvent pour une à deux heures. Venant souvent à pied ou en vélo, ils fragmentent parfois leur venue en plusieurs temps de plage sur la journée.

Mais au-delà de ces comportements liés à l'inscription de la plage dans une proximité du cadre de vie, une fois au bord de l'eau, les estivants peuvent parcourir des distances très variables sur la plage. L'analyse de ces étendues parcourues par les plageurs n'est pas évidente. Il est, en effet, illusoire de pouvoir collecter des données par l'enquête en demandant aux gens d'estimer le temps ou la distance de marche depuis l'accès. Il est tout aussi difficile de repérer la position de l'accès emprunté à partir des descriptions des enquêtés. C'est pourquoi nous avons pris le parti d'explorer cette dimension à partir des photographies aériennes et en nous basant sur des espaces à accès unique (ou principal) et en position d'isolement (relatif) qui permettent de mesurer les distances à partir desquelles l'espace ne semble plus alimenté par l'accès.

Nous avons utilisé deux méthodes différentes, Tout d'abord un travail à partir des mailles de densité où il a tout simplement été établi des transects depuis les accès répertoriant les valeurs des mailles en fonction de l'éloignement (figures 81 et 82) ; la deuxième méthode qui permet une approche plus fine consiste à tracer, à partir du point d'accès, des zones concentriques (*buffers*) de 10 m de large.

Les zones déterminées correspondent ainsi à la distance à l'accès effectivement parcourue, même dans les zones très proches. Par contre, la faible superficie des premières mailles peut faire penser que les plageurs ne s'installent pas dans un rayon de 20 à 30 mètres autour de l'accès (figures 79 et 80). Si l'on observe effectivement un faible niveau d'installation au niveau même de l'accès où le mouvement est permanent, le creux généré par la méthode est tout à fait exagéré ; d'ailleurs on ne le trouve pas dans la méthode des mailles. Un système de représentation par la densité permet d'éviter ce problème, mais il n'est pas totalement satisfaisant au regard des faibles surfaces et effectifs concernés.



L'examen des répartitions nous montre que, globalement, l'espace proche jusqu'à 80 mètres des accès est un espace occupé de manière continue et constitue l'espace principal d'installation. Si la densité donne, dans un espace, une apparence d'homogénéité, elle correspond en fait à un gradient où les plus fortes concentrations sont atteintes entre 20 et 40 m de l'accès avant de décliner doucement dans un premier temps, puis plus nettement quand on dépasse les 80 m. À 200 m de l'accès, la fréquentation devient discontinue. En cas de forte fréquentation (2011 sur figure 79), c'est plutôt autour de 300 m que la fréquentation devient marginale. Il est cependant difficile de mesurer, comme sur la Grande plage de Saint-Trojan dans l'île d'Oléron (figure 82), la part des plageurs marchant beaucoup à partir de l'accès et celle de ceux arrivant par des accès de plage « alternatifs ».

Les travaux de Carlos Pereira da Silva (2002) sur les plages de Oliveirinha et d'Ilha do Pessegueiro de la municipalité de Sines au sud de Lisbonne montrent des tendances similaires, même si les plageurs portugais semblent plus vaillants dans leur approche de la plage, car il observe que 9 à 10 % des plageurs se déplacent à plus de 250 m d'un accès. Mais, là encore, le nombre limité d'études et les méthodologies différentes rendent difficiles les généralisations.

Cette distance aux accès nous interroge aussi sur les motivations de ceux qui s'éloignent et de ceux qui marchent moins. On peut faire l'hypothèse que les personnes s'installant dans la première auréole des 40 m auront des pratiques de sociabilités plus développées que ceux se déplaçant plus loin, pour qui l'idée de nature et de calme attachée à la plage sera plus importante. On peut donc aussi faire l'hypothèse que ce profil, qu'il faut parvenir à définir, sera en général absent des plages ne permettant pas de prendre ses distances. On peut aussi faire l'hypothèse que c'est une population qui sera plus susceptible d'insatisfaction en cas d'augmentation de la densité. Autant de pistes que nous nous efforcerons d'explorer dans la suite de nos travaux en lien avec l'idée de perception de la qualité de l'environnement dans la fréquentation touristique.

Il sera aussi intéressant de s'interroger sur les distances des plageurs recherchant l'isolement en lien avec des pratiques de naturisme. Les zones naturistes de Saint-Trojan et des Saumonards dans l'île d'Oléron sont moins accessibles que les plages classiques et les densités observées sont faibles<sup>192</sup>. Néanmoins, le succès de ces aires de pratiques explique sans doute qu'aujourd'hui elles ne font pas partie des plages les moins fréquentées de l'île d'Oléron. Approfondir ces questions en lien avec les travaux de Francine Barthe-Deloizy et d'Emmanuel Jaurand en particulier sur la question de la disposition des cellules entre elles apporterait des éclairages intéressants sur l'importance du projet dans l'approche proxémique. Pouvoir étudier les liens entre sensibilité à l'environnement, formes de sociabilités et pratiques naturistes pourrait donner un prolongement intéressant aux approches plutôt orientées textiles. Si la distinction en matière d'approche de la plage par un projet plutôt orienté sociabilité et jeux et un autre plus orienté « nature » existe, trouve-t-on le même type de distinction chez les pratiquants naturistes, en ayant bien conscience que le naturisme est en soi un projet ?

---

<sup>192</sup> Un nouveau découpage intégrant les zones naturistes comme zones de comptage indépendantes a été mis en place en 2014. Si l'on applique ce découpage à la fréquentation de 2011, la zone naturiste de Saint-Trojan offre une valeur moyenne pour la plage de 150 m<sup>2</sup> de sable par plageur et de 98 m<sup>2</sup> aux Saumonards.

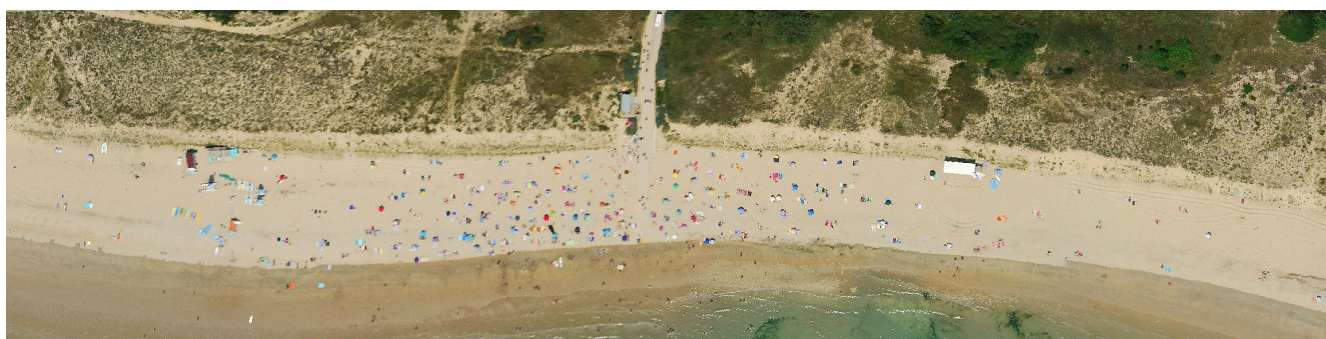


**Figure 79 - Répartition des plageurs en fonction de la distance à l'accès sur la plage de Gros Jonc au Bois-Plage-en-Ré**

Distance depuis l'accès (m)	Gros jonc 2011 le 11 août 2011 à 15h 48			Gros jonc 2012 le 24 juillet 2012 à 15h 41			Gros jonc 2013 le 18 juillet 2013 à 15h 17		
	Nombre de plageurs	% du total plageurs	Total cumulé	Nombre de plageurs	% du total plageurs	Total cumulé	Nombre de plageurs	% du total plageurs	Total cumulé
0-10	13	2%	2%	10	4%	4%	1	1%	1%
10-20	48	9%	11%	25	10%	14%	10	7%	8%
20-30	56	10%	21%	34	14%	28%	16	11%	19%
30-40	34	6%	28%	25	10%	39%	23	16%	36%
40-50	36	7%	34%	25	10%	49%	14	10%	46%
50-60	34	6%	40%	31	13%	62%	11	8%	54%
60-70	35	6%	47%	27	11%	73%	9	6%	60%
70-80	26	5%	52%	26	11%	84%	5	4%	64%
80-90	29	5%	57%	5	2%	86%	5	4%	67%
90-100	14	3%	60%	5	2%	88%	2	1%	69%
100-110	16	3%	62%	2	1%	88%	3	2%	71%
110-120	12	2%	65%	5	2%	91%	4	3%	74%
120-130	13	2%	67%	0	0%	91%	3	2%	76%
130-140	18	3%	70%	1	0%	91%	7	5%	81%
140-150	20	4%	74%	2	1%	92%	1	1%	81%
150-160	14	3%	77%	2	1%	93%	2	1%	83%
160-170	12	2%	79%	1	0%	93%	4	3%	86%
170-180	13	2%	81%	2	1%	94%	1	1%	86%
180-190	11	2%	83%	4	2%	95%	3	2%	89%
190-200	14	3%	86%	0	0%	95%	5	4%	92%
200-210	9	2%	87%	2	1%	96%	2	1%	94%
210-220	11	2%	89%	2	1%	97%	5	4%	97%
220-230	5	1%	90%	2	1%	98%	2	1%	99%
230-240	13	2%	93%	0	0%	98%	0	0%	99%
240-250	6	1%	94%	0	0%	98%	0	0%	99%
250-260	6	1%	95%	3	1%	99%	0	0%	99%
260-270	3	1%	95%	1	0%	100%	0	0%	99%
270-280	6	1%	97%	0	0%	100%	0	0%	99%
280-290	4	1%	97%	0	0%	100%	2	1%	100%
290-300	2	0%	98%	0	0%	100%	0	0%	100%
300-310	10	2%	99%	0	0%	100%	0	0%	100%
310-320	2	0%	100%	0	0%	100%	0	0%	100%
320-330	0	0%	100%	1	0%	100%	0	0%	100%
330-340	1	0%	100%	0	0%	100%	0	0%	100%
340-350	0	0%	100%	0	0%	100%	0	0%	100%
Total plageurs	546			243			140		

Les valeurs présentées correspondent à l'occupation de la partie sud de la plage à partir de l'accès  
 Source - Données de l'Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime, 2014,

**Figure 80 - Distribution des plageurs sur la plage Gros Jonc au Bois-Plage-en-Ré**



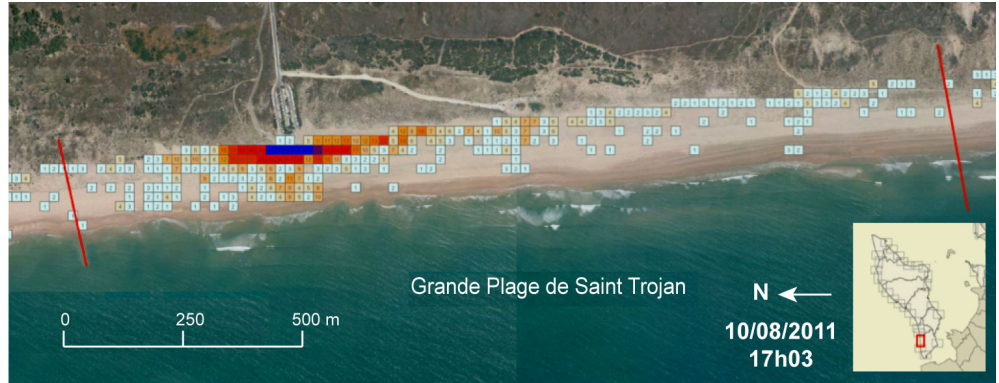
Cette photographie prise par Michel Bernard-Ecav Aviation le 18 juillet 2013 à 15 h 17 couvre 400 m de plage (200 m de part et d'autre de l'accès central) du nord-ouest (à gauche de la photo) au sud-est (à droite).  
 Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime - [http://ecop.univ-ir.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-ir.fr/Production_Atlas.htm)

**Figure 81 - Répartition des densités sur la Grande plage de Saint-Trojan (île d'Oléron)**

**Densité de plageurs**  
 pm (plageurs par maille de 20x 20 m) ;  
 pa (Plageurs à l'are) ; m2 (par plageurs)

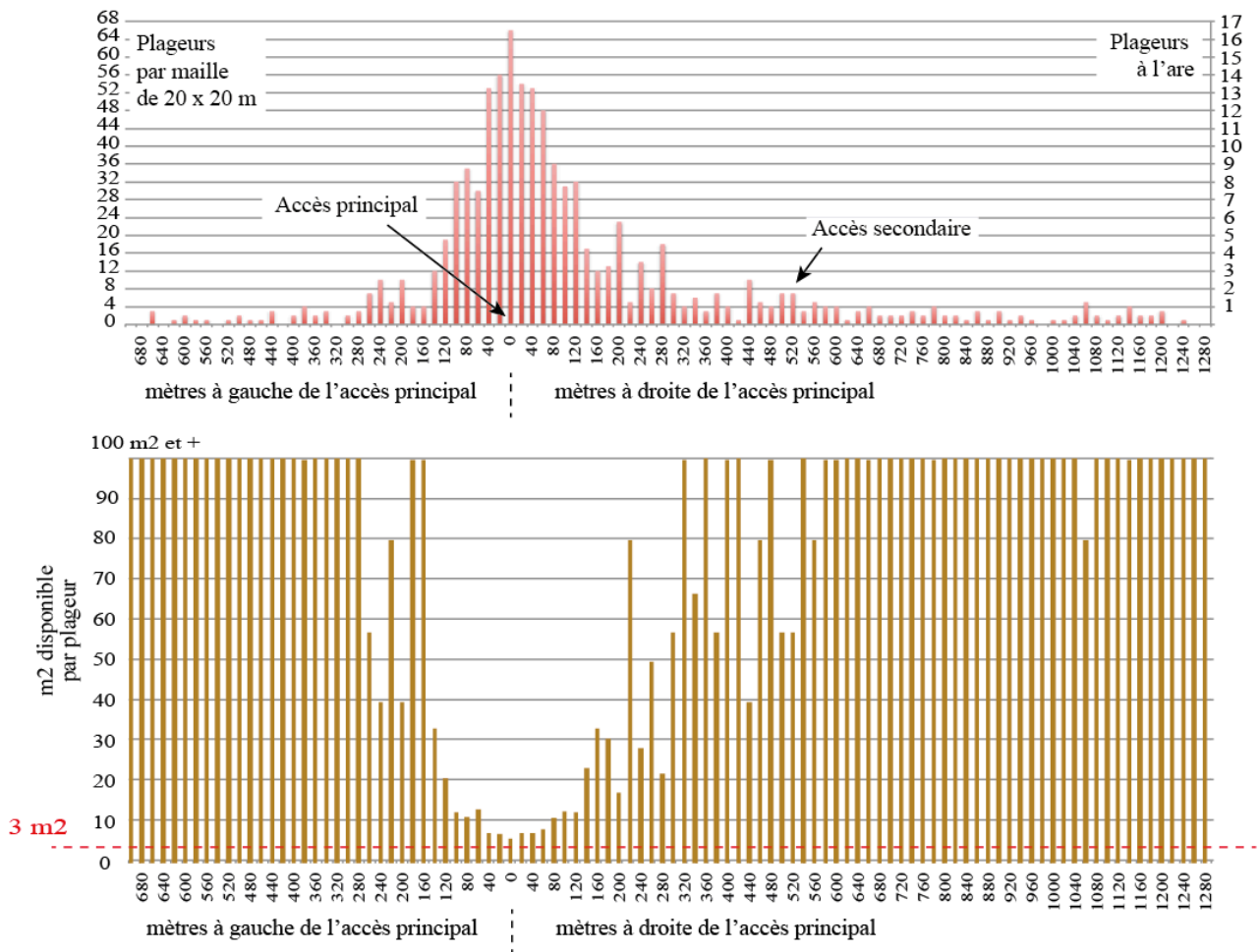
- 56 à 120 pm ; 14 à 30 pa ; 7,1 à 3,3 m2
- 41 à 55 pm ; 10,2 à 13,7 pa ; 9,8 à 7,3 m2
- 27 à 40 pm ; 6,7 à 10 pa ; 14,8 à 10 m2
- 20 à 26 pm ; 5 à 6,5 pa ; 20 à 15 m2
- 13 à 19 pm ; 3,25 à 4,75 pa ; 31 à 21 m2
- 10 à 12 pm ; 2,5 à 3 pa ; 40 à 33 m2
- 7 à 9 pm ; 1,75 à 2,25 pa ; 57 à 44 m2
- 4 à 6 pm ; 1 à 1,5 pa ; 100 à 67m2
- 1 à 3 pm ; 0,25 à 0,75 pa ; 400 à 133 m2

13 Nombre de plageurs par maille de 20 x 20 m



Source - Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime 2011  
[http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

**Figure 82 - Répartition des plageurs et m<sup>2</sup> de sable disponible en fonction de la distance à l'accès sur la Grande plage de Saint-Trojan (Île d'Oléron) le 10 juillet 2011**



Source - Données issues de l'Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime 2011  
[http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)

### 352 - La « place » de la cellule et sa représentation sur la plage

S'interroger sur la répartition des personnes sur la plage est une chose, mais ce n'est pas forcément le plus cohérent pour interroger le comportement spatial des plageurs. En effet, sur une photographie aérienne, la répartition observée ne correspond pas à des personnes, mais à des cellules. Il sera donc plus important de s'interroger sur la répartition de ces unités, d'autant plus que les distances entre les personnes au sein de ces regroupements sont en général assez constantes, et cela que les cellules soient disposées dans un semis serré ou dans une répartition très lâche.

La cellule est donc la clé de disposition sur la plage, mais de quoi parle-t-on ? Erving Goffman définit des « unités de participation » ainsi : « *Les individus qui parcourent les rues et les magasins et assistent à des manifestations sociales sont ou bien non accompagnés, ou bien en compagnie d'autres personnes ; autrement dit, ils se montrent en public soit "seuls", soit "avec". Nous avons là des unités interactionnelles et non pas socio-structurales. Elles entrent tout entières dans l'organisation des rapports "en présence". Je les tiens pour des unités fondamentales de la vie publique. Un individu seul est un groupe d'un, [...] Un individu "avec" est un groupe de plus d'un dont les membres sont perçus comme étant "ensemble". Ils maintiennent une certaine proximité écologique et s'assurent l'intimité habituellement favorable à la conversation ainsi qu'à l'exclusion des non-membres qui autrement pourraient capter ce qui se dit.* » (Goffman, 1973 pp. 33-34). La cellule est ainsi une unité de participation à l'usage de la plage. Si elle peut correspondre à une unité familiale nucléaire classique, cela n'a rien d'obligatoire. De nombreux groupes de vacanciers sont formés par des unités recomposées le temps d'un séjour où, sur la base d'un, ou d'une partie d'un ménage<sup>193</sup>, sont agrégés des amis ou des membres de la famille large. Cette composition sera d'ailleurs souvent variable durant le temps du séjour, ce qui participe généralement au plaisir des vacances et au sentiment de vivre en dehors du quotidien. Mais la cellule de plageurs est souvent composée d'une partie seulement de cette unité résidentielle de tourisme, le temps de vacances autorisant généralement, comme nous l'avons vu (figure 78), que chacun puisse vivre au rythme de ses pratiques.

Ainsi, les enfants, adolescents ou personnes plus âgées pourront avoir des rythmes décalés créant des cellules à structures variables en fonction de l'heure de la journée. Parfois, le groupe se déplaçant jusqu'à la plage se dissociera à son arrivée sur le sable, les adolescents retrouvant d'autres jeunes pour former des cellules importantes en haut de plage, alors que le reste de la famille, qui cherchera la proximité de l'eau en relation avec les plus jeunes, pourra éventuellement s'agréger avec une autre cellule d'habités. Ces deux remarques montrent bien que, dans le choix de l'emplacement, l'importance des autres peut être grande et ne joue pas forcément de manière négative, ce qui relativise ce que nous verrons plus tard en lien avec l'installation dans l'espace disponible.

---

<sup>193</sup> Un ménage, au sens du recensement de la population de l'INSEE, désigne l'ensemble des personnes qui partagent la même résidence principale, sans que ces personnes soient nécessairement unies par des liens de parenté. Un ménage peut être constitué d'une seule personne. Il y a égalité entre le nombre de ménages et le nombre de résidences principales. <http://www.insee.fr/fr/methodes/>

Comment avons-nous procédé pour identifier les cellules sur les plages ? L'idée était de voir s'il était possible de déterminer une distance autour des plageurs permettant de les considérer comme ensemble ou séparés. Générer des « enveloppes » (*buffers*) autour des plageurs est une opération simple dans un système d'information géographique. Encore faut-il définir la taille de ces enveloppes et valider les résultats. Pour cela, nous avons besoin d'un état de référence où le contour des cellules serait validé par l'expertise, auquel il serait possible de comparer le résultat des traitements automatiques dans le SIG.

Si pointer des plageurs est simple, il n'en est pas de même pour l'individualisation des cellules qui demande un minimum de réflexion. Pourtant, l'identification de ces ensembles sur les photographies aériennes des plages charentaises à notre disposition n'a pas posé de problème majeur. Ce travail aurait sans doute été difficile, voire impossible, sur certaines plages méditerranéennes<sup>194</sup> à très forte fréquentation.

Afin de générer nos échantillons expertisés, nous avons sélectionné six plages présentant diverses configurations spatiales : les plages de la Concurrence (140 m de large) et des Minimés (200 m de large), plages urbaines de La Rochelle encadrées par des promenades ; la plage d'Aytré à la périphérie de l'agglomération rochelaise (2km) jouissant d'une notoriété locale : la plage de station balnéaire de Châtelailon-Plage (2,5 km) au sud de La Rochelle ; la plage de station balnéaire de Rivedoux-Plage (2km) à l'entrée de l'Île de Ré qui connaît une forte fréquentation des excursionnistes rochelais dans sa partie est ; enfin la longue plage de la Conche des Baleines (4 km) à l'ouest de l'île de Ré abritée par la forêt domaniale du Lizay.

Sur ces six plages, des zones-échantillons d'environ 200 à 300 m (intégralité des plages pour la Concurrence et les Minimés) ont été tracées et des images de différentes années ont été sélectionnées. C'est au total dix échantillons qui ont été expertisés successivement par 5 personnes toutes impliquées dans le programme ASPAQUE et la réalisation de *l'Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime*. Les résultats ont donné des différences entre les comptages de l'ordre de 0 à 2-3 % par rapport à la moyenne. La très grande majorité des cellules a été tracée sans aucun problème en s'appuyant éventuellement sur les serviettes de plage et sur les différents marqueurs (jouets, sacs, parasols, etc.)

À partir de ces échantillons expertisés, nous avons appliqué aux mêmes zones un traitement automatique à partir des points de localisation des plageurs en appliquant différentes tailles de *buffer*/enveloppe jusqu'à obtenir une concordance avec l'identification des cellules effectuée par les experts (figure 83). La taille de ces enveloppes varie en fonction des plages, mais dans des proportions réduites. Pour les plages urbaines, l'enveloppe se dessine avec un *buffer* de 90 et 98 cm de rayon, alors que, pour les autres, le *buffer* validé est entre 115 et 130 cm (avec une valeur à 155 cm pour la plage d'Aytré en 2012 – voir détail des valeurs en tableau 4).

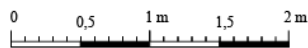
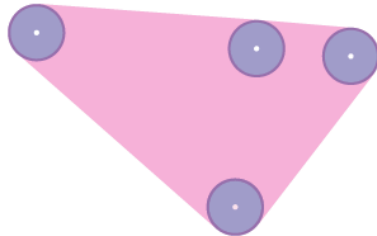
---

<sup>194</sup> Comme sur les 5 plages de la commune de Palafrugell sur la Costa Brava catalane sur lesquelles nous avons mené, en juillet 2009, une série de 14 comptages permettant de relever des valeurs inférieures à 5m<sup>2</sup> (jusqu'à 2,9 m<sup>2</sup>) par plageur à l'échelle de la plage (et non de la maille).

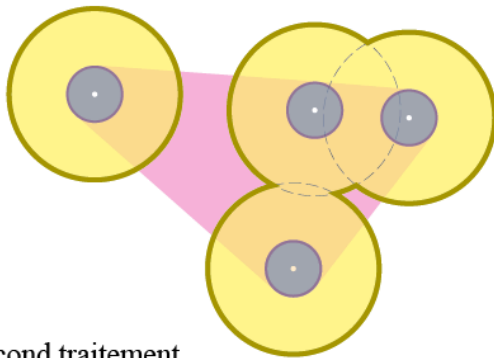
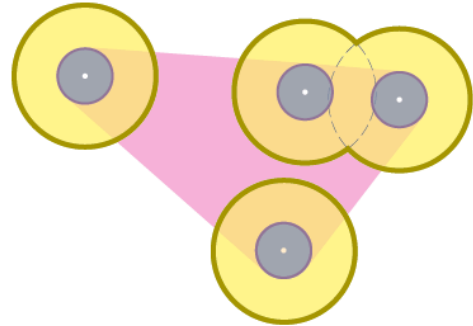
**Figure 83 - Méthode d'identification automatique des cellules à partir des regards d'experts**

A) Les points de numérisation des plageurs (blanc) sont dotés d'une enveloppe de 40 cm de diamètre (violet).

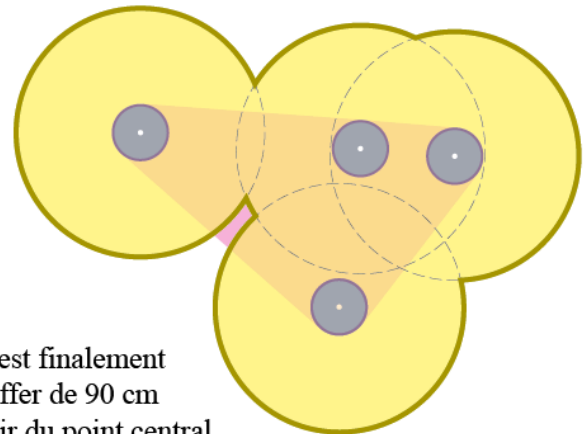
B) Le tracé de la cellule est déterminé à partir des photographies aériennes par les experts (enveloppe rose).



C) Un premier traitement automatique avec un buffer de 50 cm à partir du point central, génère trop de cellules, ici 3 (en jaune) au lieu de 1.

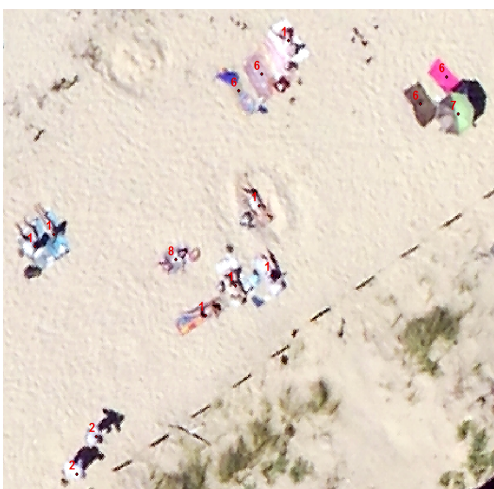


D) Un second traitement automatique avec un buffer de 60 cm à partir du point central, permet d'approcher la cellule expertisée.



E) C'est finalement un buffer de 90 cm à partir du point central, qui permet de faire concorder méthode automatique et regards d'experts.

*Luc Vacher - programme ASPAQUE 2014*



Ces enveloppes doivent aussi : prendre en compte les serviettes vides (comme pour les deux cellules en haut de la photo - 20 % des plageurs dans l'eau en moyenne au moment des prises de vues) ; prendre en compte les gros marqueurs modifiant la géométrie des cellules (comme ici sur la cellule centrale) ; mais ne pas prendre en compte les personnes se déplaçant (en bas à gauche de la photo). Cela implique, au moment de la numérisation des plageurs, une codification précise des entités répertoriées. Jusqu'à aujourd'hui, les serviettes de plages et les gros marqueurs n'avaient pas été distingués, ce qui sera fait pour la campagne 2014 qui est en cours de traitement.

**Tableau 4 - Épaisseur des enveloppes des cellules de plageurs sur quelques plages charentaises**

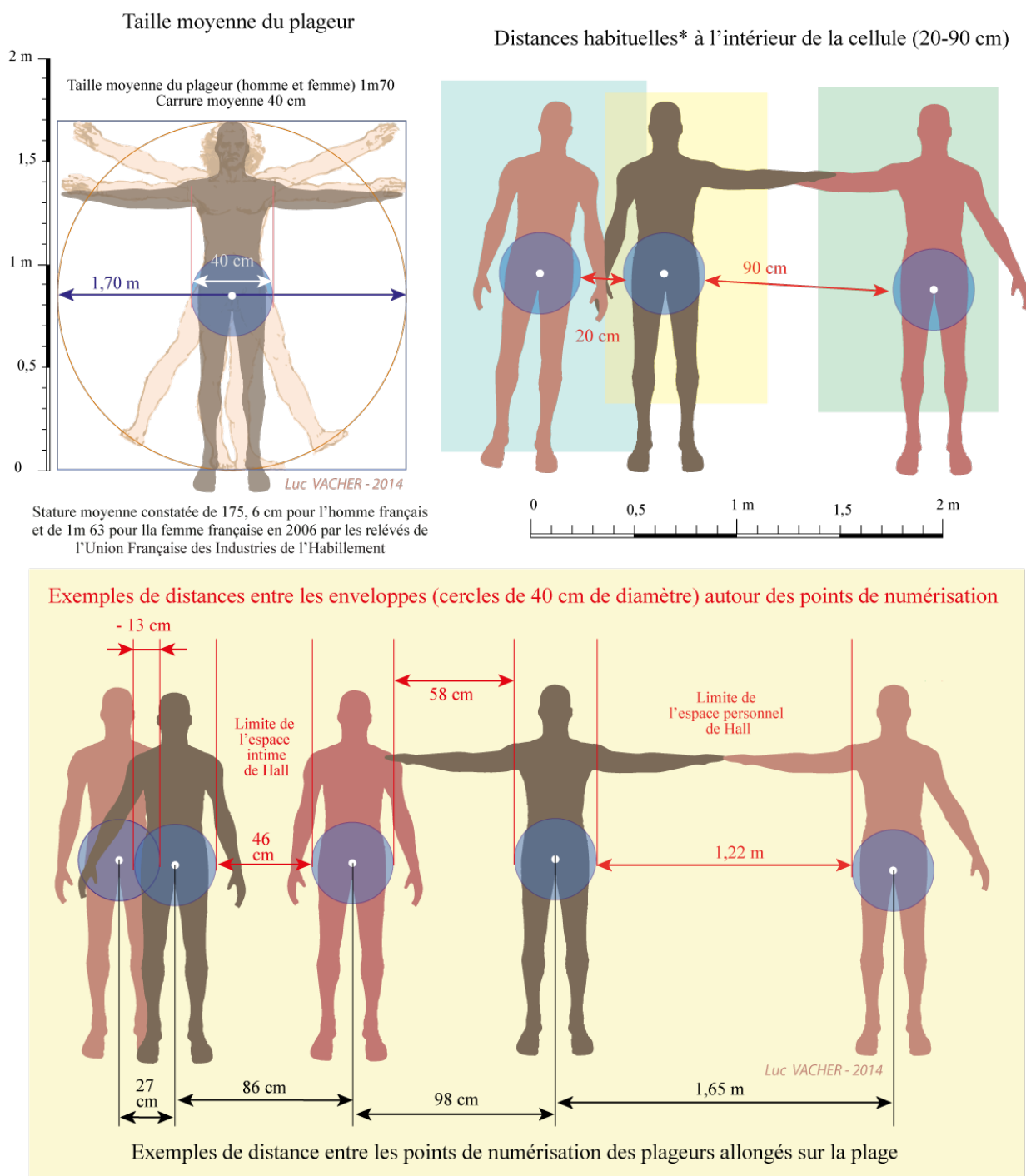
Zone échantillon	Année	Taille <i>buffer</i> * (en m)
Plage de la Concurrence (La Rochelle centre-ville)	2008	0,95
	2012	0,98
Plage des Minimés (La Rochelle)	2009	0,90
Plage de Châtelailon-Plage (station)	2009	0,93
Plage d'Aytré (Agglo. de La Rochelle, plage périphérie)	2008	1,20
	2012	1,55
Plage de Rivedoux (Île de Ré, plage de station)	2009	1,15
Plage de la Conche (Île de Ré, plage "sauvage")	2008	1,33
	2009	1,12
	2013	1,15

\*Taille du *buffer* permettant de faire correspondre comptages manuels et traitements automatiques  
*Traitements et comptages - Bouquet - Brunello - Guyonnard - Koehren - Take - Vacher,*  
*programme ASPAQUE 2014*

Une fois les cellules générées, il est possible de calculer la distance interpersonnelle à l'intérieur des cellules, comme d'ailleurs le nombre de personnes dans les cellules et la superficie moyenne par plageur qui diminue avec l'accroissement de la taille du groupe, comme l'avait déjà montré Edney & Jordan-Edney (1974) pour une plage du parc national d'Hammonasset dans le Connecticut au nord de New York.

L'examen des distances interpersonnelles intra-cellule sur nos plages échantillonnées (le traitement sera possible sur des surfaces beaucoup plus importantes avec la campagne 2014) confirme l'hypothèse d'une distance stable entre les personnes à l'intérieur de la cellule indépendamment de la densité présente sur la plage. Les distances entre les corps qui sont mesurées à partir de l'extérieur de l'enveloppe corporelle de 40 cm de diamètre (soit un rayon de 20 cm à partir du point de localisation du plageur) sont en moyenne entre 20 cm et 90 cm (voir figures 84 et 85). On remarquera que les valeurs peuvent être négatives quand les enveloppes corporelles sont au contact l'une de l'autre, ce qui est rare, et que l'on trouve de rares valeurs supérieures entre 80 cm et 1 m 50 qui correspondent à peu près aux limites de l'espace personnel (1 m 22) de Edward T. Hall.

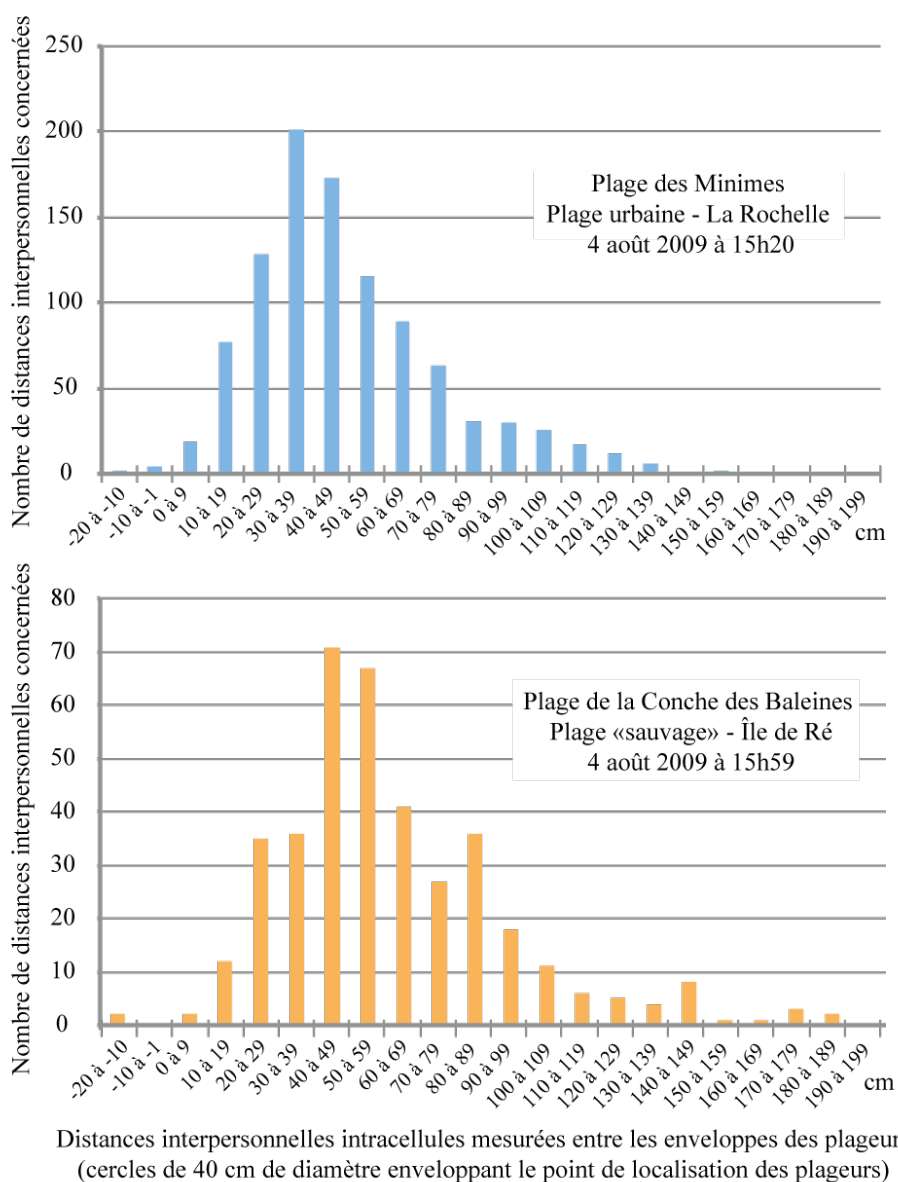
**Figure 84 - Distances interpersonnelles sur la plage et distances chez l'homme de E. T. Hall**



\* Plus de 80 % des distances interpersonnelles intra-cellule observées sont comprises entre 20 et 90 cm à partir de l'extérieur de l'enveloppe corporelle (40 cm de diamètre) lors de deux comptages (1386 distances mesurées) menés à partir des photographies aériennes géoréférencées des plages de La Conche des Baleines dans l'île de Ré et des Minimes à La Rochelle prises en août 2009.

Mesures programme ASPAQUE 2014 - Bouquet - Brunello - Guyonnard - Vacher

**Figure 85 - Distance entre les personnes à l'intérieur de la cellule sur deux plages charentaises**



*Traitements Bouquet - Guyonnard - Vacher, programme ASPAQUE 2014*

Cette identification de cellule permet aussi de calculer la distance inter-cellules qui est particulièrement intéressante puisqu'elle nous parle de la manière dont les unités se placent les unes par rapport aux autres. En ce qui concerne notre approche modélisatrice de simulation du remplissage d'une plage, ce sont les cellules qui seront nos unités de base et qui, en fonction des caractéristiques que nous leur attribuerons, seront plus ou moins aptes à parcourir des distances importantes et à s'accommoder d'une proximité des autres plus ou moins grande. C'est pour déterminer ces paramétrages que nous menons les analyses des situations existantes (à partir des photographies aériennes) qui serviront de référence pour élaborer les hypothèses que le modèle nous permettra de valider ou d'amender.



Donc, qu'observons-nous en matière de distances inter-cellules ? Après avoir généré les unités, nous avons appliqué, toujours par l'intermédiaire de notre Système d'information géographique, une opération permettant de générer la distance aux plus proches voisins. Cette opération a été menée pour toutes les cellules de nos échantillons avec la distance au plus proche voisin et la distance moyenne aux trois plus proches voisins. La première chose que nous pouvons observer à travers le résultat de ces traitements (figure 86) est la confirmation que, sur les plages étudiées, les distances inter-cellules sont courtes. Sur les plages urbaines, elles peuvent même être très courtes. Ainsi sur la plage des Minimés par une belle journée d'été, la distance inter-cellules au plus proche voisin est de moins de 50 cm pour presque 50 % des cellules. Précisons que cela ne signifie pas que les corps soient à 50 cm de distance les uns des autres, puisque l'enveloppe des cellules génère elle-même (dans le cas de la plage des Minimés) un espace de 70 cm autour des corps. Les corps des différentes cellules sont donc alors souvent séparés dans cette configuration d'au moins 1 m 50. Par contre, l'espace interstitiel ne peut être perçu comme un espace d'installation par un nouvel arrivant.

On constate aussi, en prenant la moyenne aux trois plus proches cellules sur la plage des Minimés, que la distance avec les unités voisines se situe en général plutôt entre 50 cm et 2,5 m. Cette fourchette étroite forme un pic très net de distances inter-cellules qui, sur les plages urbaines de l'échantillon, concerne 75 à 95 % des cellules. L'impression de régularité dans le semis des cellules n'est donc pas une illusion, la grande majorité des cellules se localise à des distances très régulières. Il sera d'ailleurs intéressant de voir avec les prochaines campagnes si, dans la disposition en gradient (les bords de la plage sont moins pleins que le centre) que l'on observe classiquement sur les plages « ouvertes » (qui ne sont pas fermées sur les côtés par une digue, une promenade ou un relief), l'accroissement des distances inter-cellules se fait, lui aussi, dans une régularité observable et possible à transcrire.

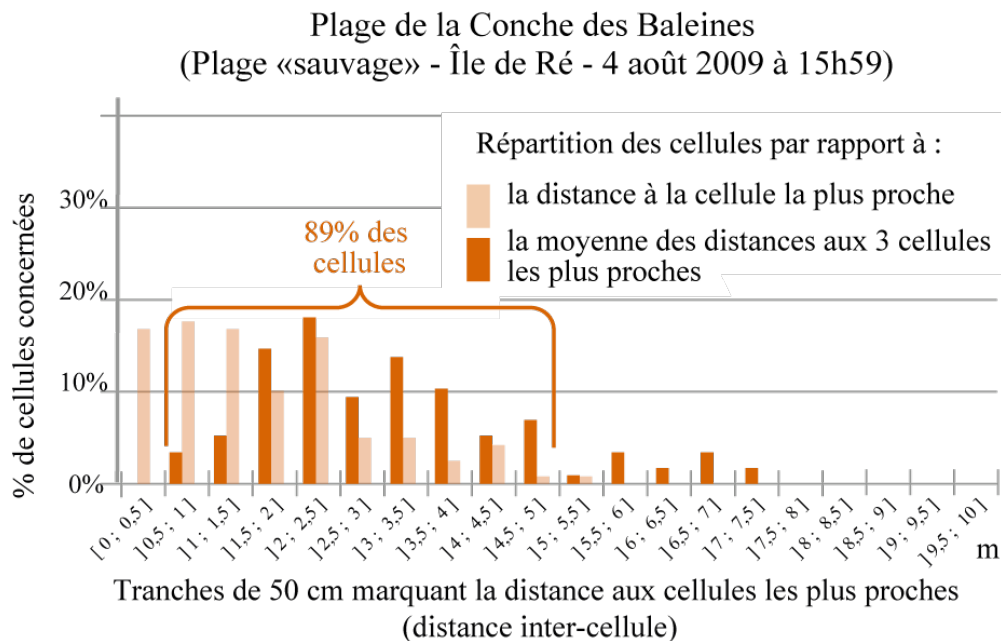
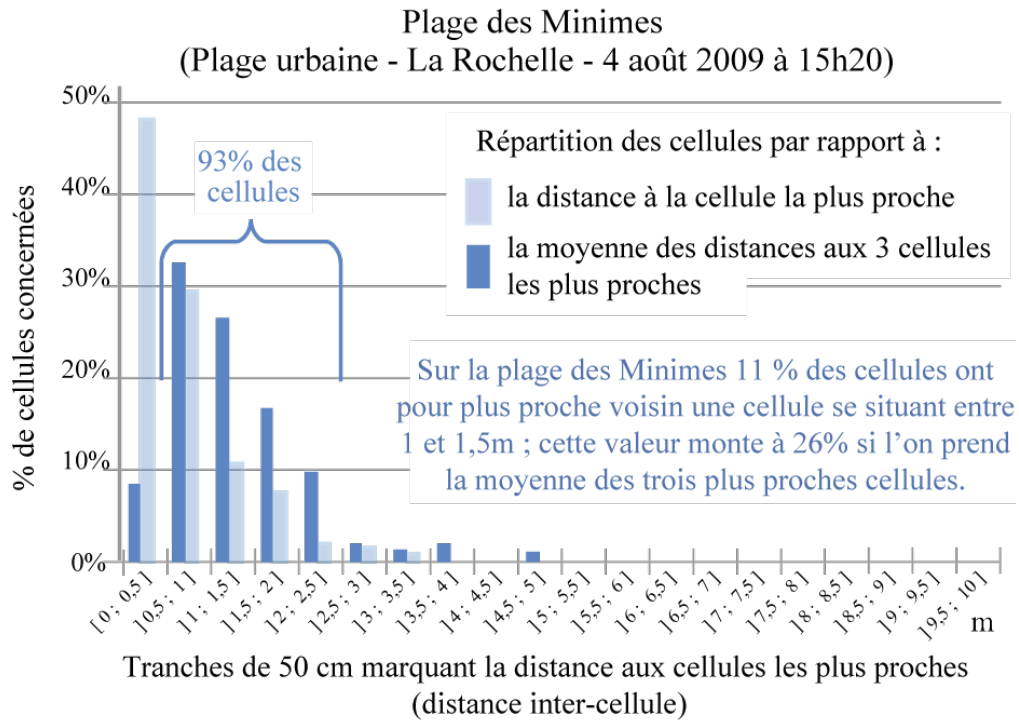
L'observation des données collectées nous permet aussi de voir le cas particulier de la plage de la Conche des Baleines, seule plage « sauvage »<sup>195</sup> de notre échantillon. Le pic des distances inter-cellules est plus étalé que sur les plages urbaines ou de station et se situe jusqu'à 2,5 m pour la distance à la plus proche cellule, et plutôt entre 2 et 4 m pour la moyenne aux trois plus proches voisins. Si les valeurs s'étalent, elles deviennent très rares ou sont absentes au-delà de 8 m. Nous pouvons tirer quelques remarques de ces observations.

- D'abord, on remarque que, dans l'étrange jeu de positionnement auquel le plageur se livre en arrivant sur la plage, il est probable que celui-ci adopte des logiques plus lâches en cas de faible fréquentation. Il ne garde donc pas systématiquement la même logique de positionnement, ce qui est important puisque, une fois installé, il ne bougera pas, contrairement à d'autres communautés observées comme les colonies de pingouins ou les usagers du métro qui sont en permanent ajustement de position par rapport au remplissage ou au mouvement que connaît la communauté.

---

<sup>195</sup> Une plage « sauvage » n'est pas perçue comme étant liée à une station ou à une agglomération. Son accès se fait généralement en traversant des espaces non urbanisés et non agricoles. Elle s'inscrit dans un cadre « naturel » qui, dans la perception et les représentations de la plupart des usagers, est bien représenté par les forêts de pins des Landes ou de l'île de Ré qui sont traversées pour accéder à la plage.

Figure 86 - Distances inter-cellules sur deux plages charentaises en 2009



*Mesures programme ASPAQUE 2014 - Bouquet - Guyonnard - Vacher*

- Ensuite, on peut faire l'hypothèse que, dans une logique logarithmique, plus les distances inter-cellules sont élevées, plus leur amplitude sera large, ce qui expliquerait l'évasement de la répartition des cellules de la Conche vers les valeurs fortes (figure 86).

- Enfin, le fait que la répartition se tarisse d'un seul coup au-delà de 7,5 m plaiderait pour l'idée que, même dans les densités faibles, des distances inter-cellules privilégiées existent et définissent cette

régularité observable des répartitions. Il est même possible qu'une distance trop grande ne soit pas perçue par la plupart des usagers comme souhaitable, confortable ou tout simplement attirante. Une grille mise au point par Mark Needham (2008) pour le Kailua Beach Park de Ohau (Hawaii) et utilisée par Daniel Zacarias (2011) sur la plage de Faro en Algarve (Portugal) confirme cette idée. Les enquêtés doivent noter 6 photos de la même plage avec une occupation allant du vide au très plein, avec un barème allant de +2 pour les estimations les plus positives à -2 pour les moins intéressantes. La moyenne des notes pour la photo de plage vide est négative. Les plages peu remplies ont du succès avec les résidents locaux alors que les touristes notent mieux les plages plutôt pleines. La plage « bondée » est rejetée de la même manière par les deux populations. Au cours de l'enquête estivale 2014 de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir, nous avons inclus cette grille de Needham dans nos questionnaires tout en demandant aux enquêtés de placer la densité qu'ils observaient autour d'eux sur cette grille. Nous faisons l'hypothèse que les évaluations de densités pour une même situation vécue sont très variables et que les estimations négatives correspondent rarement à des situations que l'on déclare expérimenter au moment de l'enquête.

Bien d'autres pistes sont à explorer à partir de ces données générées autour de l'étude des cellules qui permettent, par exemple, de définir la forme et la surface du « territoire » disponibles autour de chaque cellule et son agencement par rapport aux autres : l'orientation, l'accès à la mer, etc.

### **353 - Représenter les interrelations entre personnes sur la plage**

Pour conclure cette partie sur la représentation et les mesures de distance sur la plage, nous avons souhaité réfléchir à la représentation des interrelations entre plageurs. Est-il possible de caractériser ces interrelations, ou tout du moins une partie de ces échanges à partir de nos travaux, et est-il possible, par la représentation spatiale, d'observer des parties de plage qui se différencieraient d'autres en relation avec la nature ou l'intensité de ces relations ? Il s'agit là de réfléchir à la cohérence de ces représentations, car il ne sera jamais possible de déduire de manière certaine une connexion entre les personnes depuis des images aériennes. Néanmoins, il semble que des éléments utiles apparaissent au cours de cette réflexion qui n'en est qu'à ses débuts.

Pour cela, nous sommes repartis de la notion d'espace personnel de la psychosociologie de l'espace, en reprenant l'esprit des mesures de Edward T. Hall (1971) et en lien avec les travaux d'Abraham Moles (1976) sur les espaces du Micro (geste du doigt) et du Mini (geste du corps). Notre réflexion a aussi été alimentée par nos observations sur photographies aériennes et par un atelier « proxémie » que nous avons mis en place dans le cadre du programme ASPAQUE. Cet atelier a permis, entre autres, l'élaboration d'un questionnaire « distances interpersonnelles » testé à l'été 2014 par Valentin Guyonnard, qui combine points GPS, mesures laser et questionnaire sur l'éventuelle gêne ressentie au contact des autres.

De ces approches, nous avons décidé de formuler deux hypothèses, que nous avons intitulées hypothèse de l'intimité et hypothèse de la proximité. L'hypothèse de l'intimité pose la question de l'existence, sur la plage, d'un espace proche des corps qui s'étendrait sur une trentaine de centimètres autour de l'enveloppe corporelle et prendrait tout son intérêt, en ce qui nous concerne, à

travers la connexion avec un autre espace d'intimité proche. C'est la distance du contact sans grands mouvements en restant allongé : la distance de la caresse, de l'étalement de la crème solaire, du corps touché, du murmure, du secret partagé. C'est aussi l'espace des enfants cherchant l'apaisement au contact des parents. Cet espace correspond globalement à la distance intime de Hall et à la distance micro de Moles. Mais là où ces auteurs insistent sur des auréoles, des « bulles » ou des sphères, ce qui nous intéresse est l'espace et la distance d'interaction avec les autres et donc plus dans l'esprit de ce que propose Goffman (1973). Moles, dans une approche très architecturale (mais aussi peut-être assez géographique), considère même de manière étrange que ces espaces du mini ou du micro sont pauvres ou nuls en termes d'interactions (Moles, 1976, p 168). Nous pensons que cet espace de l'interrelation intime est important et qu'il définit une grande partie des sociabilités de plage. Nous pensons que cet espace met en œuvre prioritairement le corps des plageurs. Il est bien sûr important de rappeler que les distances centimétriques ne génèrent pas l'intimité, mais la permettent seulement. Dans un stade ou au cinéma, être assis à côté de son voisin pendant deux heures génère une proximité, mais en rien une intimité. C'est pourquoi les distances centimétriques, pour être qualifiées, nécessitent d'être porteuses de sens.

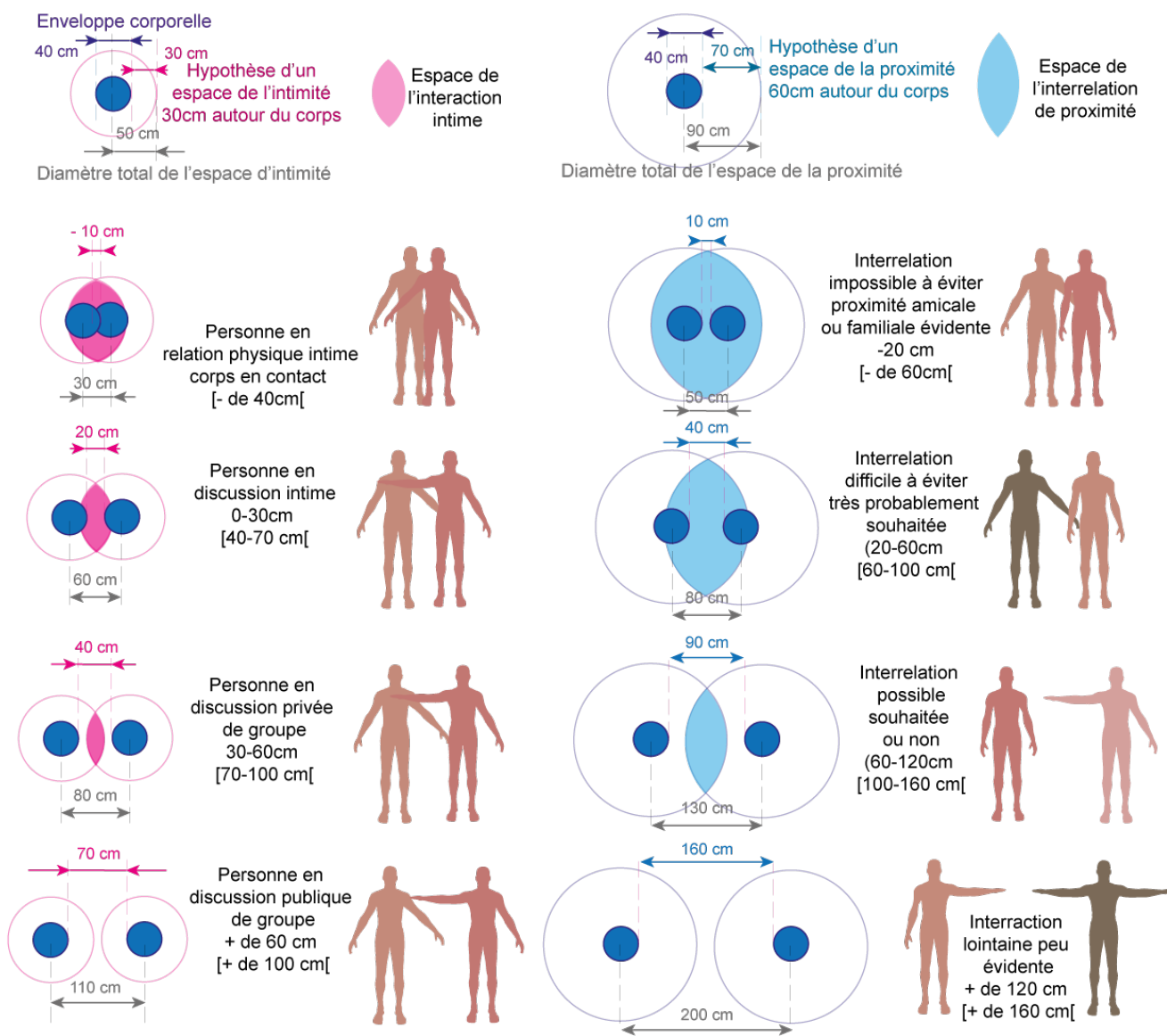
L'autre hypothèse que nous formulons est celle de l'existence d'un espace de la proximité dans l'interaction entre plageurs. Nous l'avons défini pour le moment comme une enveloppe d'une soixantaine de centimètres autour du corps. Mais là encore, cette enveloppe ne prenant de valeur que dans la connexion avec une autre sphère personnelle, cette distance de la proximité commence avec des corps distants d'un mètre vingt (voir figure 87). Cet espace est celui des sociabilités amicales ou familières au sein d'une cellule de plageurs. C'est l'espace de la conversation entre les membres du groupe, l'espace où l'on peut faire passer un objet à son voisin en tendant le bras ou en tournant le buste. C'est aussi un espace où l'interaction entre individus est souhaitée. C'est d'ailleurs un espace interne à l'unité fréquentant la plage ensemble, si l'on se réfère à nos mesures de définition de la cellule (chap. 352). C'est d'ailleurs probablement l'une des limites de cette définition qui devra sans doute évoluer, car ne permettant pas de prendre en considération les relations inter-cellules dans l'approche de la proximité, alors qu'elles ont un intérêt évident. En effet, si cet espace de la proximité est peut-être un espace des regards, c'est assurément un espace de la parole. L'écoute passive des conversations des voisins sur la plage peut en effet relever de l'intérêt (discret) ou de la nuisance, mais une conversation commencée au sein d'une cellule peut aussi se poursuivre avec une cellule proche tout en restant sur sa serviette.

L'un des enjeux de ces représentations (figure 87) des espaces de l'interaction intime ou de l'interrelation de proximité est de pouvoir décrypter ce qu'ils nous disent des pratiques de plage. On observera les formes de regroupements de ces espaces d'interrelations ; les formes de couples dont très peu sur les plages que nous avons survolées sont en contact physique ; les classiques alignements qui ne sont pas très communicants ; et puis les groupes en amas où l'on observe une superposition des espaces d'interrelation de proximité pouvant combiner/connecter 5 à 6 personnes ensemble et qui apparaissent très bavards. Outre ces observations qui peuvent définir des plages à la fréquentation plus ou moins sociables, il convient aussi de s'interroger sur la répartition, sur la plage, de ces formes plus ou moins interactives.

Figure 87 - Hypothèse de l'intimité et de la proximité sur la plage

### Hypothèse de l'intimité

### Hypothèse de la proximité

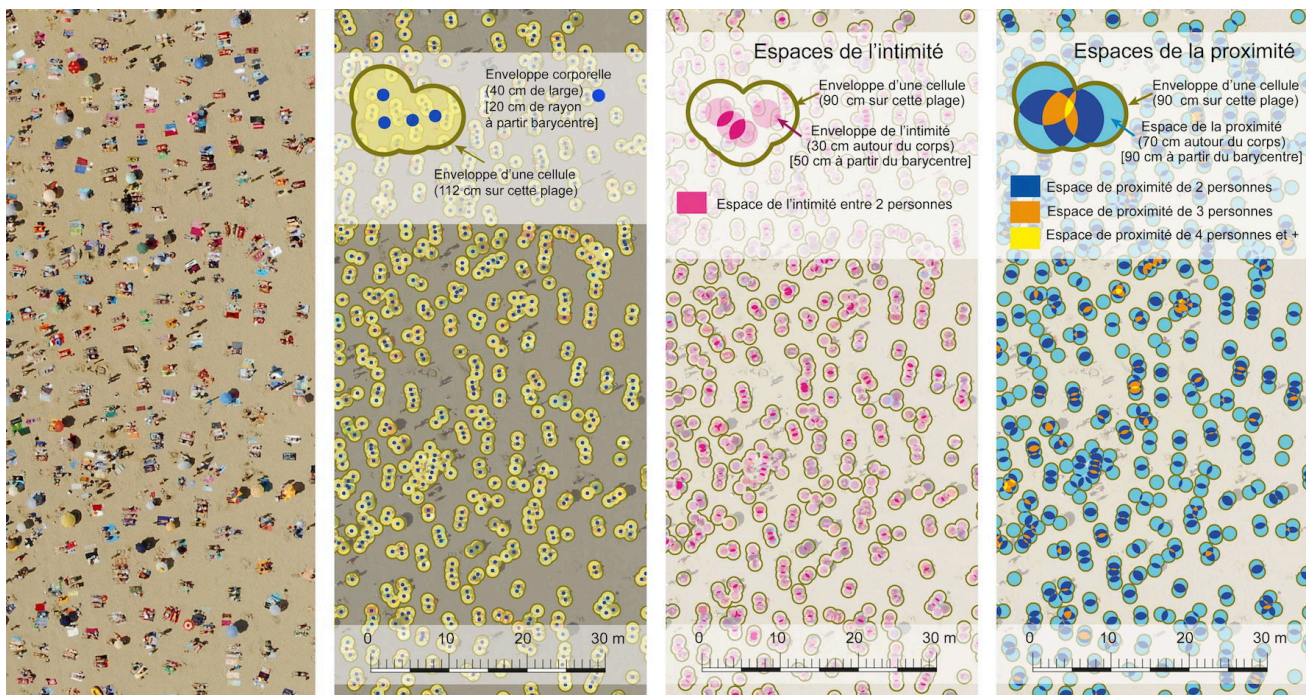


Les valeurs en couleurs sur les schémas indiquent les distances entre les enveloppes corporelles, les valeurs en gris ou entre crochets correspondent aux mesures entre les barycentres (*centroid*) des corps.

Proposition et réalisation - Luc Vacher 2014.

Existe-t-il un centre de plage plus porté sur la sociabilité où l'intensité de l'espace de proximité est particulièrement grande ? L'espace de l'intimité est-il surreprésenté en haut de plage à l'écart de l'animation du bord de l'eau ? Les bords de plage sont-ils des espaces de la tranquillité où les interrelations de tout ordre sont plus discrètes ? Le traitement de la campagne aérienne 2014 pourra, nous l'espérons, nous aider à répondre à certaines de ces questions qui rejoignent notre problématique de la perception de la qualité de l'environnement sur la plage.

**Figure 88 - Exemple des tests de représentation des interrelations sur la plage des Minimes à La Rochelle le 4 août 2009 à 15 h 20.**



(1) Les plageurs sont numérisés à partir de l'image ; (2) les cellules sont générées suivant la méthode expliquée en début de chapitre ; (3) un *buffer* de 50 cm est créé autour des points de numérisation pour générer l'enveloppe des espaces de l'intimité (30 cm autour du corps) ; un *buffer* de 90 cm est créé autour des points de numérisation pour générer l'enveloppe des espaces de la proximité (70 cm autour du corps).

Les espaces de couleurs plus soutenues sont les espaces de fortes interrelations.

*Traitements - Bouquet - Brunello - Guyonnard - Vacher,  
programme ASPAQUE 2014*

Enfin pour terminer ce chapitre riche en mesures en tous genres, nous souhaitons rappeler notre conscience des limites du système métrique pour mesurer le confort, l'intimité ou la proximité. Par contre, il nous semble aussi très utile de pouvoir alimenter la réflexion sur ces questions en allant au bout (provisoire) de ce que ces méthodes peuvent apporter pour continuer à réfléchir à ces distances de plage.

**Figure 89 - Sachons garder un peu de distance avec les centimètres sur la plage**



- Tu préfères quoi ? Le même endroit que l'année dernière ou trente-cinq centimètres plus à gauche ?

*Voutch, 2007, Personne n'est tout blanc, Paris, Le Cherche Midi, 100 p.  
Site Voutch.com [en ligne] <http://www.voutch.com/>*

## Conclusion de partie

Dans de nombreux projets, les pratiques de sociabilité ne sont pas pensées comme une modalité centrale de l'expérience touristique. C'est sans doute ce qui explique que, même si elles peuvent s'imaginer dans l'interrelation avec les sociétés locales, elles se vivent souvent dans l'entre-soi touristique. En effet, la distance favorise cet entre-soi en regroupant des personnes ayant un projet commun, ou s'en approchant, dans des lieux dédiés à leur accueil. Elle génère aussi une proximité entre ceux qui, confrontés à l'altérité, voient les différences qu'ils vivent dans leur espace d'origine devenir secondaires au regard de celles qu'ils affrontent dans l'espace visité.

La proximité des « autres » peut aussi structurer le projet et faire de la rencontre un élément central de l'intention. Là encore, bien souvent c'est une recherche qui s'oriente vers des partenaires issus des mêmes mondes et partageant les mêmes attentes. Le voyage et la mise à distance deviennent alors

une manière de s'assurer de l'objectif commun et de simplifier ainsi la mise en relation. Parfois, la distance induit l'anonymat qui permet de vivre des proximités inavouables et la transgression. Quand le tourisme s'intéresse à la découverte des peuples et des cultures, de manière assez logique dans une pratique d'achat de services, il impose ses règles et les mises en scène qu'il souhaite « visiter ». De la capacité des populations d'accueil et des acteurs du tourisme à comprendre la nature des distances souhaitées dépend le succès de programmes qui peuvent alors s'habiller d'équité et de respect des populations visitées... si cela est désiré.

Comme la gestion du nombre et des distances avec le monde extérieur, répondre aux rêves de distance fait partie de la bonne ingénierie des espaces touristiques. Cela explique sans doute que bien souvent, les aménagements touristiques soient à même d'accueillir de fortes densités sans que cette masse ne devienne nécessairement problématique. Ce sont des espaces qui ont souvent été pensés et organisés pour cet accueil et qui sont gérés pour répondre aux attentes d'une clientèle. Si, pour de multiples raisons, cette gestion peut ne pas toujours être parfaite et si les voyageurs adorent se moquer de pratiques considérées comme populaires... ou élitistes, la distance aux autres dans la grande diversité des places touristiques est généralement pensée avec finesse, ce qui garantit à ce type de lieux un succès souvent durable.

Dans tous ces espaces façonnés pour l'expérience touristique, nous avons vu que la plage avait une place particulière en incarnant, sur bien des littoraux, l'idée d'une étendue naturelle, voire sauvage, pour de nombreux visiteurs. Un espace du tourisme ouvert, présentant rarement des marqueurs spatiaux, et qui accueille sur des surfaces réduites une partie importante de la fréquentation touristique du littoral. Un espace de la récréation, qui se vit sous la forme d'un ensauvagement, d'une décompression où l'on quitte l'essentiel de ses vêtements et où l'on expose son corps dénudé aux regards des autres. La coprésence se vit alors à travers un ordre qui n'a rien d'apparent, mais qui organise les lieux dans un système de normes et de distances très établi. Une organisation où la gêne et le choix conditionnent la détermination de la « place » et où la diversité des pratiques peut générer, ou nécessiter, une partition de l'espace.

Pour clore cette approche, nous avons exposé un projet en cours de développement qui se donne pour objectif de comprendre et de donner à voir les distances « cachées » de la plage. Plusieurs étapes sont nécessaires à ce travail : d'abord une phase d'observation et de mesure des situations observées ; ensuite, à partir de ces données, la formulation d'un certain nombre d'hypothèses ; dans un dernier temps, la validation par retour vers les données de terrain (images et enquêtes pour la partie perception de la bonne distance) et par modélisation qui permettra, de plus, un retour vers les acteurs de la gestion des espaces littoraux en permettant d'élaborer un outil de simulation du remplissage des plages. Les traitements présentés ici correspondent à la première partie de ce travail et ne sont donc qu'une étape. Ainsi les hypothèses de l'existence d'espaces de l'intimité et de la proximité sont en cours de validation. Aussi, cette phase du travail très millimétrique sera suivie d'une étape plus marquée par l'analyse des attentes et des perceptions de la juste distance sur la plage.



## Conclusion générale

Il semble important aujourd'hui de continuer cette réflexion sur la distance dans les pratiques de tourisme et de loisir. Les travaux abordant cette dimension existent, mais restent rares, et si la plage mobilise aujourd'hui une part importante des chercheurs en tourisme s'interrogeant sur l'interaction entre les individus dans le cadre d'une géographie culturelle, les études abordant les voyages touristiques au long cours sont plus rares, sauf quand ils intègrent une dimension projet de vie qui peut parfois les éloigner de la sphère du tourisme comme nous le verrons plus loin.

Les perspectives de recherche dans ce domaine où la géographie interroge la distance dans les pratiques de tourisme sont importantes et passent, en ce qui nous concerne, par un développement des études autour des pratiques de plage. L'importance et la qualité de la communauté scientifique investie depuis quelques années autour de ce terrain avec des problématiques parfois différentes, mais toujours suffisamment proches pour permettre l'émergence d'une vraie dynamique collective, doit permettre la concrétisation de projets pouvant apporter à la discipline une vraie contribution dans l'approche des interrelations et de la micro-géographie. Les collaborations, qui sont déjà largement existantes avec les sociologues et tous ceux qui, en histoire ou en anthropologie, s'intéressent aux pratiques et à leurs liens avec les réalités socio-culturelles, devront être développées. Le lien avec les sciences de la gestion et de l'environnement qui réfléchissent à la qualité des systèmes est, lui aussi, incontournable comme nous avons pu le voir dans le cadre des réflexions sur la mise en place d'un parc naturel marin sur les littoraux charentais. Nous souhaitons aussi formaliser les liens avec les collègues catalans et portugais travaillant sur ces problématiques en favorisant la mobilité entre les laboratoires, ce qui permettra d'intensifier les échanges et d'initier une dynamique de publications communes. De notre point de vue, l'approche scientifique de la relation à l'espace des populations fréquentant la plage doit aussi être pensée en termes de retombées concrètes pour tous ceux qui sont investis dans une gestion responsable des espaces littoraux et marins. C'est aussi dans l'esprit d'équipe des projets que nous portons et animons dans le cadre du programme ASPAQUE et de l'Observatoire des pratiques de tourisme et de loisir de l'UMR LIENSs que nous souhaitons pouvoir développer ces recherches sur la plage dont les premiers résultats sont présentés ici.

Mais au-delà de ces réflexions sur les développements que l'on souhaite pour ces recherches, nous nous interrogeons maintenant sur les apports que nous pouvons retenir de cette réflexion qui a volontairement pris une forme très large. Forme à laquelle nous avons peu de temps à consacrer dans nos carrières. Quelles idées l'approche par les pratiques de tourisme a-t-elle apportées au géographe réfléchissant sur la distance ? La question mérite aussi d'être inversée en se demandant si cette réflexion permet, en retour, d'éclairer notre approche du tourisme. Un dernier élément sera de voir si le rapprochement que nous proposons en introduction, entre les distances que l'on peut expérimenter sur la plage et celles qui nous mènent à l'autre bout du monde, a finalement du sens et si l'on peut distinguer certaines constances dans les distances du tourisme.

## La distance est avant tout une qualité

La première chose que nous avons envie de souligner à l'issue de ce travail est l'idée qu'avant d'être une quantité, la distance est une qualité. Nous l'avons largement démontré tout au long de ce travail, depuis l'idée que la distance est subjective avant d'être objectivée, comme elle répond à un perçu ou un ressenti dans le cadre des pratiques de tourisme. Cette dimension non pas cachée de la distance, mais un peu honteuse en ces temps de rigueur cartésienne, reste souvent dans l'ombre. Aujourd'hui, la dimension qualitative de la distance a retrouvé le droit d'apparaître en public comme le montre Vincent Coëffé (2014) en nous invitant à redécouvrir un texte publié en 1952 par Éric Dardel et qui fut, à l'époque, ignoré : « *Les distances géographiques ne proviennent pas d'une mesure objective, à l'aide d'unités de longueur au préalable dégagées. Au contraire, le souci de mesurer exactement résulte de ce souci primordial que porte l'homme avec lui de mettre à sa portée les choses qui l'entourent. La distance est éprouvée d'abord non comme une quantité, mais comme une qualité exprimée par les termes près ou loin* » (Dardel, réédité en 1990, p 13).

Les termes de « proche » ou de « lointain », qui peuvent s'appliquer, en fonction des contextes, pour désigner la Mongolie ou le bout de la plage, ne sont pas là pour nier la réalité des écarts kilométriques plus ou moins conséquents, mais pour rappeler que l'espacement ne veut pas dire grand-chose s'il n'est rapporté à un ressenti. Sur la plage, la proximité des autres pourra être considérée comme une opportunité ou comme une nuisance dans des situations de métriques similaires, ce qui jouera sur le fait d'éprouver leur présence comme proche ou lointaine. Le près et le loin dépendent donc largement du projet. C'est aussi ce qui ressort du brouillage des « distances » que nous connaissons à l'heure de l'habiter polytopique et du village planétaire. Quand on va faire des cours à Rio ou à Brisbane, quand on part en stage à Lisbonne ou à Shanghai avant de partir en vacances dans l'île de Ré et de s'offrir une « virée » touristique dans les Charentes, il est important de savoir ce que représentent ces mobilités et ces distances par rapport aux rythmes et aux lieux de la vie professionnelle.

Si la lecture, par l'opposition entre un espace-temps du travail et un espace temps du hors travail, reste pour nous encore largement opérationnelle dans l'approche du tourisme, elle souligne aussi notre incapacité à proposer une approche satisfaisante des espaces temps des étudiants et des retraités dont nous avons vu qu'ils étaient particulièrement présents sur les routes de la « longue » distance. Cette réflexion doit être continuée, et c'est l'une des pistes de recherche que nous souhaitons développer à l'avenir.

## La grande distance exacerbe les courtes distances

Une deuxième idée qui semble intéressante à souligner dans les apports de l'approche par les pratiques de tourisme est que les grandes distances exacerbent les courtes distances. Nous avons pu observer que la recherche de sécurité et l'affrontement de l'altérité avaient tendance à rapprocher les voyageurs et à faire disparaître certaines distances. De même, le relâchement de l'autocontrôle classiquement observé dans les pratiques de tourisme en lien avec la mise à distance du quotidien incite aux rapprochements des individus. On observe la même facilitation des interrelations dans les mondes virtuels ou communautaires autour du partage d'un même projet récréatif.

De manière proche, on trouve cette sublimation des courtes distances à travers l'extrême proximité

qu'elles entraînent dans « l'unité de participation » (Goffman, 1973) au voyage. Ainsi, dans l'aventure des *grey nomads* australiens, à des milliers de kilomètres de leur domicile, la plupart de ces retraités partagent une proximité et une exclusivité du rapport humain de couple qu'ils n'ont pas vécues durant leur vie professionnelle et qu'ils ne vivront plus de retour au milieu de leurs amis et de leur famille.

Un autre élément que nous soumettons à la réflexion est que les grandes, comme les courtes distances kilométriques, impliquent des interrelations qui font une place plus importante à la dimension sociale et culturelle que les distances « intermédiaires ». En effet, la courte distance place rapidement l'individu dans la coprésence, l'interrelation, et donc, dans le rapport aux autres ; comme la longue distance aura tendance à renforcer les échanges entre personnes associées aux mobilités et aux lieux du projet touristique. Les voyages intermédiaires sans enjeu émotionnel fort seront plus caractérisés par une distance physique « subie » qui, dans le cadre d'un déplacement habituel ou professionnel, pourra générer un transport vécu dans une logique d'entre-deux plus propice à l'engourdissement, à l'ennui ou au repos qu'aux échanges.

### Un touriste peut-il perdre le sens de la distance ?

Nombreux sont les auteurs qui insistent sur le fait que la distance se définit avant tout par rapport à des repères. La distance s'évalue entre des réalités, elle caractérise leur degré de séparation. Ces réalités doivent donc être positionnables. Dans les espaces sans repères, la distance devient difficile à évaluer comme le montrent les jeux des touristes qui, dans le désert de sel du Salar d'Uyuni (Bolivie) ou d'ailleurs (figure 90), profitent de l'absence de repère offert par l'environnement pour se jouer des distances le temps d'une photographie.

**Figure 90 - Plus de repères, plus d'échelle, plus de distance ?**



Jeux de perspective dans le désert de sel du Salar d'Uyuni (Bolivie)  
Blog de voyage de Ondalatina.  
<http://ondalatina.uniterre.com/>

**Figure 91 - Où est la réalité de la distance quand les seuls repères sont ceux que l'on apporte ?**



Festival « Burning Man », désert de Black Rock (Nevada) le 31 août 2012. Photo Andy Barron pour Associated press -The Reno Gazette-Journal - <http://www.sfgate.com/news/slideshow/Burning-Man-2012-48248/photo-3395997.php>

Mais l'absence de repère en matière de tourisme peut aussi concerner des réalités moins anodines. Ainsi dans le cadre du colloque sur fin et confins du tourisme, organisé en 2009 à Grenoble, nous nous étions interrogés sur les pratiques des *grey nomads* en montrant qu'ils flirtaient avec les limites de la définition du tourisme. Nous avons alors défendu la position que, si leur voyage s'inscrivait dans un temps qui pouvait être plus long que celui habituellement accordé aux pratiques de tourisme, il relevait bien de celui-ci par la nature récréative du projet. Aujourd'hui, à la suite de cette réflexion sur la distance, il nous semble intéressant d'intégrer la notion de repère pour réfléchir à ces limites du tourisme.

En effet, la pratique touristique, pour s'inscrire dans la distance et le déplacement dans un espace temps autre que celui du quotidien, nécessite de se situer dans un système de repères qui donne son sens à la distance. Le voyageur, quand il n'est plus à même de générer ce système de points de repère pour diverses raisons, a toutes les chances de ne plus être à même de définir ce point de retour qui donne son sens à un projet récréatif qui s'épanouit dans l'espace temps de l'extra-ordinaire. La perte de sens en termes d'orientation et de direction rejoint dans ce cas une perte ou un changement de sens, en tant que signification du voyage. L'intention de l'auteur change, sans que celui-ci en ait nécessairement conscience immédiatement. Une expérience touristique peut se « perdre » dans des errances sans termes, ou se métamorphoser en projet de vie nomade qui ne se pense plus en termes de « retour », mais en « passages ». De la même manière, une annonce de projet de vie nomade peut se vivre en termes d'expérience touristique quand le balisage et le retour planifié le transforment en respiration récréative dans une vie sédentaire. Une des difficultés à qualifier ces expériences au long cours vient aussi de la nature dynamique des projets qui peuvent se transformer en cours de voyage, ou connaître des phases, des moments, des espaces temps plus touristiques que d'autres.

Un *grey nomad* déboussolé, un *backpacker* qui perd le nord, un voyageur qui ne sait plus où il habite quittent le monde du tourisme pour rejoindre celui des voyageurs sans port d'attache, des expatriés sans « maison » et des coloniaux condamnés à errer dans les limbes des espaces de la décolonisation. Au-delà de la caricature, le projet récréatif devient donc sans doute un projet de vie nomade, quand les repères du retour se brouillent et que les distances changent de sens. Cette situation est plus courante dans les pays neufs où la notion d'ancrage territorial de la famille est rare et où (cause et conséquence) la mobilité professionnelle plus forte génère une relation sereine au mouvement. Elle est sans doute aussi plus classique chez ceux dont les attaches familiales sont faibles et chez les anciens qui ne veulent plus s'en encombrer.

Mais à travers cette interrogation sur la dilution de la distance dans les pratiques récréatives qui nous interroge sur les contours du tourisme, c'est tout le débat sur cette définition du tourisme qui remonte. Pourquoi, même après les efforts récents de clarification proposés par l'équipe MIT ou par le groupe de recherche Tourisme de l'UMR Pacte, cette définition n'est toujours pas entièrement satisfaisante ? De la position qui consiste à dire que, pour savoir si c'est un touriste, c'est simple, il suffit de demander, à celle qui ne veut voir dans le tourisme qu'une pratique excluant les vacanciers, les « voyageurs », les résidents secondaires, etc., et qui, au final, finit par exclure tout le monde ou presque, il semble étrange que l'objet « tourisme » résiste et génère encore autant d'intérêt. Ne serait-il pas plus raisonnable que les études touristiques intègrent celles du large champ des mobilités, demeure aujourd'hui presque exclusive des très graves études migratoires, ou de choisir clairement l'exploratoire domaine de « l'habiter ». Mais peut-être que les études du tourisme se complaisent

dans ces limites à géométrie variable qui, d'une certaine manière, épousent si bien les contours mobiles de l'objet étudié. Ainsi lors de groupes de discussions menées<sup>196</sup> avec des résidents secondaires du littoral charentais en début d'été 2014, à la question « vous considérez-vous comme des touristes ? », les participants d'un premier groupe plutôt constitué d'acquéreurs récents se sont offusqués de ce qualificatif, alors que ceux du second groupe, où les résidents secondaires étaient plus anciennement installés dans le lieu, ne voyaient aucun problème à être qualifiés de touristes dans le lieu. La relation des touristes à la distance et aux lieux qu'ils fréquentent est donc une chose, la manière dont ils s'acceptent ou se considèrent touristes ou non en est une autre. Et cette dimension est loin d'être anecdotique dans une approche du tourisme et de ses distances qui place le ressenti des acteurs au centre de la réflexion. L'approche géographique du tourisme est donc peut être condamnée à épouser les contradictions d'un touriste qui, souvent, ne s'aime pas beaucoup en tant que tel.

### Assumer la distance touristique, touriste et fier de l'être ?

Nous pouvons d'ailleurs nous poser la question de savoir si le touriste est condamné à cette difficulté à s'assumer. Un touriste occidental, à l'imaginaire rempli de découvreurs et d'explorateurs, et issu d'une culture où le temps libre doit être occupé utilement et où bronzer est idiot, peut-il échapper à la malédiction du tourisme de masse ?

Un premier élément est que l'autonomisation des touristes entraîne aujourd'hui une valorisation de la pratique touristique. Les compétences mises en œuvre grâce aux nouvelles habitudes de mobilité et aux nouvelles technologies placent le tourisme en champ d'épanouissement de ces compétences et transforme l'image du touriste de Panurge en un touriste « branché » (ou plutôt connecté) qui est apte à construire son voyage et à profiter de l'immédiateté que lui permet la connectivité. Ce touriste qui s'assume à travers les réseaux sociaux est sans doute aussi plus attiré par la modernité, ce qui lui évite en grande partie le débat sur l'authenticité.

On peut aussi imaginer que l'illusion du devenir « l'autre » dans la pratique du tourisme, avec le mythe de l'intégration vécu à des niveaux plus ou moins symboliques, après avoir été très fort dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, recule au bénéfice d'une approche où l'on demeure volontairement « étranger » (Hetzmann 2014). Cette condition de l'étranger qui permet que l'immersion se fasse de manière accélérée ici et maintenant parce qu'il y aura départ. Une position en forme de justification au tempo des vies contemporaines qui ne sauraient de toute manière s'accommoder, si ce n'est dans l'idée, du rythme des saisons des planteurs de riz cambodgiens. Une condition qui convient aux hôtes qui feront visiter le meilleur du lieu en une ou deux journées et qui vous verront repartir. Au final, le confort de rester « étranger », de garder une certaine distance qui autorise de ne pas tout comprendre et de ne pas tout abandonner.

---

<sup>196</sup> Groupes de discussion (*focus groups*) menés dans le cadre du projet d'étude sur les résidences secondaires coordonné par Caroline Blondy auquel nous participons avec Didier Vye au sein de l'équipe AGÎLE de l'UMR LIENSS - <http://lienss.univ-larochelle.fr/Residences-secondaires>.

Un dernier aspect est sans doute l'évolution des modèles dominants en matière de tourisme. La part des touristes formatés à la morale judéo-chrétienne diminue régulièrement dans le tourisme au profit des touristes asiatiques. Et si les touristes japonais sont l'objet de curiosité quand ils ne prennent que la moitié des congés auxquels ils ont droit pour ne pas mettre dans l'embarras leurs collègues et leur entreprise, l'arrivée de touristes chinois, beaucoup plus décomplexés dans leur relation à la détente, devrait modifier la face du tourisme. Le tourisme n'est pas, en Chine, historiquement attaché, comme en Occident, à une pratique « sérieuse » développée par des élites et qu'il serait souhaitable de ne pas dénaturer. C'est une activité de détente, organisée et « fabriquée ». La facilité des touristes chinois à adopter sur l'île de Hainan des shorts et des chemises à fleurs « hawaïennes » et le plaisir qu'ils ont à en rire illustrent bien qu'ici, les touristes ne se prennent pas au sérieux.

D'après les chiffres de l'OCDE, la « classe moyenne » mondiale, qui compte 1,8 milliard de personnes en 2010, dont un quart en Asie et plus de la moitié en Europe et Amérique du Nord, représentera 3,2 milliards de personnes en 2020 avec une inversion importante puisque plus de la moitié seront des Asiatiques et moins d'un tiers vivront en Europe ou en Amérique du Nord. Arithmétiquement, le tourisme mondial changera donc de « locomotive », l'Europe qui domine les flux du tourisme mondial depuis la naissance du tourisme ne sera sans doute plus aussi importante pour donner le ton et l'on peut imaginer qu'un tourisme plus assumé dans sa dimension divertissement se développe alors à l'image du tourisme chinois. Les touristes occidentaux assumeront peut-être mieux alors le choix d'être touristes. La nature des distances devrait aussi pouvoir changer en donnant plus de place aux distances qui répondent aux attentes, qui assurent un « spectacle » réussi, même quand ces distances sont « construites », artificielles, mises en scène.

### **Le choix, la distance et le tourisme**

Le dernier point que nous évoquerons dans cette conclusion et qui concerne toutes les distances que nous avons pu envisager dans cette approche géographique par les pratiques de tourisme est la question du choix. Le tourisme est une activité choisie, personne a priori ne peut vous obliger à utiliser votre temps libre pour faire du tourisme, si ce n'est dans le cadre d'une cellule familiale où le projet récréatif peut être plus imprégné des désirs de certains. Néanmoins, à l'échelle de cette unité du ménage, aucune contrainte ne peut obliger les gens à partir. D'ailleurs, comme dans la campagne de communication du Club Med de 1989 sur le thème « Le bonheur, si je veux. », il est toujours possible d'inventer ou de trouver des bonnes raisons pour ne pas partir (argent, temps, famille, etc.). Et pourtant, le tourisme est une activité qui a souvent été accusée d'être organisée par la pression sociale et surtout commerciale (ce qui est bien évidemment en partie le cas) au point de nier la notion de choix dans le tourisme de masse. Cette contestation de l'autonomie des touristes dans leur choix permettait de plus de contester leur « véritable » envie et donc leur présence dans les espaces du tourisme.

Certains continuent de penser les touristes comme des inconséquents, victimes d'un système dont il faut les protéger avant qu'ils ne détruisent les merveilles révélées par et pour ceux qui ont des yeux et un cerveau pour comprendre leur valeur. Cependant, cette vision semble aujourd'hui en perte de vitesse avec la désacralisation des patrimoines dont la prospérité exige souvent le nombre. Le

discours sur la définition scientifique d'une charge raisonnable pour la pratique de ces lieux et sociétés confirme l'acceptation de leur présence et la légitimité du choix qu'ils sont censés faire pour être là.

Ce choix de la distance par le tourisme devient d'autant plus évident quand il est abordé en lien avec ceux qui en sont privés. De nombreuses sociétés n'ont pas ce choix de la distance, ils sont cantonnés par des « capacités », pour reprendre l'idée d'Amartya Sen, qui réduisent leurs mouvements et ne leur offrent pas le choix de la distance. Jean Ollivro nous dit qu'« *En somme, inscrire sa vie dans le champ des distances et déplacements maîtrisés et choisis, plutôt que subis, est un des paramètres essentiels de l'épanouissement propre et crée une hiérarchie sociale en fonction des mobilités maîtrisées* » (Ollivro, 2009, p. 191). Le tourisme est donc non seulement un choix de la distance, mais c'est aussi un choix de riches, même quand il est pratiqué avec un sac à dos, car la richesse en question se situe moins dans l'ampleur et dans la forme de la distance que dans le choix.

Si tout le monde n'a pas accès au déplacement touristique, par contre, les lieux touristiques n'hébergent que des visiteurs qui sont là par choix. Que cela soit sur la plage méditerranéenne ou sur les pistes du *bush* australien, dans la queue pour monter dans les tours de Notre-Dame ou sur la Grande Muraille de Chine, tous ceux qui sont là le sont par choix et pourraient être ailleurs. Cela vaut pour la distance qu'ils engendrent entre leur quotidien et leur lieu de visite, comme pour celle qu'ils vivent éventuellement dans la foule ou dans l'attente au cœur de l'espace de tourisme. On ne s'étonnera donc pas de ne pas trouver, en enquêtant sur une plage « bondée », de personnes trouvant la situation insupportable (au sens propre), car ceux-là ont déjà fait le choix de partir ou de ne pas venir. La situation pourra être différente sur des sites plus ponctuels où certains touristes peuvent se sentir (et être considérés) comme « captifs » une fois sur place. On pourra toujours arguer que si vous ne voulez pas faire la queue pour monter dans la tour Eiffel, il suffit de passer la Seine pour avoir la plus belle vue... sur la tour Eiffel. Cependant, la capacité de quelques-uns à mal évaluer leurs attentes et les opportunités des lieux, comme le fait que toute situation touristique soit en permanente recomposition, implique que, dans ce monde du choix, les voyages ratés (Urbain 2008), ceux qui ne répondent pas aux attentes, existent.

La question du choix est donc centrale dans le tourisme, ce qui rend le tourisme si exaltant et parfois aussi fatigant. Elle est aussi centrale dans la forme du voyage que l'on choisit et la manière dont on organise sa mise à distance. Si l'on accepte de suivre Rachid Amirou (1995) quand il dit que le tourisme appartient de plain-pied à l'univers du spectacle, on peut imaginer que les adeptes des grands spectacles hollywoodiens ou les défenseurs du cinéma d'auteur n'auront pas les mêmes attentes en termes de mise en scène de la distance. Cela ne veut pas dire que le touriste ne soit pas tenté d'expérimenter des distances variées, voire d'en inventer de nouvelles comme quand, par son regard, il transforma le territoire du vide (Corbin 1988) en horizon merveilleux, générant simultanément l'espace à parcourir pour accéder à ce désir de rivage.

## Bibliographie

- Amirou, R., 2008. « Le Paradis, c'est les autres ». Isolat relationnel et expérience du paradis : une entrée par le tourisme. *Articulo - Journal of Urban Research*, 4, pp.1–12.
- Amirou, R., 2002. De l'imagerie populaire à l'imaginaire touristique. *Espaces*, 199, pp.26–33.
- Amirou, R., 1995. *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).
- Amirou, R., 1999. Patrimoine, terroir et communication touristique, La relation entre imaginaire et communication. *Cahiers Espaces*, 64, pp.43–48.
- Andreu-Boussu, V., 2008. *La nature et le balnéaire : le littoral de l'Aude*, Paris: L'Harmattan.
- Andrieu, B., 2008. *Bronzage, une petite histoire du soleil et de la peau*, Paris: CNRS éditions.
- Andrieu, O. & Bernardin, J.-M., 2009. La géographie scolaire “distancée” ? *Atala*, 12, pp.51–82.
- Antony, R. & Henry, J., 2006. *Le guide Lonely Planet du voyage expérimental*, Paris: Lonely Planet.
- Arrago, R., 1969. *Les problèmes fonciers et leurs solutions, Les leçons d'une expérience : l'aménagement du littoral Languedoc-Roussillon*, Paris: Ed. Berger-Levrault.
- Arrowsmith, C. & Chhetri, P., 2003. *Port Campbell National Park : Patterns of Use. A report for the development of visitor typology as input to a generic model of visitor movements and patterns of use*, Parks Victoria Visitor Research, Melbourne (Australie).
- Asakura, Y. & Iryo, T., 2007. Analysis of tourist behaviour based on the tracking data collected using a mobile communication instrument. *Transportation Research Part A: Policy and Practice*, 41(7), pp.684–690.
- Aubert de la Rue, E., 1935. *L'homme et les îles*, Paris: Gallimard.
- Audouit, C., 2008. *Étude de la fréquentation et de ses impacts sur le littoral languedocien*. Thèse de doctorat en géographie, Université Paul Valéry, Montpellier.
- Augé, M., 1997. *L'impossible voyage, le tourisme et ses images*, Paris: Éditions Payot & Rivages.
- Augé, M., 1992. *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris: Le Seuil.
- Auvray, B., 2009. Entre ailleurs et nulle part : la fiction de l'enclave touristique, Hyper article. [en ligne] [shs.archives-ouvertes.fr/halshs-00483021](http://shs.archives-ouvertes.fr/halshs-00483021).
- Averous, B. & Averous, D., 2004. *Mesurer et manager la qualité de service : la méthode CYQ (2e édition)*, Paris: INSEP Éditions. [en ligne] [https://www.pol.ulaval.ca/Perfeval/upload/publication\\_200.pdf](https://www.pol.ulaval.ca/Perfeval/upload/publication_200.pdf) [Accessed January 15, 2014].
- Babou, I. & Callot, P., 2009. Slow tourism, slow (r)évolution ? *Cahier Espaces*, (100), p.7.
- Bailly, A., 1981. *La Géographie du bien-être.*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).
- Bancel, N. et al., 2004. *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, Paris: La Découverte.
- Banos, A., 2013. *Pour des pratiques de modélisation et de simulation libérées en géographie et SHS*. Mémoire d'HDR, Université de Paris 1- Panthéon-Sorbonne.
- Barral, E., 1999. *Otaku, les enfants du virtuel*, Paris: Denoël.
- Barthe, F., 2001. Géographie du naturisme, à la recherche de l'éden. *Géographie et cultures*, 37, pp.37–58.
- Barthe-Deloizy, F., 2003. *Géographie de la nudité, être nu quelque part.*, Paris: Breal.
- Barthe-Deloizy, F., 2010. *Les spatialités du corps, des pratiques ordinaires aux expériences extrêmes. volume inédit*. Mémoire d'HDR, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III.
- Baud, P., Bourgeat, S. & Bras, C., 1995. *Dictionnaire de géographie*, Paris: Hatier.
- Bavoux, J.-J., 1998. *Introduction à l'analyse spatiale*, Paris: Armand Colin.
- Bavoux, J.-J. & Chapelon, L., 2014. *Dictionnaire d'analyse spatiale*, Paris: Belin.
- Beaude, B., 2008. *Éléments pour une géographie du lieu réticulaire. Avoir lieu, aujourd'hui*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Paris I - Panthéon Sorbonne.
- Beiser, A., 1966. *La terre*, New York: Time life édition.
- Bergougniou, J.-M., Clignet, R. & David, P., 2001. *Villages noirs et autres visiteurs africains et malgaches en France et en Europe : 1870-1940*, Paris: Karthala.
- Bernard, M., 1976. *Le corps*, Paris: Éditions Jean Pierre Delarge.



- Bernardie-Tahir, N., 2005. Des « bouts du monde » à quelques heures : l'illusion de l'isolement dans les petites îles touristiques. *Annales de géographie*, 644, pp.362–382.
- Bernardie-Tahir, N., 2008a. *L'autre Zanzibar - Géographie d'une contre-insularité*, Paris: Karthala.
- Bernardie-Tahir, N., 2008b. L'hôtel, la pension, le village club : la trilogie du tourisme à Zanzibar. In O. Dehoorne & P. Saffache, eds. *Mondes insulaires tropicaux - Géopolitique, économie et développement durable*. Paris: Ellipses, pp. 109–126.
- Bernardie-Tahir, N., 2007. Quand les touristes rencontrent les habitants : territoires et lieux communs dans la ville de Zanzibar. In P. Duhamel & R. Knafou, eds. *Mondes urbains du tourisme*. Paris: Belin, pp. 43–54.
- Bernardie-Tahir, N., 2008c. Zanzibar à l'heure du tourisme : des identités rêvées au rêve identitaire. In N. Bernardie-Tahir, ed. *L'autre Zanzibar, géographie d'une contre-insularité*. Paris: Karthala, pp. 353–368.
- Berriane, M., 1989. *Tourisme national et migration de loisir au Maroc, étude géographique*. Thèse de doctorat en géographie, Université Français Rabelais de Tours.
- Berroi, S. et al., 2011. Entre banalité et exotisme, le panel individuel des destinations touristiques, le cas des populations à forte mobilité. *Mondes du tourisme*, Hors série, pp.50–62.
- Bertall, 1874. *La comédie de notre temps, Vol I. La civilité, les habitudes, les moeurs, les coutumes, les manières et les manies de notre époque*, Paris: Plon.
- Berthelot, L., 2012. *Vers un après tourisme ? La figure de l'itinérance récréative pour repenser le tourisme de montagne. Etudes des pratiques et de l'expérience de l'association Grande Traversée des Alpes*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Grenoble.
- Berthelot, L. & Corneloup, J., 2008. *Itinérance, du tour aux détours, figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, L'argentièrre La Bessée: Editions du Fournel.
- Bertho Lavenir, C., 1999. *La roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Paris: Editions Odile Jacob.
- Besancenot, J., Mounier, J. & de Lavenne, F., 1978. Les conditions climatiques du tourisme littoral. *Norois*, 99, pp.357–382.
- Bidet, J., 2012. La socialisation des descendants de l'immigration algérienne pendant les vacances au bled. Formes et processus d'apprentissages d'un tourisme spécifique. In G. Brougère & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*. Villetaneuse: Université Paris 13, pp. 25–35.
- Blidon, M., 2007. *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*. Thèse de doctorat en géographie, Université Paris 7 - Denis Diderot.
- Blidon, M., 2008. Jalons pour une géographie des homosexualités. *L'Espace géographique*, 37(2), pp.175–189.
- Blondy, C., 2010. *Les territoires touristiques polynésiens : une lecture géographique de la participation de la société locale au système touristique*. Thèse de doctorat en géographie, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III.
- Blondy, C., 2013. Pratiques de la plage en Polynésie française. *M@ppemonde*, 111(2013.3), pp.1–17. [en ligne] <http://mappemonde.mgm.fr/num39/articles/art13304.html>.
- Blondy, C., Vacher, L. & Vye, D., 2013. A qualified reading of the impact of tourism on island areas : the role of local populations in visits to tourist locations and perception of their environmental quality. In S. Favro & C. A. Brebbia, eds. *Island sustainability II*. Southsampton, pp. 63–80.
- Boellstorff, T., 2010. *Coming Of Age In Second Life : An Anthropologist Explores The Virtually Human*, Princeton (New Jersey): Princeton University Press.
- Bonnier, P., 1893. *Le vertige*, Paris: Masson.
- Book, B., 2004. *Moving Beyond the Game : Social Virtual Worlds*, State of Play 2 Conference, Cultures of Play Panel, [en ligne] [http://deby.net/FILES/3d/ARTICLES/moving\\_beyond\\_the\\_game\\_-\\_social\\_virtual\\_worlds.pdf](http://deby.net/FILES/3d/ARTICLES/moving_beyond_the_game_-_social_virtual_worlds.pdf).
- Bourdeau, P., 2012. Cerner les contours d'un après-tourisme. In N. Martin, P. Bourdeau, & J.-F. Daller, eds. *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*. Paris: L'Harmattan, pp. 17–33.
- Bourdeau, P., 2013. Interroger les mutations et recompositions en cours. In F. Hugues, P. Bourdeau, & L. Perrin-Bensahel, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris: L'Harmattan, pp. 17–39.

- Bourdeau, P. & Lebreton, F., 2013. Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression, Travail(28.10.2013), pp.1–9. [en ligne] <http://www.espacestemp.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression/> .
- Bourdieu, P., 1994. *Raisons pratiques : Sur la théorie de l'action*, Paris: Seuil.
- Bourgeat, S. & Bras, C., 2014. Le monde de James Bond : logiques, pratiques et archétypes. *Annales de géographie*, 1(695-696), pp.671–686.
- Bouvier, N., 1963. *L'usage du monde*, Paris: Payot.
- Boyer, M., 1999. *Histoire du tourisme de masse*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).
- Boyer, M., 1996. *L'invention du tourisme*, Paris: Gallimard.
- Brand, D. & Durousset, M., 1989. *Dictionnaire thématique histoire géographie*, Paris: Sirey-Éditions Dalloz.
- Le Bras, H., 1994. *Les Limites de la Planète*, Paris: Flammarion.
- Brendon, P., 1991. *Thomas Cook : 150 Years of Popular Tourism*, Londres: Secker & Warburg.
- Le Breton, D., 1992. *La sociologie du corps*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).
- Brundtland, G.H., 1987. *Notre avenir à tous. Commission mondiale de l'environnement et du développement*, Montréal: Éditions du Fleuve.
- Brunel, S., 2006. *La Planète disneylandisée, chroniques d'un tour du monde*, Auxerre: Sciences Humaines Éditions.
- Brunet, R., 1990. Le déchiffrement du monde. In R. Brunet & O. Dolfus, eds. *Géographie Universelle - Mondes Nouveaux*. Paris: Hachette-Reclus, pp. 9–271.
- Brunet, R., 2001. *Le déchiffrement du monde, théorie et pratique de la géographie.*, Paris: Belin.
- Brunet, R., 2009. Le sens de la distance. *Atala*, 12, pp.13–32.
- Brunet, R., Ferras, R. & Théry, H., 1992. *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*. Reclus-La documentation française, Montpellier-Paris.
- Budge, E.A.W., 1904. *The Gods of the Egyptians*, Chicago: Open Court publishing Co.
- Butler, R.W., 1996. The Concept of Carrying Capacity for Tourism Destinations : Dead or Merely Buried ? *Progress in tourism and hospitality research*, 2(3-4), pp.283–294.
- Cabasset, C., 2000. *Indonésie, le tourisme au service de l'unité nationale ? la mise en scène touristique de la nation*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Paris 4.
- Cabasset-Semedo, C. et al., 2010. De la visibilité à la lisibilité : le tourisme domestique en Asie . Quelques réflexions à partir des cas chinois, indiens, indonésiens et vietnamiens. *Espace, Populations, Sociétés*, 2-3, pp.221–235.
- Cairncross, F., 1997. *The Death of distance: how the communications revolution will change our lives*, Cambridge (Massachusetts): Harvard Business Review Press.
- Canestrelli, E. & Costa, P., 1991. Tourism carrying capacity : A fuzzy approach. *Annals of Tourism Research*, 18(2), pp.295–311.
- Carlstein, T., Parkes, D. & Thrift, N., 1978. *Timing space and spacing time 2 human activity and time geography*, Londres: Arnold.
- Caro, F., 2006. Déplacement pathologique : historique et diagnostics différentiels. *L'Information psychiatrique*, 82, pp.405–415.
- Cattan, N. & Leroy, S., 2013. *Atlas Mondial des sexualités*, Paris: Editions Autrement.
- Cazalais, N., Nadeau, R. & Beaudet, G., 1999. *L'espace touristique*, Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Cazes, G., 1992. *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs*, Rosny: Breal.
- Cazes, G., 1976. *Le Tiers-monde vu par les publicités touristiques : Une image géographique mystifiante*, Aix-en-Provence: Centre des Hautes Études Touristiques.
- Cazes, G., 1989. *Les nouvelles colonies de vacances ? Le tourisme international à la conquête du Tiers Monde*. L'Harmattan, Paris.
- Cazes-Duvat, V. & Pesme, J.-O., 2002. *Étude de capacité de charge des plages des côtes ouest et sud de l'île de la Réunion*. Rapport de synthèse. Étude réalisée pour le compte de la Région Réunion.
- Cerf, M., 1974. *l'Antivoyage*, Paris: Editions Mercure De France.

- Ceriani, G., 2007. La circulation migratoire aujourd'hui : émergence d'un capital mobilitaire et d'une culture de la mobilité. Le cas des Marocains en Europe du Sud. In C. Audebert & E. Ma Mung, eds. *Les Nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*. Bilbao: Éditions de l'Université de Deusto, pp. 242–254.
- Ceriani, G., Knafo, R. & Stock, M., 2004. Les compétences cachées du touriste. *Voyages, migration, mobilité*, 145(28-30).
- Ceriani-Sebregondi, G., 2004. Migrations internationales : vers un nouvel habiter ? *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 115-118, pp.59–74.
- Champagne, P., 1975. Les paysans à la plage. *Actes de la recherche en sciences sociales.*, 1(2), pp.21–24.
- Chapuis, A., 2012. *Performances touristiques et production des identités spatiales individuelles à Amsterdam*. Thèse de doctorat de géographie, Université Panthéon-Sorbonne Paris 1.
- Chatwin, B., 1987. *Le chant des pistes*, Paris: Grasset.
- Christin, R., 2011. Le tourisme enfermé. In R. Christin & P. Bourdeau, eds. *Le tourisme : émancipation ou contrôle social ?* Broissieux: Éditions du Croquant, pp. 17–45.
- Christin, R. & Bourdeau, P., 2011. *Le tourisme : émancipation ou contrôle social ?* Broissieux: Éditions du Croquant.
- Cicéri, M.-F., Marchand, B. & Rimbart, S., 1977. *Introduction à l'analyse de l'espace*, Paris: Armand Colin.
- Clanché, F., 1995. Le confort des logements dessine aussi l'espace social. *Economie et statistique*, 288-289, pp.91–114.
- Claval, P., 1995. *La Géographie culturelle*, Paris: Nathan.
- Coccosis, H. et al., 2003. *Définir, mesurer et évaluer la capacité de charge dans les destinations touristiques européennes, Rapport final*, Athènes: UE DG environnement.
- Coëffé, V., 2014a. *Hawaï. La fabrique d'un espace touristique*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Coëffé, V., 2008. La géographie de demain est ailleurs ... Y-a-t-il de la place pour la micro-géographie ? In *Groupe Dupont, Actes du Géopoint 2006*. pp. 73–76.
- Coëffé, V., 2010. La plage, fabrique d'une touriste(cité) idéale. *L'information géographique*, 74(3), pp.51–68.
- Coëffé, V., 2014b. Le corps, un objet scientifique venu au monde. *L'information géographique*, 78(1), pp.6–26.
- Coëffé, V., 2003. *Touristicité idéale. Hawaï, un parcours utopique*. Université de Rouen.
- Cohen, E., 1988. Authenticity and Commodization in Tourism. *Annals of Tourism Research*, 15, pp.371–386.
- Cohen, E. & Avieli, N., 2004. Food in tourism. *Annals of Tourism Research*, 31(4), pp.755–778.
- Collignon, B., 1996. *Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*, Paris: L'Harmattan.
- Collignon, B. & Staszak, J.-F., 2004. *Espaces domestiques, construire, habiter, représenter*, Paris: Bréal.
- Conran, M., 2011. They really love me ! Intimacy in Volunteer Tourism. *Annals of Tourism Research*, 38(4), pp.1545–1473.
- Coralli, M., 2007. La plage de Cotonou, un lieu pour se montrer. *Urbanisme*, 355, pp.34–38.
- Corbin, A., 1995. *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris: Aubier.
- Corbin, A., 1988. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Flammarion., Paris.
- Corneloup, J. & Bourdeau, P., 2008. Regards croisés sur l'itinérance contemporaine. In L. Berthelot & J. Corneloup, eds. *Itinérance, du tour aux détours*. L'argentière La Bessée: Editions du Fournel, pp. 101–110.
- Da Costa Gomes, P.C., 2008. De la démocratie de sable au nouveau communautarisme : le cas de la plage cariocas. In L. Vidal, ed. *La ville au Brésil (XVIIIe-XXe siècles) Naissances, renaissances*. Nantes: Rivages de Xantons-Indes savantes, pp. 305–311.
- Cousin, S., 2013. L'authenticité est une catégorie marketing. *Sud-Ouest*, (21 juillet 2013), p.3.
- Cousin, S., 2003. *L'identité au miroir du tourisme. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Cousin, S. & Réau, B., 2009. *Sociologie du tourisme*, Paris: La Découverte.
- Csergo, J., 2011. La gastronomie dans les guides de voyage : de la richesse industrielle au patrimoine culturel, France XIXe-début XXe siècle. *In Situ*, 15, pp.1–12.

- Curran, S., 2005. Smoot makes his mark in standards and measurements. *Massachusetts Institute of Technology*. [en ligne] <http://web.mit.edu/spotlight/smoot-salute/> [Accessed July 15, 2014].
- Dalonneau, V., 2012. Volon-tourisme, l'enfer est pavé de bonnes intentions. *Là-Bas*, 5, pp.18–24.
- Dardel, E., 1990. *L'Homme et la terre*, Paris: Editions du CTHS.
- Dauphine, A. & Ghilardi, N., 1978. Essai de bioclimatologie : la Côte d'Azur. *Méditerranée*, 33(3), pp.3–15.
- Debarbieux, B., 2003. Haut lieu. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 448–449.
- Debarbieux, B., 2012. Tourisme , imaginaires et identités : inverser le point de. *Via@ revue internationale interdisciplinaire de tourisme*, 1(mis en ligne le 16 mars 2012), pp.1–15.
- Delepaut, G., 2007. *Contribution de la linguistique cognitive à l'identification du confort. Analyse des discours des passagers sur le confort en train*. Thèse de Doctorat en Sciences du Langage, Université La Sorbonne Nouvelle - Paris 3.
- Delmas, A., 2013. Des représentation aux incidences socio-spatiales du tourisme de routard , le cas du Groenland. *Téoros*, 32(1), pp.89–99.
- Demers, J.C., 2011. Pour une typologie de l'expérience backpacker. *Papeles del CEI*, (68), pp.1–24. [en ligne] <http://www.identidadcolectiva.es/pdf/68.pdf>.
- Depraz, S., 2008. *Géographie des espaces naturels protégés*, Paris: Armand Colin.
- Deprest, F., 1997. *Enquête sur le tourisme de masse, l'écologie face au territoire*, Paris: Belin.
- Desse, M., 2006. La plage : reflet des fractures sociales et ethniques aux Antilles. *Études caribéennes*, 4. [en ligne] <http://etudescaribeennes.revues.org/693?lang=en>.
- Dewailly, J.-M. & Flament, E., 1993. *Géographie du tourisme et des loisirs*, Paris: SEDES.
- Dolle, C. et al., 2000. *Fréquentation touristique des plages : Etudes de clientèles AFIT*, Paris.
- Druik, D.W. & Zegers, P., 1991. Le Kampong et la pagode : Gauguin à l'exposition universelle de 1889. In École du Louvre et Musée d'Orsay (éd.), ed. *Actes du colloque Gauguin. Musée d'Orsay, 11-13 janvier 1989*. Paris: La Documentation Française, pp. 101–142.
- Duchène, C., 2011. *Transport et parité des sexes*, Paris: Forum International des Transports.
- Duhamel, P., 2013. *Le tourisme, lectures géographiques*, Paris: La Documentation Française.
- Duhamel, P., 1997. *Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares). Pour une analyse de la transformation des lieux touristiques*. Thèse de doctorat en géographie, Paris 7 -Denis Diderot.
- Duhamel, P., 2007. *Tourisme et temps long. Pour une généalogie des lieux touristiques*. Mémoire d'HDR, Université d'Angers.
- Duhamel, P., 2000. Vivre à majorque, la sédentarisation des résidents secondaires. *Espaces*, 176, pp.1–5.
- Duhamel, P., Knafou, R. & dir., 2007. *Mondes urbains du tourisme*, Paris: Belin.
- Dumazedier, J., 1962. *Vers une civilisation des loisirs*, Paris: Seuil.
- Durand, M.-F., Lévy, J. & Retailé, D., 1992. *Le monde : espaces et systèmes*, Paris: Dalloz/Sirey.
- Duret, P. & Roussel, P., 2005. *Le corps et ses sociologies*, Paris: Armand Colin.
- Duvat, V., 2008. L'intérêt d'une approche en termes de capacité de charge pour la gestion des littoraux : l'exemple de l'île de la Réunion (Océan Indien). In *Actes du colloque international pluridisciplinaire "Le littoral : subir, dire, agir" – Lille, France, 16-18 janvier 2008*. Lille: Ifresi, pp. 1–11.
- Duvat, V., 2009. La qualité des plages au cœur des enjeux de développement : La situation des îles de l'océan Indien. *EchoGéo*, 7. [en ligne] <http://echogeo.revues.org/8993>.
- Duvat, V., 2011a. La qualité des plages au cœur de la gestion intégrée des zones cotières : l'exemple du plan d'action Oléron qualité littoral. *VertigO*. Hors-série 9, [en ligne] <http://vertigo.revues.org/10939>
- Duvat, V., 2011b. Interest of quality-based policies for Integrated Coastal Zone Management implementation: Lessons learnt from a French case study. *Ocean & Coastal Management*, 54(11), pp.831–843.
- Edney, J.J. & Jordan-Edney, N.L., 1974. Territorial Spacing on a Beach. *Sociometry*, 37(1), pp.92–104.
- Eliade, M., 1952. *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris: Gallimard.
- Elias, N., 1993. *Engagement et distanciation*, Paris: Fayard.
- Elias, N., 1969. *La civilisation des mœurs*, Paris: Calmann-Lévy.
- Elias, N., 1987. *La société des individus*, Paris: Fayard.
- Elias, N. & Dunning, E., 1994. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris: Fayard.

- Équipe MIT, 2002. *Tourismes : 1 Lieux Communs*, Paris: Belin.
- Équipe MIT, 2005. *Tourismes 2 : Moments de lieux*, Paris: Belin.
- Équipe MIT, 2011. *Tourismes 3 : La révolution durable*, Paris: Belin.
- Fabbiano, G., 2012. Apprentissages mémoriels en contexte postcolonial : les voyages au pays des origines de la communauté harkie. In G. Brougère & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*. Villetaneuse: Université Paris 13, pp. 65–72.
- Faburel, G. (dir. ), 2012. *Le bien-être et ses paysages comme territoires des infrastructures de transport terrestre*, Paris: Ministère de l'Écologie, du Développement Durable et de l'Énergie.
- FNAU, F.N. des A. d'Urbanisme, 2005. Du désir de bien-être urbain à la mesure de la qualité de vie. Peut-on évaluer le « bonheur territorial » ? *Les dossiers FNAU*, 19, pp.1–8.
- Fedriani Martel, E. & Tenorio Villalón, A., 2004. Los sistemas de numeración maya, azteca e inca. *Lecturas Matemáticas*, 25, pp.159–190.
- Feifer, M., 1985. *Going places : the ways of the tourist from imperial Rome to the present day*, Londres: Macmillan.
- Festraëts, M. & Le Bot, J., 2007. La planète malade du tourisme. *L'Express*, 2925, pp.60–64.
- Fleuret, S., 2006. *Espace, qualité de vie et bien-être, actes du colloque EQBE*, Angers: Presses Universitaires d'Angers / SODIS.
- Foucault, M., 1984. Des espaces autres - conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967. *Architecture, Mouvement, Continuité*, 5, pp.46–49.
- Frémont, A., 1976. *La région espace vécu*, Paris: Flammarion.
- Friedman, T.L., 2006. *The World is flat: the globalised world in the twenty first century*, New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Gaissad, L. & Audouit, C., 2014. Lieux de drague dans l'espace « naturel » : un patrimoine au-dessus de tout soupçon ? *Espaces et sociétés*, 156-157(1), pp.161–176.
- Gale, T., 2009. Urban beaches, virtual worlds and “The End of Tourism”. *Mobilities*, 4(1), pp.119–138.
- Gatrell, A., 1983. *Distance and Space: A Geographical Perspective*, Oxford: Oxford University Press.
- Gaugue, A., 2012. Apprendre à naviguer autour du monde. In G. Brougères & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*. Villetaneuse: Université Paris 13, pp. 1–4.
- Gaugue, A., 2014. La conquête plaisancière de la haute mer. *Géococonfluences*, (mis en ligne le 7 juillet 2014), pp.1–17. [en ligne] <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/oceans-et-mondialisation/corpus-documentaire/la-conquete-plaisanciere-de-la-haute-mer>.
- Gaugue, A., 2013. Le tourisme peut-il être un mode de vie permanent ? L'exemple des plaisanciers au long cours. In H. Francois, P. Bourdeau, & L. Perrin-Bensahel, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris: L'Harmattan, pp. 75–83.
- Gauthier, L., 2008. L'Occident peut-il être exotique ? De la possibilité d'un exotisme inversé. *Le Globe, Revue genevoise de Géographie*, 148, pp.47–64.
- Gauthier, L., 2012. Les premiers tours du monde à forfait. L'exemple de la Société des Voyages d'Études Autour du Monde (1878). *Annales de géographie*, 686, pp.347–366.
- Gay, J.-C., 1991. La distance et la promotion d'un produit touristique insulaire : Tahiti et ses îles. *Espace géographique*, 19(2), pp.149–157.
- Gay, J.-C., 1993. L'espace de la discontinuité de Marcel Proust. *Géographie et cultures*, 6, pp.35–50.
- Gay, J., 1995. *Les discontinuités spatiales* Economica, Paris.
- Gay, J.-C., 2000. Deux figures du retranchement touristique : l'île-hôtel et la zone franche. *Mappemonde*, 59(3), pp.10–16.
- Gay, J.-C., 2008. 21 juillet 2008, Porto-Pollo (Corse) : douze heures de la vie d'une plage. *Lieux touristiques, ADRETS*, (12 septembre 2008). [en ligne] <http://www.adrets.net/lieuxtouristiques1.htm>.
- Gay, J.-C., 2013. Les traversées du quotidien. *EspacesTemps.net*, Travaux, 2, p.11.
- Gay, J.-C., à paraître, *À la limite. Essai sur la tomogénèse contemporaine*, Belin., Paris.
- Van Gennep, A., 2011. *Les rites de passage*, Paris: Editions A&J Picard.
- George, P., 1970. *Dictionnaire de la géographie*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).

- George, P. & Verger, F., 2013. *Dictionnaire de la géographie*, Paris: Presses Universitaire de France (PUF).
- Girod, A., 2011. *Le tourisme de destruction massive*, Paris: L'Harmattan.
- Glowczewski, B., 2004. *Rêves en colère*, Paris: Plon.
- Goffman, E., 1973. La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2 Les relations en public, Paris: Les Éditions de Minuit.
- Gonzalez, A., 2013. *Le volontariat à l'international en 2013 : chiffres clés.*, Ivry Sur Seine: France Volontaires, Observatoire des engagements volontaires et solidaires à l'international.
- Graburn, N.H.H., 1983. The anthropology of tourism. *Annals of Tourism Research*, 10, pp.9–33.
- Granger, C., 2009. *Les corps d'été, naissance d'une variation saisonnière*, Paris: Autrement.
- Gravari-Barbas, M., 2007. A la conquête du temps urbain : la ville festive des "24 heures sur 24". In P. Duhamel & R. Knafou, eds. *Mondes urbains du tourisme*. Paris: Belin, pp. 55–74.
- Gravari-Barbas, M. & Graburn, N., 2012. Imaginaires touristiques. *Via@ revue internationale interdisciplinaire de tourisme*, 1(16 mars 2012.), pp.1–6. [en ligne] <http://www.viatourismreview.net/Editorial1.php>.
- Gray, H.P., 1970. *International Travel - International Trade*, Lexington: Heath Lexington Books.
- Grenier, A.A., 2009. Conceptualisation du tourisme polaire : cartographier une expérience aux confins de l'imaginaire. *Téoros*, 28(1), pp.7–19.
- Grésillon, L., 2008. Bien-être, perception et quotidien : une mise en perspective heuristique. *Strates*, 14, pp.179–190.
- Griselin, M. & Nageleisen, S., 2004. « Quantifier » le paysage au long d'un itinéraire à partir d'un échantillonnage photographique au sol. *Cybergeog : European Journal of Geography*, 253.
- Griselin, M., Nageleisen, S. & Ormaux, S., 2005. Entre le paysage-existence et le paysage-expérience, le paysage-itinérance. In *Paysages & valeurs : de la représentation à la simulation*. Nouveaux Actes Sémiotiques, Université de Limoges.
- Guais, A., Vacher, L. & Vye, D., 2011. *Fréquentation des plages de Charente-Maritime, Rapport Campagne d'enquêtes été 2010*, Observatoire des pratiques de tourisme et loisir-ECOP, UMR 7266 LIENSs CNRS - Université de La Rochelle. [en ligne] <http://ecop.univ-lr.fr/Productions.htm>
- Guerrand, R.-H., 2009. *Les lieux, Histoire des commodités*, Paris: La Découverte.
- Guilland, M., 2012. "La Colombie, le risque est de vouloir y rester" Vers une Colombie touristique : usages et détournements de l'imaginaire du risque. *Via@ revue internationale interdisciplinaire de tourisme*, 1(16 mars 2012), pp.1–12. [en ligne] <http://www.viatourismreview.net/Article4.php>.
- Gwiazdzinski, L., 2012. Frontières nocturnes. *Hermès La Revue*, 63, pp.63–67.
- Gwiazdzinski, L., 2005. *La nuit dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.
- Gwiazdzinski, L., 2000. La nuit, dernière frontière. *Annales de la recherche urbaine*, 87, pp.81–88.
- Hägerstrand, T., 1973. The domain of human geography. In R. J. Chorley, ed. *Directions in geography*. Londres: Methuen, pp. 67–87.
- Hägerstrand, T., 1970. What about people in regional science ? *Papers of the Regional Science Association*, 24, pp.7–21.
- Hall, E.T., 1971. *La dimension cachée* Seuil., Paris.
- Hancock, C., 2000. La séparation entre hommes et femmes dans le métro de Mexico : pour une régulation des flux ? In M. Membrado & A. Rieu, eds. *Sexes, espaces et corps. De la catégorisation du genre*. Toulouse: Éditions universitaires du Sud, pp. 43–58.
- Hancock, C., 2012. Une lecture de politiques urbaines genrées dans des pays émergents. *ÉchoGéo*, 21, pp.1–10.
- Hediger, H., 1955. *Psychologie des animaux au zoo et au cirque*, Paris: Julliard.
- Heidegger, M., 1971. *Qu'est-ce qu'une chose ?* Paris: Gallimard.
- Hetzmann, M., 2014. *Le voyage autour du monde, lent et exotique. Du développement de l'intelligence culturelle à la rencontre de l'Autre et de Soi*. Mémoire de recherche en Sciences de l'éducation, Institut d'Enseignement à Distance de Paris 8.
- Hoyez, A.-C., 2005. *L'Espace-Monde du Yoga. Une géographie sociale et culturelle de la mondialisation des paysages thérapeutiques*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Rouen.

- Hugues, F. et al., 2013. *Fin (?) et confins du tourisme, interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*, Paris: L'Harmattan.
- IFTH, 2006. *Résultats de la Campagne Nationale de Mesuration*, [en ligne] [http://www.ifth.org/innovation-textile/upload/Image/IFTH\\_DossierdePresse\\_Mensurations\\_Adultes.pdf](http://www.ifth.org/innovation-textile/upload/Image/IFTH_DossierdePresse_Mensurations_Adultes.pdf).
- Jaurand, E. & Luze, H. de, 2004. Ces plages où les genres s'affichent ? Les territoires du nu sur la Côte d'Azur. In C. Bard, ed. *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*. Angers: Presses de l'Université d'Angers, pp. 227–240.
- Jaurand, E., 2005. Territoires de mauvais genre? Les plages gays. *Géographie et cultures*, 54, pp.71–84.
- Jaurand, E., 2007a. Les espaces du naturisme : modèle allemand et exception française. *Revue Géographique de l'Est*, 47(1), pp.1–15.
- Jaurand, E., 2007b. Tourisme naturiste et territoires sur le littoral français. In *6e Rencontres de Mâcon, « Tourismes et territoires », 13, 14 et 15 septembre 2007, Pré-actes*. pp. 1–6. [en ligne] [http://www.recherche-maconnais.org/tl\\_files/irvsm/pdf/Colloques/6eRencontresMacon/Jaurand.pdf](http://www.recherche-maconnais.org/tl_files/irvsm/pdf/Colloques/6eRencontresMacon/Jaurand.pdf).
- Jaurand, E. & Leroy, S., 2008. Le littoral, un paradis gay ? In *Actes du colloque international pluridisciplinaire "Le littoral : subir, dire, agir" – Lille, France, 16-18 janvier 2008*. Lille: Ifresi, pp. 1–13. [en ligne] [http://www.meshs.fr/documents/pdf/publications/actes/colloque\\_littoral/Jaurand-Leroy.pdf](http://www.meshs.fr/documents/pdf/publications/actes/colloque_littoral/Jaurand-Leroy.pdf).
- Jaurand, E., 2009. Les plages nudistes, une exception occidentale ? *Géographie et cultures*, 67, pp.47–64.
- Jaurand, E. & Leroy, S., 2010. Le tourisme gay : aller ailleurs pour être soi-même ? *EspacesTemps.net*, (15.02.2010), pp.1–11. [en ligne] <http://www.espacestems.net/articles/le-tourisme-gay-aller-ailleurs-pour-etre-soi-meme/>.
- Jaurand, E. & Leroy, S., 2011a. “Bienvenue aux gays du monde entier” Tourisme gay et mondialisation. *Mondes du tourisme*, Hors série, pp.299–309.
- Jaurand, E. & Leroy, S., 2011b. Tourisme sexuel : clone maudit du tourisme ou pléostasme ? *Mondes du tourisme*, 3, pp.53–65.
- Jedrzejewski, F., 2002. *Histoire universelle de la mesure*, Paris: Ellipses.
- Jiménez, J. a. et al., 2007. Beach recreation planning using video-derived coastal state indicators. *Coastal Engineering*, 54(6-7), pp.507–521.
- Jiménez, J.A. et al., 2007. Beach recreation planning using video-derived coastal state indicators. *Coastal Engineering*, 54(6-7), pp.507–521.
- Johnston, M.E. & Hall, C.M., 1995. *Polar Tourism in the Arctic and Antarctic Regions*, Chichester (R.U.): John Wiley & Sons.
- Kascak, L. & Dasgupta, S., 2014. #InstagrammingAfrica : The Narcissism of Global Voluntourism. *Pacific Standard*, (19 juin 2014). [en ligne] <http://www.psmag.com/navigation/business-economics/instagrammingafrica-narcissism-global-voluntourism-83838/>.
- Kaufmann, J.-C., 1995a. *Corps de femmes, regards d'hommes : sociologie des seins nus*, Paris: Nathan.
- Kaufmann, J.-C., 1995b. *Les jeux du paraître sur la plage*, Paris.
- Kerouac, J., 1957. *On the road.*, New York: Viking Press.
- Kitchin, R. & Thrift, N., 2009. *International Encyclopedia of Human Geography*, Amsterdam: Elsevier Ltd.
- Knafou, R. et al., 1997. Une approche géographique du tourisme. *L'Espace géographique*, 3, pp.193–204.
- Knafou, R. dir., 1997. *Atlas de France, Volume 7 Tourisme et Loisirs*. Montpellier-Paris, Reclus-La Documentation Française.
- Knafou, R., 2000. Scènes de plage dans la peinture hollandaise du XVIIe siècle : l'entrée de la plage dans l'espace des citadins. *Mappemonde*, 53(2), pp.1–5.
- Knafou, R., 2003. Loisir. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 581–582.
- Knafou, R. & Stock, M., 2003. Tourisme. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, pp. 931–934.
- Knafou, R., 2011. Touristes dans les bidonvilles : après la télé réalité, le “tourisme réalité”. *Géococonfluences*, [en ligne] <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/typespace/tourisme/TourDoc2.htm> .
- Kwek, A., Wang, Y. & Weaver, D.B., 2014. Retail tours in China for overseas Chinese: Soft power or hard sell? *Annals of Tourism Research*, 44, pp.36–52.

- De L'Estoile, B., 2007. *Le goût des autres, de l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris: Flammarion.
- L'Hostis, A., 2003. Théorie des graphes et représentation des distances : chronocartes et autres représentations. In P. Mathis, ed. *Graphes et réseaux, modélisation multiniveau*. Paris: Hermes, pp. 215–230.
- Lachance, J., 2012. Backpacking, jeunesse et temporalités. *Tourisme & Territoires*, 3, pp.8–28.
- Lagadec, P., 2003. Du « pèlerinage aux sources » à la « route des Zindes » : Pratiques et représentations. (téléchargé le 20 août 2004), Association Jeunes Etudes Indiennes, [en ligne] <http://www.ajei.org/fr/evenements/sjcfrance/2003/sjc2003prog.htm>.
- Lageiste, J., Rieucan, J. & dir., 2008. La plage : un territoire atypique. *Géographie et cultures*, 67, pp.1–143.
- Lallemand, S., 2010. *Routards en Asie, ethnologie d'un tourisme voyageur*, Paris: L'Harmattan.
- Lallement, E., 2009. Paris-Plage : une fausse plage pour une vraie ville ? Essai sur le détournement balnéaire urbain. *Géographie et cultures*, 67, pp.65–78.
- Landy, F., 1993. Le tourisme en Inde ou l'exotisme sans le vouloir. *L'information géographique*, 57(3), pp.92–102.
- Lanzmann, J., 1996. L'ampoule, la crampe et le plaisir. *Cahiers de Médiologie*, 2, pp.95–101.
- Lapompe-Paironne, L., 2008. *Tourisme de masse et tourisme alternatif. Une approche géographique du tourisme par les pratiques. L'exemple de la randonnée en Languedoc-Roussillon*. Thèse de doctorat de géographie, Université de Nice-Sophia Antipolis.
- Lazzarotti, O., 2006. *Habiter. La condition géographique*, Paris: Belin.
- Lazzarotti, O., 2004. Les nouvelles frontières du monde. *Espaces*, 216, pp.14–17.
- Lebreton, F., 2010. *Cultures urbaines et sportives "alternatives"*. *Socio-anthropologie de l'urbanité ludique*, Paris: L'Harmattan.
- Ledoux, M., 2007. La ville dans les films de science-fiction : un espace de réflexion sur la société urbaine. In L. Viala & S. Villepoux, eds. *Imaginaire, Territoires, Sociétés, contribution à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*. Montpellier: Publications de l'Université Paul Valéry-Montpellier 3, pp. 297–309.
- Lennon, J.J. & Foley, M., 2000. *Dark tourism, the attraction of death and disaster*, Londres: Continuum.
- Lévy, J., 2003. Capital spatial. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 124–126.
- Lévy, J., 2009. Entre contact et écart. La distance au coeur de la réflexion sur l'espace des sociétés. *Atala*, 12, pp.175–185.
- Lévy, J., 1999. *Le tournant géographique*, Paris: Belin.
- Lévy, J. & Lussault, M., 2003. *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace de sociétés* Belin., Paris.
- Leyle, D., 2010. *Bien-être et inégalités en Guinée Maritime : une question d'accès*. Thèse de doctorat de géographie, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.
- Leyshon, A., 1995. Annihilating space?: The speed up of communications. In J. Allen & C. Hamnett, eds. *A Shrinking world ?* Oxford: Oxford University Press, pp. 11–54.
- Löfgren, O., 1999. *On holiday, a history of vacationing*, Berkeley (Californie): University of California Press.
- Lozato-Giotard, J.-P., 1985. *Géographie du tourisme*, Masson, Paris.
- Lucas, J.-F., 2013. *De l'immersion à l'habiter dans les mondes virtuels : le cas des villes dans Second Life*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Rennes 2.
- Lussault, M., 2003a. Pratique spatiale. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 740–742.
- Lussault, M., 2003b. Urbanité. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 966–967.
- MacCannell, D., 1973. Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings. *American Journal of Sociology*, 79(3), pp.589–603.
- MacCannell, D., 1976. *The Tourist, A New Theory of the Leisure Class*, New York: Schocken Books.
- Magelssen, S., 2012. You No Longer Need to Imagine' : Bus Touring Through South Central Los Angeles Gangland. In L. Smith, E. Waterton, & S. Watson, eds. *Cultural Moment in Tourism*. Londres: Routledge, pp. 192–209.
- Magherini, G., 1989. *La Sindrome di Stendhal.*, Florence (Italie): Ponte alle Grazie.



- Marchandise, S., 2013. *Territoires éphémères. Les réseaux sociaux des étudiants marocains en mobilité internationale*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Montpellier 3.
- Marques, S.C.S., 2013. *Quel degré d'authenticité les touristes peuvent-ils admettre dans leur assiettes ?* J.-Y. Andrieu & P. Harismendy, eds., Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Marrou, L., 2005. *La figure de l'archipel*. Mémoire d'HDR, Université de La Rochelle.
- Marrou, L., 2001. Mauvais temps sur l'archipel - L'organisation d'un territoire insulaire. In F. Guichard, ed. *Articulations des territoires dans la péninsule ibérique*. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 271–288.
- Marrou, L., 2011. Nautical Frequentation and Marina Management. *Journal of Coastal Research*, 61(special issue), pp.126–132.
- Marrou, L. & Rousseaux, F., 2009. Covisibilité et peuplement aux Açores. Estimation de l'importance du facteur de covisibilité dans la répartition des populations aux Açores. *Cybergeog : European Journal of Geography*, document 4 (mis en ligne le 13 octobre 2009), p.22.
- Marrou, L. & Sacareau, I., 1999. *Les espaces littoraux dans le monde*, Ophrys., Paris.
- Martin, N., 2013. *Les migrations d'agrément marqueur d'une dynamique d'après-tourisme dans les territoires de montagne*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Grenoble.
- Martin, N., Bourdeau, P. & Daller, J.-F., 2012. *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter.*, Paris: L'Harmattan.
- Di Méo, G., 2010. Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie. *Annales de géographie*, 675(5), pp.466–491.
- Di Méo, G. & Buléon, P., 2007. *L'espace social, lecture géographique des sociétés*, Paris: Armand Colin.
- Merleau-Ponty, M., 1945. *Phénoménologie de la perception*, Paris: Gallimard.
- Meyer, K., 1989. *How to shit in the woods*, Berkeley (Californie): Ten Speed Press.
- Michel, F., 2012. L'ailleurs chez soi : tourisme de proximité et exotisme à domicile. *L'autre Voie*, 8, pp.1–19.
- Millennium Ecosystem Assessment, 2005. *Ecosystems and Human Well-being : Synthesis*. Island Pre., Washington, DC.: Island Pre.
- Moles, A., 1976. Vers une psycho-géographie. In A. Bailly, R. Ferras, & D. Pumain, eds. *Encyclopédie de Géographie*. Paris: Economica, pp. 159–187.
- Moles, A. & Rohmer, E., 1998. *Psychosociologie de l'espace* L'Harmattan, Paris.
- Molokacova, L., 2011. Dark Tourism : focus on Chernobyl. *Tourism Review*, (11.07.2011). [en ligne] <http://www.tourism-review.com/dark-tourism-destination-chernobyl-nuclear-power-plant-news2854>.
- Morlier, H., 2013. Hygiène alimentaire ou gout du terroir ? La gastronomie dans les guides de voyage (1850-1940). In J.-Y. Andrieux & P. Harismendy, eds. *L'assiette du touriste, le gout de l'authentique*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 201–222.
- Nageleisen, S., 2007. *Paysages et déplacements, éléments pour une géographie paysagiste*. Thèse de doctorat en géographie, Université de Franche-Comté.
- Needham, M.D. et al., 2008. *Recreation Carrying Capacity and Management at Kailua Beach Park on Oahu , Hawaii. Final project report for Hawaii Coral Reef Initiative – Research Program.*, Corvallis : Oregon State University, Department of Forest Ecosystems and Society.
- Nold, C., 2009. *Emotional Cartography : Technologies of the Self.*, Emotionalcartography.net. [en ligne] <http://emotionalcartography.net/EmotionalCartography.pdf>
- Oliveri, N., 2011. *Cyberdépendances. Une étude comparative France-Japon*, Paris: L'Harmattan.
- Ollivro, J., 2009. La mondialité. *Atala*, 12, pp.187–213.
- Organisation Mondiale du Tourisme, 2008. *Comprendre le tourisme : glossaire de base*, Madrid: OMT.
- Ory, P., 2008. *L'invention du bronzage*, Paris: Editions complexe.
- Parrain, C., 2011. Sailing Routes and Stopovers: Spatial Disparities Across the Atlantic. *Journal of Coastal Research*, 61, pp.140–149.
- Parrain, C., 2010. *Territorialisation des espaces océaniques hauturiers, l'apport de la navigation à voile dans l'Océan Atlantique*. Thèse de doctorat de géographie, Université de La Rochelle.
- Paulette, M., 2009. Analysis of users' perceptions at Praia Central Balneario Camboriu (Santa Catarina, Brazil). In A. Williams & A. Micallef, eds. *Beach Management - Principles & Practice*. Londres: Earthscan, pp. 317–324.

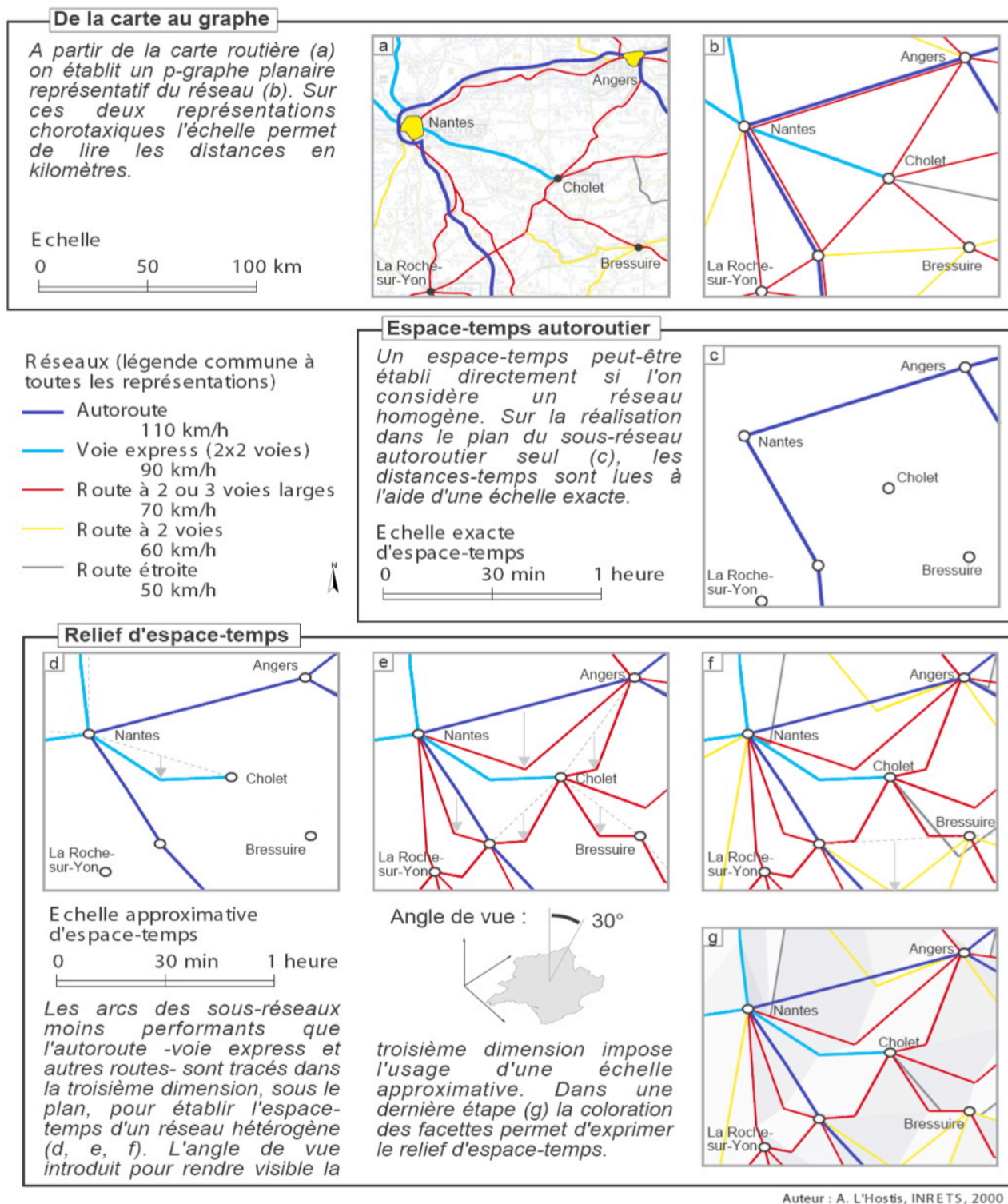
- Pearce, P.L., 1990. *The backpacker phenomenon ; preliminary answer to basic questions.*, Townsville (Australie): James Cook University.
- Pearley, W.J., 2001. *Les derniers nomades d'Australie.*, Arles: Actes Sud.
- Pereira da Silva, C., 2002. Beach Carrying Capacity Assessment: How important is it? *Journal of Coastal Research*, 36, pp.190–197.
- Pillou, J.-F. & Lemainque, F., 2012. *Tout sur les réseaux et Internet*, Paris: Dunod.
- Pirie, G., 2009. Distance. In R. Kitchin & N. Thrift, eds. *International Encyclopedia of Human Geography* (vol III). Amsterdam: Elsevier Ltd, pp. 242–251.
- Pitié, J., 1969. Pour une géographie de l'inconfort des maisons rurales. *Norois*, 63, pp.461–490.
- PNUE/PAP/RAC, 1997. *Guidelines for Carrying Capacity Assessment for Tourism in Mediterranean Coastal Areas.*, Split (Croatie): Priority Actions Programme Regional Activity Centre.
- Pottier, P. et al., 2009. *Evaluer la capacité d'accueil et de développement des territoires littoraux. Approche et méthode*, Nantes: DREAL Pays de la Loire.
- Preyer, W.T., 1882. *L'âme de l'enfant (Die Seele des Kindes)*, Paris: Felix Alcan éditeur.
- Pumain, D., 2004. Théories de l'analyse spatiale. *Hypergéô*, [en ligne] <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article86>.
- Pumain, D., 2009. Essai sur la distance et l'espace géographique. *Atala*, 12, pp.33–49.
- Racine, J.-B. & Bailly, A., 1988. Les nouveaux indicateurs sociaux et spatiaux : qualité de la vie , bien-être et disparités territoriales. *L'Espace géographique*, 3, pp.161–165.
- Rauch, A., 1996. *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Paris: Hachette littératures.
- Réau, B., 2011. *Les Français en vacances. Sociologie des pratiques et offres de loisirs*, Paris: CNRS éditions.
- Reclus, É., 1908. *L'homme et la terre, Volume 6 - Histoire contemporaine : l'Angleterre et son cortège, le Nouveau Monde et l'Océanie, l'Etat moderne, la culture et la propriété, l'industrie et le commerce, la religion et la science, éducation, progrès*, Paris: Librairie Universelle.
- Reed, A.W., 1978. *Aboriginal Myths, Tales of the Dreamtime*, Frenchs Forest (Australie): Reed Books.
- Reitel, B., 1993. Les transports en Polynésie Française. In J.-F. Dupon, J. Bonvallot, & E. Vigneron, eds. *Atlas de la Polynésie française*. Paris: Orstom éditions, p. Planches 96–97.
- Restany, P., 2003. *Hundertwasser, Le peintre-roi aux cinq peaux*, Glarus (Suisse): Tashen.
- Rey, A., 1993. *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris: Dictionnaires le Robert.
- Rial, J.-F. & Lallemand, M., 2004. Chez Voyageurs du Monde, la GRC est l'affaire de tous. *Espaces*, 221, pp.44–46.
- Rieucou, J. & dir., 2014. *Le Kenya dans la 3e révolution touristique, au-delà du safari*, Paris: L'Harmattan.
- Rieucou, J. & Lageiste, J., 2008. La plage, un territoire singulier : entre hétérotopie et antimonde. *Géographie et cultures*, 67, pp.3–6.
- Rieucou, J. & Lageiste, J. & dir., 2006. *L'empreinte du tourisme, contribution à l'identité du fait touristique*, Paris: L'Harmattan.
- Rieucou, J. & Odiara, B., 2014. Plage occidentale exclusive, plage africaine inclusive, sur le littoral Swahili : Whitesands Beach et Jomo Kenyatta Public Beach. In J. Rieucou, ed. *Le Kenya dans la 3e révolution touristique*. Paris: L'Harmattan, pp. 109–138.
- Riley, P.J., 1988. Road culture of international long- term budget travellers. *Annals of Tourism Research*, 15, pp.313–328.
- Robert, S., Sillère, G. & Liziard, S., 2008. Évaluer et représenter le nombre d'usagers sur une plage urbaine (Les Ponchettes, Nice). *M@ppemonde*, 91(3), pp.1–20.
- Roca, E. et al., 2008. A combined assessment of beach occupancy and public perceptions of beach quality: A case study in the Costa Brava, Spain. *Ocean & Coastal Management*, 51(12), pp.839–846.
- Roux, S., 2009. *Les économies de la prostitution Sociologie critique du tourisme sexuel en Thaïlande*. Thèse de doctorat en sociologie, École des Hautes Études en sciences sociales.
- Roux, S., 2011. *No money, no honey, Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris: La Découverte.
- Sacareau, I., 2012. À l'école du tourisme : l'interaction touristes/sociétés locales dans la pratique du trekking au Népal, médiations et apprentissages réciproques. In G. Brougère & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011), Villetaneuse, EXPERICE –*

- Université Paris 13. Villetaneuse: EXPERICE – Université Paris 13, p. 4. [en ligne] <http://www.univ-paris13.fr/experice/fr/actes-coll01/sacareau.html>.
- Sacareau, I., 2007. Au pays des bons sentiments Quelques réflexions critiques à propos du tourisme solidaire. *Téoros*, 26(3), pp.6–14.
- Sacareau, I., 1997. *Porteurs de l'Himalaya, le trekking au Népal*, Paris: Belin.
- Sacareau, I., 2006. *Tourisme et sociétés en développement, une approche géographique appliquée aux montagnes et sociétés des pays du Sud*. Mémoire d'HDR, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Sacareau, I. & Vacher, L., 2011. Le tourisme en pratiques, la révolution permanente ? In Equipe MIT, ed. *Tourimes 3, la révolution durable*. Paris: Belin, pp. 15–120.
- Sacareau, I., Vacher, L. & Vye, D., 2013. La résidence secondaire est-elle un objet aux confins du tourisme ? Réflexions à partir de l'exemple des résidences secondaires des Britanniques en Poitou-Charentes. In P. Bourdeau, H. François, & L. Perrin-Bensahel, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris, pp. 177–193.
- Salazar, N.B., 2010. *Envisioning Eden, Mobilizing Imaginaries in Tourism and Beyond*. New York, Berghahn Books.
- Sapir, E., 1924. Culture, genuine and spurious. *The American Journal of Sociology*, 29(4), pp.401–429.
- Sardá, R. et al., 2009. Decadal shifts in beach user sand availability on the Costa Brava (Northwestern Mediterranean Coast). *Tourism Management*, 30(2), pp.158–168.
- Schéou, B., 2013. Réseaux sociaux d'hospitalité et post-tourisme. In F. Hugues, P. Bourdeau, & L. Perrin-Bensahel, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris: L'Harmattan, pp. 99–109.
- Schilder, P., 1950. *The Image and the Appearance of the Human Body*, New York: International University Press.
- Shoval, N. & Isaacson, M., 2007. Tracking tourists in the digital age. *Annals of Tourism Research*, 34(1), pp.141–159.
- Sieg, M., 1999. Faire d'un client d'un jour un client de toujours. *Espaces*, 158, pp.1–4.
- De Siqueira, E.D., 2012. De bras ouverts : émotion et apprentissage au sommet du Corcovado (Rio de Janeiro, Brésil). In G. Brougère & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*. Villetaneuse: Université Paris 13, pp. 55–64.
- Smith, H.W., 1981. Territorial Spacing on a Beach Revisited : A Cross-National Exploration. *Social Psychology Quarterly*, 44(2), pp.132–137.
- Sonnig, E., 2005. *La navigation de plaisance : territoires de pratiques et territoires de gestion : entre dualité et nécessité de fusion pour une évolution progressiste de l'activité*. Thèse de doctorat de géographie, Université de Rennes 2.
- Van der Spek, S., 2008. Spatial Metro, Tracking pedestrians in historic city centres. In J. Van Schaick & S. Van Der Spek, eds. *Urbanism on Track, Application of Tracking Technologies in Urbanism*. Amsterdam: IOS Press, pp. 77–98.
- Starobinski, J., 1960. *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Bâle: J.R. Geygy.
- Staszak, J.-F., 2003a. Espace vécu. In J. Lévy & M. Lussault, eds. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin, pp. 340–341.
- Staszak, J.-F., 2003b. *Géographies de Gauguin*, Paris: Bréal.
- Staszak, J.-F., 2004. L'exote, l'oviri, l'exilé : les singulières identités géographiques de Paul Gauguin. *Annales de géographie*, 113(638-639), pp.363–384.
- Staszak, J.-F., 2008. Qu'est ce que l'exotisme ? *Le Globe, Revue genevoise de Géographie*, 148, pp.7–30.
- Staszak, J.-F., 2006. Voyage et circulation des images : du tahiti de Loti et Gauguin à celui des voyageurs. *Sociétés et Représentations*, 21, pp.78–99.
- Stock, M., 2004. L'habiter comme pratique des lieux géographiques. *EspacesTemps.net*, (18.12.2004), pp.1–8. [en ligne] <http://www.espacestemp.net/articles/lrsquohabiter-comme-pratique-des-lieuxgeographiques/>.
- Stock, M., 2006. L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. *EspacesTemps.net*, (26.02.2006), pp.1–11. [en ligne]

- <http://www.espacestemps.net/articles/lrsquohypothese-de-lrsquohabiter-poly-topique-pratiquer-les-lieux-geographiques-dans-les-societes-a-individus-mobiles/>.
- Stock, M. et al., 2003. *Le tourisme, Acteurs, lieux et enjeux*, Paris: Belin.
- Stock, M., 2005. Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? *EspacesTemps.net*, (25.05.2005), pp.1–8. [en ligne] <http://www.espacestemps.net/articles/les-societes-a-individus-mobiles-vers-un-nouveau-mode-drsquohabiter/>.
- Stock, M., 2001. *Mobilités géographiques et pratiques des lieux : étude théorico-empirique à travers deux lieux touristiques anciennement constitués : Brighton & Hove (Royaume-Uni) et Garmisch-Partenkirchen (Allemagne)*. Thèse de doctorat de géographie, Université Paris Diderot - Paris 7.
- Taunay, B., 2009a. Le tourisme dans l'aire pacifique : un marché dynamique renouvelé par l'arrivée de la clientèle chinoise. In P. Cosaert, ed. *Les enjeux du Pacifique*. Ellipses, pp. 64–85.
- Taunay, B., 2009b. *Le tourisme intérieur chinois : approche géographique à partir de provinces du sud-ouest de la Chine*. Thèse de doctorat de géographie, Université de La Rochelle.
- Taunay, B., 2010. L'émergence d'une culture chinoise de la plage. *EspacesTemps.net*, Travaux(02.06.2010), pp.1–10.
- Taunay, B., 2011a. Le tourisme intérieur chinois, reflet des mutations de la Chine contemporaine. *Géococonfluences*, (Publié le 04/02/2011). [en ligne] [lyon.fr/doc/typespace/tourisme/TourScient3.htm](http://lyon.fr/doc/typespace/tourisme/TourScient3.htm).
- Taunay, B., 2011b. *Le tourisme intérieur chinois*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Taunay, B., 2012. Comment les Chinois sont-ils devenus touristes ? In G. Brougère & G. Fabbiano, eds. *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*. Université Paris 13, pp. 171–180.
- Thierry, A., 2000. *État des lieux des travaux relevant de l'anthropologie du tourisme (Volume 1)*, Paris: Carré Saint-Nicolas.
- Tizon, P., 1996. Qu'est-ce-que-le-territoire ? In G. Di Méo, ed. *Les territoires du quotidien*. Paris: L'Harmattan, pp. 17–34.
- Tober, W., 1976. Spatial interaction patterns. *Journal of environmental systems*, 6, pp.271–301.
- Tobler, W., 1970. A computer movie simulating urban Growth in th detroit region. *Economic geography*, 46(2), pp.234–240.
- Torno, V., 2011. *Virtual worlds, real life and tourism, a case study on Second Life*. King's College London.
- Towner, J., 1996. *An historical geography of recreation and tourism in the western world 1540-1940*, Londres: Wiley.
- Towner, J., 1985. The grand tour: a key phase in the history of tourism. *Annals of Tourism Research*, 12, pp.297–333.
- Urbain, J.-D., 2014. *Au soleil, Naissance de la Méditerranée estivale*, Paris: Payot.
- Urbain, J.-D., 1991. *L'idiote du voyage*, Paris: Plon.
- Urbain, J.-D., 2008. *Le voyage était presque parfait, essai sur les voyages ratés*, Paris: Payot.
- Urbain, J.-D., 1994. *Sur la plage*, Paris: Payot.
- Urry, J., 2002. Mobility and Proximity. *Sociology*, 36(2), pp.255–274.
- Urry, J., 1990. *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, London: Sage publications.
- Vacher, L. et al., 2014. *Atlas de la fréquentation des plages de Charente-Maritime, Campagne 2013.*, CTIG FLASH-Université de La Rochelle, Observatoire des Pratiques de tourisme et de loisir-ECOP, UMR 7266 LIENSs CNRS - Université de La Rochelle, [en ligne] [http://ecop.univ-lr.fr/Production\\_Atlas.htm](http://ecop.univ-lr.fr/Production_Atlas.htm)
- Vacher, L., 1999. La structuration d'un espace touristique littoral : le cas de la Grande Barrière de Corail en Australie. In L. Marrou & I. Sacareau, eds. *Les espaces littoraux dans le monde*. Paris: Ophrys, pp. 61–82.
- Vacher, L., 2006. Partir pour se construire : le tour du monde des backpackers. *Correspondances océaniques*, 5(1), pp.14–15.
- Vacher, L., 2010a. Du Grand Tour au tour du monde des backpackers : la dimension initiatique dans le voyage touristique. In *Attrait d'ailleurs. Images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine*. Paris: Editions du CTHS, pp. 113–142.

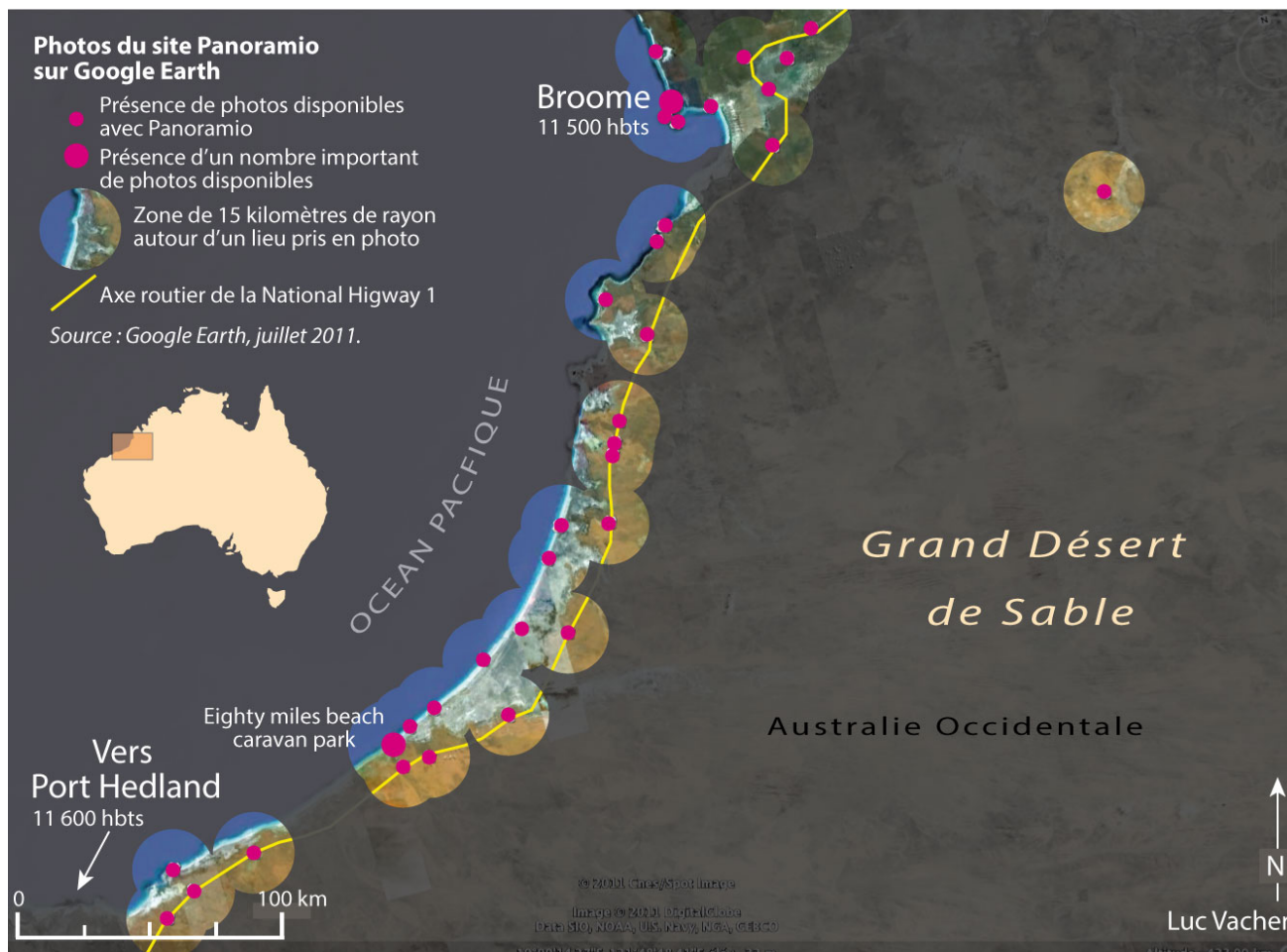
- Vacher, L., 2010b. Les espaces du mythe du bush australien: de l'invention du territoire à l'exploitation touristique. In J.-M. Lebigre, ed. *La Brousse calédonienne, transformation et enjeux*. Paris: L'Harmattan, pp. 33–46.
- Vacher, L. & Vye, D., 2011. Fréquentation et dilatation de la ville moyenne touristique. *Urbanisme*, 378, pp.71–72.
- Vacher, L. & Vye, D., 2012. Penser l'habiter à travers la pratique des lieux touristiques par les excursionnistes, touristes et résidents. In B. Frelat-Kahn & O. Lazzarotti, eds. *Habiter, vers un nouveau concept ?* Paris, pp. 197–210.
- Vacher, L., 2013. Comment les itinérances touristiques des retraités australiens nous interrogent sur la définition du tourisme. In H. François, P. Bourdeau, & L. Perrin-Bensahe, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris: L'Harmattan, pp. 85–98.
- Venayre, S., 2007. Le temps du voyage de noces. *L'histoire*, 321, pp.56–61.
- Vergopoulos, H., 2013. Être touriste chez soi, le tourisme comme modèle scocio-culturel d'appropriation du territoire quotidien. In F. Hughes, P. Bourdeau, & L. Perrin-Bensahel, eds. *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Paris: L'Harmattan, pp. 52–61.
- Vergopoulos, H., 2010. *Tourisme et curiosités, Approche communicationnelle du légendaire dans les guides de voyage imprimés*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.
- Violier, P., 2000. *L'espace local et les acteurs du tourisme*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Violier, P., 2004. Le regard de l'autre. *Espaces*, 216, pp.19–20.
- Violier, P., 2008. *Tourisme et développement local*, Paris: Belin.
- Ward, R.G., 1989. Earth's Empty Quarter? The Pacific Islands in a Pacific Century. *The Geographical Journal*, 155(2), pp.235–246.
- Warf, B., 2006. *Encyclopedia of Human Geography*, Thousand Oaks (Californie): Sage publications.
- Wearing, S., 2003. Volunteer tourism. *Tourism Recreation Research*, 28(3), pp.3–4.
- Wellhoff, F. et al., 2009. *Les difficultés d'application de la loi littoral du décret relatif aux concessions de plage*, Paris: Conseil général de l'environnement et du développement durable - Insection général de l'administration.
- Whitridge, P., 2004. Landscapes, Houses, Bodies, Things: "Place" and the Archaeology of Inuit Imaginaries. *Journal of Archaeological Method and Theory*, 11(2), pp.213–250.
- Williams, A. & Micallef, A., 2009. *Beach Management - Principles & Practice*. Londres: Earthscan.
- World Tourism Organisation, 1996. *What Tourism Managers need to know : A practical guide to the development and use of Indicators of Sustainable Tourism.*, Madrid: World Tourism Organisation.
- Yue, Y. et al., 2014. Zooming into individuals to understand the collective: A review of trajectory-based travel behaviour studies. *Travel Behaviour and Society*, 1(2), pp.69–78.
- Zacarias, D.A., Williams, A.T. & Newton, A., 2011. Recreation carrying capacity estimations to support beach management at Praia de Faro, Portugal. *Applied Geography*, 31(3), pp.1075–1081.
- Zeile, P., Höffken, S. & Papastefanou, G., 2009. Mapping people? The measurement of physiological data in city areas and the potential benefit for urban planning. In M. Schrenk, ed. *Real Corp 2009: Smart, Sustainable, Integrative. Strategies, concepts and technologies for planning the urban future*. Schwechat-Rannersdorf (Autriche): Corp, pp. 341–352.

## Annexe 1 - Les étapes de la construction d'une carte en relief d'espace-temps



Source : L'Hostis Alain, 2003, Théorie des graphes et représentation des distances : chronocartes et autres représentations, in Mathis Philippe (Ed.) Graphes et réseaux, modélisation multiniveau, Paris, Hermes, p. 226.

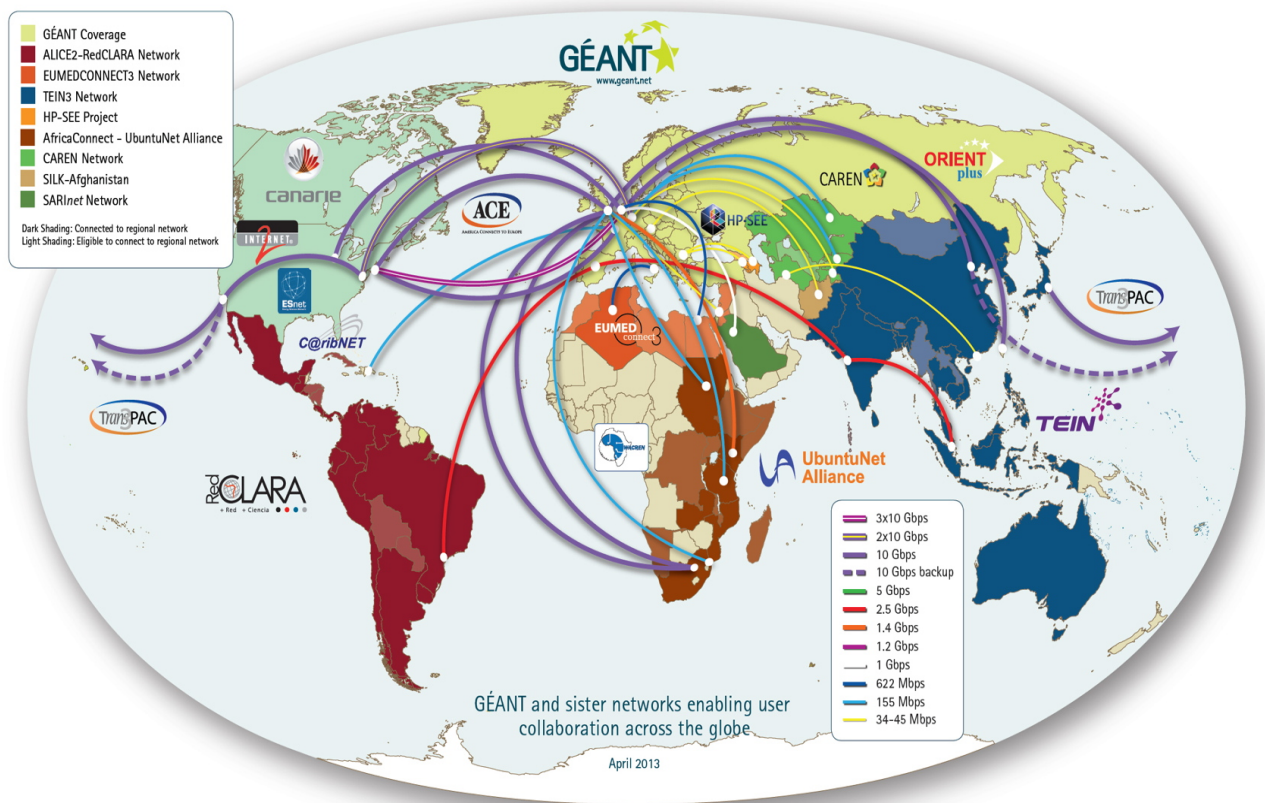
## Annexe 2 - La trace de l'espace parcouru avec Panoramio en Australie occidentale



L'affichage dans Google Earth des photos prises par les voyageurs et déposées sur Panoramio, site web de partage de photographies géolocalisées, montre la densité du paysage photographié. En Australie occidentale, on peut ainsi suivre les routes comme une ligne d'images au milieu du désert.

Illustration inédite de Luc Vacher, 2011,  
à partir de Google Earth et des images Panoramio

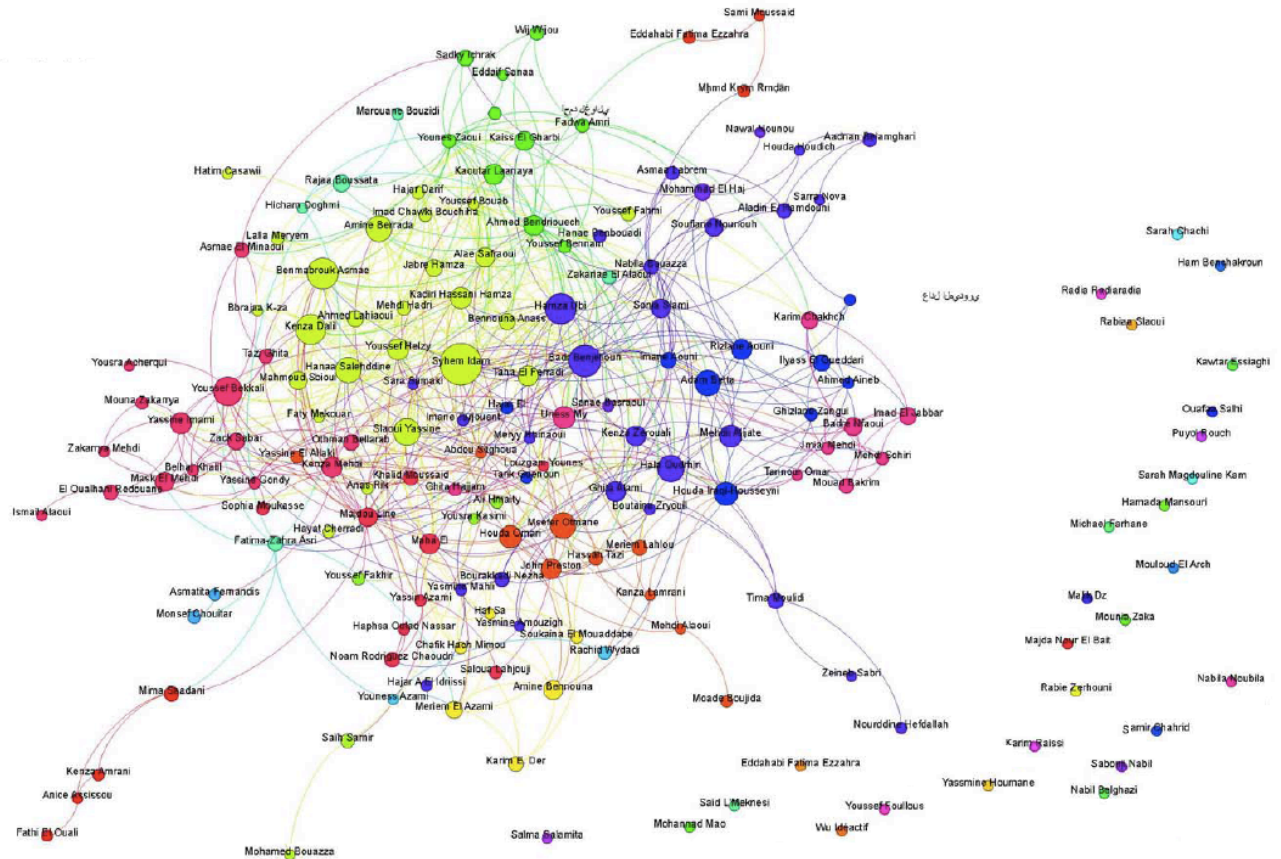
### Annexe 3 – Connexion des réseaux orientés recherche et éducation dans le monde en 2013.



Sources : L'organisation Réseau national de la recherche et de l'enseignement (NREN) permet, à travers le projet GÉANT cofinancé par l'Union Européenne, de connecter entre eux les réseaux recherche et éducation des pays européens (dont le réseau français RENATER) et de mieux négocier leur articulation au niveau mondial. Sites du projet GÉANT, [http://www.geant.net/Resources/Media\\_Library/Pages/Maps.aspx](http://www.geant.net/Resources/Media_Library/Pages/Maps.aspx) (consulté le 21 juillet 2014)



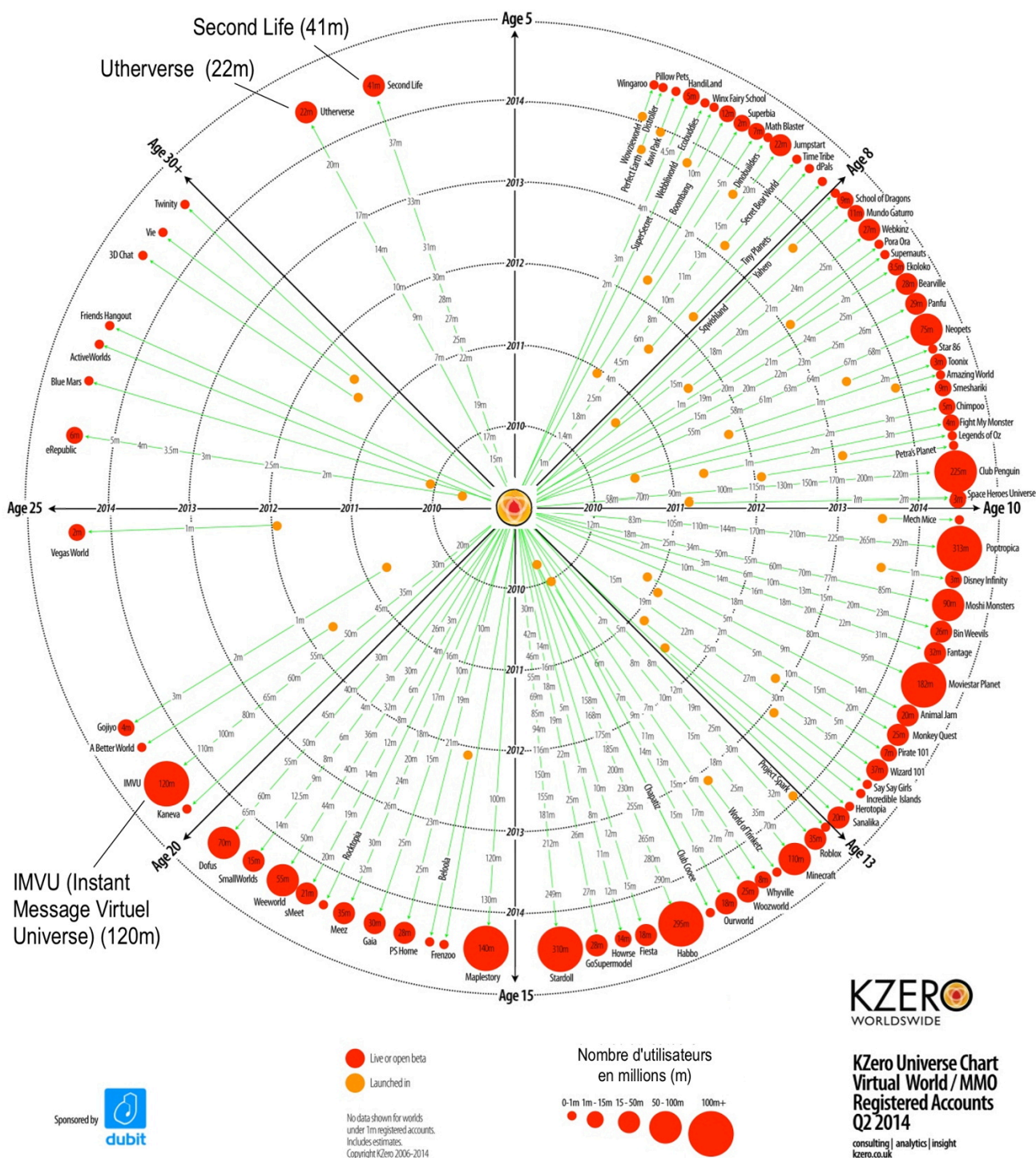
## Annexe 4 - Lien d'amitiés dans le réseau des étudiants Marocains de Montpellier le 8/11/2010



Source : <http://www.facebook.com/group.php?gid=12238160565>

Marchandise Sabrina, 2013, Territoires éphémères. Les réseaux sociaux des étudiants marocains en mobilité internationale, Thèse de doctorat en géographie de l'Université de Montpellier 3, 452 p.

## Annexe 5 – Les mondes virtuels en 2014 en fonction de l'âge des utilisateurs.



Source : KZero Worldwide, 2014, (consulté le 18 août 2014)  
<http://fr.slideshare.net/nicmitham/kzero-universe-q2-2014>

## Table des figures

Figure 1 - Proximité lexicale au terme « distance » .....	18
Figure 2 – Les coquilles de Moles pour Frémont.....	21
Figure 3 - Les cinq peaux de Hundertwasser .....	21
Figure 4 - Distances dans un espace vectoriel et dans un espace matriciel.....	22
Figure 5 - Métrique euclidienne et métrique de Manhattan .....	23
Figure 6 – Réseau de la ligne 4 du métro parisien.....	24
Figure 7 - La division cellulaire et la mitose.....	26
Figure 8 – Confusion dans les limites des corps, des êtres, de l’homme .....	29
Figure 9 - Étude des proportions du corps humain selon Vitruve .....	31
Figure 10 - Carte en bois des Inuits Ammassalingmiut.....	31
Figure 11 - Métrique des dieux dans la cosmogonie d’Héliopolis .....	32
Figure 12 – Une des représentations du monde dans l’hindouisme .....	32
Figure 13 – Mesurer la distance entre Bangkok et Sydney avec le corps d’Oliver Smoot .....	34
Figure 14 - Table des distances pour la région de la côte de Corail en Australie-Occidentale.....	37
Figure 15 – Cartographie de la partie centrale du monde de Second Life .....	39
Figure 16 – Régions (sims) et maille du monde de Second Life.....	40
Figure 17 – La distance, quelle distance ?.....	43
Figure 18 – Rugosité forte de l’espace liée à la présence de la Gironde.....	43
Figure 19 – La distance en accordéon du TGV Paris-La Rochelle .....	45
Figure 20 – Le relief d’espace-temps de la route et de l’autoroute d’Alain L’Hostis .....	46
Figure 21 – Les trous noirs du trajet en autocar entre Brisbane et Cairns (Australie) .....	50
Figure 22 – Le monde des liens des 500 millions d’amis Facebook en 2010 .....	52
Figure 23 – Réseau européen GÉANT en 2012 .....	55
Figure 24 – Réseau RENATER en 2014 .....	55
Figure 25 – La complexité (très simplifiée) de la superposition des métriques dans l’accès à internet.....	56
Figure 26 – Logique du moindre saut ou du moindre coût dans un réseau informatique .....	58
Figure 27 - Grand hall de l’Aéroport international de Canton Baiyun (Guangzhou).....	63
Figure 28 - Plan du terminal 3 de l’Aéroport international O’Hare de Chicago .....	63
Figure 29 - Promenade dans le sim (région) de CalanDiva dans le métavers Second Life.....	66
Figure 30 - Mini-carte de localisation dans Second Life.....	66
Figure 31 - Connexion de traces en faisceaux dans le « Time geography » de Hägerstrand .....	68
Figure 32 - Génération des rêves-itinéraires aborigènes et transcription topographique .....	68
Figure 33 - La rigueur de l’arpentage : « Vous êtes à 330 miles de Salt Lake City ».....	70
Figure 34 - Exemples de projets touristiques de trois couples australiens .....	72
Figure 35 - Destinations proposées au catalogue Tourisme et Développement Solidaires en 2014.....	77
Figure 36 - Expérimenter la distance organisée dans un « temple » coréen .....	79
Figure 37 - Chernobyl - Tour : The safe trips to the Chernobyl zone .....	80
Figure 38 - Volontourisme « sanitaire » et distribution de brosses à dents au Ghana.....	82
Figure 39 – Tourisme au Vanuatu, la « grande distance » assurée à proximité .....	91
Figure 40 – Rester branché faute d’être connecté au Batiluva Beach Resort (Fidji) .....	92
Figure 41 – Les routes aériennes Trans-Pacifique entre Los Angeles et Sydney.....	94

Figure 42 - Carte des espaces du risque pour les visiteurs dans le monde en 2014 .....	96
Figure 43 - Les espaces-temps des loisirs et des tourisms en Europe .....	108
Figure 44 - Les espaces-temps de la récréation .....	108
Figure 45 - La rugosité de l'Espace donne une consistance à la distance .....	117
Figure 46 - Panorama depuis le parvis de la gare Venezia Santa Lucia.....	121
Figure 47 - Reproduction d'Angkor Vat à l'Exposition coloniale de Paris en 1931.....	129
Figure 48 - Danse avec les « Indiens » à Brulon (Sarthe) .....	130
Figure 49 - Affiche faisant la promotion de Paris Plages 2014.....	132
Figure 50 - Avatar contemplant le paysage de Forgotten City dans Second Life.....	135
Figure 51 - L'entre-soi des « 2800 amis » de la croisière gay proposée par Atlantis Events .....	144
Figure 52 - Carte des meilleures destinations de vacances pour le tourisme halal en 2014.....	146
Figure 53 - Voyages de noces en groupe à Sanya Tufu Bay sur l'île d'Hainan (Chine) .....	149
Figure 54 - Échanger sans parler dans la communication du voyageur Nouvelles Frontières .....	150
Figure 55 - Vivre avec les autres au Club Méditerranée dans les années 1970 .....	153
Figure 56 - L'attrait pour les multitudes urbaines à Times Square (New York).....	155
Figure 57 - Une proximité des autres bien ordonnée afin de se rassurer au Burkina.....	161
Figure 58 - Proximité ne veut pas forcément dire convivialité... pour tout le monde.....	163
Figure 59 - Plage de Haeundae à Busan dans le sud de la Corée .....	165
Figure 60 - « Gorgeous beach » ou « prostitution de un pays » quelle qualité pour la plage de Benidorm? ...	165
Figure 61 - Croquis d'ergonomie .....	170
Figure 62 - Le Modulor de Le Corbusier .....	170
Figure 63 - Souplesse du corps des danseurs et occupation maximum de l'espace.....	176
Figure 64 - Ordre et arrangement de la disposition sur la ligne 4 du métro de Tokyo.....	176
Figure 65 - Un nombre arrêté de places dans le bus d'excursion du Cap (Afrique du Sud).....	178
Figure 66 - Des tribunes pour voir le mascaret sur le fleuve Qiantang (Chine).....	178
Figure 67 - Le maillage des concessions de plage à Bellaria-Igea Marina (Italie) .....	179
Figure 68 - Les distances chez l'homme américain pour Edward T. Hall .....	183
Figure 69 - Un espace chinois de la plage sans appropriation par le corps allongé .....	185
Figure 70 - La bonne distance une question d'écran ? .....	186
Figure 71 - Activités pratiquées sur les plages de Charente-Maritime durant l'été 2010 .....	189
Figure 72 - Placement et mouvements sur deux plages à Sanya (Hainan - Chine) et dans l'île de Ré .....	193
Figure 73 - Les distances du zonage de l'espace balnéaire à Aytré (Charente-Maritime).....	194
Figure 74 - Distances et espaces de pratique en bord de mer.....	195
Figure 75 - Occupation de la plage des Minimes à La Rochelle le 4 août 2009 à 15 h 20 .....	196
Figure 76 - Traitement de la densité pour les plages au Bois-Plage-en-Ré.....	201
Figure 77 - Type de densités observées sur les plages charentaises.....	202
Figure 78 - Rythme de fréquentation de la plage de Fouras le 17 août 2010 .....	204
Figure 79 - Répartition des plageurs en fonction de la distance à l'accès.....	207
Figure 80 - Distribution des plageurs sur la plage Gros Jonc au Bois-Plage-en-Ré .....	207
Figure 81 - Répartition des densités sur la Grande plage de Saint-Trojan (île d'Oléron).....	208
Figure 82 - Répartition des plageurs et m <sup>2</sup> de sable disponible - Plage de Saint-Trojan (Île d'Oléron) .....	208
Figure 83 - Méthode d'identification automatique des cellules à partir des regards d'experts.....	211
Figure 84 - Distances interpersonnelles sur la plage et distances chez l'homme de E. T. Hall .....	213

Figure 85 - Distance entre les personnes à l'intérieur de la cellule sur deux plages charentaises .....	214
Figure 86 - Distances inter-cellules sur deux plages charentaises en 2009 .....	216
Figure 87 - Hypothèse de l'intimité et de la proximité sur la plage .....	219
Figure 88 - Exemple des tests de représentation des interrelations - plage des Minimes (La Rochelle) .....	220
Figure 89 - Sachons garder un peu de distance avec les centimètres sur la plage.....	221
Figure 90 - Plus de repères, plus d'échelle, plus de distance ?.....	225
Figure 91 - Où est la réalité de la distance quand les seuls repères sont ceux que l'on apporte ? .....	225

## Table de tableaux

Tableau 1 -Types de gestion des flux dans les sites touristiques.....	173
Tableau 2 - Légende des cartes de densité de l'Atlas de la fréquentation des plages .....	201
Tableau 3 - Importance de l'espace connaissant une fréquentation de fortes et de faibles densités sur les 79 plages charentaises évaluées durant la campagne 2011. ....	203
Tableau 4 - Épaisseur des enveloppes des cellules de plageurs sur quelques plages charentaises .....	212

## Table des encadrés

Encadré 1 - Welcome to Paradise at Fiji's Safari Lodge Resort.....	91
Encadré 2 - Ghana - Conseils aux voyageurs - Santé .....	99
Encadré 3 - Éléments de mesure de la distance durant les vols long-courriers .....	119

## Table des annexes

Annexe 1 - Les étapes de la construction d'une carte en relief d'espace-temps.....	244
Annexe 2 - La trace de l'espace parcouru avec Panoramio en Australie occidentale.....	245
Annexe 3 – Connexion des réseaux orientés recherche et éducation dans le monde en 2013.....	246
Annexe 4 - Lien d'amitiés dans le réseau des étudiants Marocains de Montpellier le 8/11/2010.....	247
Annexe 5 – Les mondes virtuels en 2014 en fonction de l'âge des utilisateurs.....	248

## Table des matières

Sommaire .....	3
<b>Introduction.....</b>	<b>4</b>
Un temps pour réfléchir à la distance en géographe, est-ce bien sérieux ?.....	4
Une approche de la distance par les pratiques de tourisme.....	8
Quelles sont les questions sur la distance que permet l'analyse des pratiques de tourisme ?.....	15
<b>1 - Voir la distance - mesure et représentation de la distance.....</b>	<b>17</b>
<b>11 - La distance, une notion simple dans la langue française .....</b>	<b>17</b>
<b>12 - Formes et prises en compte de la distance en géographie.....</b>	<b>19</b>
121 - La distance subjective.....	19
122 - La distance objectivée.....	21
<b>13 – Mesurer et représenter la distance .....</b>	<b>25</b>
131 - Au départ se trouve le corps .....	25
132 – Mesurer l'espace avec son corps.....	29
133 – Le corps des dieux pour mesurer le vaste monde .....	32
134 - La désincarnation de la distance et l'abandon de la référence au corps ? .....	33
135 - La distance dans un système allocentré .....	35
<b>14 - Vivre la distance en quelques expériences.....</b>	<b>36</b>
141 - On ne vit pas (encore complètement) dans un monde de coordonnées .....	37
142 – Jongler avec les coordonnées dans l'univers de Second Life .....	38
143 – Vivre l'élasticité de la mesure la distance.....	42
144 – Mesurer la distance à l'heure du bilan carbone.....	47
145 – Paysages et trous noirs de la distance .....	48
<b>15 – Connectivité et place des réseaux dans la réflexion sur la distance.....</b>	<b>51</b>
151 - Comment Mohamed et Gilles ont ruiné la théorie des lieux centraux.....	51
152 – Qui se soucie de la matérialité des mondes en réseau ?.....	53
153 – Réflexion sur les topologies d'un monde connecté à tous les niveaux .....	60
Conclusion de partie.....	69

<b>2 - La mise à distance comme projet touristique.....</b>	<b>71</b>
<b>21 - Des pratiques récréatives qui s'inscrivent dans la longue distance ?.....</b>	<b>71</b>
211 - La découverte des autres cultures, une si longue histoire.....	73
212 - Les pratiques touristiques de recherche des horizons lointains, partir au bout du monde..	77
213 - Pratiques de tourisme, distance et construction identitaire.....	81
<b>22 - La relativité de la distance dans les pratiques de tourisme .....</b>	<b>85</b>
221 - Exotisme et autres imaginaires dessinant d'étonnantes distances .....	85
222 - La longue distance, mais pas trop loin .....	89
223 - Relativisation de la distance et réécriture du monde .....	97
224 - Atténuation de la distance par les passeurs et les apprentissages .....	100
<b>23 - Temps, rythmes et distance dans les pratiques récréatives .....</b>	<b>105</b>
231 - Le temps, la distance et les habitudes .....	106
232 - La répétition gomme-t-elle la distance dans les pratiques récréatives ?.....	109
233 - Des âges privilégiés pour vivre la distance ? .....	111
<b>24 - Est-il nécessaire de « ressentir » la distance ? .....</b>	<b>115</b>
241 - Éprouver physiquement la distance .....	116
242 - Éprouver psychologiquement la distance .....	121
243 - La connexion dilue-t-elle la distance ? .....	125
<b>25 - Faire du tourisme chez soi .....</b>	<b>127</b>
251 - Quand les lieux des voyages viennent à vous.....	128
252 - Tourisme dans les mondes virtuels - peut-on faire du tourisme devant un écran ?.....	132
253 - Faire du tourisme dans les lieux du quotidien ? .....	136
Conclusion de partie.....	139

<b>3 - Sens et forme de la mise à distance dans le projet touristique.....</b>	<b>141</b>
<b>31 - La distance crée la proximité dans les pratiques de tourisme .....</b>	<b>142</b>
311 - Entre-soi de « classe » à l'autre bout du monde .....	142
312 - Cocorico à Pékin, les proximités de circonstance.....	146
313 – Entre-soi du couple, de la famille .....	148
<b>32 - La proximité des autres comme projet récréatif.....</b>	<b>149</b>
321 - Les formes de la recherche de sociabilité dans le tourisme .....	151
322 - La transgression et l'anonymat .....	157
323 - Sociabilité touristique, la proximité, mais à la bonne distance.....	160
<b>33 La distance, la qualité et le confort.....</b>	<b>164</b>
331 - Qualité, bien-être et confort .....	166
332 – Peut-on mesurer une capacité de charge quand on parle de tourisme ?.....	169
333 - Que signifie saturation quand on parle d'espace touristique ? .....	175
<b>34 - Réflexion sur la distance dans les pratiques de plage.....</b>	<b>178</b>
341 - Un espace du corps dénudé.....	180
342 - La distance interpersonnelle, la gêne et le choix .....	187
343 - Des distances conditionnées par les différentes pratiques de plages .....	192
<b>35 - Représenter et mesurer la répartition des personnes sur la plage.....</b>	<b>196</b>
351 - Mesurer et représenter la répartition et la densité sur une plage .....	198
352 - La « place » de la cellule et sa représentation sur la plage .....	209
353 - Représenter les interrelations entre personnes sur la plage .....	217
Conclusion de partie.....	221
<b>Conclusion générale .....</b>	<b>223</b>
Bibliographie.....	230
Annexes .....	244
Table des figures .....	249
Table de tableaux .....	251
Table des encadrés .....	251
Table des annexes .....	251
Table des matières.....	252